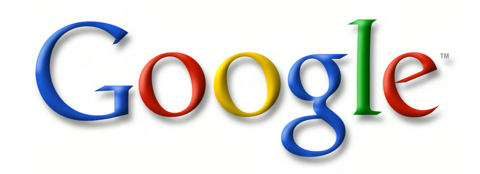
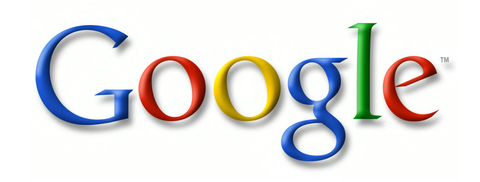








LES

# NUITS ROUGES

OU

## L'IRLANDE EN FEU

# DU MÊME AUTEUR

---

LA FAUTE DU DOCTEUR MADELOR, 11[e] édition.... 1 vol.

LA FIANCÉE DE JEAN CLAUDE, 2[e] édition........ 1 —

---

*POUR PARAITRE CET HIVER :*

L'AVENTURE D'UNE FILLE........................ 1 vol.

L'ENDORMEUSE.................................. 1 —

LES PAYSANS DE PARIS.......................... 1 —

---

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR SEINE. — J. ROBERT

# LES NUITS ROUGES

OU

# L'IRLANDE EN FEU

PAR

JULES MARY



PARIS
JULES ROUFF, LIBRAIRE-EDITEUR
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

—

1881

A

# L'IRLANDE

*je dédie ce livre.*

# LES NUITS ROUGES

## PREMIÈRE PARTIE

## L'ARMÉE DES MISÉRABLES

### I

La cabane du vieux Traynor, comme toutes celles du comté de Tipperary, en Irlande, était une sorte de hangar, ouvert à tous les vents et ne mesurait guère plus de douze ou quinze pieds de long sur huit ou dix de largeur. De la boue desséchée et quelques pierres de la carrière voisine formaient les murailles; le toit n'était qu'une couche de bruyères assujetties avec des lattes que l'on surchargeait de cailloux de temps à autre quand la tempête, venant de la montagne, ébranlait les frêles assises du taudis. Un trou, pratiqué dans la toiture, servait de cheminée, et un panier d'osier de tuyau. Au dehors, on avait ménagé un sentier à travers les tas de fumier, et des pierres plates jetées de distance en distance dans la vase montraient le chemin qui aboutissait à la porte. La cabane du

vieux Philip Traynor, fermier du comte Harry Donesdale, était perdue en pleine montagne de Galtée, à quelques cents yards du village de Farney, sur la Suir.

C'était un pays d'une beauté triste et sauvage, assombri par les brouillards qui flottaient comme un voile impalpable en haut des crêtes. Au bas s'allongeait une bande de bruyères, traversée de marécages et coupée d'un bois épais de houx. Un coude des rochers, qu'on appelait le défilé de Cônnor, dérobait les cottages du hameau de Farney, jetés çà et là, dans une vallée plus fertile, sur les deux rives de la Suir. Entre ces deux plans du paysage, c'était un contraste frappant, lorsque brillait le grand soleil d'été et qu'un coup de vent déchirait la masse opaque du brouillard; la nudité grise et luisante des blocs de granit apparaissait alors, se détachant nettement sur un fond de bruyères et de mousse; des pins et des houx arrêtaient le regard; les cimes profilaient dans le ciel bleu leurs arêtes découpées en dentelles et capricieuses comme des stalactites, tandis qu'au bord de la Suir la lumière crue s'adoucissait sur le vert foncé des prairies et le sombre feuillage des arbres.

De Farney aux Galtée, le chemin est pierreux, semé de fondrières, difficile aux chevaux. Passé le cottage de Philip Traynor, il n'est plus fréquenté que par les rares touristes qui viennent visiter le comté de Tipperary.

Le jour où commence le drame que nous allons raconter, c'est-à-dire au printemps de 1862, la brume descendue de la montagne se dissipa peu à peu, un soleil pâle éclaira le granit de ses rayons douteux et un homme, venant de Farney, surgit à la pointe du défilé de Connor. Bien qu'il fût enveloppé du carrick irlandais, qui cache les vêtements des pieds à la tête, il était facile de deviner à l'allure solide et dégagée de sa marche, à la souplesse de ses moindres mouve-

ments, à son élégance un peu frêle, que cet homme était très jeune. Il portait un étroit chapeau de feutre à bords retroussés et un pantalon de velours brun pris jusqu'aux genoux dans de hautes guêtres de cuir noirci. A la main, il avait le bâton plombé aux deux bouts dont les paysans de ce pays se servent avec une adresse terrible et dont les coups sont souvent mortels.

En approchant de la cabane, il ralentit sa marche et, près d'arriver, s'arrêta et s'assit sur une pierre. Sa figure s'était assombrie tout à coup. Il appuya les deux coudes sur les genoux et, la tête entre les mains, les yeux fixés machinalement sur la lande inculte qui fuyait sous ses pieds, s'abandonna à une rêverie profonde. Il fut réveillé par le soleil qui triomphait du brouillard et dardait sur le roc nu des éclairs aveuglants.

— A quoi bon hésiter? murmura-t-il... Un jour plus tôt, un jour plus tard, ils le sauront. Mieux vaut que la nouvelle vienne de moi...

Et il se remit en marche.

C'était un grand garçon aux traits fiers et énergiques. L'œil noir étincelait sous des sourcils touffus, et le front large et plein indiquait une intelligence vive. Le regard était un peu hautain et la lèvre railleuse, quand aucune arrière-pensée n'attristait sa physionomie; mais à ce moment-là, comme personne ne l'observait, comme il pouvait s'abandonner, une expression de fatigue morale semblait creuser ses joues, pâlir ses lèvres, voiler ses yeux.

Il enjamba les pierres posées dans l'eau bourbeuse, ouvrit la porte de la cabane et entra en se baissant.

Il y avait là deux vieux, Philip Traynor et Catherine, sa femme, ridés, cassés, n'ayant plus qu'un souffle et dont les mains noueuses avaient un tremblement maladif. Catherine filait. Quant à Philip, il mâ-

chonnait une pipe noire dont il tirait, avec un claquement de ses lèvres édentées, des bouffées maigres, courtes et incessantes.

Le jeune homme alla vers Catherine d'abord, puis vers Philip, et les embrassa tous les deux.

— Bonjour, mère, bonjour, père, dit-il d'une voix sonore qui avait une singulière douceur.

Quelque chose comme une expression de joie passa dans les rides parcheminées des vieux.

— Bonjour, Robert, bonjour, mon enfant.

Autour d'eux c'était une misère navrante, un dénuement de tout. Pour meubles, un vieux bahut démantibulé, en haut duquel juchaient des poules; un grabat fait de bruyères; des marmites et des paniers d'osier; deux bancs de terre durcie enchâssés dans le mur, de chaque côté du foyer; des escabeaux à trois pieds. Des planches en étagère supportaient les assiettes; dans un coin, des outils de jardinage étaient rangés; des images enluminées prenaient le dessus de la porte et au milieu d'elles était accroché un crucifix de cuivre encadré par des rameaux de buis bénit. Devant le foyer se dressait une table à peine équarrie, et près d'elle le fauteuil de luxe des pauvres gens. C'était un escabeau composé de planchettes disposées en triangle et laissant un espace vide; le siège était supporté par trois solives, dont l'une, placée au sommet du triangle, se prolongeait de deux ou trois pieds en l'air et servait de dossier.

Robert se laissa tomber sur cette chaise.

Philip Traynor continua de fumer, Catherine de filer, et comme Robert, dont les yeux allaient alternativement, avec une expression douloureuse, de son père à sa mère, ne se décidait pas à parler, il y eut un silence très long.

A la fin, il dit :

— Hier soir, à la tombée de la nuit, comme je ren-

trais des champs, j'ai trouvé chez moi l'huissier Byrne qui m'attendait.

— L'huissier Byrne?

— Oui.

La vieille avait cessé de filer et Philip Traynor ne fumait plus. Tous deux regardaient Robert, une inquiétude dans les yeux.

— Et que voulait l'huissier Byrne? demanda le vieux avec une colère dans la voix. Il n'a rien à vous réclamer. Vous ne devez rien au comte Donesdale. Vous payez votre loyer plus régulièrement que personne et vous êtes peut-être le seul du district. Vous vous faites mourir à la peine pour cultiver votre champ et le nôtre, nous sommes si vieux, votre mère et moi, et, grâce à vous, nous ne devons rien non plus. Vous aidez à la vieillesse de vos parents. Dieu vous récompensera plus tard, quand vous aurez une famille. Que venait donc faire chez vous l'huissier Byrne?

Robert baissait la tête et se taisait.

Ce fut la mère, à son tour, qui l'interrogea.

— Vous avez la figure d'un homme qui cache une mauvaise nouvelle... Qu'est-il arrivé?...

— Parlez! dit Philip presque durement.

— Il est arrivé, fit Robert si bas qu'à peine les deux vieux l'entendirent, que Byrne me réclame trois ans de loyers que je n'ai pas payés... de mon loyer et du vôtre...

— Et vous les devez?

— Oui.

— Vous nous trompiez donc?

— Je vous trompais. Je voulais vous laisser vivre tranquilles, sans souci, et jusqu'aujourd'hui j'avais réussi à écarter de vous l'inquiétude. Je comptais toujours sur une bonne année de récolte ou sur un hasard pour payer. Je ne l'ai pu.

— Ce n'est pas votre faute... je ne vous reproche

rien... Je sais que vous payez en loyer tous les ans la moitié du prix que coûteraient nos deux champs s'ils étaient vendus. La première fois, cela va bien, on paye; la seconde fois aussi... Mais la troisième! Cependant je suis parvenu, moi, jusqu'à mon âge sans rien devoir.., mais au prix de quelles souffrances! J'ai eu faim toute ma vie... je ne me rappelle pas avoir contenté plus d'une dizaine de fois mon appétit jusqu'au bout. Vous le voyez, du reste, j'ai cinquante ans, Catherine aussi, et nous sommes si usés, si décrépits que nous n'osons pas sortir dans la montagne le jour où le vent souffle plus fort.

Après un nouveau silence :

— Qu'allez-vous faire? demanda Philip.

— Rien. J'attendrai. Je ne suis pas inquiet pour moi. Je puis dormir sous la pluie dans un champ de bruyères, et l'hiver j'habiterais au besoin dans le creux d'un rocher. Mais vous?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous, moi, deux cents fermiers de Farney et des environs, dont les loyers sont comme les nôtres en retard, vont être jetés hors de leurs maisons, mis en prison peut-être et dépouillés. Leurs troupeaux seront saisis, et leurs récoltes, et ce qui leur appartient. Les pères s'en iront au hasard dans la campagne avec des hardes sous leur manteau et les mères traîneront par la main ou porteront sur l'épaule les petits qui ne savent pas marcher. Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive, vous le savez bien, dans Tipperary. Moi, j'étais trop jeune pour m'en souvenir, mais on dit que plusieurs sont morts de froid ou de faim.

— Oui, c'est vrai. Leurs noms sont gravés dans la mémoire de tous les enfants du pays; il y avait John, Paddy, Mac Shea, Carter, un O'Conner, Tandy et bien d'autres. Je ne cite que mes amis. Ce n'était pas

la famille Donesdale qui tenait le district alors; c'était un Norbury. Comme il n'avait pas eu pitié des pauvres, les pauvres l'ont condamné. C'est Patsy, dont la cabane est à un mille de la mienne, qui l'a tué, un jour qu'il passait à cheval auprès du bois des Houx.

Le vieux était debout. Ses mains ne tremblaient plus autant et il avait une flamme dans les yeux.

— Robert, levez donc la tête... On dirait que vous êtes honteux devant moi et que vous n'osez me regarder.

Le jeune homme quitta sa chaise et redressa sa haute taille. Il y avait toujours la même fatigue sur son visage et une ride profonde coupait la blancheur de son front.

Maintenant Philip paraissait pensif.

— Patsy, dit-il, était un Enfant d'Acier, et c'est moi qui présidais le tribunal secret dont l'arrêt a condamné Norbury. J'ai été chef de la loge de Farney longtemps. Mais je suis trop vieux, c'est Joe qui m'a remplacé. Vous êtes toujours l'ami de Joe, son second, son lieutenant?

— Toujours.

— Bien. Je suis sûr qu'il organise la résistance.

— Il a vu tous les fermiers.

— Quant à moi, on me tuera peut-être, mais je ne sortirai pas de cette maison. C'est là que mon père et ma mère ont vécu, là que je les ai vus mourir; c'est là que j'ai peiné et souffert toute la vie avec Catherine, dont l'affection m'a soutenu; c'est là que vous êtes né et que vous avez grandi. De père en fils notre champ nous a fait vivre. Ce champ est le mien; cette maison est la mienne. Si le comte Harry n'avait pas doublé nos charges, ses loyers seraient payés. Quand ses gens viendront pour nous chasser, ils nous trouveront couchés, Catherine et moi, en travers de la porte. Ils nous prendront par les jambes et nous jetteront dehors, où nous mourrons sans doute la tête sur une

pierre. Mieux vaut mourir, mais vous nous vengerez, Robert... Les Enfants d'Acier nous vengeront.

Il alla, tremblant sur ses jambes, jusqu'au fond de la cabane, et d'un coin obscur, où gisaient des outils, ramena une hache lourde et brillante.

— Malheur! dit-il, à peine puis-je la soulever.

Il la donna à Robert, qui le considérait ému.

— Tenez, prenez-la. En votre main, elle sera plus utile. Prenez-la et emportez-la. C'est mon cadeau de mort. L'huissier Byrne me la volerait.

A ce moment, ils prêtèrent l'oreille. Philip, qui allait continuer, se tut. On entendait le sabot d'un cheval sur les rocailles du chemin. Devant la cabane, le cheval s'arrêta et une voix aigre cria :

— Hé! Philip Traynor!

Robert et les deux vieux pâlirent.

— C'est lui, dit Philip, c'est Byrne.

— Hé! Traynor, ouvrez-moi, s'il vous plaît.

Le vieillard obéit.

— Qu'est-ce que vous me voulez?

— Vous sommer de payer, vous et les autres, au nom du comte Harry Donesdale.

— Je ne le peux.

— Alors, tant pis, tant pis.

L'huissier jeta un grimoire à Traynor, fit faire une volte à son cheval et disparut, laissant derrière lui, sur le visage des deux hommes, une colère désespérée.

— Vous avez bien fait de nous prévenir, Robert. Le coup est moins rude. Et puis, vous êtes là, nous pouvons causer. Asseyez-vous.

La mère, interdite par l'arrivée de l'huissier, avait quitté son rouet. Tout à coup, elle prit sa canne et vint péniblement, le dos courbé, se placer entre son mari et son enfant.

— Philip, dit-elle, vous avez été toute votre vie un

révolté, et la vieillesse, en vous enlevant la force, vous a laissé la violence. Je ne veux pas que vous donniez de mauvais conseils à Robert. Qu'est-ce que nous deviendrons tous les deux, je vous le demande, si notre fils est pris, emmené loin d'ici, condamné, peut-être mis à mort? Avez-vous réfléchi?

— Que proposez-vous, ma bonne Catherine? Êtes-vous femme à quitter cette maison le cœur léger et la bouche souriante? Alors, allez-vous-en...

— Non, j'en mourrais, comme vous...

— Eh bien?...

— Il faut obtenir du temps...

Le vieux Traynor eut un éclat de rire qui secoua son corps comme la décharge d'une pile électrique.

— Obtenir du temps, il ne faut pas s'en flatter... Byrne vient de nous le prouver... Jamais le comte ou son agent Warner n'entendront nos plaintes et ne nous accueilleront.

— Alors, il faut payer...

Traynor regarda sa femme avec surprise.

— Avez-vous donc caché des pièces d'or quelque part?

Elle secoua la tête et, baissant la voix :

— Vous savez bien que nous pourrions être presque riches, si Robert voulait... C'est un rêve que nous avons caressé tant de fois... Si nous lui en parlions?

— Parlez, vous, ma vieille Catherine... pendant ce temps-là, je fumerai; l'arrivée de Byrne m'a tellement remué qu'il me semble qu'il y a des mois que je n'ai touché ma pipe.

Robert, occupé à déchiffrer le grimoire de l'huissier, n'avait pas entendu. Sa mère s'approcha de lui et l'embrassa sur le front avec une tendresse infinie.

— Mon enfant, dit-elle, vous voyez dans quelle situation difficile nous sommes... Si nous étions jeunes, le malheur qui nous menace nous semblerait moins lourd;

mais nous sommes si vieux... Vous seul pouvez nous venir en aide et nous sauver, Robert...

— Moi?... je suis prêt... Mais comment?

Il avait pris sa mère dans ses bras et la soutenait.

— Nous ne vous avons jamais parlé de mariage, mon fils, bien que nous eussions désiré embrasser, votre père et moi, nos petits-enfants avant de mourir. C'est de mariage aujourd'hui que je veux vous entretenir...

— Ah! dit le jeune homme, subitement devenu très pâle et dont la figure refléta, au seul mot de la vieille, une inquiétude étrange.

— Vous avez vingt-cinq ans. En Irlande, on se marie plus jeune. Tous ceux de Farney qui ont votre âge sont pères de famille. Cela ne vous donne pas des regrets?... Répondez-moi...

Et comme il se taisait :

— Du reste, vous n'aurez rien perdu pour avoir attendu. Celle que nous voudrions vous voir prendre pour femme, vous la connaissez, c'est la plus jolie des filles de Farney et son père est le plus à l'aise de tous les fermiers du comte Harry.

— Lucie Breen?

— Vous l'avez nommée.

— Peut-être son père n'est-il pas aussi à l'aise qu'on le dit et vos espérances seraient-elles déçues. Et puis Lucie Brenn n'a jamais songé à moi...

— Vous mentez... A défaut de son père, qui vous l'a dit et qui verrait ce mariage avec plaisir, Lucie vous l'a laissé entendre bien des fois. Elle a refusé les plus beaux partis du district parce qu'elle attend que vous vous décidiez. Vous dites qu'elle n'a jamais pensé à vous? Mais, seul de tous les garçons de Farney, vous ignoreriez donc qu'elle vous aime à devenir folle, à vous suivre partout!... Avouez que vous le saviez et que vous avez voulu mentir...

— Oui.

— Pourquoi?

— Je ne l'aime pas, moi.

— Tout autre serait fier de Lucie Breen... C'est une vaillante fille, courageuse et bonne...Votre vie auprès d'elle serait heureuse et calme, et votre bonheur serait envié de tous les gens du pays.

— Je ne l'aime pas, vous dis-je.

— Elle a toutes les qualités que vous pouvez souhaiter à votre femme. Vous l'estimerez. Elle a la peau plus blanche, les traits plus fins, les cheveux plus abondants, les dents plus étincelantes que les femmes des plus riches de l'Irlande. La comtesse Héléna ellemême, belle comme une reine, n'a pas plus de fierté dans la démarche. On admirerait Lucie Breen comme on admire la femme d'Harry Donesdale.

— Je n'aime pas Lucie Breen, répéta Robert d'une voix altérée, les paupières closes.

— Je m'en doutais. Si vous l'aviez aimée, depuis longtemps elle serait à vous. Est-ce que vous en aimez une autre?... Si cela est, pourquoi vous méfiez-vous de nous? Votre cœur est-il pris autre part?

— Non, dit-il avec effort.

— En ce cas, je suis bien libre pour vous supplier de m'écouter. Puisque vous n'avez de vues sur aucune des filles du village, ce n'est plus un sacrifice que je vous demande. Pourquoi n'épousez-vous pas Lucie Breen?

— Je ne le veux pas.

— Songez à ce que vous dites, mon fils, à l'humiliation où je suis de vous prier pour votre père et pour moi. Le fermier Breen a dans un trou, près de son foyer, sous une pierre, un sac plein de souverains d'or dont il fera cadeau à sa fille le jour de son mariage. Il y a là bien plus qu'il ne faut pour ne rien craindre à l'avenir de l'huissier Byrne et du comte Harry Donesdale. Ce que je vous demande, Robert, vraiment, vous ne pou-

vez pas le refuser. Ce mariage-là, ce serait la richesse et le calme pour vous ; l'amour de votre femme forcerait bien votre amour... Puis, ce serait pour nous la joie de pouvoir demeurer sous notre toit... Pensez donc, mon fils, si l'on nous chasse d'ici l'hiver, comme il ferait froid mourir abandonnés, sous la bise âpre de la montagne !...

— Oh ! ma mère, exigez de moi tout autre sacrifice ; prenez ma vie, elle est à vous...

— C'est trop. Je veux votre bonheur... Ce n'est pas votre vie que je demande... Lucie Breen sera votre femme.

— Je ne le peux pas, ma mère, je ne le peux pas.

Catherine resta silencieuse un moment, scrutant son fils de son petit œil noir, encore vif.

Sur sa chaise et fumant sa pipe, Traynor écoutait, impassible, comme si les paroles échangées entre sa femme et Robert n'eussent aucun intérêt pour lui.

La vieille reprit :

— Pour me refuser de la sorte, quand je vous supplie les mains jointes, il faut que vous ayez une raison bien grave... Quelle est cette raison ?...

— Je n'en ai pas, vous vous trompez.

— Vous avez un amour au cœur que vous n'osez avouer. Vous êtes ambitieux, beau, toujours mis comme un homme au-dessus de votre condition, vous êtes instruit, le curé de Farney vous a enseigné le latin et beaucoup d'autres choses dont je ne connais pas le nom ; cela vous rend fier et dédaigneux... Sans doute notre pauvreté vous pèse et l'aisance que vous apporterait Lucie Breen ne satisfait pas vos espérances... Vous rêvez autre chose... qui aimez-vous ?

— Personne.

— Oseriez-vous le jurer ?

Robert baissa la tête, et la souffrance qui lui étrei-

gnit le cœur fut si violente qu'elle épandit comme une teinte bistrée sur son visage.

— Vous mentiez. Encore une fois, qui aimez-vous?

— Ah! ma mère, ma mère, dit-il avec explosion, je vous en prie, taisez-vous!...

Mais la vieille s'était mise à genoux, sanglotant et priant, les mains tendues vers son fils.

— Lucie Breen est une honnête fille, aussi sage qu'elle est jolie... elle sera une épouse digne de vous; prenez-la, mon enfant; en la prenant, c'est quelques mois de plus que vous nous donnez à vivre, à votre père et à moi. Oserez-vous hésiter entre l'affection que vous nous devez et cet amour que vous subissez, dont vous avez honte, puisque vous avez peur de nous le confier?

— Doutez-vous de moi, ma mère?

— Non. Alors, vous acceptez?

— Relevez-vous, venez dans mes bras, je ne veux pas vous voir plus longtemps à mes pieds.

Il la mit debout.

— Vous acceptez? répéta-t-elle, essuyant ses larmes.

— Laissez-moi réfléchir.

— Réfléchir... quand les gens de la police nous menacent... quand l'huissier Byrne est à notre porte.

— Pourtant, je ne puis prendre ainsi, en quelques secondes, une résolution aussi grave...

— Le temps presse...

— Il existe peut-être un autre moyen d'éviter le malheur qui vous menace.

— Lequel.

— J'irai trouver Charles Warner, l'agent du comte... au besoin, je guetterai le comte et lui parlerai... je les prierai de diminuer nos charges et de nous donner un an ou deux pour payer ce que nous devons. Le comte sait que j'ai beaucoup d'influence sur les gens de Farney et des environs; il doit craindre des troubles dans le district et il ne peut avoir oublié la mort de Nor-

bury, que les Enfants d'Acier ont tué. Il écoutera peut-être ma demande.

— Soit, puisque vous le voulez. Mais, s'il refuse, faudra-t-il dire au père Breen de préparer la noce de Lucie?

Robert passa la main sur son front baigné de sueur. Un douloureux combat se livrait dans son âme. Catherine, anxieuse, courbée devant lui, les deux mains appuyées sur la grosse pomme de son bâton, le regardait, cherchant à deviner dans la physionomie de son fils le secret qu'il cachait avec tant de soin.

A la fin, d'une voix étouffée :

— Non, il ne faudra rien dire... Je ne me marierai pas avec Lucie Breen... C'est plus fort que moi.

La taille de la vieille se redressa et devint presque droite.

— Robert, dit-elle, vous êtes un mauvais fils.

Le jeune homme détourna les yeux. Des sanglots nerveux lui secouaient la gorge, mais il ne pleurait pas. Catherine alla reprendre sur le banc de boue desséchée, auprès du foyer, sa place devant son rouet. Elle ne dit plus un mot, mais à la tendresse de son regard de mère avait succédé une expression de sévérité presque dure, presque inflexible.

Robert se leva, jeta son manteau sur ses épaules, prit la hache que lui avait donnée Philip et se dirigea vers la porte.

— Adieu, dit-il, je vais au château implorer pour nous le comte Donesdale.

Il était déjà sorti. Un mot de son père l'arrêta et le fit revenir.

— Restez ! avait dit le vieux.

Il attendit. Traynor posa sa pipe sur la table.

— J'ai laissé parler votre mère, parce que je n'approuvais pas ce qu'elle demandait. Nous n'avons pas le droit de forcer votre cœur et vous êtes libre de ne pas aimer Lucie Breen. Du reste, l'argent du père ne nous

serait guère utile. Vous m'avez dit qu'il y avait plus de deux cents fermiers menacés, comme nous, d'expulsion?...

— Oui.

— Est-il beaucoup d'Enfants d'Acier parmi eux?

— Tous, ou presque tous.

— Connaissez-vous leurs intentions? Savez-vous s'ils veulent payer ou s'ils refuseront et résisteront?

— Ils sont prêts à la révolte.

— Alors, nous ne devons pas payer... Souvenez-vous que notre loi secrète condamne comme traîtres ceux qui auront profité du malheur des autres; comme traîtres aussi, ceux qui n'auront pas voulu partager leurs misères. Votre mariage avec Lucie Breen ne nous eût point sauvés de l'expulsion.

— Mais si le comte se laissait fléchir?

— Vous ne pouvez, sans risquer votre vie, l'implorer pour vous seul, ou pour moi; vous devez l'implorer pour tous les misérables comme nous qu'il s'apprête à frapper. S'il vous écoute et repousse les autres, refusez. C'est votre devoir.

— J'obéirai.

## II

Quand Robert sortit, le soleil était haut et la chaleur étouffante. Il enleva son manteau et le jeta sur son bras, traversa le défilé de Connor et descendit le sentier abrupt, presque à pic, qui conduisait à la plaine. Le versant, de ce côté de la montagne, était aride et sauvage. Des bruyères maigres poussaient entre les blocs nus des rochers, sur lesquels ruisselaient et se réfléchissaient les rayons aveuglants du soleil. Des arbres rabougris, surtout des pins, avaient poussé là

péniblement, prenant racine dans les pierres. Et là où se trouvaient des arbres, il y avait une cabane. Chaque coin de terre semblait habité. Quelques chèvres étiques et sauvages bondissaient sur le passage du jeune homme et disparaissaient derrière les rocs. Un silence lourd s'appesantissait sur cette nature désolée. Pas une brise ne faisait frissonner les aigrettes des pins, pas une cigale ne chantait dans les bruyères, pas un oiseau ne voletait sur les houx. Des lézards dormaient dans les fentes et des couleuvres fuyaient sous la mousse desséchée au frôlement du bâton de Robert.

Au pied du Galtée, il y eut un peu de fraîcheur. Le soleil s'adoucissait sur l'herbe et n'avait plus de reflets. Robert quitta le sentier pierreux qu'il avait suivi jusque-là, et gagna la route qui traverse le village de Farney et passe devant le château de Donesdale.

Là, aux abords de Farney et sur la Suir, le pays changeait d'aspect. L'horizon était fermé par des forêts de hêtres et de chênes qui mettaient une ligne noire uniforme, nettement découpée, sur l'azur d'un ciel sans nuage. Entre la forêt et le Galtée, la campagne était divisée à l'infini par des bouquets de bois, des prairies d'un vert tendre, des champs ensemencés d'orge, d'avoine et de pommes de terre. Des troupeaux paissaient à l'abandon, gardés seulement par des chiens au poil noir hérissé. Des poneys gambadaient en liberté. Et partout, dans ce paysage riant, presque sous chaque arbre, au milieu de tous les champs, s'élevait la cabane d'un tenancier avec sa toiture d'herbes, ses murs de boue tapissés de lierre et sa grange ouverte.

Le château de Donesdale était à quelques milles seulement du village. Deux heures après avoir quitté ses parents, Robert Traynor était arrivé.

Le comte Harry Donesdale était un des plus riches propriétaires de l'Irlande. Jusqu'à quarante ans il avait

mené grand train à Londres et à Paris. Puis, tout à coup, après une disparition de six mois, pendant lesquels on put le croire mort, il reparut dans le monde, ayant au bras une actrice d'origine italienne, Héléna Leoni, splendidement belle et qu'il venait d'enlever à l'Opéra pour en faire sa femme. Ce mariage donnait à jaser ; mais comme la réputation d'Héléna était sans tache et ne laissait pas de prise à la calomnie ; comme la jeune mariée était d'une excellente famille de Naples, on finit par excuser ce qu'on appela longtemps la folie du comte, et par n'y plus penser.

Harry Donesdale aimait sa femme, et les premières années du mariage ne comptèrent que des journées de bonheur. Craignant qu'Héléna ne voulût reparaître au théâtre, où elle n'avait jamais trouvé qu'un public enthousiaste, le comte avait quitté Paris et s'était installé à Londres. Il y resta quatre ans. Que se passa-t-il dans le ménage ? En ces quatre ans, Harry Donesdale eut deux duels, dont les causes restèrent inconnues, et tua deux hommes. Puis, brusquement, il alla s'enfermer avec Héléna dans son château de Donesdale, en Irlande. Il y vivait retiré depuis quatre ans, ne s'occupant plus que de ses chevaux et de ses chiens, chassant six jours par semaine.

Et de fait il avait les plus belles meutes et les écuries les plus renommées d'Angleterre. Aucuns chiens à renards n'égalaient les siens pour la finesse du nez, la vitesse de la course, la combinaison de la force avec la beauté, de la patience avec le courage : échine courte, poitrine large, jambes droites et pieds compactes. Le plus vieux sang de fox-hound se trouvait dans le chenil du comte à Donesdale. Les meutes célèbres du duc de Rutland, du duc de Beaufort, de lord Fitz William, du marquis de Cleveland, ne venaient qu'après la sienne. La meute de Harry comptait cent couples de chiens ; son écurie, cinquante che-

vaux de race; chevaux et chiens coûtaient par an cinq ou six mille livres sterling d'entretien. La moitié de ses fox-hounds valaient deux cents guinées pièce. Quand la saison le permettait, Harry faisait une battue tous les jours de la semaine; après Noël, les jours devenant plus longs, il avait souvent deux meutes en campagne. Sa force herculéenne éloignait de lui toute fatigue. Il chassait quelque temps qu'il fît. Un jour, par une effroyable tempête, il franchit près de soixante milles en huit heures, contre le vent, sur la bruyère de Tipperary. D'une taille moyenne, les épaules larges, trapu, les jambes arquées, les yeux vifs, le nez droit, les traits énergiques et durs, toujours habillé de la veste de chasse à pans retroussés, de la culotte de peau, chaussé de bottes molles et coiffé de la casquette ronde, le comte Harry était bien, dans toute sa perfection, le descendant de cette race de fox-hunters passionnés dont les exploits sont célèbres en Angleterre, en Irlande et en Ecosse.

Dur aux fermiers, cruel même souvent, le comte ne prenait pas garde aux sourdes révoltes qu'il allumait et dont les rumeurs, assourdies par un dernier reste de crainte, n'avaient pas encore franchi la grille de son château. Les plaintes des paysans s'étaient heurtées contre son avarice et sa rigidité inflexibles. Quelques menaces l'atteignirent au milieu de la sécurité où il vivait, mais il était follement brave et ne s'en soucia point. Du reste, il avait pour coutume de renvoyer toute préoccupation d'affaires à l'agent qui dirigeait son immense domaine et vivait près de lui au château. Et de nouvelles exactions plus dures prouvaient aux paysans que leurs plaintes restaient vaines, que les menaces ne faisaient qu'augmenter l'irritation du maître.

Quand Robert Traynor fut devant la grille il s'arrêta et attendit. Les paysans fermiers du comte n'a-

vaient pas le droit de pénétrer dans la cour. Un valet d'écurie, qui rentrait, lui demanda ce qu'il voulait. Il dit qu'il désirait voir M. Warner.

Le valet fit prévenir l'agent, dont les bureaux occupaient un petit pavillon contigu à l'une des ailes du château.

Une heure se passa.

Robert s'était assis sur une pierre, le visage tourné vers la façade du château. Son regard errait de fenêtre en fenêtre avec une obstination étrange. Mais il y avait maintenant une lueur dans ses yeux. Son front s'était éclairci, ses traits s'étaient animés et sous sa veste étroite, qui serrait sa taille robuste et dégagée, son cœur battait avec violence.

Un domestique vint le chercher et le conduisit aux bureaux de Warner.

L'agent était un petit homme sec et maigre, blond avec les yeux bleus, à la mine futée.

Il était assis à son bureau quand le jeune homme entra, et ne se dérangea point.

— Ah ! c'est vous, Robert Traynor, dit-il ; qu'est-ce que vous voulez, mon garçon ?

— Vous entretenir cinq minutes, Votre Honneur.

— Venez-vous payer vos loyers ? ceux de votre père ? Etes-vous envoyé par les fermiers de Farney pour solder leurs comptes ?

— Non, Votre Honneur. Je ne viens pas payer mes loyers, ni ceux de mon père, ni ceux des fermiers de Farney. Je viens pour autre chose.

— Parlez...

— Je viens prier Votre Honneur de nous accorder du temps et de diminuer nos charges.

— Alors, il était bien inutile de vous déranger, mon pauvre garçon.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas la première fois que pareilles de-

mandes nous sont faites, et le comte les a toujours accueillies de la même façon. Lui transmettre la vôtre, c'est peine perdue. L'accueil serait le même.

— Jamais les paysans de Farney n'ont été plus misérables. Votre Honneur, qui est dans le pays depuis longtemps, le sait aussi bien que moi.

— Ils ont été menacés d'expulsion à plusieurs reprises et ils ont fini par payer.

— Cela est vrai, Votre Honneur, mais cette fois ils ne payeront pas. L'année dernière, l'année précédente ont été mauvaises et il n'y a pas, dans toutes les fermes, un farthing d'économie.

— C'est un malheur, Robert Traynor, c'est un grand malheur. Je n'y puis rien.

— Ne refusez pas de m'entendre, Votre Honneur. Ce n'est pas pour moi que je prie, ni pour les jeunes gens qui ont mon âge et ma force...

— Vous êtes fier, Traynor, vous ne baissez pas volontiers la tête, c'est connu...

— Je vous prie pour les vieilles femmes et pour les vieux que vous allez frapper, que vous allez jeter hors de chez eux et qui, n'ayant pas la force d'émigrer en Amérique — ils n'arriveraient pas au terme du voyage — seront réduits à mourir de froid et de faim en tendant les mains vers le château. Je prie pour eux, non pour moi.

— Et vos parents sont du nombre, Robert Traynor. Ce que vous faites est d'un bon fils. Je comprends votre inquiétude, et si je pouvais vous secourir je le ferais volontiers. Je me suis employé deux ou trois fois auprès du comte pour les paysans de Farney, j'ai réussi ; mais aujourd'hui je connais la volonté impérieuse de Sa Seigneurie ; toutes mes tentatives seraient perdues. Vous n'avez donc qu'une chose à faire, Traynor.

— Laquelle ?

— Payez...

Robert haussa les épaules et sa voix, très douce jusqu'à ce moment, changea tout à coup et devint presque rude.

— Les fermiers ne payeront pas.

L'agent se leva de son bureau, frappé de cette réponse où il sentait une menace.

Il répliqua pourtant :

— S'ils ne payent pas, nous les chasserons de leurs fermes, nous prendrons leurs bestiaux, nous les vendrons à la foire de Tipperary et le prix couvrira les loyers.

— Les fermiers de Farney ne payeront pas ; ils ne se laisseront pas chasser ; ils s'opposeront à ce qu'on prenne leurs troupeaux et vous ne pourrez pas vendre le bétail à la foire de Tipperary.

Il y eut un moment de silence entre les deux hommes. Warner fronçait le sourcil et cherchait à lire sur le visage du jeune homme le sens de cette menace. Il connaissait Traynor et il était sûr que ces dernières paroles avaient été longuement réfléchies. D'autre part, il savait combien les habitants du district étaient énergiques, braves et résolus.

Ils se préparaient sans doute à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Or, la guerre une fois déclarée, c'était une vie pleine de craintes, de menaces, de cruautés, d'une part ; de représailles sanglantes, de pillages, d'incendies, de meurtres, d'autre part. C'était la société secrète et puissante des Enfants d'Acier, à laquelle sont affiliés presque tous les paysans irlandais, en lutte avec les maîtres du pays, les propriétaires du sol. C'était la révolte, qui s'étendait comme une nappe d'huile sur les districts voisins, puis sur les districts les plus éloignés, sur l'Irlande tout entière, avec ce cri de reconnaissance et de ralliement qui d'une extrémité de l'île à l'autre ne faisait

plus qu'un intérêt commun de tous les intérêts individuels : « l'Irlande libre et maîtresse chez elle ! »

L'agent Warner pensait à tout cela.

— Robert Traynor, dit-il, je sais que vous avez une grande autorité sur les fermiers. Je dois donc considérer vos paroles comme étant l'expression de la pensée de tous vos amis.

— Vous le pouvez, Votre Honneur.

— C'est bien. Je vais aller trouver le comte et soumettre votre demande à Sa Seigneurie. Attendez-moi

Le jeune homme s'assit, mit entre ses genoux sa hache, qu'il n'avait pas quittée, et attendit.

L'agent se dirigea vers le château.

Ce jour-là, par hasard, le comte était chez lui. L'ágent fut introduit aussitôt.

— Qu'y a-t-il, Warner? demanda Harry.

— Un fermier de Farney, Robert Traynor, menacé d'expulsion, vient prier Sa Seigneurie de lui donner du temps pour acquitter sa dette.

Le comte, qui se promenait de long en large en fumant, s'arrêta court devant Warner.

— Du temps ?

Il se mit à rire et haussa les épaules, puis, retirant des lèvres le cigare qu'il fumait :

— Et quel est votre avis là-dessus, monsieur Warner ?

— Puisque Sa Seigneurie veut bien me consulter, je lui dirai qu'il serait peut-être prudent de ne pas repousser la demande de cet homme.

— Prudent, dites-vous, et pourquoi ?

— Il m'a semblé deviner aux paroles de Traynor que les paysans sont prêts à la révolte. Du reste, j'en ai reçu l'avis d'autre part et j'ai pris soin d'en avertir Sa Seigneurie. Les menaces de Traynor, qui est, comme vous le savez, un des chefs de la loge des En-

fants d'Acier, confirment mes renseignements et ne me laissent plus aucun doute à cet égard. Or, une révolte dans le comté de Tipperary serait très grave, car c'est auprès de nous qu'est le foyer de l'association secrète dont les rameaux s'étendent sur l'Irlande entière. Je le répète donc à Sa Seigneurie, il serait prudent de ne pas exaspérer les fermiers et leurs tenanciers.

— Accordez du temps à Traynor.

— Ce n'est pas pour lui qu'il implore, il l'a dit, mais pour tous les fermiers de Farney.

— Ce n'est plus une prière, c'est une mise en demeure, c'est presque une sommation?

— A peu près.

— En ce cas, monsieur Warner, je vous prie de ne tenir aucun compte de cette demande.

— Cependant...

— Je vous prie, en outre, de hâter les recouvrements et de ne pas vous préoccuper des menaces. Si les paysans résistent et refusent de livrer leurs troupeaux, j'écrirai à Tipperary et l'on m'enverra des dragons. Dites bien cela à Traynor, pour qu'il avertisse ses amis. Peut-être réfléchiront-ils.

— J'en doute. J'obéirai toutefois et ferai ce que Sa Seigneurie m'ordonne.

— J'y compte, et sans retard, monsieur Warner.

L'agent revint à son bureau. Donesdale sortit derrière lui et acheva son cigare dans le jardin, après avoir fait seller un cheval.

Robert Traynor s'avança à la rencontre de l'agent.

— Eh bien? dit-il.

— J'ai transmis au comte votre demande, sans lui laisser ignorer qu'elle déguisait une menace.

— Alors ?

— Sa Seigneurie refuse de vous accorder aucun délai. J'ai l'ordre de poursuivre.

— C'est bien, dit Robert, je n'insiste plus.

Et, saluant Warner, il partit.

Harry Donesdale était dans la grande allée du jardin, et pour gagner la grille il fallait que Robert passât devant lui. Le comte vit venir le paysan de loin et s'arrêta pour l'attendre.

Quand le jeune homme fut tout près :

— Vous êtes Robert Traynor, de Farney ? dit-il.

Le fermier se contenta d'incliner la tête.

— C'est vous qui osez me menacer de la révolte et de la colère de mes fermiers ?

— Je n'ai pas menacé. J'ai supplié.

— Vous avez une étrange façon de présenter les suppliques. Vous pénétrez dans mon château une hache d'une main, de l'autre un bâton plombé.

— La hache m'a été donnée par mon père, qui veut empêcher Byrne de la lui prendre. Quant à mon bâton, il ne me quitte jamais.

— Warner vous a transmis ma réponse ?

— Il me l'a transmise.

— Vous êtes donc averti. Allez !

— Puisque Sa Seigneurie a bien voulu m'adresser la parole, qu'elle me laisse seulement lui rappeler quelques détails qu'elle a oubliés.

— Quels détails ? fit le comte, fronçant les sourcils.

— Sa Seigneurie est dans la contrée depuis quatre ou cinq ans et, depuis quatre ou cinq ans elle a reçu des avertissements dont elle n'a tenu aucun compte. Il est temps qu'elle s'en souvienne.

— Prenez garde à ce que vous allez dire ! fit Donesdale, qui pâlit.

— Puisque Sa Seigneurie veut bien considérer mes avertissements comme des menaces, je lui ferai remarquer que ce ne sont pas les premières qu'elle reçoit. La ligue des Enfants d'Acier ne prend jamais personne en traître.

— Je vais vous faire rouer de coups, Traynor !

— Quand vous avez expulsé le fermier Nesgham, qui est mort de faim devant le château, avec ses enfants, la ligue vous a prévenu.

Donesdale, les dents serrées, tourmentait nerveusement une cravache qu'il tenait à main.

Robert continua :

— Une seconde fois, vous avez reçu une lettre de la loge de Farney, quand on sut dans le pays que vous aviez empêché un de vos fermiers de prendre à son service un berger affilié.

— Traynor, Traynor !

— Une troisième fois, vous avez voulu faire saisir les troupeaux de deux de mes amis, Paddy et Daniel : nous avons jeté dans la Suir les huissiers et les gardes-chasse que vous aviez envoyés.

— Misérable ! dit le comte d'une voix étranglée.

Il leva la main, et sa cravache s'abattit en sifflant sur la joue de Robert ; mais le jeune homme la guettait, l'arrêtait au vol et l'arrachait d'un geste brusque. Un mouvement instinctif lui avait fait lever sa hache, qui une seconde se balança sur la tête de Harry.

La hache, dans le soleil qui la frappait, renvoyait des éclairs étincelants. Ce fut une seconde suprême. Mais Traynor eut assez de prudence, assez de force pour se retenir.

— Enfin, dit-il d'une voix très basse, que l'émotion faisait trembler un peu, faut-il rappeler à Votre Seigneurie que Norbury a été tué parce qu'il se montrait cruel envers nous et que, le soir de sa mort, des feux de joie ont été allumés sur toutes les collines par ceux de Tipperary, de Cork et de Monaghan ?

Le comte était blême et fermait les poings, et dans les efforts qu'il faisait pour se contenir ses ongles s'enfonçaient dans sa chair.

— Je vais vous faire battre si bien que vous en porterez les marques toute votre vie, Traynor.

La haute taille du paysan sembla grandir encore.

— Votrē Seigneurie se fait des illusions, dit-il. Battre Robert Traynor est moins aisé qu'elle ne croit.

A ce moment, le piqueur du château passait avec une dizaine de valets d'écurie. De loin on avait vu la querelle entre le comte et Robert, la cravache arrachée, la hache menaçante, l'irritation des deux hommes, et l'on s'était ému. Warner avait envoyé des gens se promener par là, craignant un malheur, et la comtesse Héléna elle-même, qui d'une fenêtre avait surpris la scène, descendait le perron et accourait vers son mari.

— A moi, Dick Carter, cria le comte au piqueur ; à moi, Dick, fit-il, comme s'il eût appelé un des chiens de sa meute.

Dick et les autres se précipitèrent. C'étaient des gaillards robustes et découplés, aux mains noueuses, aux épaules larges.

— Vous allez lier Robert Traynor à cet arbre, dit Harry, et vous lui donnerez autant de coups de fouets qu'il reste de jours à l'année.

— Ah ! ah ! ricana Dick Carter, nous sommes au mois de juin ; quand arrivera novembre, Traynor aura changé de peau !...

Traynor, qui s'était reculé pas à pas et adossé contre le mur d'un pavillon, ne craignait pas d'être entouré. Il se taisait. Seulement ses yeux ne quittaient pas Donesdale et lui envoyaient, dans un regard hautain et méprisant, un défi, une dernière menace.

— Allons, Dick ! allons, Dick ! fit Harry.

Les valets se jetèrent sur le paysan, mais un rapide

moulinet du bâton plombé les tint à distance, et l'un d'eux, s'étant avancé trop près, eut la poitrine défoncée et roula aux pieds du comte en hurlant.

Tout à coup Robert frissonna et son regard se détacha un instant du visage de Donesdale.

Derrière celui-ci, Héléna, très pâle, apparaissait et brusquement demandait :

—Que se passe-t-il donc?

Le comte se retourna et, sèchement :

— Rien qui vous intéresse, madame.

— Pourquoi cet homme est-il obligé de se défendre contre vos gens ?

— Parce que je veux le faire fouetter, pour le punir de ses insolences.

— Fouetter? Lui?...

Et sur ses traits il y eut subitement une altération si grande, tout son visage refléta une angoisse si atroce que le comte le remarqua.

— Eh bien! madame, que vous importe?

— Non, vous n'aurez pas cette cruauté.

— Et qui m'en empêchera?

— Moi.

Harry eut un sourire ironique.

— Rentrez chez vous, dit-il à voix basse. Il me semble que vous ne devriez pas tenir à donner à ces gens-là le spectacle de nos querelles du ménage.

Comme elle hésitait, toujours frémissante, ses yeux ne quittant pas ceux de Traynor, il ajouta rudement :

— Si vous ne partez pas à l'instant, je vous le jure, je fais fouetter cet homme devant vous!

— Ah! dit-elle, le regard chargé de haine, vous êtes un misérable, entendez-vous? un misérable!

Elle s'éloigna, n'osant se retourner.

Quand elle fut à quelques pas, un grand cri l'arrêta tout à coup.

Elle regarda.

Aux pieds du comte, Dick Carter gisait l'épaule fracassée, la tête broyée par le terrible bâton de Traynor, et celui-ci, sa hache tournoyant autour de lui avec une vitesse prodigieuse, se précipitait vers la grille et disparaissait.

Héléna appuya les deux mains sur sa poitrine. Les battements de son cœur, lourds et sonores comme des coups de marteau, la faisaient souffrir et le sang, qui affluait à la tête, mettait une brûlante rougeur sur ses joues.

Mais elle respirait, maintenant, soulagée.

— Il est fort et brave, murmura-t-elle, il serait mort plutôt que d'être fouetté.

Elle rentra au château.

Elle était à peine chez elle que le comte, qui l'avait suivie, y arrivait.

— Madame, dit-il tout de suite et sans autre préambule, vous avez oublié ce qui est convenu entre nous et me forcez de vous le rappeler. Je vous ai priée, à plusieurs reprises, de ne point vous préoccuper de la façon dont j'entends conduire mes affaires personnelles. Je vous ai laissée, dans le château, libre d'agir comme il vous semble bon, mais je me suis réservé la même liberté. Vous savez pourtant que nous ne devons avoir entre nous que des rapports de politesse, aux heures où il ne nous est pas possible de nous éviter. Je ne comprends donc pas votre intervention de tout à l'heure, encore moins votre colère et votre émotion. Depuis quatre ans que nous vivons l'un auprès de l'autre comme des étrangers, c'est la première fois que vous voulez bien vous occuper de moi. C'est trop. J'espère, madame que vous vous en tiendrez à cette tentative.

Il avait parlé avec une ironie méchante.

— Oui, fit la comtesse, nous vivons comme deux

étrangers, vous pouvez même dire comme deux ennemis...

— C'est pure galanterie, dit Harry en s'inclinant, si je ne me suis pas servi de cette expression. Elle est juste, je le reconnais.

— Vous m'avez enfermée dans ce château, où je vis seule, ne voyant personne. La vie que je mène ici est intolérable, puisqu'une solitude presque complète m'environne. Eh bien! j'en suis arrivée à redouter les heures où nous nous rencontrons, à les craindre comme un supplice nouveau, plus terrible que l'autre. Vous me torturez le cœur de vos ironies incessantes, de vos méchancetés basses et de vos cruautés.

— En deux mots, madame, vous voudriez ne plus me voir! Cela vous plairait.

— Ah! dit-elle avec un geste découragé.

Le comte se rapprocha et lui prit les mains, qu'il retint de force dans l'une des siennes.

— A qui la faute de ce qui arrive? dit-il. A qui faut-il le reprocher, madame?

La comtesse eut un mouvement pour échapper à l'étreinte de Donesdale, mais les doigts de celui-ci se resserrèrent.

— Vous me faites mal, dit-elle.

Il la laissa.

— Vous faites peser durement sur moi des fautes que je n'ai pas commises, dit la jeune femme avec amertume.

— C'est une allusion malheureuse au passé, madame. Est-il donc besoin de vous rappeler que j'ai épargné votre vie deux fois, quand deux fois j'ai eu entre les mains les preuves que vous aviez trahi vos devoirs?

— Vous mentez. Je vous ai autrefois supplié de me croire. Aujourd'hui, je sais que toutes mes supplica-

tions seraient inutiles... Je vous prie pourtant de m'épargner la honte et l'injure de vos reproches.

Le comte eut un rire sec et haineux.

— Il vous sied peu de jouer la fierté blessée, madame. Il vous sied peu surtout de vous considérer comme une martyre, quand vous devriez me savoir gré, au contraire, de la tranquillité de la vie que je vous ai faite.

Je vous ai arrachée au scandale que pouvaient exciter à Londres, s'ils arrivaient à être connus, les deux amours coupables qui ont succédé chez vous à l'estime, sinon à l'affection que je devais vous inspirer.

Grâce à moi, madame, tous mes amis, tous ceux qui vous connaissent peuvent encore vous considérer comme une honnête femme. Moi seul puis vous faire rougir en vous regardant en face; seul j'ai le droit de vous traiter comme une méprisable créature. Quand je vous ai prise au théâtre, je vous aimais et ne vous demandais, en retour de l'honneur que je vous faisais, qu'un peu de reconnaissance pour moi, un peu de respect pour le grand nom que je vous appelais à porter. Vous n'avez eu ni respect ni reconnaissance. Vous vous êtes montrée indigne de la haute situation où vous étiez montée, vous, la veille une chanteuse de théâtre. Mon nom, vous avez essayé de le traîner dans la boue; ma famille, peu s'en est fallu que vous ne la déshonoriez : j'ai tué vos deux amants; l'honneur est sauf. Mais ne jouez pas aux larmes et veuillez ne point me faire un crime de vous avoir enfermée, malgré votre beauté et votre jeunesse, dans ce château. Vous y êtes entourée du plus profond respect; une grande fête que je donne tous les ans, à l'occasion des chasses, amène ici la plupart des amis que vous avez laissés à Londres; vous êtes libre, bien que vous en disiez; ma fortune, et elle est immense, vous le savez, est à vos pieds, et il vous est facile de réaliser vos rêves et vos

fantaisies. Que vous manque-t-il? Pour un mari aussi lâchement trompé, je suis, ce me semble, bien débonnaire. Vos tristesses et vos airs penchés n'ont donc aucune prise sur moi. Je ne vous fatigue pas avec les effusions d'un amour que je ne ressens plus; d'autre part, vous ne me cachez point la haine que je vous inspire. C'est un fait. Voilà pourquoi, madame, nous avons adopté, d'un commun accord, le genre de vie que nous menons. Entre gens bien élevés, ces sortes de compromis sont possibles; mais il faut que chacun tienne ses promesses. Je finirai donc, ainsi que j'ai commencé, en vous priant de me laisser gérer à mon entente les affaires de mon domaine, et surtout de ne plus donner à mes gens, pour un coquin qui ne la méritait pas, le spectacle de votre pitié de commande.

La comtesse se tenait toute droite devant son mari. Ses yeux noirs, profonds, chargés de lueurs, rendaient plus pâle encore son visage d'Italienne què le sang ne colorait jamais. Sa tête, rejetée en arrière, pour braver son mari, accusait un profil énergique, un menton un peu fort, un nez fin aux narines mobiles que la colère agitait et des lèvres rouges, entr'ouvertes par l'émotion. Sa gorge se gonflait, par saccades précipitées, sous l'étroitesse de sa robe sévère de velours noir, dont une de ses mains fines et allongées froissait les plis nerveusement. Elle laissa parler Donesdale sans l'interrompre, mais, à chacun des mots qu'il prononçait, son regard lui rendait mépris pour mépris.

Et quand il se tut, elle dit, très calme :

— Lorsque vous m'avez prise au théâtre, je me suis laissé ébouir, en effet, par cette joie inespérée de devenir votre femme et de porter l'un des plus grands noms d'Angleterre. Je n'avais pour vous point d'amour, mais une affection sincère que chaque jour grandissait et, quoi que vous en disiez, une reconnais-

sance profonde pour la distinction dont j'étais honorée. Cette sympathie que j'éprouvais pour vous se fût aisément changée en un sentiment plus tendre et plus vif si, après quelques mois de mariage, le soin constant que vous aviez de me rappeler mon origine et la vôtre, vos brutalités de parole et les grossièretés de vos allusions ne vous eussent montré sous le vrai jour de votre caractère. Vous traitiez votre femme avec moins de douceur que le plus beau de vos chiens ou que votre cheval favori. J'ai longtemps souffert sans rien dire, car j'espérais vous ramener à moi à force d'obéissance, d'attentions, d'humilité même. Mais c'était une folie que cette espérance-là. Je comptais sur votre amour et je ne m'apercevais pas que vous m'aimiez seulement par orgueil, comme une superbe chose que vous étiez seul à posséder.

Car c'est le rôle que j'ai joué auprès de vous....

Il fallait qu'on dît du comte Harry Donesdale que dans ses écuries étaient les plus magnifiques chevaux, dans son chenil les chiens les plus rapides, dans son alcôve la plus belle femme d'Angleterre.

En bien ! je ne me suis pas révoltée contre une honte pareille ; je dévorai ma tristesse et mes larmes, et restai soumise et dévouée. Mais l'affection, née de la reconnaissance, que je ressentais pour vous, diminuait à chacune de vos insultes ; l'amour sombrait et il ne restait plus que le mépris, avec le regret d'avoir sacrifié à un homme comme vous mon talent, ma jeunesse, ma beauté, ma vie. Vous m'avez indignement soupçonnée à deux reprises ; par deux fois vous m'avez jeté à la face le reproche d'avoir été la maîtresse de deux de vos amis. Vous mentiez, je vous l'ai dit. Ils m'ont aimée, c'est vrai ; mais où est le crime? Pourtant, vous n'avez pas voulu me croire : sur la foi d'apparences trompeuses, vous avez cherché querelle à ces deux hommes et vous les avez tués. Chacune de ces morts est un assassinat,

monsieur. Vous auriez dû en ajouter un troisième en me tuant. Mieux eût valu pour moi.

Le comte haussa les épaules; Héléna n'y prit garde et acheva :

— Je suis dégagée envers vous de tout ce que je vous devais. Après avoir souffert en silence jusqu'aujourd'hui, je me révolte à la fin. Je ne vous crains pas, malgré vos cruautés. Je n'ai aucune vocation pour jouer les rôles de martyre. Désormais, j'agirai à ma guise et je vous engage à veiller sur moi.

Donesdale eut un mouvement de rage, comme pour se précipiter sur sa femme, mais il se contint.

— Oh! dit-il avec un rire méchant, je suis sûr au moins qu'ici vous ne trouverez pas un nouvel amant. Vous ne voudriez pas vous laisser aimer d'un paysan en guenilles!

La comtesse ne répondit pas, mais elle enveloppa son mari d'un regard indéfinissable.

## III

Robert Traynor, après avoir fait quelques pas hors du château, s'était arrêté et avait attendu un moment pour s'assurer que les gens du comte ne le poursuivaient pas. Mais ceux-ci n'avaient aucun intérêt à lui donner la chasse, et le seul qui détestât Robert, Dick Carter, le piqueur, était dans un état trop lamentable, la poitrine défoncée et rendant le sang par la bouche, pour que l'idée lui vînt de tirer du paysan une vengeance immédiate. Il était donc en sûreté.

Il plia soigneusement son manteau sur son bras, afin d'être prêt à tout événement et de pouvoir s'en servir pour parer les coups, s'il était attaqué, jeta sa

hache sur son épaule et, s'appuyant sur son bâton, reprit d'un pas rapide le chemin de Farney.

En arrivant à un bouquet d'aulnes devant lesquels passait le sentier, il s'arrêta tout à coup en s'entendant appeler deux fois par son nom.

— Robert Traynor ! Robert Traynor !

Il se retourna et fronça le sourcil. Une subite contrariété se peignit sur ses traits.

C'était Lucie Breen...

— Attendez-moi, Robert. Voulez-vous que nous fassions route ensemble ?

— Mais oui, Lucie, mais oui, je ne demande pas mieux, fit Robert, gêné.

Devina-t-elle son embarras ? Peut-être, car elle se mit à marcher auprès du jeune homme sans plus lui rien dire, intimidée sans doute par le peu d'empressement qu'il montrait.

Lucie était une jolie fille de vingt ans environ, grande, souple, aux gestes élégants et harmonieux. Elle avait une légèreté d'allures et une grâce de mouvements que donnent seules l'habitude de la vie en pleine liberté et la marche à travers les montagnes. Sa beauté faisait songer tout de suite aux plus magnifiques types espagnols. Les yeux grands, très noirs, s'animaient de flammes sombres à toutes les pensées qui lui traversaient l'esprit, ou bien avaient des reflets d'une douceur exquise, des lueurs caressantes, où l'on devinait le dévouement sans borne d'une passion profonde. Sa bouche, aux lèvres d'un rouge sanglant, était un peu grande, ce qui donnait à toute sa physionomie une singulière expression d'énergie et de résolution. Ses cheveux noirs, partagés sur le front, étaient tressés en deux larges bandeaux, noués d'un ruban de velours noir, et retombant dans le dos, négligemment. Elle avait la tête nue. Aatour du cou était jeté un petit châle rouge qui semblait rendre encore plus

chaud le ton brun de ses joues. Une ceinture de cuir, à boucle d'acier, retenait autour de sa taille fine et robuste sa robe de flanelle grise, qui croisait sur sa poitrine et retombait droit sur ses pieds, dont elle laissait voir les chevilles.

Les deux jeunes gens marchèrent côte à côte, silencieux, pendant quelques minutes.

Puis, secouant son malaise et d'un ton qu'il essayait de rendre dégagé, Robert demanda :

— Vous aviez une course à faire au château, Lucie? Moi, j'en arrive et ne vous y ai pas vue.

— Je ne suis pas entrée au château. J'ai attendu au dehors, devant la grille.

— Ah ! On a refusé de vous introduire ?

— Mon intention n'était pas d'aller au delà. Je vous avais vu passer à Farney, ce matin, vous dirigeant vers Donesdale. Mon père me dit : « Voilà sans doute Robert Traynor qui va prier le comte d'accorder du temps aux fermiers qui n'ont pas payé. Le comte est un méchant homme. Pourvu qu'il n'arrive pas malheur à Robert ! » Mon père me regardait en disant cela. Je compris que vous couriez un danger. Alors, je suis arrivée ici sans que vous m'ayez vue, j'ai assisté à la scène que vous avez eue avec le comte, et j'allais retourner bien vite au village pour ramener vos amis et vous sauver, quand vous vous êtes échappé seul, sans le secours des autres. Est-ce que je pouvais vous laisser torturer par le comte ?

Elle avait raconté cela simplement, sans fausse timidité, ses yeux brillants fixés sur Robert.

Celui-ci, toujours embarrassé, la remercia.

— J'aurais pu avoir besoin de vous, dit-il.

Et de nouveau ils restèrent silencieux.

Robert songeait à ce qui s'était passé le matin entre sa mère et lui, aux reproches de la vieille femme,

à ses supplications qu'il avait repoussées. Il songeait aussi à cet amour ardent qu'il devinait chez Lucie et que la jeune fille semblait prête à lui avouer au moindre geste, à la moindre parole d'encouragement; une sorte d'irritation impatiente le prenait.

— Puisque je ne l'aime pas? murmura-t-il.

Et, se retournant, il jeta un dernier regard vers le château, qui disparaissait dans le lointain derrière le vert sombre des arbres.

A la fin, la jeune fille se décida à parler.

— Croyez-vous, Robert, dit-elle, que les paysans se révolteront contre le comte Harry?

— Assurément. Le comte refuse de leur donner du temps pour payer et il a chargé Warner de nous expulser au premier jour.

— Mais il fera venir la police et les soldats?

— Nous sommes deux cents fermiers menacés ; le jour où les gens du comte viendraient, tous ceux de Tipperary se joindraient à nous ; alors nous serions dix mille.

— Et c'est vous sans doute, Robert, qui allez vous mettre à leur tête?...

— C'est moi, avec Ned Grimes et Joë.

— Joë vous aime comme si vous étiez son frère, mais Ned Grimes est votre ennemi mortel depuis que le juge de Farney vous a donné la propriété d'une source qui séparait vos deux champs et que Ned Grimes réclamait pour lui seul.

— Je le sais.

— Ned Grimes a juré qu'il se vengerait.

— Je le sais encore, mais je ne le crains pas, au moins pour le moment. C'est un bon Irlandais ; il aime l'Irlande comme il aime son père ou sa mère, et il est incapable de profiter d'un moment de troubles, alors qu'il faut que nous soyons tous unis, pour se souvenir de ses rancunes personnelles...

— Peut-être, fit Lucie, soucieuse.

— Vous craignez pour moi ?

— Je ne suis pas rassurée.

— Vous êtes bonne de vous préoccuper ainsi des dangers qui peuvent me menacer, dit Robert avec ironie. Savez-vous que, si cela était connu dans Farney, j'exciterais bien des jalousies !

Elle rougit, mais répondit :

— Vous vous trompez ; je crois que les jeunes gens apprendraient sans envie l'intérêt que je vous porte.

— Pourquoi, Lucie ?

— Ils savent que mon père et le vôtre sont d'accord sur notre mariage, mais ils savent aussi que vous ne vous en souciez guère, car, de tous ceux de Farney, vous êtes le seul qui ne vous occupiez point de moi, le seul qui ne me fassiez pas la cour, le seul qui, le soir, quand la journée de travail est finie, ne veniez point rôder dans les sentiers du pré, aux environs de la ferme de mon père.

— C'est vrai, Lucie, mais cela m'empêche-t-il de reconnaître que vous êtes élégante et belle comme une grande dame ?

— Comme la comtesse Héléna ?

— Pourquoi ce nom, Lucie ?

— Parce que c'est la seule grande dame que j'ai jamais vue...

— Eh bien, oui, Lucie, vous êtes aussi belle, plus belle même que la comtesse Héléna.

Les yeux de la jeune fille brillèrent :

— Je le savais, on me l'a déjà dit. Mais ce n'est pas seulement parce que je suis belle que les garçons de Farney recherchent ma main, c'est parce que je suis riche. Mon père a plus de trente acres de terre et trois cents guinées dans sa vieille bourse, cachée près du foyer. Daniel Canan, Patrice et Mick, et Joe, et Burton ne l'ignorent pas. C'est

pour cela qu'ils sont si acharnés à me poursuivre. Le jour où je me marierais, mon père, qui est vieux et ne demande plus qu'à se reposer, me donnerait sa ferme et tout ce qu'il y a dedans, et puis sa terre et ses économies. Mon mari serait le plus riche du village. C'est connu.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas, Lucie?

— J'ai vingt ans et je suis prête à me marier, mais je ne veux aucun de ceux qui me demandent. Je n'aime personne de ceux-là.

— Eh! si vous n'aimez personne, Lucie, ne vous pressez pas tant pour vous marier.

— Si, j'aime quelqu'un.

— Alors celui-là n'habite pas Farney?

— Il habite auprès de mon père.

— Que ne l'épousez-vous?

— Il ne m'aime pas, Robert. A peine me salue-t-il quand je passe auprès de lui. S'il s'était montré empressé pour moi comme ceux de Farney, il est possible que je ne l'eusse pas remarqué; mais son indifférence m'irrita, força mon esprit à m'occuper de lui, à négliger les autres, Enfin je l'ai aimé parce qu'il semblait se jouer de moi, je l'ai aimé par dépit. Aujourd'hui, le mal est fait. Je l'aime et ne me marierai point s'il ne veut pas de moi pour sa femme. Je resterai vieille fille, voilà tout, et, quand mon père sera mort, je prendrai les trois cents guinées de ses économies et m'en irai en Amérique, ou du moins je ne verrai plus celui qui m'aura méprisée.

— Mais, Lucie, peut-être celui-là ne se doute-t-il pas de votre amour. Peut-être vous trouve-t-il si haut pour lui qu'il n'ose même pas songer à vous! Peut-être enfin serait-il le plus heureux des hommes si, de n'importe quelle façon, vous pouviez lui faire deviner votre incertitude.

— Oh! il a tout deviné, depuis longtemps.

— Peut-être vous trompez-vous ?

— Si je me trompe et s'il ne sait rien, pourquoi fuit-il mes yeux dès que je le cherche du regard ? Est-ce que j'ai des yeux qui ne disent rien, Robert ?

— Oh ! Lucie, on peut y lire toute votre âme, comme dans un livre ouvert.

— Si je me trompe et s'il ne sait rien, pourquoi s'en va-t-il dès que nous nous rencontrons dans la même maison ?

— C'est que des affaires sans doute l'appellent autre part... le hasard et rien de plus...

— Pourquoi ne vient-il jamais chez mon père, qui est un ami du sien ?

— La timidité...

— Pourquoi, le soir, quand il regagne sa maison, fait-il un long détour pour ne point passer devant notre ferme ? Est-ce toujours le hasard ? Est-ce encore la timidité ? Pourquoi, lorsqu'on nous fait danser, ne m'invite-t-il pas et me force-t-il, par dépit et par chagrin, à quitter le bal avant qu'il soit fini ? Pourquoi ne m'adresse-t-il jamais la parole ? Pourquoi, lorsqu'il m'aperçoit de loin et qu'il est menacé de passer près de moi, retourne-t-il en arrière ?

— Je l'ignore, Lucie ; mais toutes les preuves d'amour que vous lui donnez ne pourront lui ouvrir les yeux s'il est un sot.

— Un sot, lui ? C'est le plus savant du village. Je le soupçonne plutôt d'être un orgueilleux et de dédaigner ceux qui ont été ses amis.

— Faites une dernière tentative, Lucie, et l'autre sans doute se décidera.

Lucie jeta sur Robert un regard douloureux.

— Elle a été faite ce matin, dit-elle, puisque vos parents vous ont parlé de moi — ils me l'ont dit — et que vous avez déclaré que jamais je ne serais votre femme... Est-ce vrai, Robert ?...

Et la jolie fille, suffoquée par les larmes qui lui montaient à la gorge, le cœur soulevé sous son châle par des battements précipités, s'arrêta sur le chemin pour reprendre haleine et laisser à son trouble le temps de se calmer.

Tout d'abord, et en apercevant Lucie, le paysan avait cru qu'il lui serait possible d'échapper à cette rencontre. Mais bientôt il en avait pris décidément son parti. Pourtant, quand Lucie eut ainsi livré son secret, avouant son amour avec toute la candeur et la pureté de son âme, il resta un moment interdit. L'homme a rarement le beau rôle dans ces sortes d'occasion; il est soit ridicule, soit odieux. Robert le comprit et, comme il était profondément honnête et bon, il évita les deux dangers en s'expliquant à Lucie avec une grande franchise.

— Je vous remercie de m'avoir attendu près du château, dit-il, et de m'avoir parlé comme vous venez de le faire. Vous avez compris comme moi qu'un entretien était nécessaire entre nous; mais, auparavant, Lucie, je veux qu'il soit bien amical et que tout ce que nous dirons ne puisse altérer les sentiments d'estime et d'affection que nous avons l'un pour l'autre.

Comme elle n'avait pas la force de répondre, elle se contenta de faire un signe avec la tête.

— Oui, Lucie, j'ai évité de vous voir, de vous parler, de vous saluer même, lorsque je pouvais le faire sans qu'on le remarquât. Certes, vous êtes belle et digne en tout des hommages et du respect qu'on doit à une honnête fille; je me suis bien aperçu que je ne vous étais pas indifférent, et j'ai compris en même temps que ce qui vous attirait vers moi c'était le peu d'attention que je vous témoignais. C'est un jeu de l'amour, et vous avez cru peut-être qu'il était calculé; que pour arriver plus facilement à votre cœur, je m'adressais d'abord à votre amour-propre de jeune fille,

à votre orgueil de femme... Si vous avez pensé cela, vous vous êtes trompée...

— Non, j'ai bien vu que ce n'était point calcul de votre part... Mais quelle que soit l'impression première qui ait éveillé l'amour chez moi, pardonnez-moi de vous le dire ainsi je ne sais pas, comme vous, envelopper ma pensée dans des mots qui sonnent comme de la musique, je vous aime, Robert, et ce que je fais à cette heure, j'ai prévenu mon père que je le ferais. Il ne me l'a pas défendu. Il devinait ma tristesse et m'a dit : « Allez, ma fille, parlez à Robert; ce garçon-là, c'est une tête exaltée, ça n'est pas impossible qu'il ne vous ait pas comprise. Allez, et dites-lui que je ne demande pas mieux que de l'avoir pour gendre, et que Traynor et sa femme mourraient en riant s'ils étaient sûrs que vous soyez un jour leur belle-fille. Dites-lui tout cela. »

— Et j'en suis profondément touché. Je vous montrerai la même confiance et répondrai à votre franchise. Malgré les avantages que je retirerais d'un mariage avec vous, malgré la fierté que j'aurais d'avoir été choisi entre tous, je tiens à ne vous rien cacher de la vérité, Lucie; je voudrais garder mon indépendance et ne désire point me marier... du moins maintenant.

— Je suis patiente... j'attendrai autant qu'il vous plaira, bien que mon père, qui se fait vieux, désirât me marier pour mourir tranquille.

— Ne m'attendez pas, Lucie, car il est possible que ma résolution ne change jamais.

— Vous ne pouvez rester garçon.

— Pourquoi?

— Parce que la solitude vous pèsera; lorsque votre père et votre mère ne seront plus là pour vous aimer, vous aurez besoin d'une famille.

— Je vous l'ai dit : j'aime mieux être libre.

Ils se remirent à marcher. Lucie était toute pâle et, quand elle pouvait se détourner sans que Robert la vît, ses yeux noirs étincelants, où des larmes brillaient, cherchaient à découvrir, sur le visage du jeune homme, jusqu'aux plus intimes replis de son cœur. Mais il était impassible et ne se livrait pas. Seulement son front était ridé, ce qui était l'indice chez lui d'une émotion violente.

Comme ils arrivaient près du village, elle s'arrêta de nouveau et essuya ses yeux.

— Je ne veux pas qu'on me voie avec vous, dit-elle, on devinerait bien vite à mon trouble ce qui s'est passé. Il ne le faut pas.

Il ne répondit rien. En face l'un de l'autre et au moment de se séparer, ils se regardaient, lui gravement, elle avec un sourire peureux qui lui amenait de nouvelles larmes et faisait trembler le coin de ses lèvres.

Elle dit, hochant la tête :

— J'ai une rivale, n'est-ce pas?

— Non, Lucie, ne le croyez pas...

— Si, vous aimez une femme. J'en suis sûre. Elle est donc plus jolie que moi, et plus riche, et plus élégante, et plus honnête? Est-ce possible?

— Non, vous dis-je, je n'aime personne.

— Je suis sûre que vous mentez... Non, non, ne vous défendez pas... vous cachez si bien votre amour que personne n'en connaît l'objet... Elle n'est pas de Farney, sans doute?

— Lucie!

— Adieu, Robert... adieu.., je suis contente de vous avoir tout dit... Allons, adieu!

Elle s'enfuit, ne se contenant plus. Quand elle fut au village, elle respira un peu.

— Ah! dit-elle avec une crispation de tous ses traits et les flammes de la jalousie dans les yeux, je

ne veux pas qu'il en aime une autre, je ne veux pas!

Quand elle rentra chez son père, elle trouva celui-ci causant avec un paysan de l'âge de Robert, un peu plus lourd, moins élégant, mais aussi robuste et aussi bien découplé. Il avait les cheveux coupés ras et portait toute sa barbe, noire comme du jais, avec laquelle contrastait bizarrement le bleu clair et limpide de ses yeux.

C'était Joe, le chef le plus redouté et le plus énergique de tous les paysans du comté de Tipperary, affiliés à la société secrète.

Quand Breen vit entrer sa fille, il fit un signe d'intelligence à Joe.

Lucie alla s'asseoir sur un escabeau, dans un coin de la cabane, trop accablée et désespérée pour s'apercevoir que les deux hommes parlaient d'elle au moment où elle était entrée et que sa présence avait interrompu leur conversation.

Joe dit à voix basse :

— Elle est triste, laissez-la, monsieur Breen.

— Non, Joe, il faut que je sache, une fois pour toutes, ce qu'elle veut, à la fin... il faut aussi que je lui dise la demande que vous venez de me faire, une demande qui me fait plaisir, Joe, bien que, je ne vous l'ai pas laissé ignorer, vous n'ayez guère à fonder grande espérance là-dessus...

— Je suis tout tremblant, monsieur Breen...

— N'en soyez point honteux, Joe; je connais ça, j'ai été jeune comme vous et amoureux...

Breen s'approcha de sa fille.

— Lucie? dit-il en lui touchant l'épaule.

Elle releva vivement la tête, effrayée, comme si on l'eût réveillée brusquement, et montra aux deux hommes son visage pâle sillonné de larmes.

— Que voulez-vous, mon père?

Brenn allait parler, mais Joe le tira par la manche et dit, très bas, près de son oreille :

— Vous le voyez, elle pleure.

— Eh bien?

— Ne lui confiez pas ce que je suis venu vous demander. Cela augmenterait son chagrin.

— Qui sait? les femmes sont si changeantes!

— Alors, à la grâce de Dieu, monsieur Breen.

Et Joe se recula un peu et détourna la tête.

— Vous pleurez, Lucie? fit Breen.

La jeune fille avait eu le temps d'essuyer ses yeux.

— C'est fini, dit-elle, je n'y pense plus...

— Et quel était le motif de vos larmes?

— Je viens de quitter Robert Traynor. Je lui ai tout dit. Il ne m'aime pas...

— Vous deviez vous en douter?

— J'espérais toujours.

— Il ne faut plus penser à Robert Traynor, qui certainement a des visées sur une autre que vous... Il est libre, Lucie, et vous ne pouvez forcer son esprit et son cœur à être occupés de vous.

— Je me vengerai et je saurai bientôt s'il aime une autre femme.

Le vieux Breen se mit à rire.

— Voilà bien les petites filles, dit-il, voilà bien leurs raisonnements... Entendez-vous, Joe?

— Oui, monsieur Breen, fit le paysan gêné, j'ai entendu et, je le vois, je n'ai plus rien à faire ici... je n'ai plus qu'à m'en aller.

— Encore une minute, Joe.

Et, s'adressant à sa fille :

— Il ne faut pas vous désoler parce que Robert Traynor n'a pas d'attentions pour vous... il faut que vous montriez plus de fierté... il y a des garçons à Farney qui valent Robert Traynor, mais il n'est pas de filles qui soient mieux que vous.

— Cela ne diminue pas mon chagrin, mon père.

— Eh bien! je ne vous comprends pas. A votre place, j'en prendrais vite mon parti...

— Hélas!

— Surtout si je voyais que l'on me recherche et que l'on me demande, et que des garçons aussi forts et aussi honnêtes que Joe ne désirent rien tant que de se marier avec moi. Voilà ce que je ferais, ma fille, si j'étais Lucie Breen.

— Oui, je suis très flattée que Joe ait pensé à moi... Si je n'aimais personne, je l'accepterais mieux que tout autre, de préférence à tout autre, mais, puisqu'il sait maintenant que j'aime son ami Robert Traynor, j'espère qu'il retirera sa demande et qu'il n'insistera pas auprès de vous, mon père.

— Mais vous ne pouvez toujours aimer Robert Traynor, puisqu'il ne veut pas de vous.

— Si, mon père, toujours.

— Vous le voyez, monsieur Breen, fit Joe en intervenant, j'avais raison d'avoir des craintes et je me doutais bien, contrairement à ce que vous prétendiez, que l'affection de Lucie était sérieuse.

— Mon pauvre Joe, comment faire?

— Rien, monsieur Breen, je me retire... je me retire en demandant pardon à Lucie.

— Oh! Joe, j'ai été franche et sans doute vous partez bien triste, triste comme je l'étais moi-même tout à l'heure en quittant Robert... C'est donc à moi de vous demander pardon...

— Oh! Lucie...

— Alors, vous le laissez s'en aller comme cela, dit Breen, sans lui donner un espoir?

Elle secoua sa jolie tête éplorée.

— Est-ce que je le puis? dit-elle.

Et de nouveau elle cacha son visage entre ses mains, pour que personne ne vît ses larmes.

Joe sortit.

Sur le seuil de la porte, et comme Breen lui serrait vigoureusement la main, il lui dit, de manière à ne pas être entendu par Lucie :

— Cela me fait beaucoup de peine, ce qui arrive là, et je serai longtemps à y penser. Mais je veux prouver à Lucie combien je l'aime en faisant tout ce que je pourrai pour son bonheur.

— Et que ferez-vous, Joe?

— Tout à l'heure, j'irai trouver Robert Traynor, qui a dû voir ce matin le comte Donesdale et lui demander du temps pour les fermiers menacés d'expulsion. J'ai à causer avec Robert de ce que le comte lui a répondu et à organiser la résistance énergique, implacable, si l'on veut se montrer trop cruel pour nous.

— Moi, je ne dois rien à Donesdale, et il ne peut m'expulser... Mais je vous accompagnerai de tous mes vœux et je mets à votre disposition mes fusils, mes balles et ma poudre... Qu'est-ce que votre visite à Robert a de commun avec le bonheur de Lucie?...

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Robert et moi, nous sommes deux amis d'enfance, nous nous aimons beaucoup, jamais nous ne nous sommes querellés... Je lui raconterai ce que Lucie vient de dire et j'emploierai toute mon influence à ramener Robert et à savoir de lui si vraiment il est éloigné de votre fille, monsieur Breen, par un amour pour une autre femme... Et j'en doute, car il me l'eût confié... Lui savait depuis longtemps que j'aimais Lucie et m'approuvait...

— Peut-être aime-t-il ma fille en secret et votre amour pour elle, qu'il connaissait, l'a-t-il empêché de se déclarer?...

— Je ne le pense pas, monsieur Breen, car il n'au-

rait pu dissimuler toujours, et j'aurais fini par deviner... Toutefois, je le lui demanderai.

— Vous êtes un digne garçon, Joe, et un brave cœur... J'aurais été bien heureux si vous aviez pu devenir le mari de ma fille.

— Au revoir, monsieur Breen, je cours tout de suite chez Robert.

— Au revoir, Joe; bonne chance, mon garçon.

Le paysan traversa le village et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à la cabane de Robert.

Le jeune homme venait de rentrer.

Quand il aperçut Joe sur le seuil, son visage s'éclaira et il accourut à sa rencontre, les mains tendues.

— J'ai vu le comte et je vous attendais, dit-il.

Et, comme le paysan restait soucieux, Robert demanda avec intérêt :

— Qu'avez-vous donc ? Seriez-vous malade ?

— Non, je ne puis dire que je sois malade, et pourtant j'ai les bras et les jambes cassés comme si j'avais été longtemps entre la vie et la mort, comme si j'étais en convalescence.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— J'aime Lucie depuis longtemps, vous le savez.

— Vous me l'avez dit.

— Je l'ai demandée tout à l'heure à son père, qui consentirait bien à notre mariage ; mais Lucie, que j'ai vue, n'en veut rien entendre.

— Pauvre Joe !

— Elle vous aime, elle est folle de vous, c'est vous qu'il lui faut pour mari, non un autre.

— Elle m'attendait tout à l'heure sur le chemin du château et ne m'a rien caché de ce que vous me dites là... J'ai répondu que j'étais très fier de son choix, mais que je tenais à rester libre et n'avais nulle envie de me marier.

— Est-ce la vérité, Robert?

— Joe, je vous le jure, je n'aime pas Lucie.

Le paysan eut un soupir étouffé, comme s'il eût senti un soulagement et Robert, qui le devina, ne put s'empêcher de dire:

— Que croyiez-vous donc?

— Rien, fit Joe, j'étais fou. Mais Lucie est malheureuse par vous. Si vous avez le cœur libre, Robert, pourquoi n'épouseriez-vous pas cette enfant?

— C'est vous, Joe, vous qui aimez Lucie, qui me conseillez de l'épouser?

— Moi... je demande qu'elle soit heureuse, même au prix de mon bonheur et de ma jalousie. Puisqu'elle vous aime, puisque vous êtes digne d'elle, je souffrirai moins en la voyant à votre bras. L'amitié que j'ai pour vous changera peut-être mon amour pour elle en une affection fraternelle.

— Joe, ce que vous essayez de faire là est grand et sublime, mais c'est impossible...

— Pourquoi?

— Si j'aimais Lucie, ma passion me ferait sans doute accepter votre sacrifice, mais j'en aime une autre... Joe... de toute mon âme...

— Qui?

— Je ne puis vous dire son nom, mon bon Joe, ce secret n'est pas le mien.

— Quelle femme est-ce donc, Robert, pour que vous ne puissiez l'aimer au grand jour, à la face de tous?...

Robert ne répondit pas. Joe le considérait attentivement, soupçonneux, attristé. Robert prévit qu'il allait lui adresser d'autres questions. Il le devança.

— Je tiens, fit-il gravement, à ce qu'entre nous il ne soit jamais question de ce que je viens de vous dire.

— Soit, fit Joe, après une hésitation.

Ils changèrent brusquement de conversation, et Robert apprit à Joe les projets du comte.

En terminant, il ajouta :

— Donesdale est très irrité, et la résistance qu'il a trouvée chez moi, lorsqu'il a voulu me fouetter, n'est pas faite pour calmer cette irritation. Il faut donc nous attendre, ces jours-ci, à des mesures de la plus extrême rigueur.

— Nous avons des délais légaux que le comte ne peut franchir.

— Il passera outre, soyez-en certain, Joe. Du reste, il est dans son droit vis-à-vis de la plupart d'entre nous. Il a entre les mains, depuis plus de six mois, contre deux cents fermiers de Farney, des décrets d'expulsion. Il va faire exécuter ces décrets. Vous et moi, Joe, qui avons reçu ce matin seulement le premier acte de l'huissier Byrne, pourrions au besoin réclamer nos droits, nos délais légaux de six mois, devant le tribunal, et forcer le comte à nous payer une indemnité. Mais ni vous ni moi, Joe, nous ne le ferons, afin de partager le sort commun.

Attendons-nous donc, mon cher ami, à ce qu'aujourd'hui peut-être, ou demain, ou dans deux jours, mais assurément bientôt, les gens du comte nous jettent hors de nos cabanes.

— Il n'y a pas de temps à perdre.

— C'est mon avis, et nous devons prendre l'avance si nous ne voulons pas être prévenus. Avez-vous vu les fermiers de Farney et des environs ?

— Oui.

— Tous marcheront? Personne n'hésitera?

— Personne. Pas un ne restera en arrière.

— Avons-nous des armes ?

— Nous songerons plus tard à nous en procurer. Ce qu'il faut faire avant tout, avant d'avoir recours à la violence, c'est une dernière tentative auprès du

comte. Après-demain, tous les fermiers menacés d'expulsion, leurs amis, les fermiers des environs, que je vais prévenir ce soir en allumant des feux sur la montagne ; nos pères, nos mères, les femmes et les enfants, tous, nous nous rendrons devant le château de Donesdale. Nous demanderons à parler au comte, nous lui ferons une fois de plus le tableau de notre misère, nous implorerons sa pitié pour les vieux qu'il s'apprête à faire souffrir. Peut-être le spectacle de tant de malheureux, les plaintes de cette armée de misérables toucheront-ils son cœur de bronze !

— Et s'il refuse, Joe ?

— Ce sera la guerre, une guerre acharnée !...

## IV

Les jours suivants furent employés à prévenir les fermiers menacés et leurs amis. Joe envoya des émissaires dans les villages voisins et fit annoncer qu'une grande manifestation se préparait contre Harry Donesdale. Comme une étroite solidarité unit entre eux les paysans irlandais, la nouvelle se répandit avec une extrême rapidité dans tout le comté de Tipperary. Robert Traynor aida Joe dans cette organisation. Lui et son ami étaient très écoutés des paysans et jouissaient sur eux d'une grande influence. C'était en eux que depuis longtemps résidait toute la force de résistance nécessaire à la loge, en eux que s'incarnaient les droits des affiliés ; c'était à Joe et à Robert que ceux qui souffraient venaient se plaindre, que ceux qui avaient faim s'adressaient. On les savait généreux, braves et bons. Ils avaient donné maintes fois des preuves de leur fidélité aux lois redoutables et cruel-

les de leur société secrète. Les paysans les reconnaissaient depuis longtemps pour leurs chefs. Au château, on se méfiait d'eux.

Quand les paysans furent avertis, Joe attendit patiemment le jour fixé pour la manifestation. Elle devait avoir lieu quatre ou cinq jours après, un matin, au lever du soleil.

Il y eut trop d'agitation, trop de fermentation dans les esprits pour que le secret fût gardé. Ce qui en transpira arriva jusqu'aux oreilles de l'agent Warner, qui se hâta d'aller trouver le comte. Celui-ci, qui faisait la sieste après dîner, refusait de le recevoir. Warner insista.

— Il s'agit d'une affaire très grave, dit-il.

A la fin, il fut introduit.

— Que se passe-t-il encore? demanda le comte.

— Je ne sais trop, dit Warner. Depuis quelques jours, depuis que Robert Traynor est venu m'apporter les doléances des fermiers vos débiteurs, il semble qu'il règne dans tout le pays une grande surexcitation.

— Eh bien?

— Les paysans se rassemblent, discutent, délibèrent même la nuit, dans leurs granges. Malgré tous mes soins, il ne m'a pas été possible de connaître complètement leurs projets. Mais tout est à craindre de leur violence.

— Croyez-vous qu'il auraient l'audace d'attaquer le château?

— Je l'ignore. Peut-être ce qu'ils préparent n'est-il qu'une tentative toute pacifique pour vous implorer et obtenir de vous, en masse, ce qu'un délégué s'est vu refuser.

— En agissant par la crainte?

— Non, mais en vous forçant à la réflexion. On refuse plus facilement d'entendre un homme que d'é-

couter les cris, les plaintes et les réclamations d'une armée de cinq ou six mille fermiers, même lorsque ceux-ci se présentent sans armes et sans intention de violence.

— Je ne céderai pas plus à toute cette bande en guenilles que je n'ai cédé à Robert Traynor.

— Vous êtes libre, Votre Honneur. Mon devoir était de vous prévenir.

— C'est bien. Un renseignement, s'il vous plaît, monsieur Warner?

— Parlez, Votre Honneur.

— Quel jour ont choisi ces coquins?

— Jeudi.

— Et nous sommes aujourd'hui lundi... Aurez-vous le temps de prendre, pendant la journée de demain, toutes les mesures nécessaires pour faire expulser mes fermiers mercredi?

— Certes!

— C'est plus tôt qu'ils ne s'y attendent. Cela rendra inutile leur manifestation du lendemain.

— Une pareille mesure peut exciter une révolte.

— Je l'attends.

— Les paysans sont fanatiques. Une fois exaspérés ils ne reculent devant aucun excès... il ne considèrent pas l'assassinat comme un crime, mais comme une revanche, comme une justice, comme un acte de guerre, en un mot.

— Je le sais, mais le château a des murailles qui peuvent soutenir un siège et mes gens savent manier un fusil.

— Oh! ce n'est pas la guerre ouverte, mais la guerre d'embûches qu'ils déclareront.

— Je suis chasseur et j'ai l'habitude de toutes les ruses. Obéissez, monsieur Warner!

— Il sera fait comme le veut Votre Seigneurie.

L'agent quitta le comte et se mit en devoir immé-

diatement de prévenir l'huissier Byrne et tous les gens chargés de prêter à celui-ci main-forte dans l'expédition résolue contre les fermiers.

Le secret fut si bien gardé jusqu'au dernier moment que rien ne fut connu.

La veille de l'expulsion, dans la soirée, Robert quitta sa cabane et prit la direction du château. Comme il faisait tout à fait nuit et qu'au lieu de suivre la route il traversait la campagne, personne ne pouvait le rencontrer.

Quand il fut en vue de Donesdale, au lieu de se diriger vers la grille directement, il commença par faire le tour du château et s'arrêta ensuite à quelque distance, au coin d'un petit bois de houx dans l'ombre duquel il disparut. Il resta là une demi-heure, les bras croisés, appuyé contre un tronc d'arbre, ne quittant pas des yeux la façade dont il ne distinguait que le premier étage plongé dans une obscurité complète.

Son immobilité était si grande qu'on fut passé près de lui, qu'on l'eût touché presque sans le voir.

Pourtant, son émotion était intense et son cœur était soulevé par des battements si lourds qu'il les entendait. Une de ses mains cherchait à les contenir et déchirait sa poitrine.

Une fenêtre qui s'illumina tout à coup lui arracha une exclamation de joie et de soulagement.

— Enfin ! dit-il.

Et il quitta le bois pour se jeter dans la plaine. Il retourna cette fois vers la grille et s'arrêta auprès d'un petit pavillon adossé au mur.

Le rez-de-chaussée de ce petit pavillon était occupé par les bureaux de Warner, mais l'agent ne s'y trouvait que pendant le jour. La nuit, tout était abandonné. Quant au premier étage, qui s'élevait au niveau du mur de clôture, il était divisé en plusieurs chambres élégantes que les amis de Donesdale habitaient, lors-

que venaient les chasses ; les premiers arrivés logeaient au château, les autres étaient relégués au pavillon ; mais, à cette époque de l'année, celui-ci était désert.

Sous le mur, Robert attendit encore.

Il avait développé une corde solide, qui lui entourait les reins et que terminait un petit crampon de fer, et, du geste machinal de l'homme habitué à pareilles aventures, il avait tâté la crosse d'un pistolet à deux coups passé dans sa ceinture de cuir.

Après quelques secondes d'attente, il y eut, en haut du pavillon, un léger bruit de doigts frappant avec précaution contre une des vitres de la fenêtre, au premier étage.

— Est-ce vous ? demanda le paysan.

— Venez, Robert !

Alors, dépliant sa corde, Traynor la balança, lui imprima une vigoureuse secousse, et le crampon, passant par-dessus le mur, alla s'accrocher à l'autre bord, du côté du jardin.

Le jeune homme s'assura qu'il était solidement fixé et lestement, sans hésiter, grimpa jusqu'au faîte.

Là, il se coucha à plat ventre, inspecta les environs aussi bien vers le bois des houx qu'il venait de quitter que dans le jardin, qui s'étendait jusqu'au perron, et, quand il fut bien sûr que personne ne l'avait suivi, il retira la corde.

Une des fenêtres du pavillon était ouverte ; d'un saut, il s'accrocha à la balustrade et fut dans la chambre. La fenêtre se referma.

La nuit était si noire que d'abord il n'aperçut rien, mais tout à coup il sentit deux bras qui se nouaient autour de sa tête. Il eut un soupir étouffé et se renversa en arrière, comme pris d'éblouissement.

— Robert, vous ne me voyez donc pas ?

— Héléna!

— Je vous aime!...

C'était la comtesse. Depuis plus d'un an ils se voyaient ainsi; depuis plus d'un an ils s'aimaient, et leur passion s'augmentait chaque jour de tous les dangers dont ils se sentaient menacés, de toutes les précautions et de tout le mystère dont ils s'entouraient.

Il faut raconter en quelques mots comment cet amour était né. Il était né brusquement, comme toutes les grandes passions. Depuis bien des mois déjà, Traynor aimait en secret, sans illusion, avec désespoir, lorsqu'un jour que la comtesse rentrait à cheval au château et traversait le bois, il se trouva face à face avec elle. Il était sûr qu'elle viendrait, bien qu'elle n'en eût pas l'habitude. Le cœur a de ces divinations étranges. Souvent il s'en allait ainsi, la cherchant partout, se cachait dans les broussailles pour la voir passer et l'admirer à son aise. Après, il rentrait dans sa triste maison avec du bonheur plein la poitrine, et tout ce qui l'entourait semblait illuminé d'un rayonnement céleste. Ce jour-là, comme elle venait à cheval, il n'eut pas le temps de se dérober, et quand elle le vit il avait les mains jointes; il semblait demander grâce dans la posture d'un suppliant, à genoux. Le cheval, effrayé, fit un écart, et, comme le sentier était étroit, un de ses pieds, dans une ruade, renversa Robert sanglant et privé de connaissance. Quand elle fut maîtresse de son cheval, elle descendit et s'approcha du jeune homme. Il avait une large blessure à l'épaule par où le sang coulait, rougissant l'herbe autour de sa tête. Près de là, un petit ruisseau fuyait sous des feuilles mortes, en sourdine, pour aller hors du bois se mêler à la Suir. Héléna y courut, puisa de l'eau dans ses mains, rafraîchit le front pâli de Robert et de son mouchoir brodé étancha le sang qui coulait toujours

par la déchirure de la veste. Un peu soulagé, il reprit connaissance, ouvrit les yeux, reconnut la comtesse et murmura :

— C'est ma faute. J'ai effrayé le cheval. Ne prenez point souci de moi !

Et en la voyant si près, penchée au-dessus de lui, anxieusement, toute désolée de cette blessure et de ce sang répandu qui la faisait frissonner, il eut une émotion violente qui se traduisit au cœur par une souffrance aiguë.

— Vous êtes un fermier de Farney? dit-elle.

— Oui.

— Vous n'aurez jamais la force de regagner le village... je vais remonter à cheval et courir au château... j'enverrai des domestiques avec une voiture... ils vous aideront.

Il se releva, péniblement.

— Non, j'irai à pied. Ma cabane n'est pas loin. Je me coucherai et me panserai moi-même. Demain, quand on viendra, je dirai que je suis tombé dans un trou, en traversant la montagne pendant la nuit.

— Mais vous souffrez... une défaillance peut vous prendre en chemin... je ne veux pas vous laisser ainsi.

— Je vous en prie ! dit-il doucement.

Et ses yeux ne la quittaient pas.

Il était très beau, et la souffrance et le sang perdu donnaient à son visage énergique et mâle une pâleur qui l'alanguissait.

Il fit quelques pas en chancelant et en se retenant aux arbres.

— Non, dit-elle, vous ne pourrez jamais.

Elle vint à lui et, comme elle eut peur qu'il ne tombât, son bras lui entoura l'épaule. Mais à ce contact, en sentant auprès de lui cette taille souple qui le frôlait, en respirant le parfum discret du corps de la jeune

femme, Robert fermait les yeux. Une ivresse emplissait son cerveau. Un instant les houx, les hêtres et les broussailles tourbillonnèrent dans une danse fantastique autour de lui. Il se laissa choir aux pieds d'Héléna, la tête dans la mousse, où se prenaient ses longs cheveux flottants. Un sanglot lui déchira la poitrine.

— Laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi... je souffre trop.

— Raison de plus pour que je ne vous quitte pas.

— Oh ! ce n'est pas ma blessure qui me fait souffrir. Je ne sens pas cette douleur-là.

Un peu de sang colora son visage. Il était effrayé de sa hardiesse.

Héléna, frappée du ton de ces paroles, le regarda attentivement, et, à mesure qu'elle comprenait, son visage devenait froid, ses yeux perdaient leur expression de douce pitié, une fierté hautaine se peignait sur sa physionomie.

— Pardon! murmura Robert.

Et il avait comme un sourire peureux, le sourire d'un enfant. La faiblesse d'un homme fort a le don d'émouvoir les femmes. Et puis, il y aura toujours de l'orgueil pour elles à se savoir aimées, fût-ce d'un misérable. Dans les yeux de Robert, la comtesse lisait aisément les souffrances d'une passion sans espoir, et un dévouement sans borne, et le sacrifice de toute une vie, fait gaiement pour un mot, pour un désir deviné, pour un caprice, et la honte de cet amour qui s'adressait si haut, car Robert avouait qu'il aimait et demandait pardon d'aimer.

Trois ans auparavant, lorsqu'il avait vu la comtesse pour la première fois et qu'il avait senti son âme remuée, il avait résisté longtemps. Son orgueil de patriote, la fierté de son sang irlandais se révoltait contre cet asservissement. Harry, le Saxon, le seigneur de

la terre ; Harry, le landlord pour qui suaient, peinaient les pauvres gens du district ; Harry était l'ennemi, le maudit, l'homme voué à l'assassinat dans les imprécations de ceux que son inflexible cruauté envoyait mourir de faim dans les marais de la plaine ou sur les pierres nues des Galtée. Les paysans enveloppaient Héléna dans leur exécration. En l'aimant, Robert se sentait coupable ; il était malheureux et humilié.

Après avoir combattu, il n'essaya plus de se défendre et laissa son cœur s'en aller à la dérive dans l'impétueux courant qui l'entraînait. La vision de la comtesse Héléna hanta toutes les nuits son sommeil, et le jour il s'arrêtait quelquefois de travailler pour sourire vaguement à une image invisible qui, dans le ciel bleu, semblait planer au-dessus de lui. Mais, dès lors, chaque fois que le vieux Philip, après le repas du soir, laissait sa robuste et naïve éloquence retracer les grandes luttes de l'Irlande contre ses envahisseurs ; chaque fois que ses yeux s'illuminaient de haine au souvenir des anciens rois dont les familles s'éteignaient ; chaque fois que sur ses lèvres revenaient les noms de Fitz-Gerald, de Robert Emmet, d'O'Connell ; chaque fois que, peu à peu s'animant, le veillard rappelait les crimes ténébreux des redoutables affiliés qui tenaient la nation dans leur main de fer, troublant les Anglais dans leur sécurité, épouvantant les orangistes ; chaque fois qu'il donnait en exemple à son fils les sauvages exploits des soldats du capitaine Rock, des sujets de lady Clare, des Enfants du chêne, des Enfants du droit, des Pieds noirs, des Batteurs, des Ribboniens, des Molly-Maguires, des Withe-Boys et de toutes les sinistres associations dont les arrêts étaient signés d'un cercueil, à la lumière des incendies ; chaque fois que Philip Traynor évoquait ces souvenirs, Robert baissait la tête et se sentait rougir.

Et Philip ajoutait toujours :

— Aime l'Irlande, mon fils ; aime ton pays plus que ta mère et plus que moi. Combats pour elle et donne-lui ta vie. Sauve l'Irlande de la misère qui la tue, de la misère qui la déshonore. Aime l'Irlande, et que toutes les forces de ton intelligence, que toute la vigueur et l'activité de ton corps lui soient consacrées. Quels que soient les malheurs qui t'attendent, les découragements qui te prennent, les revers qui t'abattent, que ton bras ne faiblisse et ne désarme jamais !

Certes, l'Irlande, Robert l'aimait ; il l'aimait avec passion ; il eût donné tout son sang, goutte à goutte, pour la rendre libre ; il ne demandait qu'à sacrifier sa liberté pour elle, dans des entreprises folles ; il était prêt à combattre à la tête des Enfants d'Acier, comme le vieux Philip avait combattu à la tête des Ribboniens, comme son grand-père avait combattu à la tête des Molly-Maguires. Mais son amour pour Héléna était plus fort que son patriotisme, plus fort que sa haine contre Harry, contre les landlords et l'uniforme anglais, plus fort que les paroles enflammées de son père et que ses résolutions. Cet amour l'anéantissait et lui prenait ses volontés. Il se sentait faible et tout petit devant lui. Il ne vivait plus, comme aux premières années de son adolescence, dans l'attente de la grande lutte préparée contre les maîtres du sol. Il ne vivait plus que pour Héléna et par Héléna !...

— Pardon ! répéta-t-il en tremblant que la comtesse ne l'eût deviné, pardon !!

Elle pardonnait parce qu'elle était femme.

D'instinct ne comprenait-elle pas l'immensité d'une pareille affection ? Bien qu'elle fût Italienne, elle n'ignorait pas qu'elle partageait avec son mari la haine farouche de l'Irlandais contre le Saxon, haine éternelle de race.

Elle devinait donc tous les combats qu'avait dû soutenir ce grand et noble garçon, à la figure audacieuse, qui se traînait à ses genoux, toutes les répulsions qu'il avait dû vaincre, et elle était attendrie. Sa bonté faisait plier son orgueil et, dans le fond de son cœur, elle se sentit heureuse de cet hommage qu'inspirait sa beauté, heureuse surtout de savoir que dans l'abandon misérable où la tenait le comte, dans le supplice de la solitude de tous les jours, elle pouvait compter sur un bras fort, sur une âme généreuse et vaillante, sur un dévouement absolu.

Une voix s'élevait en elle qui disait :

— Tu n'es plus seule!

Et, bien que ses lèvres fussent toujours sérieuses, il y avait dans ses yeux et sur son front comme un sourire, comme un remerciement, comme une reconnaissance.

Elle tendit la main à Robert.

— Relevez-vous, qu'ai-je à vous pardonner? M'avez-vous manqué de respect?

Il secoua la tête et se mit à la regarder avec adoration, ainsi qu'il eût contemplé les saintes des images enluminées, clouées au mur chez son père, si elles s'étaient animées tout à coup et qu'elles fussent descendues vers lui dans un nuage, le front ceint d'un nimbe d'or.

— Je vous enverrai un médecin, dit-elle, vous avez le bras cassé, cela peut être grave.

Il balbutia :

— Votre Seigneurie est bonne ! je la remercie...

Il voulut partir, elle le rappela.

— Dites-moi au moins votre nom.

— Robert Traynor...

— Où demeurez-vous ?

— Près du lac formé par la Suir, au bout du village, au pied du Galtée.

— Dans une heure, le médecin ira vous panser. Adieu, Robert Traynor, guérissez vite.

— Que Dieu garde à Sa Seigneurie la beauté et le bonheur !

— Le bonheur ! murmura-t-elle avec amertume, en cravachant son cheval qui partit au galop, il serait possible, peut-être, avec un amour comme le sien !

Robert, guéri, reprit ses courses vagabondes, en quête d'Héléna. Il la revit plusieurs fois ; elle s'informait de lui avec intérêt et chacune de ses paroles mettait dans le cœur du jeune homme de la folie et de l'ivresse. Peu à peu, de son côté, elle s'occupait de lui ; un si complet dévouement la touchait, l'attirait. Elle était prise d'une haute ambition : se servir de cet amour comme d'un levier puissant qui soulèverait les grandes qualités qu'elle devinait ; provoquer dans cette âme en révolte les dévouements sublimes qui font les héros ; l'exciter au combat loyal et en plein jour du droit opprimé contre la force victorieuse ; l'arracher aux ténébreux crimes des Molly-Maguires et des Enfants d'Acier pour fomenter dans l'Irlande une agitation pacifique, ennemie des forfaits, mais redoutable, et dont la rumeur terrible irait plus sûrement inquiéter Londres et son Parlement ; rendre enfin ce paysan en guenilles, ce montagnard à demi sauvage, l'égal du comte Harry Donesdale : noblesse du cœur contre noblesse de race.

Cétte ambition ouvrit le chemin à son amour ; le désespoir de sa vie manquée, la haine que son mari lui inspirait firent le reste.

Elle ne fut pas la maîtresse de Robert. Celui-ci vivait devant elle en adoration. Le bonheur infini, inespéré, de se savoir aimé, de respirer l'air de cette femme, de noyer son regard dans ses yeux, de lui baiser les mains, de recevoir d'elle toute sa force, toute sa vie, lui suffisait. Certes, il se fût tué au

moindre de ses caprices et jamais reine d'Orient n'eut esclave plus dévoué et plus attentif.

Mais ils étaient jeunes et ardents tous les deux, et connaissaient le danger de s'aimer de la sorte ; le soir, dans l'ombre profonde qui les environnait, quand leur étreinte devenait plus enlaçante et plus étroite, que leur haleine était plus pressée, que leur cœur semblait souffrir et que leurs yeux brûlaient ; quand Robert laissait échapper un cri d'amour, un appel plus passionné, Héléna, revenue à elle, s'éloignait, un peu étourdie, mais calme et forte et à ses genoux, une supplication dans les yeux, à mains jointes, il lui demandait pardon.

— Je vous aime, lui avait-elle dit une fois, mais je ne veux pas me donner à un Enfant d'Acier... je ne veux pas être la complice de vos crimes... Plus tard... Robert... quand vous aurez compris combien ces crimes sont odieux et qu'au lieu de relever l'Irlande ils l'avilissent... Plus tard !

Il résistait encore, mais tous les jours la folie de son amour augmentait.

C'était dans le pavillon qu'ils se voyaient quand la nuit était descendue. Là, ils n'avaient rien à craindre. Elle l'attendait, frappait de petits coups au carreau des fenêtres lorsqu'elle le savait au pied de la muraille et lui, grimpait le long de sa corde.

Ils restaient des heures l'un auprès de l'autre, oubliant tout pour ne songer qu'à eux. La nuit s'écoulait, et quand, dans le lointain, l'aube blanchissait la cime des Galtée, Robert s'enfuyait et retournait se jeter sur son lit de fougères et de feuilles mortes, l'âme tout ensoleillée.

Une des fenêtres du pavillon donnait sur la campagne. C'était auprès d'elle qu'ils s'asseyaient, les mains enlacées, et souvent le murmure de leurs voix se taisait et ils passaient de longs moments à ne rien

dire, les yeux vaguement fixés sur les bruyères de la plaine, qu'un souffle de la nuit agitait et que la lune éclairait mollement. Ce soir, Robert avait raconté à la comtesse la manifestation que les Enfants d'Acier préparaient contre le château. Héléna connaissait trop son mari pour espérer que cette tentative l'amènerait à diminuer les charges des fermiers.

— Le comte est vindicatif, dit-elle, il est aussi brave qu'il est cruel... Plaise à Dieu qu'il n'arrive pas malheur à vos amis.

Quand Robert lui dit que, si Harry refusait de les écouter, tous les fermiers du domaine de Donesdale se révolteraient, que la vie du comte serait menacée et que le château pourrait devenir la proie des flammes, Héléna l'interrompit :

— C'est horrible, dit-elle. A quoi peuvent aboutir de pareilles folies ?...

Robert, attristé, lui prit la main.

— Ne dites pas de mal de mes amis, fit-il gravement. Ils combattent pour le salut de l'Irlande, pour leurs droits, pour la liberté !...

— Leur cause est sainte, Robert, mais ils la déshonorent en se servant de l'assassinat, du pillage et de l'incendie pour la rendre victorieuse.

Alors Robert répondit à voix basse. en citant les vers fameux de Thomas Moore, que tous les enfants de l'Irlande connaissent :

*Rebellion! foul deshonouring.*

« Rébellion ! mot vil et déshonorant qui d'une flétrissure injuste a si souvent souillé la cause la plus sainte que parole ou épée d'homme ait jamais perdue ou gagnée. Combien de nobles cœurs, formés pour le bien, ont succombé sous l'infamie du nom de rebelles, qui, s'ils avaient enchaîné le succès un seul jour, une seule heure, auraient conquis une gloire éternelle !... »

Héléna secoua la tête.

— Les crimes des Enfants d'Acier ne sauveront pas l'Irlande, pas plus que ne l'ont sauvée les crimes des Molly-Maguires et des Withe-Boys !... Chaque révolte rive un anneau de plus à la chaine d'esclavage de votre malheureux pays. Je vous l'ai dit, Robert, le salut de l'Irlande est dans une révolution qui, si elle ne peut envelopper tous les comtés, de Cork à Londonderry, peut soulever du moins ceux de Tipperary, de Kilkenny, de Dublin, de Limerick, tous les comtés du Sud. L'Irlande du Nord viendrait à votre appel. Il vous serait facile, avec tous les faisceaux épars des associations secrètes, de former le noyau d'une insurrection générale. Les paysans sont armés. Il n'est pas impossible de fabriquer de la poudre et des munitions sans que les Anglais s'en doutent. Le jour où la nation se lèverait en masse, l'effusion du sang pourrait être évitée, grâce à la force même de la révolution, et fussiez-vous vaincus, vos oppresseurs n'oseraient augmenter la lourdeur de votre esclavage sans craindre de s'attirer la réprobation de l'Europe.

— Depuis longtemps j'ai suivi vos conseils, dit Robert ; depuis longtemps j'ai vu les chefs des associations et j'ai combiné avec eux une révolte dont les rues de Dublin seraient le premier théâtre. J'ai foi dans l'Irlande et j'ai le plus ardent désir de la voir enfin jouir de son indépendance ; mais je rencontre partout des obstacles.

— Lesquels ?

— Les Enfants d'Acier et ceux qui restent des Ribbonmen dans les comtés du Nord aiment mieux se battre la nuit et poursuivre les landlords dans une guerre de ruses et d'embuscades que de tenter un coup au grand jour. Je n'ai pu les convaincre encore, mais je vous obéirai, Héléna, je les verrai de nouveau. Leur patriotisme est grand, leur

haine des Anglais profonde. Peut-être réussirai-je.

— Là seulement est le salut, je vous le répète, Robert, dites-le leur bien surtout !... Mais vous, mon ami, n'abandonnerez-vous pas cette odieuse association dont vous êtes un des chefs ? Ne reprendrez-vous pas votre liberté pour vous dévouer autrement à la cause sainte de votre patrie ? Les meurtres qui ensanglantent le pays ne vous émeuvent-ils point et ne craignez-vous pas que j'apprenne un jour que sous le masque noir des Enfants d'Acier, assassins et incendiaires, sinistres héros des Nuits Rouges, on a reconnu Robert Traynor ?

Le jeune homme baissa la tête et ne répondit pas. Héléna lui releva le front doucement :

— Vous ne me dites rien?

— Je suis, avec Joe Mac-Doll, chef des Enfants d'Acier. C'est la seule force que nous ayons contre nos ennemis. Nous nous soutenons tous entre nous et nous avons l'un dans l'autre la plus absolue confiance. Je suis lié à eux par les serments les plus solennels. Leur justice est implacable, leur vengeance certaine. Oublier mes serments, c'est me déshonorer, et, si j'étais assez malheureux pour renier leur cause et me séparer d'eux, je serais frappé par un arrêt de leur tribunal et je n'échapperais pas à leur haine.

— Mais vous êtes supérieur à tous ces malheureux par votre intelligence. Vous pouvez leur faire comprendre quelles sont vos vues et quelle est votre ambition. Leur fanatisme et leurs crimes ont une excuse dans l'amour ardent qu'ils ont pour l'Irlande. C'est à ce sentiment qu'il faut que vous vous adressiez.

— Vous avez raison, Héléna, de ne pas les considérer comme des assassins vulgaires... Chacun de leurs actes est dicté par un arrêt que rend le tribunal des Enfants d'Acier... Mes amis ne sont pas des assassins... ce sont des justiciers !...

— Ainsi, vous ne me comprenez pas?... Vous me refusez?... Vous n'interviendrez pas auprès d'eux?

— Je le ferai, au péril de ma vie.

— Je suis certaine que vous réussirez.

— Et moi j'en doute... car je vais me trouver en face d'un homme que les gens de Farney, de Tipperary, de Cork et de tout le Sud écoutent religieusement comme s'il parlait au nom de Dieu, d'un homme qui est le descendant d'une des vieilles familles royales de ce pays et qui serait possesseur du domaine de Donesdale et de bien d'autres encore si les Saxons n'avaient dépossédé ses pères.

— De qui parlez-vous?

— De Joe Mac Doll, le chef des Enfants d'Acier, de Joe, que tout le monde respecte à cause de sa vertu et de son courage... de Joe, que j'aime comme s'il était mon frère enfin, et pour lequel je donnerais ma vie, parce que je sais qu'il sacrifierait la sienne sans hésiter si je la lui demandais...

— Il fera cause commune avec vous!

— Peut-être.

— Qui l'en empêcherait?

— Personne. Mais Joe Mac Doll est découragé et désespéré; son énergie ne combine que des actes de vengeance et de terreur qui s'étendent sur tout le comté de Tipperary.

Joe a entendu raconter par son père et son grand-père comment Fitz-Gérald, Wolfe-Tonn et Robert Emmet sont morts sur l'échafaud; comment O'Connor, Mac Neven, Thomas Addis Emmet ont été déportés; comment d'autres ont été torturés pour avoir échoué dans des tentatives généreuses... et Joe n'a plus foi dans l'Irlande... il est persuadé qu'une action générale est impossible, que le peuple irlandais est impressionnable et capricieux, et que, si la révolution commandée par lui réussissait dans Tipperary, elle

échouerait misérablement devant le mauvais vouloir, le défaut d'entente ou la mobilité des autres provinces. Il réserve donc son action pour notre comté et pour le domaine de Donesdale.

— Vous agirez sans lui!

— Non, car il se défierait de moi, et je ne veux pas exciter ses défiances.

— Le craignez-vous donc, Robert?

— Je ne le crains pas. Mais ses défiances éveillées, je ne serais plus libre, Héléna; peut-être devinerait-il que j'ai un secret... et ce secret, peut-être chercherait-il à le pénétrer... S'il savait que j'ai le bonheur de vous voir et d'être aimé de vous, s'il savait surtout que je vous aime, il refuserait d'entrer dans cette conspiration pour la liberté de l'Irlande, en apprenant que c'est vous qui m'y encouragez. Nous avons, lui et moi, pour le comte, la même haine de race; mais lui, Héléna, ne fait pas de distinction entre le comte et vous. Il vous hait. Un complot duquel vous seriez lui semblerait suspect. Bien plus, son amitié pour moi ne vous défendrait pas contre sa haine, et, en me voyant abandonner pour une révolte plus ouverte et plus loyale ses desseins ténébreux, dans lesquels il aperçoit le salut de l'Irlande, il me traiterait moi-même en ennemi et me désignerait à la vengeance de ceux qui lui obéissent. Cette vengeance, je ne la redoute point, je saurais la prévenir ou la déjouer; mais j'ai des ennemis dans Farney, Ned Grimes est le plus implacable, et je ne sais si je réussirais à vous mettre, vous, chère Héléna, à l'abri de leurs cruautés.

— Puisque je suis un obstacle, Robert; puisque la connaissance qu'ils auraient de notre amour renverserait vos projets et mettrait votre vie en danger, ne nous voyons plus que rarement... Redoublez de précautions... Même ne venez plus, écrivez-moi seule-

ment, je répondrai à vos lettres... Nous conviendrons d'un endroit où nous les cacherons.

— Ne plus vous voir, Héléna, y pensez-vous?

— N'est-ce pas nécessaire?

— Non. Au besoin, je me confierai, je dirai tout à Joe. Ma franchise le trouvera moins farouche et le désarmera. C'est la seule chance de l'amener à notre projet. Son concours serait précieux. Cette chance, je la tenterai.

— Que Dieu vous inspire, mon ami.

— M'abandonner, Héléna, me laisser seul après cette année de bonheur infini, était-ce possible?

Elle sourit et lui tendit les mains, qu'il prit dans les siennes et embrassa avec passion.

Ils se levèrent et s'approchèrent de la fenêtre.

La lune venait de quitter le ciel bleu et s'enfonçait sous des nuages noirs dont elle frangeait les bords d'une lumière laiteuse. En même temps, l'obscurité était plus profonde.

Robert fit un mouvement brusque et eut une sourde exclamation.

Héléna, effrayée, se pencha.

En haut d'une des crêtes les plus élevées de la montagne, trois feux brillaient, de distance en distance, trouant de points rouges les ténèbres de la nuit.

— C'est le signal des Enfants d'Acier! dit Robert, très pâle.

— Que signifient ces signaux?

— C'est un appel à tous ceux du domaine, à tous ceux de la montagne, à tous ceux de Tipperary; c'est l'ordre de se rendre au Galtée cette nuit, sans perdre une minute.

— Et qui vous donne cet ordre?

— Joe Mac Doll.

— Encore lui! Et si vous n'obéissez pas?

— Les Enfants d'Acier s'informeront de moi cer-

tainement, car je suis connu d'eux autant que Joe lui-même, et je serai obligé plus tard d'expliquer mon absence.

— Savez-vous quel est le but de cette réunion?

— Je l'ignore. Joe sans doute aura passé chez moi pour me prévenir, mais j'étais déjà parti.

— Vous le regrettez, Robert? dit-elle, anxieuse.

— Oui, Héléna, fit-il gravement, je le regrette. C'est la première fois que je ne fais pas cause commune avec mes frères...

Sur la crête des rochers, les feux continuaient de briller comme des phares et le paysan, appuyé contre la fenêtre, le corps penché en avant, les contemplait, comme s'il eût voulu deviner la raison de ce signal mystérieux... Tout à coup les feux cessèrent de briller ; des ombres passèrent devant les flammes; on eût dit que celles-ci s'étaient éparpillées brusquement, car les trois feux semblèrent un moment se rejoindre; puis il n'y eut plus rien.

— Il est minuit, murmura Robert...

— Voyez, mon ami! fit Héléna en lui désignant du doigt le versant de la montagne, du côté du château... Voyez! Toutes ces lumières!...

Robert ne répondit pas.

De tous les coins de la montagne, de tous les rochers, de tous les défilés, de toutes les broussailles sortaient des flammèches qui allaient de droite et de gauche, scintillant dans l'obscurité épaisse et paraissant se rapprocher. Il n'y en eut qu'une dizaine d'abord, puis des centaines, puis un millier, et tout à coup la plaine fut embrasée d'un incendie. Et l'on devinait une foule humaine roulant comme une énorme masse qu'aucune force ne pourrait arrêter, sous la rouge lueur des torches. Des nuages noirs couraient dans le ciel, voilant la lune, et

le vent fouettait les flammes, d'où s'échappaient des étincelles. Mais ce qu'il y avait d'effrayant, c'était le silence de cette foule... pas un cri, pas un appel, pas un murmure n'en sortait...

— Ils se dirigent vers le château, murmura la comtesse avec terreur.

Et elle s'éloigna de la fenêtre.

— Ne craignez rien, dit Robert, je ne leur vois pas d'armes.

— Que viennent-ils faire?

— Sommer le comte de diminuer leurs charges. Le sommer surtout de ne pas expulser les fermiers.

Et Robert, tout bas, se demandait :

— Cette manifestation ne devait avoir lieu que jeudi. Pourquoi Joe en a-t-il brusquement avancé la date?

Il ignorait que, dans l'après-midi, on avait prévenu Joe que l'expulsion aurait lieu le lendemain, d'après de nouveaux ordres du comte. Joe avait réuni à la hâte les affiliés qui n'habitaient pas trop loin du village et, comme c'était à neuf heures du matin que les fermiers devaient être jetés hors de chez eux par les gens de Donesdale, Mac Doll avait été forcé de se diriger la nuit sur le château.

Les torches continuaient de s'avancer et elles avaient comme un léger balancement rhythmé par le pas de la foule. A présent, on distinguait presque les visages; les guenilles flottaient sous la poussée du vent et laissaient voir de grands corps osseux, robustes et décharnés; des cheveux pendants sur les épaules; des pantalons déchirés et terminés à mi-jambe; des pieds nus. Quelques secondes après, on pouvait mettre un nom sur chaque figure. Et le silence de la nuit n'était toujours troublé que par les grondements d'un vent de tempête et le froissement des bruyères sous les pas. Les torches, à chaque fois qu'elles étaient

secouées, éclairaient de lueurs diaboliques les longues tailles émaciées des paysans et jetaient de fauves reflets dans leurs yeux sombres.

— Quel rêve! quel cauchemar! dit Héléna en tombant sur une chaise et en se cachant la tête dans les mains.

Comme la lumière des torches éclairait la fenêtre, Robert recula et se dissimula derrière les rideaux. Il avait le sourcil froncé et un pli au coin de la bouche.

La foule s'approchait toujours...

Elle s'arrêta devant la grille.

En avant des premiers, un homme se tenait, seul, appuyé sur son bâton ferré, un masque noir sur le visage, le masque de toile des Enfants d'Acier, lié par deux cordonnets.

Robert le reconnut à sa taille d'athlète, à la fierté hautaine de sa démarche.

— C'est Joe Mac Doll, dit-il; il est à son poste... et je ne suis pas auprès de lui...

Involontairement, il avait parlé haut. Il se retourna et regarda la comtesse, qui l'avait entendu et dans les yeux de laquelle il lut un reproche.

— Joe court un danger... c'est une lâcheté que de ne pas être là pour le défendre...

Et il fit dans la chambre quelques pas, comme s'il eût cherché une issue pour sortir.

Puis il s'arrêta, découragé.

— Non, je ne puis vous quitter, dit-il... d'abord, on pourrait me voir sortir, et ce serait livrer notre secret de gaieté de cœur... ensuite, si le comte se laisse aller à un acte de brutalité, si Joe n'est pas maître de ses hommes, vous seriez vous-même en danger, et seul je puis empêcher qu'il vous arrive malheur... Je reste, Héléna... n'ayez aucune crainte.

— Vous souffrez, Robert, vous êtes malheureux.

— Non! dit-il en hésitant.

Elle hocha la tête et, très-bas :

— C'est la première amertume qui se mêle à notre bonheur; Dieu veuille que ce soit la dernière.

Il n'entendit pas.

Dans la cour, les chiens de garde hurlaient et se précipitaient contre la grille en montrant les dents. Le château s'éveillait et des lumières apparaissaient aux fenêtres.

Joe vint à la grille, sonna longuement et de toutes ses forces.

Puis, reculant de quelques pas, il attendit.

Des domestiques accoururent.

— Que voulez-vous?

— Voir Sa Seigneurie, lui parler.

— A cette heure de la nuit?

— Le temps presse, nous ne pouvons attendre.

Les domestiques s'éloignèrent. Il y eut des pourparlers dans le château. Evidemment, on hésitait à prévenir Donesdale. Ce fut l'agent Warner qui fut le premier averti. Il sauta hors de son lit, s'arma de deux pistolets après s'être habillé en toute hâte et traversa la cour.

Et ce furent les mêmes questions.

— Que demandez-vous?

— Le comte.

— Vous ne pouvez le voir.

— Nous enfoncerons la grille on sera bien obligé de nous entendre... Mieux vaut l'avertir, dans son intérêt, monsieur Warner...

— Qui êtes-vous?... Pourquoi restez-vous masqué?

— Je suis aujourd'hui la justice qui menace, demain, je serai la justice qui frappe... Allez répéter mes paroles au comte Donesdale...

— Les Enfants d'Acier! murmura Warner... je savais bien que tout cela tournerait mal...

Il disparut au milieu de la nuit, dans la direction des appartements de Harry.

Un quart d'heure s'écoula.

Au bout de ce temps, Warner revenait.

— Sa Seigneurie refuse de vous recevoir, dit-il. Quels sont vos griefs et que lui demandez-vous? Parlez! Je lui transmettrai vos réclamations.

— C'est bien, dit Joe Mac Doll... Attendez!

Il rejoignit les fermiers et leur dit quelques mots. Un rapide dialogue s'ensuivit. Une sourde et effrayante rumeur parcourut cette foule jusqu'alors silencieuse... de proche en proche, de rang en rang, la nouvelle était renvoyée :

— Le comte ne veut pas nous entendre!...

Les torches s'agitèrent... Les poings serraient convulsivement les lourds bâtons, et les têtes se relevaient avec des airs de défi. Une poussée des derniers rangs qui avait quelque chose de convulsif, amena les premiers jusqu'auprès de la grille. De l'autre côté, Warner recula, un pistolet dans chaque main.

— Nous allons faire sauter la grille, dit Joe Mac-Doll, toujours masqué, et, quand nous serons au bas de ses fenêtres, le comte forcément nous entendra...

— Prenez garde ! dit Warner.

— Pour ma part, je ne crains rien, fit Mac Doll en haussant les épaules avec mépris...

Et s'adressant à la foule en guenilles qui écoutait, les yeux luisants, le cou tendu :

— Et vous ? dit-il...

Ce fut une clameur sauvage :

— A mort, le comte, s'il refuse!!... au feu, le château!...

Et les torches, violemment secouées, envoyaient des milliers d'étincelles au-dessus des têtes, et la

plaine semblait illuminée tout à coup par un incendie formidable.

— Monsieur Warner, fit Mac Doll gravement, allez de nouveau raconter au comte ce que vous avez vu, et ajoutez que dans une demi-heure je ne serai plus maître de la foule qui m'a suivi...

L'agent, inquiet, tourna le regard vers le château.

Un instant, les fenêtres avaient été éclairées ; maintenant, chose bizarre, tout était silencieux et calme, et la façade, dans sa largeur, était plongée dans une obscurité complète. La lumière agitée des torches arrivait mourir dans la cour, en léchant, à quelques mètres de là, les arbrisseaux et les arbres des allées.

Mais Warner comprit que le comte était sur ses gardes et que, derrière chacune des fenêtres, les domestiques armés veillaient.

Joe, qui avait surpris le regard de l'agent, n'était pas dupe de cette ruse.

Il s'approcha de Warner et, de manière à n'être entendu que par lui seul :

— Malheur au comte s'il est tiré un seul coup de fusil... dit-il, malheur à lui !...

De nouveau l'agent disparut.

Derrière Joe Mac Doll, la foule grondait et s'impatientait. Elle s'était massée devant la grille en rangs compactes.

Robert, de la fenêtre du pavillon, ne perdait pas un de ces mouvements, pas un détail.

Héléna, tremblante, restait abîmée.

Tout à coup, Robert se pencha, au risque d'être vu, et joignit ses mains, en retenant un cri de terreur.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il.

— Qu'avez-vous, Robert ?

Et vivement elle s'approcha de lui, prête à partager les périls qui le menaçaient.

Alors, sans dire un mot, Traynor lui montra du doigt un vieillard cassé et courbé, à la figure plissée de mille rides, mais dont les yeux gardaient un singulier éclat.

— Ce vieillard, derrière Joe Mac Doll, le voyez-vous, Héléna, le voyez-vous ?

— Oui. Eh bien ?

— C'est mon père !...

En effet, c'était Philip Traynor. Averti par le signal des Enfants d'Acier sur la montagne, il avait cherché partout son fils et, ne l'ayant pas trouvé, il avait arraché un tison aux feux qui brûlaient et s'était mêlé à la foule qui, de tous les villages environnants, accourait aux Galtée. Dans le trajet, la branche de pin qu'il portait s'était éteinte, et maintenant, silencieux, le dos voûté, la tête branlante, les mains agitées de tremblements nerveux, il s'appuyait sur son bâton, ne quittant pas le château des yeux.

Warner revenait à ce moment.

— Sa Seigneurie, dit-il à Joe, ne veut pas que tous ees gens pénètrent dans la cour. Vous en comprenez vous-même le danger.

— Le danger n'existe pas. Nous sommes venus pour prier, nous ne sommes pas venus pour punir.

— Sa Seigneurie vous permettrait toutefois, à vous seul, d'aller jusqu'au château, et de là, du jardin, vous lui ferez entendre vos réclamations. Consentez-vous ?

— Soit, dit Joe après avoir réfléchi.

Il dit quelques mots aux paysans, qui s'éloignèrent.

La grille s'entr'ouvrit pour laisser passer Mac Doll et se referma aussitôt.

Le paysan s'arrêta en face du perron.

En haut des marches, une ombre se dressait et une voix rude, la voix du comte, où l'on devinait une colère prête à éclater, demanda :

— Que voulez-vous ?

Alors Joe, lentement, répondit :

— Votre Seigneurie ne l'ignore pas, puisque l'un de nous, Robert Traynor, lui a expliqué, il y a quelques jours, l'objet de nos plaintes.

— J'ai oublié.

— Vous avez meilleure mémoire, Votre Honneur, lorsqu'il s'agit de vos loyers. Nous venons vous prier de diminuer nos charges. Les loyers de nos fermes sont si élevés que nous ne pouvons payer, même à force de privations, à force de travail. Quelques shillings de moins pour chacun de nous diminueront-ils la fortune de Votre Honneur ? Non. Sa Seigneurie se moque des pauvres gens, je le sais... Elle a tort... car c'est le travail de nos bras qui fait la richesse immense de Donesdale. Si Votre Honneur voulait prendre la peine de visiter son domaine, il aurait sans doute pitié des misères qu'il y découvrirait. Tous les jours, des coupeurs de tourbe meurent de fièvre dans les tourbières, parce que vous les avez chassés de leurs cabanes dont ils ne vous payaient pas le loyer. D'autres vivent misérablement dans les Galtée ; le jour, ils descendent à Farney et dans les villages voisins, et de porte en porte, chez les moins pauvres, vont quêter un morceau de pain d'avoine et quelques pommes de terre ; le soir, ils ont pour abri le creux des rochers quand le vent souffle et la lande de bruyère quand les nuits sont tièdes. Ce sort est celui que Sa Seigneurie réserve à beaucoup de ceux qui sont venus la trouver avec moi. L'expulsion qui les frappera demain leur enlèvera le moyen même de se libérer envers vous et les troupeaux que vous leur ferez prendre ne payeront pas toujours ce qu'ils vous doivent. Je viens donc demander sans menace, parce que c'est justice, un peu de compassion. Je viens demander que l'expulsion de demain soit retardée ; qu'on

nous donne du temps ; que nos loyers soient diminués. C'est justice, je l'ai dit. De grands malheurs seront ainsi évités.

— Vous avez fini votre bavardage? fit le comte avec un éclat de rire ironique.

— J'ai dit. Que Votre Honneur y prenne garde.

— J'ai montré de la patience en vous écoutant jusqu'au bout. J'espère que vous m'en saurez gré, mais c'est tout ce que je peux faire pour vous. Je ne reviendrai pas sur les ordres que j'ai donnés pour demain, je ne diminuerai pas vos loyers. M. Warner, qui est auprès de vous, m'a fait connaître à plusieurs reprises vos doléances. Vous vous fondez, pour cette réduction, sur le bas prix du bétail et des grains, qui ne vous rendent pas suffisamment. J'ai examiné la question. Le prix du bétail et des grains a baissé dans les comtés de Waterford et de Kilkenny, nos voisins, mais non dans le comté de Tipperary et surtout dans mon domaine. Les loyers ne sont donc pas exagérés ; vous pourriez les payer aisément, mais la paresse vous tue.

— Est-ce aussi la paresse qui tue ceux qui meurent de faim, Votre Honneur, avec une malédiction contre le château ?

— Allez dire à cette bande que vous avez amenée, et dont les torches ne m'effrayent point, que non seulement je ne veux pas réduire les loyers, mais que, la situation du domaine étant très florissante, je me propose de les augmenter d'un tiers.

Il y eut un silence. Aux paroles du comte, Warner avait fait un mouvement et, instinctivement, s'était éloigné de Joe MacDoll. Mais celui-ci, la tête baissée, restait immobile.

— Bien, dit-il, bien ; puisque vous avez du plaisir à être cruel, il n'est pas utile de nous humilier davantage.

Ce que Sa Seigneurie nous refuse, nous le prendrons parla force.

— Soyez prudents. Il n'y a pas loin de Donesdale à Tipperary, et une centaine de dragons auraient vite franchi les deux ou trois lieues qui les séparent.

— Quand Norbury, avant vous, habitait ce château, les dragons aussi sont venus. Quelques-uns sont restés dans la tourbière de Cloghan ; les autres ont poursuivi nos amis dans la montagne, et beaucoup n'ont jamais été revus. Les aigles noirs des Galtée raconteraient là-dessus bien des choses.

— Finissons-en !

— Je n'ai rien à dire de plus à Sa Seigneurie.

Joe Mac Doll se retira et rejoignit la foule, qui avait assisté sans un cri à cet étrange entretien. Mais comme elle était trop éloignée, elle n'avait pu rien saisir du dialogue. Joe la mit au courant.

En une seconde la nouvelle fut connue, et le silence se fit plus effrayant.

Les torches s'étaient éteintes peu à peu ; la lune était toujours cachée par les nuages et l'obscurité était profonde. La foule était devenue invisible, mais on la sentait au loin palpiter dans la nuit, on entendait ses pulsations.

D'un mot, Joe pouvait allumer toutes ces rages contenues, mais un dernier espoir lui restait sans doute, car ce mot ne fut pas prononcé.

Et la foule s'écoula derrière lui, dans les bruyères, dont le froissement seul s'entendait, et prit le chemin de la montagne. Quelques pâles lueurs flottaient à l'horizon dans le ciel ; on eût dit les premières traînées d'une mousseline que le vent frais du matin éparpillait en l'air. Le jour apparaissait, précédant avec l'indécision de ses teintes grises les rouges rayons du soleil levant. Des bandes étroites de nuages se développèrent à l'orient et le soleil, encore invisible, les colo-

rait de tons sanglants ; puis, au bout du défilé de Connor, qui coupait les Galtée comme une étroite rue, le disque se montra dans sa majesté. Mais la foule avait disparu. Les Galtée, les chemins à travers le le bois, les bruyères de la plaine, tout était désert. Des coqs chantaient au loin dans Farney, perchés sur les toits des chaumières.

A Donesdale, on ne s'était pas couché. Les premiers qui sortirent au lever de l'aurore s'arrêtèrent épouvantés dans la cour, au milieu de laquelle se dressait un grand bâton portant un écriteau.

Sur l'écriteau, un cercueil était dessiné, et au-dessous, deux os en croix avec cette indication :

« *Au comte Harry Donesdale.* »

C'était la signature des Enfants d'Acier, leur premier avertissement, leur déclaration de guerre.

Warner avertit le comte.

— C'est bien, dit-il, répondez par l'expulsion.

Robert avait été obligé d'attendre le départ des fermiers pour quitter le pavillon. Héléna, très émue par cette scène nocturne, dont l'étrangeté avait quelque chose de grandiose et de solennel, n'avait pas voulu qu'il restât plus longtemps. Les ombres de la nuit les protégeaient encore. La comtesse put regagner ses appartements sans être vue et Robert, accrochant au mur le crampon de sa corde, redescendit sans accident. Quand il fut en bas, une vigoureuse secousse imprimée à la corde la fit tomber à ses pieds. Il l'enroula autour de ses reins et prit le sentier qui conduisait à Farney.

A peine avait-il fait quelques pas que, d'un buisson d'aulnes rabougris qui croissaient au bas de la muraille, se dressa un homme aux larges épaules, aux formes herculéennes, dont le visage était couvert d'un masque noir.

Il laissa Robert s'éloigner, puis comme autour de lui régnaient le silence et la solitude, il arracha son masque d'un geste convulsif et la figure de Joe Mac Doll apparut, soucieuse et attristée.

— Il aime la comtesse Héléna, je m'en doutais, murmura-t-il... le malheureux !

La cabane de Robert était au pied de la montagne, sur le bord du lac.

Quand il rentra chez lui, le soleil se levait et la lumière, incertaine encore, barrée par les crêtes les plus élevées du Galtée, faisait miroiter doucement les eaux tranquilles. Le brouillard s'épaississait sur les deux rives, et les saules de quelques îlots ressemblaient à de gigantesques fantômes décharnés dont la tête se noyait dans la brume et dont les pieds s'enfonçaient dans des profondeurs.

Il entra chez lui et se jeta sur son lit.

Mais le sommeil ne vint pas, dans la surexcitation et dans l'inquiétude d'esprit où il était.

Pourtant, peu à peu, les scènes de la nuit s'effaçaient et il se rappelait seulement le bonheur éprouvé auprès d'Héléna. Quand il revenait de ces rendez-vous, une folie s'emparait de son cerveau. Ses yeux étaient comme alourdis. Il avait besoin de rêver. Un à un, il reprenait tous les détails de son entrevue avec la jeune femme, cherchant à revivre cette félicité d'une nuit. Toutes les voluptés lui étaient rendues avec la même vivacité par le souvenir.

Il s'alanguissait aux douces paroles de la comtesse, tressaillait à ses sourires ou lorsque ses mains rencontraient les mains douces et parfumées de sa maîtresse. Et ce parfum surtout, dont la subtilité l'enivrait, il le respirait à pleins poumons, toujours comme si elle avait été là, auprès de lui, pendant qu'il rêvait. Et quand, se réveillant, il ouvrait les yeux et voyait l'atroce misère de sa cabane, les vieux meubles, les

chaises de bois, son lit de mendiant, ses outils de travail et le toit de chaume qui le garantissait si mal contre la bise et les portes disjointes par où sifflaient les vents de tempête, et la terre battue du sol, si froide l'hiver, et le foyer de pierres plates, dont la fumée emplissait la cabane aux moindres rafales, il continuait son rêve en songeant à Héléna, à ses mains mignonnes, à ses doigts fuselés, à sa taille mince comme une branche d'aubépine, à son visage pâle, souriant, à ses grands yeux pleins d'éclairs et à toutes les délicatesses, à tous les raffinements de luxe qui l'entouraient et rehaussaient sa beauté.

Et il répétait, sans y croire :

— Elle m'aime, elle me l'a dit, je le sais!...

Oui, c'était un rêve, et d'instinct il attendait comme un réveil terrible.

## V

A neuf heures du matin, les gens du comte envahissaient le village, l'huissier Byrne en tête, et cernaient les fermes dont les tenanciers étaient débiteurs de Harry Donesdale. Mais les fermiers, prévenus depuis longtemps, avaient pris leurs précautions. Les troupeaux avaient été conduits, la nuit, dans la montagne; ils étaient à l'abri. Il ne restait plus que quelques maigres poules qui coquetaient et jacassaient en grattant le fumier, ou des coqs perchés sur un brancard de voiture.

Partout où Byrne se présenta, suivi de ces gens de justice qu'on appelle des attrapeurs en Irlande, et qui sont chargés de poursuivre les bestiaux des tenanciers saisis, lorsque ces bestiaux pais-

sent dans la campagne, partout où l'huissier frappa, on lui ouvrit sans hésiter; mais dès qu'il lui fallut, exécutant ses ordres dans toute leur rigueur, prendre les fermiers par les épaules et les jeter hors de leur cabane, il se heurta à une résolution inébranlable de ne pas sortir, de résister jusqu'à l'épuisement et de ne céder qu'au nombre.

Le premier sur sa liste était Robert Traynor; le second, Joe Mac Doll; le troisième, Ned Grimes; le vieux Philip venait vers la fin. Byrne ne le craignait pas, celui-là, il savait qu'il n'était plus dangereux.

Quand Byrne se présenta devant la cabane de Robert, celui-ci ouvrit lui-même et se planta sur le seuil, son bâton à la main.

— Vous n'entrerez pas, monsieur Byrne, dit-il.

— Et pourquoi cela, mon garçon?

— Parce que je vous le défends et parce que je suis prêt à casser la tête à ceux de vos hommes qui feront mine d'approcher.

Byrne se tourna vers les attrapeurs.

— Allez, mes enfants, allez, dit-il, vous entendez ce que dit Robert Traynor?

— Oui, monsieur Byrne, firent les autres sans bouger, les yeux fixés sur le bâton du paysan.

— Jetez-le dehors, s'il vous plaît.

— Eh bien! monsieur Byrne, chargez-vous de la besogne vous-même.

— Vous avez peur? Vous ne vous souvenez pas que vous êtes ici les exécuteurs de la loi?

— La loi ne nous protège pas contre le shillelag de Robert Traynor, et son shillelag brise la tête d'un homme aussi facilement que vous pourriez casser une noix, monsieur Byrne.

— S'il vous frappe, la prison le punira.

— Cela nous guérira-t-il des coups que nous aurons reçus?

L'huissier semblait furieux et proférait entre ses dents tous les jurons dont les patois irlandais sont émaillés. Mais sa colère était impuissante. Alors il essaya de la persuasion et, se tournant du côté de Robert qui, debout sur le seuil, n'avait pas bougé pendant cette scène :

— Robert, mon bon garçon, vous n'allez pas me forcer à vous faire mettre en prison... Ne résistez pas, cela vaut mieux; c'est chose grave que de ne pas obéir quand la loi ordonne. Voyons, Robert, mon bon garçon, allez vous-en, laissez-moi prendre possession de vos meubles et fermer votre cabane. Vous trouverez du travail autre part. On vous payera, si vous voulez, votre voyage en Amérique, et par-dessus le marché, en arrivant, on mettra dans votre poche un souverain d'or pour que vous ne soyez pas pris au dépourvu. Solide comme vous êtes, vous ferez fortune là-bas, et quand vous reviendrez d'Amérique ce sera pour narguer ceux qui seront restés en Irlande. Robert, mon bon garçon, en n'obéissant pas, je vous préviens, vous vous attirerez une mauvaise affaire.

— Entrez, monsieur Byrne, entrez, fit Robert avec ironie, en s'inclinant avec politesse.

Mais il restait toujours sur le seuil, son terrible bâton entre les jambes.

— Vous le payerez, Robert Traynor, vous le payerez cher, fit Byrne, pâle de rage.

Et Robert, très sérieux, répétait :

— Entrez donc, monsieur Byrne, je vous en prie, entrez donc!

L'huissier fit un signe à ses attrapeurs :

— Je ferai donner deux guinées par le comte à celui qui aura jeté cet homme dehors.

Il y eut un mouvement de convoitise.

Les bras se tendirent, les corps se ramassèrent comme pour s'élancer, les yeux brillèrent.

— Trois guinées, dit Byrne.

Les plus résolus, allumés par le wiskey qu'ils avaient bu au château, firent deux ou trois pas vers Traynor, puis hésitèrent.

— Quatre guinées! cria l'huissier, qui mordait ses lèvres jusqu'au sang.

Ils se précipitèrent, tête baissée. Le shillelag du paysan, manié par le milieu avec une rapidité et une vigueur incroyables, s'abattit du même coup sur la tête et les bras des assaillants.

Il y eut trois cris de douleur, trois imprécations, et la bande recula épouvantée. L'un des attrapeurs avait le crâne ouvert et sa figure était déjà couverte de sang; les autres avaient un bras cassé.

— Cinq guinées!... Six guinées!!... hurla Byrne.

Robert fit deux pas en avant de la porte, et son long bâton siffla en coupant l'air.

Et, toujours poli, le paysan repétait :

— Entrez, monsieur Byrne, mon bon monsieur Byrne, entrez donc, je vous prie!

— J'y renonce, dit l'huissier d'une voix que la fureur entrecoupait... j'y renonce, mon bon garçon, mais prenez garde à la prison de Tipperary.

Et, reculant toujours, l'huissier ajouta, mais cette fois en se parlant à lui-même :

— Vous ne serez pas tout à l'heure chez le vieux Philip Traynor... et votre père payera pour vous, je le jure.

Et il s'éloigna avec sa bande, pendant que les blessés suivaient, criant et se plaignant.

— Aux Galtée! commanda Byrne.

Un quart d'heure après, il frappait de toutes ses forces à la porte de Philip Traynor.

Le vieux ouvrit, et, apercevant les attrapeurs :

— Ah! dit-il, c'est vous, monsieur Byrne, c'est vous, mes bons garçons, je vous attendais.

Et il se recula jusqu'au fond de la cabane et s'assit sur le banc de boue auprès de Catherine, qui s'était arrêtée de filer, toute saisie et toute tremblante, en regardant son mari.

— Allons, hors d'ici, fit l'huissier d'une voix dure. Hors d'ici, Philip Traynor, de par la loi.

— Monsieur Byrne, où voulez-vous que nous allions demeurer, si vous nous renvoyez! Notre fils, sans doute, pourrait nous accueillir; mais hélas! il est comme nous débiteur de Sa Seigneurie, et peut-être l'avez-vous chassé de sa ferme avant de venir aux Galtée... Je vous le demande, monsieur Byrne, où voulez-vous que nous reposions notre tête, la vieille Catherine et moi?

— Ça ne me regarde pas... Sortez!

Et s'adressant à ses gens :

— Allez, vous autres!

En une seconde les attrapeurs emplirent la cabane; mais Philip et Catherine ne faisaient point de résistance. Ils s'étaient couchés sur le sol et les hommes durent les emporter. Les vieux pleuraient et gémissaient. Quand on lui fit passer le seuil, Philip eut une révolte et ses mains s'accrochèrent à la porte, désespérément. Un coup de bâton sur les doigts l'obligea de lâcher prise; mais on eût dit que la douleur lui faisait pour un instant oublier sa faiblesse. Il se débarrassa de ceux qui le traînaient et sauta à la gorge de l'homme qui l'avait frappé. Tous les deux roulèrent, s'étreignant et se mordant avec une frénésie sauvage.

— Séparez-les! cria Byrne de l'intérieur.

On n'en eut pas besoin.

Épuisé par cet effort, Philip venait de s'évanouir. Sa tête avait porté contre une pierre et le sang coulait, rougissant ses longs cheveux gris flottants.

Catherine, qui elle-même avait perdu connaissance, fut déposée rudement auprès de lui.

Byrne ferma la cabane et laissa des gens devant la porte pour empêcher les deux vieux d'y rentrer.

Cette exécution faite, l'huissier et les autres redescendirent vers le village.

Le soleil, qui s'était levé radieux, était obscurci maintenant par des nuages aux reflets bleuâtres, qui semblaient s'abaisser de plus en plus et raser la montagne. Des éclairs rougissaient les crêtes d'ardentes lueurs et de sourds roulements, répercutés par les échos de rocher en rocher allaient mourir au loin dans les profondeurs d'un ciel noir. De larges gouttes de pluie tombèrent, puis l'orage s'abattit avec des torrents d'eau qui ruisselèrent par tous les étroits sentiers, et se précipitèrent vers la plaine. Et Catherine et Philip, couchés côte à côte, ne bougeaient pas. La mort semblait s'être arrêtée sur ces deux corps chétifs, auxquels il ne restait plus un souffle. Leurs yeux étaient vitreux, leur bouche entr'ouverte. Ils étaient étendus sur des genêts que leur chute avait écrasés et dont leurs mains convulsivement, comme pour se retenir, serraient les branches. La pluie tombait toujours, chaude et drue, les pénétrait, se glaçait sur leur corps et collait sur leurs membres leurs vêtements en guenilles. Ceux qui gardaient la cabane s'étaient mis à l'abri à quelque distance, sans souci des expulsés. Et les rigoles d'eau jaunâtre qui se tordaient en mille caprices autour des rochers de granit rencontrèrent cet obstacle, s'y arrêtèrent un moment, puis coulèrent sur les cailloux, de chaque côté de Philip et de sa femme, en se grossissant de toutes les cataractes versées par le ciel.

Et ils restaient évanouis.

Dans l'eau fuyait un filet de sang qui sortait de la blessure de Traynor.

Et le ruisseau, qui s'élargissait, finit par prendre tout le chemin et, s'insinuant sous les deux corps, les souleva peu à peu et les entraîna.

Alors, Catherine fit un mouvement. La fraîcheur de l'eau la réveillait. Elle poussa un profond soupir, ouvrit les yeux, fut prise d'un frisson et péniblement se leva sur les genoux.

Elle aperçut Philip...

— Mon Dieu ! dit-elle, il est mort, ils l'ont tué...

Elle se jeta, la pauvre vieille, sur le corps de son mari, lui souleva la tête, essaya de l'entraîner loin du torrent contre lequel, tant sa faiblesse était grande, elle devenait impuissante. Mais Philip était trop lourd, elle ne put que le retenir, et de toutes ses forces, en tremblant, elle se mit à l'appeler :

— Philip, Philip, réveillez-vous !

Et dans cet abandon de tout, la pensée de son fils lui vint, avec une espérance :

— Robert ! Pourquoi n'êtes-vous pas là ?

Et tout à coup, dominant les grondements du tonnerre et le bruit de l'eau qui ruisselait sur les pierres et tombait de roc en roc en cascade, une voix aimée, la voix de Robert, répondit :

— Ma mère ! ma mère !

— Ah ! c'est lui ! dit la vieille toute défaillante, avec une joie suprême.

Et Robert s'élançait auprès d'elle, l'enlevait dans ses bras avec terreur, puis relevait son père de la mare, où il disparaissait à demi, et le portait dans un creux de la montagne, sous une roche qui faisait toiture et les garantissait.

— Ils vous ont jetés dehors, sans pitié pour votre vieillesse ! dit-il, les yeux brillants. Les misérables !!

Et, s'asseyant sur un bloc de granit, il mit son père sur ses genoux, comme il eût fai d'un enfant, cher-

chant à réchauffer ce corps glacé, à lui rendre un peu de vie...

En voyant Byrne se diriger vers le Galtée, Robert avait compris tout de suite son intention. Il ne pouvait empêcher son père d'être expulsé, mais en se défendant lui-même contre les gens de justice il s'était dit que ses parents trouveraient toujours un abri sous son toit. La fureur de l'orage qui avait éclaté, les torrents d'eau qui descendaient de la montagne lui inspirèrent des craintes. Il savait les deux vieux bien faibles et bien malades. Il eut peur pour eux.

— Jamais ils ne pourront se défendre, se dit-il, jamais ils ne pourront chercher un abri !...

Et, abandonnant sa cabane, il s'était précipité vers les Galtée, sans perdre une minute.

Byrne, qui de loin l'aperçut, se mit à ricaner.

— Hé ! dit-il, voilà Robert Traynor qui s'en va chez son père et qui ne nous croit pas aussi près de lui.

Robert ne l'apercevait pas, en effet.

De telle sorte que, pendant que le jeune homme secourait ses parents, l'huissier enfonçait les portes de sa cabane, prenait possession de tout ce qui s'y trouvait et laissait des hommes en quantité suffisante pour se protéger contre un retour offensif de Robert.

Et sous la pluie battante, insensible à l'orage déchaîné, sourd aux crépitements de la foudre, dont les rochers renvoyaient d'épouvantables éclats, l'huissier continua de parcourir le village, achevant sa sinistre besogne.

Joe Mac Doll, Ned Grimes et la plupart des fermiers résistèrent comme avait fait Traynor. Ce fut des vieillards seulement, dont les fils étaient loin, que Byrne put venir à bout. Mais ils étaient nombreux et une longue file de ces misérables, hommes et femmes, traversa le village silencieusement, se dirigeant vers les Galtée pour y chercher un refuge. Ils portaient sur

l'épaule ce qu'ils avaient pu sauver des mains de l'huissier et ce qui restait de vivres chez eux : pain d'avoine, pommes de terre et quelques bouteilles de wiskey. Et la longue file s'engagea dans les sentiers tortueux de la montagne, baissant le dos sous les rafales.

Robert était toujours dans le creux du rocher, ayant son père sur ses genoux. Catherine était couchée par terre, les yeux fixes, accablée et désespérée.

A la fin, le blessé parut se ranimer. Avec son mouchoir, Robert lui avait entouré la tête, et le sang ne coulait plus.

Philip ouvrit la bouche et dit quelques mots inintelligibles. Robert ne comprit pas. La tête lourde du vieux retombait sur l'épaule de son fils et son haleine sifflait, avec une sorte de râlement, en passant dans sa gorge.

— Mon Dieu, que demande-t-il? murmura le jeune homme.

Philip fit un nouvel effort.

— J'ai soif!

— Et je n'ai rien pour le soulager, rien!

Philip comprit sans doute, car, résigné, il se tut et ferma les yeux.

— Seigneur, secourez-nous! dit Catherine qui grelottait et dont tout le corps était secoué de tremblements si violents qu'ils lui arrachaient des plaintes.

Robert assit Philip auprès de sa femme, en lui appuyant le dos contre les pierres, puis il étendit sur eux son manteau et sa veste, pour les réchauffer un peu, et sortit. L'orage éclatait avec toute sa force en ce moment ; le ciel se couvrait d'un bout à l'autre de l'horizon de nuages d'un noir d'encre, que des éclairs déchiraient brusquement de sanglants zigzags. La montagne était ensevelie dans l'obscurité comme aux approches de la nuit. Robert s'engagea

dans le chemin, où l'eau se précipitait avec fureur, lui montant jusqu'aux genoux ; mais, tout de suite, il revint sur ses pas. Des gens venaient. Il les attendit.

C'étaient les expulsés du village, les vieux et les vieilles dont Byrne avait eu facilement raison.

En tête marchait un tenancier dont les cheveux étaient tout blancs. Des enfants l'entouraient, ses petits-fils, qu'il avait recueillis l'année d'avant parce que leur père était mort des fièvres dans les marais de Cloghan.

— Kerry, dit Traynor, un peu de wiskey pour mon père, qui se meurt de froid...

— Que Dieu prenne son âme... il va être plus heureux que nous... dit Kerry en tendant au jeune homme un flacon qu'il secoua devant son oreille... Voilà du wiskey... il n'en reste guère... deux ou trois gorgées seulement... ça suffira pour le réchauffer... Où est-il, votre père, Robert Traynor? Je voudrais lui serrer la main avant le grand départ... Il était mon ami.

— Venez, dit Robert.

La nouvelle, parcourut du premier au dernier la bande des misérables qui gravissaient les escarpements du Galtée.

Et l'on entendit un murmure, gagnant de proche en proche, et répété des centaines de fois :

— Ils ont tué le vieux Traynor !

Alors, au lieu de poursuivre leur chemin, tous marchèrent derrière Kerry et Robert, dans la direction du creux où expirait Philip.

Ils s'arrêtèrent à quelque distance et se découvrirent en faisant des signes de croix, frissonnant sous leurs haillons trempés de pluie, leurs longs cheveux collés contre la face.

Philip but une gorgée de wiskey. Cela parut lui faire du bien et lui rendit un peu de forces; il reconnut

Robert, puis Kerry, essaya de leur tendre les deux mains, mais ne le put. Robert s'agenouilla auprès de lui et l'embrassa sur le front.

Tout à coup, Philip fit un effort pour parler.

— Mon fils... cette nuit... où étiez-vous ?

Robert sentit son cœur se serrer. Mais il lui fallait mentir, car il eût rendu bien amères les dernières heures du patriote, s'il avait avoué qu'il n'était point à la manifestation.

— Où étiez-vous ? répéta le vieux.

— Au château ! fit Robert à voix basse.

— Je ne vous y ai pas vu.

— C'est moi qui, dans la cour de Donesdale, ai laissé l'écriteau portant la signature des Enfants d'Acier. De quoi me soupçonnez-vous donc, mon père, et qu'ai-je donc fait ?

— Rien, mon fils ; je suis content de ce que vous venez de me dire là... très content...

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix si faible qu'à peine Robert les entendit.

Catherine, comprenant qu'il allait trépasser, avait essayé, elle aussi, de se mettre à genoux. Mais sa faiblesse était trop grande. Elle ne le put et retomba avec un gémissement.

Philip fit un mouvement.

— C'est vous, Catherine, ma bonne femme...

— Philip, ne mourez pas...

— Oh ! c'est fini, mon tour est venu...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ne pleurez pas..., c'est encore moi le plus heureux... je n'ai plus besoin de rien... tandis que vous, ma pauvre vieille... qu'allez-vous devenir ?...

— Je sens que moi aussi je vais vous suivre, Philip ; je ne vous survivrai pas...

— Ne faites pas cela, Catherine... non... ne le faites pas... ces deux morts... ce serait un trop grand mal-

heur... tout d'un coup... pour Robert... Restez, Catherine, vous le consolerez...

Robert sanglotait. Philip fit un effort suprême pour se lever, et, ses forces le trahissant de nouveau, son regard embrassa les moindres choses qui l'entouraient, les aulnes maigres qui croissaient çà et là, les pins étiques, les bruyères rouges, les genêts aux fleurs jaunes, jusqu'aux pierres lisses des rocs. L'orage finissait, la pluie ne tombait plus, les nuages se dispersaient dans le ciel au souffle d'un vent frais, le soleil resplendissait de nouveau, et des quatre coins de l'horizon montaient vers le Galtée les parfums des fleurs sauvages qui, sous les rayons qui les réchauffaient, redressaient leurs têtes alourdies par les averses. Deux aigles noirs traversèrent l'immensité, lentement.

Philip dit, prononçant avec peine :

— J'ai combattu pour le salut de l'Irlande... ce sont les ennemis de l'Irlande... qui m'ont tué... Meurs pour ton pays, Robert !...

Les lèvres du jeune homme s'appuyèrent fiévreusement sur la main froide du moribond. L'autre main de Philip chercha celle de Catherine, la rencontra, la pressa doucement...

— Adieu, Robert; adieu, Catherine ; adieu, Kerry...

Il poussa un grand soupir, fut secoué d'une convulsion et resta immobile, la bouche entr'ouverte et contractée, les yeux vitreux...

Il était mort.

Kerry fit un signe à ceux qui étaient dehors.

Ils comprirent que tout était fini, et la bande en guenilles, oubliant pour un instant son atroce misère et la menace des jours sans pain, s'agenouilla dans l'eau et la boue du sentier et récita les prières des morts: Et beaucoup de ceux qui priaient pour l'âme de Philip enviaient le calme éternel de la tombe où il allait reposer maintenant.

Quand elle vit que Philip avait vécu, Catherine eut un sanglot et s'étendit de tout son long sur le sol, les bras en croix,.,

— Votre mère se trouve mal, Traynor ! fit Kerry.

Le paysan essuya ses yeux, que de grosses larmes aveuglaient, et releva sa mère qu'il mit debout.

— Non, dit-elle, laissez-moi, j'étais mieux couchée.:.

Elle fut prise d'une défaillance et, comme il la serrait contre sa poitrine il sentit qu'elle s'abîmait et il eut peur.

Alors, il la considéra attentivement.

Elle ressemblait à un cadavre.

Une teinte terreuse était répandue sur la face ; les lèvres, bleuies, rentraient sur les gencives sans dents ; les joues se creusaient de deux trous profonds qui faisaient saillir la mâchoire ; les narines étaient amincies et le nez comme allongé ; les yeux, dans leur cavité, presque invisibles sous le front qui surplombait, n'avaient plus de lumière,

— Ma mère ! ma mère ! cria-t-il avec une angoisse affreuse, fou d'épouvante.

Elle faillit s'échapper de ses bras.

— Ah ! c'est un bien grand malheur ! murmura le vieux Kerry, en hochant sa tête ridée, c'est un grand malheur pour Robert.

Et au dehors, une seconde fois, sous le soleil resplendissant qui réchauffait les misérables à genoux, des voix s'élevèrent.

— Ils ont tué aussi la vieille Catherine Traynor !...

Et un gémissement parcourut la foule jusqu'aux derniers, au loin, dans le défilé...

— Mère ! mère ! mère ! répétait Traynor.

Elle n'était pas morte encore, on le voyait, ses doigts secs et noueux remuaient, comme si elle eût voulu faire des signes, comme si elle avait quelque chose à dire et qu'elle essayât d'être comprise ainsi.

— Oh ! oh ! dit-elle, bégayant.

— Mère ! mère ! répétait Traynor, dont la douleur était effrayante... ne partez pas, ne me laissez pas ; mère, mère, je vous aime... Mère, encore un mot, que j'entende votre voix chérie... que je l'entende une dernière fois...

Il s'étendit auprès d'elle... prit ses deux mains qui remuaient toujours, les plaça sur sa tête, comme s'il eût deviné...

Et d'une voix sourde, qui n'était plus de ce monde, avec un regard dans la tendresse duquel sa vie passa, elle dit :

— Je te bénis !...

Et tout fut fini. Catherine et Philip Traynor n'étaient plus que deux cadavres.

Pendant que Robert restait étendu, le front sur le sol, auprès de son père et de sa mère, Kerry se releva, appela quelques paysans qui se trouvaient les plus rapprochés.

Et, très bas, montrant le jeune homme :

— Traynor ne peut pas rester ici plus longtemps, dit-il, il en mourrait... on ne peut laisser non plus ces deux morts... ce serait une profanation... Allez prévenir Joe Mac Doll... C'est l'ami de Traynor, il viendra l'assister.

Un des paysans se détacha de la bande et descendit la montagne, vers Farney.

Les autres restèrent, priant toujours.

Une heure se passa.

Kerry disait, en touchant l'épaule de Robert :

— Relevez-vous, Traynor, ne restez pas étendu comme cela, mon bon garçon, il ne faut pas vous rendre malade... Priez à genoux...

Mais Robert sanglotait.

Enfin Joe arriva, traversa la foule et se précipita

dans le creux de rocher; à la vue des cadavres, il se découvrit et se signa.

— Que Dieu ait leur âme! dit-il d'une voix grave.

Il s'agenouilla auprès de son ami, pendant que Kerry, discrètement, s'éloignait.

— Robert! dit Joe.

Le jeune homme n'écoutait pas. Joe dit derechef, doucement, se penchant à l'oreille du pauvre garçon qui pleurait la tête dans ses mains :

— Robert... c'est moi, Joe, qui viens pour vous consoler... Relevez-vous, Robert!...

Cette fois, il fut entendu. Traynor, pâle, les yeux rouges, les cheveux en désordre sur le front, se jeta dans les bras de son ami, pendant que ses larmes redoublaient.

— Ah! Joe, Joe, dit-il, quel malheur!

— Ce sont les gens du comte qui les ont tués?

— Oui, en les chassant...

— Ils seront vengés.

Puis, après un silence :

— Où allons-nous transporter les deux morts?

— Chez moi!

— En venant ici tout à l'heure, j'ai vu les gens de justice qui occupaient votre cabane.

— Ils ont profité de mon absence!...

— Mais Byrne avait quitté le village quand je suis parti, la mienne est donc libre...

— Eh bien! chez vous, Joe, si vous voulez.

Robert prit dans ses bras le cadavre de sa mère, pieusement, pendant que Joe Mac Doll portait celui du vieux Philip, et les deux cadavres étaient si maigres qu'ils n'étaient pas plus lourds que des corps d'enfant.

Personne ne les suivit.

Mais quand ils traversèrent le village, les paysans qui les rencontraient se mettaient à genoux sur le chemin.

Et chaque fois, Joe, qui marchait le premier, disait :

— C'est Philip Traynor, c'est Catherine Traynor, qu'ils ont tués en les jetant hors de chez eux...

Et lorsque les deux jeunes gens étaient passés, lorsqu'ils s'étaient éloignés avec leur fardeau lugubre, les paysans se relevaient, et l'éclair de leurs yeux faisait deviner leur sourde rage et la menace d'une révolte imminente, d'une guerre sans trêve et sans merci.

Chez Mac Doll, les deux morts furent placés côte à côte sur le lit.

Le curé de Farney, averti, arriva presque aussitôt et commença les prières funèbres.

Robert, à genoux, abîmé, ne quittait pas du regard le visage de son père et de sa mère, et ne faisait de mouvements que pour se relever à demi et toucher de ses lèvres leur front glacé. Joe le suppléait et lui épargnait tous les soucis, tous les soins attristants du dehors.

Le soir, quand la nuit fut venue, enveloppant de son silence le village endormi, la veillée commença.

La cabane de Joe était pleine des amis de Philip et de Robert, qui passèrent la nuit auprès des cadavres, se réconfortant, de temps à autre, en buvant du wiskey.

Vers cinq heures du matin, on entendit un grand bruit sur la route, comme un galop de plusieurs chevaux, et tous ceux qui étaient là, à l'exception de Robert, sortirent.

Le soleil était levé, et tout le magnifique paysage du lac et du Galtée était éclairé d'une vive lumière. La cabane de Joe était bâtie sur la Suir, qui s'enfuyait dans le lointain, bordée par deux lignes de saules qu'on entrevoyait de distance en distance, à travers les échappées du brouillard, que chassait une brise légère ve-

nue des gorges de la montagne. Au bas du Galtée, les derniers flocons s'accrochaient aux broussailles des îlots sur le lac; mais, de seconde en seconde, le vent les poussait vers le fond de l'horizon, où la forêt de chênes les recueillait et semblait les engloutir.

Sur un des plateaux de la montagne, dominant le lac et l'immense tourbière de Cloghan, en avant des arêtes qui formaient le défilé de Connor, se détachaient sur le ciel bleu les ruines imposantes de deux tours carrées et massives, reliées par des roches énormes et des amas de pierres à d'autres ruines que le temps ou la guerre avaient moins épargnées. Les herbes grimpantes s'y enchevêtraient et la mousse revêtait les vieilles murailles, à demi écroulées, de son moelleux tapis. Une des tours, penchée au-dessus de l'abîme, semblait vouloir se mirer dans le lac et menaçait de s'abattre au moindre souffle de tempête. Son énorme masse noire faisait une ombre dans les eaux miroitantes et l'on eût dit, au fond de la Suir, une seconde forteresse, d'autres ruines, ensevelies par un cataclysme.

C'était le château de Mac Doll, là où jadis avait vécu, régnant sur le pays, la famille de Joe. Et c'était au bas du Galtée, presque dans l'ombre projetée par la tour, que s'élevait maintenant la sordide cabane du descendant de cette vieille famille. Des arbres avaient poussé dans les ruines et le soleil qui montait derrière envoyait l'étincellement de ses rayons dans les découpures des branches.

La route qui, de Farney, conduit à Tipperary, faisait un coude au pied de la montagne. Le galop des chevaux resta distinct pendant quelques instants, mais on ne pouvait rien voir.

Puis, brusquement, au détour, parurent cinquante uniformes rouges, des dragons de la garnison de Tipperary.

Le comte Donesdale les avait mandés la veille, en apprenant de la bouche de Byrne la résistance que les fermiers avaient opposée à la loi.

Quand ils furent aux premières maisons du village, ils mirent leurs chevaux au trot.

Dans Farney, des paysans les avaient entendus et étaient venus se mêler à ceux qui veillaient.

Peu à peu, la bande avait grossi, et ils étaient là plusieurs centaines, rangés le long de la route, silencieux et attentifs. Ils savaient que ces cinquante dragons étaient cinquante adversaires. Dans les familles d'Irlande, de père en fils, se propage la haine de l'uniforme anglais. Le Saxon, c'est l'ennemi...

Les dragons passèrent, suivis de leur officier.

Ils étaient à peine à vingt pas que du milieu de la foule un grand cri s'élevait :

— A mort!

L'officier, d'une voix brève, commanda :

— Halte!

Les dragons s'arrêtèrent et, sur un nouveau commandement, firent volte-face. L'officier se trouvait alors en avant de sa troupe. Il lança son cheval au galop et vint aux paysans.

— Qui a crié?

Les paysans se regardèrent avec étonnement et chuchotèrent entre eux en se montrant l'officier.

Celui-ci dégaîna.

— Qui a crié? répéta-t-il d'une voix rude.

Alors un grand garçon, maigre, dont les muscles saillaient comme des cordes, le fermier Ned Grimes, se détacha de la bande.

— Personne n'a crié... Nous sommes des gens qui veillons deux morts... deux amis que nous regrettons; nous ne pensons qu'à pleurer toutes les larmes de notre corps. Votre Honneur s'est trompé, c'est certain...

L'officier promena un regard soupçonneux sur la bande ; mais tous baissaient la tête, l'air craintif. Il eut un juron, piqua des deux et rejoignit la troupe.

— En avant !

Un second cri, plus audacieux, plus énergique, partant cette fois de deux cents poitrines, les arrêta net :

— A mort ! à mort, les Saxons !...

L'officier hésita s'il reviendrait. Mais il avait sans doute des ordres précis ; il avait surtout besoin de voir auparavant le comte Donesdale et de se concerter avec lui. Un commandement bref enjoignit à ses hommes de continuer leur route vers le château.

Et ils repartirent, sous le grand soleil qui, sur la route blanche, faisait briller leurs uniformes rouges... ils repartirent pendant que, de la bande qui entourait la cabane de Mac Doll, des ricanements ironiques les accompagnaient.

Ceux qui veillaient rentrèrent.

Traynor, à genoux au chevet du lit sur lequel reposaient les deux morts, les mains jointes sur la poitrine, Traynor n'avait rien vu.

Dans la matinée, des ouvriers arrivèrent, avec des cercueils.

Puis les amis de Robert portèrent les corps à l'église, où le prêtre dit la messe.

Joe soutenait Robert, qui n'aurait pu marcher sans son aide.

— Courage ! lui disait-il, courage !...

Et en pensant que c'était Donesdale, le mari de la femme que Robert aimait, dont la cruauté avait tué les deux vieux ; en voyant les traits altérés de son ami, ses yeux gonflés, ses lèvres décolorées, son désespoir inexprimable, Joe se disait tout bas :

— Comme il doit souffrir !

A l'église et au cimetière, les gens de Farney étaient

venus, et beaucoup des environs, qui avaient appris la veille, dans l'après-midi et le matin du jour même, la mort des deux expulsés. Pourtant, il n'y eut pas un cri, pas une protestation, pas le moindre désordre. Ils suivirent ce convoi, graves et recueillis, ne voulant même pas troubler d'un mot la tristesse de Robert, qu'ils aimaient.

La cérémonie finie, Philip et Catherine enterrés, ils se dispersèrent, regagnant leurs cabanes et leurs travaux, attendant le soir, comme s'ils eussent obéi à un mot d'ordre mystérieux, donné par quelqu'un d'invisible.

Le soir, vers neuf heures, sur les trois crêtes les plus élevées du Galtée, trois feux brillèrent comme des yeux rouges énormes ouverts sur l'obscurité du ciel.

C'était Mac Doll qui convoquait les Enfants d'Acier.

Et dans l'ombre, rasant les broussailles, se dirigeant un à un vers la montagne, ne se parlant pas lorsqu'ils se rencontraient, l'on vit passer des hommes armés du shillelag, de la hache ou du fusil, le visage couvert d'un masque noir...

## VI

Les ruines du château, ou plutôt de la forteresse de Mac Doll, formaient sur le plateau de la montagne un grand carré dont chaque coin avait été occupé jadis par un bastion. On y montait par des sentiers abrupts dans lesquels il était impossible à deux hommes de marcher de front. Les tours étaient assez bien conservées, ainsi que nous l'avons dit, et leur

masse offrait encore un imposant spectacle; mais les côtés du carré où se trouvaient les anciennes murailles ne présentaient plus que des effondrements de pierres, repaire de couleuvres. C'était là, dans ce château où jamais, même pendant le jour, personne ne se hasardait, qu'habitaient seuls des hiboux et des corneilles, au-dessus duquel il n'y avait que l'immensité bleue, c'était là que venaient mystérieusement les hommes masqués.

Au milieu des ruines un feu brûlait, léchant de sa lumière les herbes et les blocs de rocher près de lui, mais laissant dans l'ombre tout ce qui se rapprochait des murailles et des bastions.

Ce feu ne pouvait être vu de la plaine, à cause des amoncellements de rocs et de pierres écroulées qui se dressaient tout autour.

Et la colonne de fumée noire qui s'en dégageait se noyait dans la profondeur de la nuit.

Les Enfants d'Acier arrivèrent silencieux et se massèrent dans le grand carré de l'antique forteresse, les uns s'asseyant et buvant, les autres se couchant sur le sol, la plupart restant debout.

Tous étaient armés.

Tous avaient le masque de toile noire attaché avec des cordons derrière la tête... le masque des révoltés de l'Irlande.

De minute en minute, la foule augmentait.

Les monts du Galtée sont à la pointe du comté de Tipperary, de telle sorte qu'il y avait là des gens de Knoclofty, de Kilhagen, qui s'étaient trouvés à l'enterrement de Catherine et de Philip Traynor, et n'avaient pas regagné leur village; des montagnards de Kilworth, des « cottiers » de tous les points du Galtée et des fermiers du comté de Cork.

Des ombres mystérieuses se mouvaient sur les sentiers, apparaissaient tout à coup comme si elles

sortaient de terre et se rangeaient, sans un mot, derrière les premiers arrivés. En bas, là où passaient les Enfants d'Acier, les petits chemins étroits qui se divisaient à travers les éboulements, se réunissaient plus loin et ne formaient plus qu'un seul défilé, aboutissant à celui de Connor. A l'entrée du défilé, un homme se tenait, un fusil à la main, et recevait le mot d'ordre, jeté à son oreille, d'une voix basse et étouffée :

— Nous voulons la terre...

— Quelle terre? demandait l'homme, en élevant son fusil jusqu'au front du révolté...

— Notre terre verte !...

La moindre indécision dans la réponse eût étendu le traître mort, le crâne fracassé.

A minuit, la forteresse était pleine. Les feux s'éteignirent sur les trois crêtes. Au fond, sur une sorte d'estrade formée par un entablement des roches, deux hommes étaient assis, masqués comme les autres, le corps enveloppé du long carrick. Le brasier qu'on entretenait les éclairait vivement, mais il était impossible de les reconnaître. L'un des deux, qui paraissait le plus grand, autant qu'on en pouvait juger, avait son fusil entre les genoux; l'autre, en apparence, était désarmé; pourtant, à un mouvement qu'il fit, son manteau s'écarta et le reflet des flammes fit scintiller le fer d'une lourde hache.

Au bout de quelques minutes, un grand garçon maigre, à l'allure dégagée, vint dire deux mots à ceux qui se trouvaient sur l'estrade.

— Les feux sont éteints. Tout est calme.

— Les dragons?

— Tous au château.

— Bien.

Alors, un des deux qui présidaient, celui qui avait répondu, se leva et, d'un ton ferme :

— Vous savez pourquoi vous êtes réunis?

Cinq cents voix répondirent :

— Oui!

Une seule pourtant hasarda, venant du fond :

— La plupart d'entre nous connaissent les crimes de l'exécrable comte Donesdale; tous ne savent peut-être pas que ce qui augmente sa culpabilité c'est la mort de Philip et de Catherine Traynor; avant de juger, avant de condamner Donesdale, il serait bon de le dire.

— C'est vrai! firent plusieurs.

— C'est vrai, répéta le président.

Et en quelques mots, il rappela l'expulsion des fermiers, les incidents auxquels cette expulsion avait donné lieu, et la triste et douloureuse fin des deux vieillards.

A mesure qu'il avançait dans son récit, ce furent d'abord de sourdes rumeurs, puis des exclamations, puis des interruptions violentes qui finirent par couvrir sa voix.

L'homme qui parlait termina en disant :

— C'est le comte Harry Donesdale que nous allons juger, êtes-vous prêts?

— Jugeons-le!

— Vous allez tirer au sort pour former le jury à la sentence duquel vous jurez d'obéir sur votre vie, sur la vie de vos enfants, sur le salut de l'Irlande...

— Nous le jurons sur notre vie, sur la vie de nos enfants, sur le salut de l'Irlande!!!

Tous s'étaient levés avec élan, les mains tendues au-dessus de leurs têtes, les poings fermés. Les premiers rangs seuls continuaient d'être éclairés par les reflets du foyer, sur lequel de temps à autre un paysan venait jeter des branches de pin. Et la lumière rouge tombant sur ces hommes masqués, en haillons, leur donnait un aspect si farouche que, dans le silence que

gardaient les plus éloignés au milieu de l'ombre, on devinait des projets de revanche terribles, des résolutions implacables, prises froidement, de longue date, que la nécessité et l'extrême misère faisaient éclater tout à coup, mais qui étaient inspirées par la tradition constante de leur lutte contre les maîtres pour la conquête de la terre.

Le serment prêté, et il se renouvelait à chacune des séances des affiliés qui devaient être suivies d'un jugement, il fut procédé à une cérémonie bizarre.

On avait déposé, en face des deux présidents, un grand panier d'osier à mailles très serrées, dont le couvercle, coupé par le milieu, laissait libre une étroite ouverture.

Les plus vieux de ceux qui étaient là, — on les reconnaissait à leurs cheveux gris flottants, — sortirent de toutes les profondeurs et demeurèrent auprès du foyer, puis, passant un à un devant le panier, ils plongèrent le bras dans l'ouverture, retirant un morceau de toile enroulé qu'ils remettaient au président. Sur la toile était tracé un numéro. Il fallait, pour faire partie du jury, qui se composait de douze affiliés, retirer un des numéros pairs, entre deux et vingt-quatre.

Le président dépliait le numéro, l'affilié attendait; quand le numéro était impair, l'affilié se perdait dans la foule; si le numéro était un de ceux exigés, le paysan qui l'avait retiré se rangeait sur l'estrade derrière le président.

Lorsque le jury fut complet, le président se tourna vers lui et demanda :

— Le comte Harry Donesdale est l'accusé. Il nous a expulsés contre nos droits; il a fait mourir deux des nôtres. Le reconnaissez-vous coupable?

— Oui, dirent les douze révoltés.

— Quelle peine a-t-il méritée?

— La mort!

Il y eut une frénésie dans la bande, comme si elle eût douté un instant de la sévérité de cette étrange et sommaire justice, comme si le dénouement n'eût pas été prévu. Un hurlement de joie sauvage s'éleva de toutes ces poitrines, comme une menace à l'adresse du mari d'Héléna.

Puis, de nouveau, le silence se fit.

Le président disait :

— L'exécrable comte Donesdale est condamné par nous à mort. Peut-on faire valoir quelque chose à sa décharge?

— Non, non, non!

— La sentence sera donc exécutée. Tout à l'heure nous discuterons de quelle manière le comte devra mourir. En attendant, réjouissez-vous, mes bons garçons, je vous le permets.

Alors, la bande se divisa par groupes; des feux furent allumés, autour desquels on s'agenouilla. Du fond des poches des longs carricks, des bouteillets de wiskey sortaient, qu'on se repassait à la ronde, les plus pauvres profitant de l'aubaine. Des conversations s'engageaient avec un brouhaha de cris, de criailleries, de rires et d'exclamations. Il n'était plus question, pour le moment, de la condamnation prononcée ou de l'arrivée des dragons à Donesdale. Les Irlandais ont l'esprit mobile et l'imagination inquiète; ils passent aisément d'un sujet à l'autre. Ils se trouvaient réunis là, ne se connaissant pas, sans que personne eût le droit de soulever un masque, privilège réservé au président et dont celui-ci ne faisait usage que lorsqu'on soupçonnait un traître; ils avaient confiance l'un dans l'autre en voyant combien étaient solides les liens qui les unissaient, ils se sentaient plus forts après chacune de ces réunions, parce qu'ils avaient depuis longtemps fait le sacrifice de leur vie et qu'ils étaient sûrs de ne

pas mourir sans vengeance ; ils étaient fiers de leur puissance occulte parce qu'elle leur servait à se faire rendre justice, et ils oubliaient facilement leurs tracas et leurs misères, et la faim et le manque d'abri, pour fêter joyeusement le meurtre prochain du comte. Et le wiskey circulait toujours de main en main ; les flacons vides gisaient sur le sol ; mais, comme par enchantement, à ceux-ci succédaient des flacons pleins, sortant des mêmes poches des mêmes carricks.

Et l'on buvait les lèvres au goulot, le fond de la bouteille en l'air, le cou en arrière, sur le rouge duquel apparaissaient les nerfs, tendus comme des cordes. Et les fumées de l'ivresse allumaient les yeux et les visages, faisaient hausser le ton des paroles, éclater plus fort les rires, gesticuler les bras, allonger les lourds shillelags, brandir les haches, tirer les couteaux, mettre en joue les carabines, apprêter les pistolets. Et toujours brillait, sur ces cinq cents fanatiques, débraillés, amaigris, aux longs bras et aux longues jambes, la lumière des branches de pin, comme un appel à l'incendie.

Des groupes entonnaient des chansons patriotiques, souvenirs des grandes tentatives d'insurrection de 1778 et de 1803, quand les Irlandais-Unis attendaient la flotte française pour délivrer la verte Erin :

**Oh ! les Français sont sur l'onde.
Ils arrivent à l'improviste.
Erin sera-t-elle libre ?
Oui, de son centre au rivage
Erin rejette le servage.
Hourra ! liberté ! courage !**

Plus loin, c'étaient des chants moins guerriers ; le wiskey avait des effets bizarres, selon les tempéraments, car c'était le wiskey qui inspirait toutes ces chansons d'amour ou de bataille.

Des jeunes gens murmuraient :

« Gilli, ma chère, assieds-toi près de moi. Nous sommes unis maintenant et ne nous séparerons jamais. Ce foyer est le nôtre. Nos cœurs ne sont qu'un et la paix est à nous pour toujours. — Quand j'étais pauvre, la porte de votre père était fermée à votre fidèle amant. Avec peine, j'essayais de rétablir ma fortune. J'ai dit : Vers d'autres pays je vais errer, où le sort pourra me servir, ô mon amour ! » J'ai dit : « Adieu, ma vieille demeure ! » et j'ai dit : « Adieu à toi, mon amour ! » Chante, Gilli, ma chère, assieds-toi près de moi. Nous sommes unis maintenant et ne nous séparerons jamais. Ce foyer est le nôtre, nos cœurs ne sont qu'un et la paix est à nous pour toujours. » — Loin, bien loin, la nuit et le jour, j'ai travaillé pour acquérir un trésor. Et les grains d'or payaient mes peines. J'ai cherché de nouveau la terre natale. Ton père m'a bien accueilli, chère aimée. J'ai versé dans ses mains mon or et trouvé ma récompense en toi, mon amour. — Chante, Gilli, ma chère, assieds-toi près de moi, nous sommes unis maintenant et la paix est à nous pour toujours. »

Quand ceux des jurés qui avaient condamné Donesdale et qui avaient quitté l'estrade entraient dans les groupes, on leur serrait les mains avec effusion, on les félicitait du service qu'ils avaient rendu au pays, on leur tendait les bouteilles, on leur faisait place auprès du feu.

Mais bientôt le tapage se calma.

Le président disait :

— Comment Donesdale mourra-t-il ?

Le silence se fit aussi solennel, aussi profond qu'au début de la séance.

Alors quelques-uns émirent des avis :

— Il faut le prendre, l'amener ici, lui cracher à la face, le tuer et abandonner son corps aux aigles.

— Il faut incendier le château et le brûler, lui, sa femme, l'agent Warner et tous ses domestiques.

— Le comte seul est condamné, fit le président à cette dernière proposition, le comte seul doit mourir.

— Qu'on le jette dans le lac ou dans la Suir !

— Qu'on le conduise, une nuit, dans la tourbière de Cloghan, et qu'on l'y laisse. Il s'y enfoncera peu à peu et se sentira mourir. Nous resterons près de là pour empêcher qu'on lui vienne en aide...

— Qu'il soit pendu en face de la cabane du vieux Traynor... c'est justice !

Cette idée parut réunir un certain nombre de voix, car des cris s'élevèrent de toutes parts :

— Oui, qu'il soit pendu ! qu'il soit pendu !

Le président intervint.

— Il faudrait charger un trop grand nombre d'entre nous d'exécuter la sentence, dit-il ; cela éveillerait les soupçons et présenterait des dangers.

— Alors, qu'on le tue comme Norbury !

— Oui, comme Norbury.

Le président hocha la tête.

— Oui, dit-il, cette fois, j'y consens. Deux hommes suffiront. C'est au sort de les désigner. Que les jurés viennent prendre place derrière moi. Le premier d'entre eux tirera les noms, ainsi que nous avons coutume de faire. Les deux premiers noms sortis désigneront ceux que Dieu aura choisis pour être les exécuteurs de notre justice. Que chacun de vous jure d'obéir, sans craindre ni Donesdale, ni les dragons, ni les tribunaux de Tipperary.

— Nous le jurons.

— Et moi, je le jure comme vous, car mon nom est mêlé aux vôtres et je puis être celui que le hasard chargera de punir Donesdale.

Une voix rude s'éleva :

— Un de nous n'a pas juré.

— Qui?

Plusieurs bras se tendirent vers l'estrade et le président se retourna du côté de celui qui siégeait et, bien que ne prenant pas la parole, semblait partager avec lui l'autorité. Il fit un geste de surprise.

— Robert... est-ce qu'il refuserait... le malheureux! Alors il serait perdu!...

Car c'étaient Joe Mac Doll et Robert, nos lecteurs l'ont deviné, les deux chefs des révoltés.

Mac Doll s'approcha de son ami qui, la tête penchée sur la poitrine, semblait enseveli dans une rêverie profonde et n'avoir rien entendu de ce qui se passait autour de lui.

— Robert dit-il, n'avez-vous pas compris?

Le jeune homme le regarda et se leva.

— Si, j'ai compris et j'ai tout entendu... mais, avant de jurer, je veux parler.

— Et qu'avez-vous à dire?

— Qu'un crime de plus est inutile et ne peut que nuire à la cause de l'Irlande...

— Est-ce bien vous qui tenez ce langage, Robert, et n'est-ce pas un traître qui s'est caché sous votre masque?

— C'est moi, Joe Mac Doll.

— Vous ne les persuaderez pas et vous allez vous perdr; preenez garde!

— Peut-être.

Robert s'avança sur le bord de l'estrade. D'un geste brusque, il arracha son masque.

— Je suis Robert Traynor, dit-il; je veux que personne ici n'en doute!

Toutes les mains battirent, l'applaudissant.

La même voix rude qui l'avait accusé dit:

— Ce n'est point parce que j'ai défiance que je vous ai guetté quand tout le monde jurait... c'est

parce qu'il faut que tous se conforment à notre loi, qui veut que tout le monde jure.

— En mettant un nom sur le masque de celui qui me parle, je pourrais montrer qu'il a obéi bien plus à des rancunes particulières qu'à l'intérêt public.

— Cela est faux, je le déclare.

— Alors qu'il me soit permis de vous appeler du nom dont vous êtes connu. Si je me suis trompé, il vous sera facile de le prouver...

— Soit.

— Vous êtes Ned Grimes...

— C'est vrai, mais j'oublie, quand j'entre ici, les querelles qui nous séparent, vous le savez bien.

— Je veux le croire.

— Robert, dit Joe Mac Doll, jurez comme nous que, si le sort vous choisit pour être le meurtrier de Harry Donesdale, vous obéirez, dût-il vous en coûter la liberté ou la vie.

— Mes amis, dit Traynor, tous ceux qui sont réunis et qui m'écoutent n'aiment pas l'Irlande d'une affection plus ardente que la mienne...

— On ne met pas en doute votre patriotisme, Robert Traynor, fit Ned Grimes.

— On n'en aurait pas le droit, Ned Grimes, car j'ai prouvé bien des fois que j'aimais l'Irlande.

— Nous l'avons tous prouvé.

— Cependant j'aperçois des périls qui vous échappent et que d'autres que moi, plus éloquents et qui ont laissé dans nos âmes bien des souvenirs, ont signalés toute leur vie à la nation irlandaise.

— Que voulez-vous dire, Robert? fit Mac Doll.

— Je veux dire que la guerre que nous préparons ténébreusement n'est pas la guerre loyale et déshonore l'Irlande... que les crimes que nous commettons, car ce sont autant de crimes, nous éloignent chaque fois du but auquel nous tendons; que nous irritons

nos oppresseurs au lieu de les effrayer et qu'on double le poids de nos chaînes au lieu de le diminuer... La mort de Donesdale amènera bien des maux sur tout le comté; nous nous serons vengés, cela est vrai, mais pour le plaisir de la vengeance nous aurons sacrifié le bien de la patrie.

— Qui parle donc là? fit Ned Grimes... Est-ce bien le fils de Catherine et de Philip Traynor?...

— C'est lui, Ned Grimes; et c'est parce que je suis le fils de ces deux vieillards que Donesdale a tués que vous devez tous ici m'écouter avec respect quand je vous dis qu'il ne faut pas tuer Donesdale...

Il y eut un murmure de surprise dans la foule, soudainement apaisé, sur un signe de Joe Mac Doll.

— Je suis comme vous l'ennemi de l'esclavage, l'ennemi des Saxons, l'ennemi des oppresseurs. Je veux comme vous la terre, notre belle terre verte. Je veux que nous soyons nos maîtres chez nous, que nous fassions nos lois, que l'on nous affranchisse. Mais j'ai horreur de ce sang que nous répandons, à l'abri de nos terribles statuts; je voudrais vous voir travailler au grand jour, à la face de Dieu qui perçoit toutes choses; que rien dans nos actes ne fût caché. Ainsi serait la véritable force, la vraie puissance. Mais malheur à l'Irlande si, pour combattre ses maux, elle emploie l'arme du lâche, l'assassinat!

— Le bruit de nos vengeances seul arrive jusqu'à Londres, Robert, fit Ned Grimes.

— Non, nos vengeances excitent la colère du Saxon, mais point sa peur... Ah! comme je voudrais avoir assez d'éloquence pour exciter dans votre âme des passions ardentes, mais nobles, contre notre servitude honteuse!

— Parlez, nous demandons à comprendre.

— Eh bien! mes amis, laissons nos haines particu-

lières pour ne songer qu'au sort misérable de notre pays. La mort de Donesdale changera-t-elle rien au régime sous lequel nous vivons ? Diminuera-t-on nos charges? Nous donnera-t-on plus de liberté? Au contraire. L'expiation suivra de près le crime. Les charges seront doublées et les réformes retardées.

— Que proposez-vous, Robert Traynor?

— Je voudrais voir partout se renouveler l'insurrection fertile, mais pacifique, que notre grand patriote O'Connell excita jadis dans les comtés de l'Irlande tout entière. Je voudrais vous voir, les enfants de l'Irlande, assez disciplinés pour marcher au grand jour contre l'Angleterre, agités, mais non en révolte, imposant vos volontés par la grandeur même de votre manifestation, mais non par la sauvagerie de vos crimes, forçant ainsi vos ennemis à vous rendre justice, mais ne vous rendant pas justice vous-mêmes. Vous avez déjà pour vous la pitié de l'Europe. C'est ainsi que vous attirerez son admiration et son respect. Chacun de vos crimes est d'autant plus méprisable qu'il amène sur le pays qui l'a commis une recrudescence de misères.

Retournez-vous et suivez la grande voie tracée par O'Connell; c'est un état qui tient le milieu entre la paix et la guerre, la soumission et la révolte, l'opposition légale et l'insurrection. Nos députés nous soutiendront. Ils sont de cœur avec nous. Si nos ennemis n'écoutent pas nos réclamations, ne font pas droit à nos plaintes, alors il sera temps de nous souvenir, mais tous tant que nous sommes et au grand soleil, que nous avons des armes. J'ai dit, mes amis. Avant de jurer, j'ai voulu faire comprendre que le meurtre de Donesdale serait un malheur pour notre patrie...

Les paroles de Robert ne remuèrent pas la foule qui les écoutait. Il leur eût fallu, à ceux qui étaient là, toute leur présence d'esprit pour comprendre,

mais le wiskey échauffait les têtes, les fumées de l'ivresse emplissaient les cerveaux.

Un silence accueillit le discours du jeune homme, et Ned Grimes, qui triomphait dans son coin, fit entendre un ricanement.

Joe Mac Doll répondait:

— Les paroles de Robert Traynor sont dictées par le plus ardent patriotisme, personne n'en doute. Mais notre ami se trompe quand il cherche à nous persuader que nos sociétés secrètes sont impuissantes. Elles sont, au contraire, l'épouvante de nos oppresseurs, c'est grâce à elles surtout que nous tirons vengeance de ceux qui nous oppriment; c'est grâce à elles enfin que les cruautés et les exactions des landlords sont punies. Nos sociétés nous font rendre justice et nous protègent, ce que nous ne pouvons attendre des tribunaux. Robert est partisan d'O'Connel. Il ne serait pas l'ennemi d'une insurrection générale, si l'agitation pacifique ne réussissait pas. Moi, je crois que notre justice nocturne vaut mieux. Nos pères nous ont raconté la révolte des volontaires en 1778; la révolte des Irlandais-Unis en 1792, la révolution organisée par Robert Emmet en 1803. Toutes ont échoué misérablement par défaut d'entente, alors que les précautions les plus minutieuses avaient été prises et que rien n'avait été laissé à l'imprévu. Quelqu'un a-t-il oublié les misères que ces tentatives d'indépendance ont attirées sur l'Irlande? Quelqu'un voudrait-il encore exposer le pays aux terribles responsabilités d'une insurrection malheureuse?

— Non, non, non!

— Robert Traynor vous a-t-il persuadés et avez-vous renoncé à la mort du comte?

— Non, non, il faut qu'il meure!

— Robert, dit Mac Doll, vous connaissez nos lois.

Elles veulent que nous résistions. Quand nos ennemis nous obligent à quitter nos cabanes, nous demeurons; quand les tribunaux nous l'ordonnent, nous demeurons encore; quand les dragons veulent nous y contraindre, nous demeurons toujours; à la force injuste nous opposons les châtiments les plus terribles; celui qui directement ou indirectement a travaillé à nous expulser doit être puni de mort, c'est notre loi; les landlords qui nous auront chassés, ou leurs agents, doivent être punis de mort, c'est notre loi; le propriétaire qui voudra nous augmenter, malgré nous, sera puni de mort, c'est notre loi; celui qui surenchérira sur le prix d'une ferme, prendra la place du fermier expulsé, achètera les objets saisis chez un fermier dépossédé, sera puni de mort, c'est notre loi. Leurs amis, leurs parents, sont voués à la mort, leurs filles et leurs femmes au déshonneur! Telles sont nos lois, Robert, et jadis vous avez promis solennellement que si vous étiez choisi pour être l'exécuteur du châtiment mérité par un coupable, vous obéiriez, sans murmurer, avec joie. Ce serment, il faut le renouveler. Il faut jurer de nouveau, devant tous...

— Oui, oui, oui, jurez!

Robert avait remis son masque et se tenait immobile auprès de Mac Doll, sous le regard ironique et haineux de Ned Grimes.

Il hésita un moment.

Joe se pencha à son oreille, et lentement :

— Le souvenir de votre père et de votre mère, mourant dans vos bras, ne l'emportera-t-il pas sur votre amour pour la comtesse...

Robert tressaillit, et s'il n'eût pas eu son masque, on eût vu son visage se couvrir de pâleur. Les affiliés, en devinant ses hésitations, murmuraient, devenaient menaçants. Leurs yeux brillants et soupçonneux ne quittaient pas Robert.

Celui-ci éleva la main :

— Je jure de nouveau obéissance à nos lois, dit-il, je le jure !

De grands cris de joie éclatèrent.

Et Robert, s'asseyant, murmurait :

— C'est le seul moyen de veiller sur elle !

On tira au sort. Les deux noms qui sortirent furent ceux de Ned Grimes et de Traynor.

C'était eux que le hasard chargeait d'exécuter sur Donesdale la sentence de mort.

En entendant prononcer son nom, Robert avait fait un mouvement, mais comme il se sentait observé par Mac Doll, il se contint.

— Selon les lois des Enfants d'Acier, dit-il, le comte doit être averti de sa condamnation.

— Il le sera, fit Joe. Des affiches seront placardées sur toutes les églises du comté, sur l'église de Farney et la muraille du château. Le comte n'ignorera rien. Il pourra prendre contre nous toutes les précautions que lui inspirera sa prudence. Les Enfants d'Acier ne sont pas des assassins, mais des justiciers.

— Cela ne suffira point, dit Ned Grimes. Le comte se moquera de nos affiches que ses gens déchireront, aussitôt qu'elles seront apposées.

— Que voulez-vous ?

— La mort de Warner, la mort immédiate.

— Oui, hurla la bande déguenillée, la mort de l'agent du comte, la mort, la mort...

— Mais il n'est pas seul responsable...

— C'est un Saxon, c'est un ennemi, à mort !

— Mais les dragons sont au château...

— Warner habite dans la clairière du bois des houx, à deux cents yards du château... Warner sera mort et sa maison sera incendiée avant que les dragons soient prévenus !...

— Vous le voulez, tous ?

— Oui, tous, à mort l'agent Warner!

— Qu'il soit fait selon votre volonté!...

Les révoltés brandirent leurs armes en poussant des cris frénétiques. Le fond des bouteilles de wiskey fut vidé. Puis, un à un, toute la bande quitta la forteresse, descendit le long des sentiers et gagna la plaine; en haut, les feux étaient éteints et les murailles ne faisaient plus que de grosses taches sombres dans l'obscurité. Les derniers qui sortirent de la montagne furent Joe et Robert. Celui-ci était pensif, obsédé d'idées tristes. Il prit tout à coup le bras de Mac Doll et l'arrêta :

— Joe, dit-il, vous savez tout!

— Oui. Je sais que vous aimez la comtesse Héléna; que pendant notre manifestation d'hier vous étiez avec elle au lieu d'être avec nous, ce qui est une première trahison; et si vous avez combattu aujourd'hui le jugement de notre tribunal, c'est que vous craignez qu'on ne dise plus tard, quand la vérité sera connue, qu'en tuant le comte ou en le faisant tuer, vous avez voulu vous débarrasser du mari de votre maîtresse!

— Joe!...

— Je suis votre ami, Robert, je vous aime, vous ne l'ignorez pas. Ce n'est donc pas moi qui parle. Ce sont vos ennemis qui parleront comme je l'ai fait. Vous avez des ennemis. Ned Grimes est le plus ardent. Le sort l'a désigné pour vous aider dans le meurtre du comte; il ne vous quittera plus maintenant que le meurtre ne soit accompli. Si vous hésitez, prenez garde, il vous dénoncera aux Enfants d'Acier, et mon autorité sur eux ne vous sauverait pas de la mort...

Robert ne répondit pas.

Déjà les Galtée étaient loin, ensevelis dans la nuit noire. La bande silencieuse se mouvait dans les bruyères sans bruit et sans cris, se dirigeant vers le bois où était l'habitation de Warner, non loin de Dones-

dale. Quand ils furent arrivés, ils se répandirent autour de la maison de manière à en garder les issues et à empêcher Warner de sortir.

Quelques-uns allèrent dans le bois réunir des fagots qu'ils entassèrent devant la porte, sous les fenêtres, et auxquels ils mirent le feu. Une grosse fumée blanche s'échappa de l'amoncellement de broussailles et pénétra dans la maison par toutes les fissures. Une fenêtre au premier étage s'ouvrit et la tête inquiète de Warner apparut, inspectant les environs. A ce moment, les flammes s'élevaient et léchaient les murailles. L'agent recula en poussant un cri de détresse, puis revint presque aussitôt, un fusil à la main.

— A moi! A moi! cria-t-il.

Et comme les flammes devenaient plus vives il pouvait distinguer, immobiles autour de lui, les ombres des Enfants d'Acier, attendant que leur œuvre de vengeance fût accomplie.

Il comprit et murmura :

— Je suis perdu!

Mais il était brave et ne voulut pas mourir sans se battre. Il sauta sur le sol, dans les fascines enflammées qui le brûlèrent cruellement et se dirigea vers le cordon des révoltés qui ne bougeaient pas, semblables à des fantômes. Ils se précipitèrent sur lui, le forçant de regagner sa maison. Il déchargea son fusil deux fois et deux cris lugubres retentirent. Deux hommes étaient tombés pour ne plus se relever, frappés à bout portant. Warner jeta son fusil et tira ses pistolets. Les révoltés, avançant toujours, l'obligeaient à se rapprocher de l'incendie. Comme il allait faire un dernier effort pour se sauver, une poussée le jeta dans les flammes, percé de coups de couteau, les membres brisés de coups de shillelag.

Il eut un grand cri.

— Au secours! à moi! je brûle!

La maison s'abîmait sur lui. On aperçut son corps sursauter sous les décombres dans des efforts d'agonie suprême. Des râlements étouffés, horribles, sortaient du brasier, de plus en plus faibles, qui furent suivis d'un long hurlement, le dernier, puis d'un silence morne. Les pans de la maison s'écroulaient, apaisant pour une seconde les flammes qui s'élevèrent presque aussitôt dans le ciel avec une intensité plus grande. Alors les Enfants d'Acier disparurent, leur vengeance accomplie.

Du château, les flammes venaient d'être vues et l'alarme était donnée. Les dragons campés dans le jardin sonnaient le boute-selle, se précipitaient sur leurs chevaux et ventre à terre gagnaient le théâtre de l'incendie. Mais quand ils arrivèrent, les murs seuls restaient debout, avec les trous béants des fenêtres. En avant de la maison, une longue perche était plantée, portant un écriteau sur lequel il y avait un cercueil et deux os en croix, avec cette inscription :

*Au comte Harry Donesdale.*

— Les Enfants d'Acier! dirent entre eux les soldats.

Ils s'élancèrent dans toutes les directions, mais c'était partout, dans la nuit, la solitude et le silence. Les deux cadavres des révoltés, atteints par les balles de Warner, avaient été enlevés pour être enterrés mystérieusement. C'était la coutume. Les Enfants d'Acier ne livrent jamais leurs morts. Quant à l'agent, son corps fut retrouvé le lendemain, sous les poutres, à demi carbonisé, la tête si petite, si noire, qu'elle ressemblait à une éponge. Les bras et les jambes étaient réduits en cendres. Le tronc seul avait été épargné par les flammes.

Le lendemain, les dragons du château et des gens

de justice venus de Cashel parcouraient le pays et cherchaient à découvrir les auteurs de l'incendie et du meurtre de l'agent. Mais vains efforts. Leur masque enlevé, les Enfants d'Acier reprennent leurs travaux tranquillement, regardant du coin de l'œil passer auprès d'eux ceux qui les recherchent, les suivant de loin d'un air moqueur, impénétrables à toutes les tentatives.

Sur les indications du comte qui se rappelait les menaces de Robert Traynor, le jeune paysan fut arrêté et inquiété un moment. Mais que pouvait-on contre lui? On ne le conduisit même pas à Tipperary. Enfermé deux jours dans une des caves du château, il fut remis en liberté faute de preuves. Une fois de plus, en ce mystérieux pays de la vengeance, la justice anglaise se démenait sans trouver les coupables, et comme l'insuccès de ses démarches se propageait au loin, la hardiesse téméraire des affiliés, leur arrogance devenait plus grande, leurs menaces plus terribles.

Dans les jours qui suivirent, comme on craignait des soulèvements, même des révoltes à Farney et aux environs, les dragons ne rentrèrent au château qu'à la nuit tombante, après avoir organisé des patrouilles par tout le pays.

La garnison de Tipperary avait envoyé une cinquantaine de ses soldats à Donesdale. Ils se divisèrent en trois bandes, chacune sous la conduite d'un sous-officier, la première chargée d'inspecter les montagnes de Galtée, la seconde de battre la forêt, la troisième de remonter le cours de la Suir et de contourner le marais de Cloghan et le lac.

La première et la seconde rentrèrent sans apporter de nouvelles, mais à la troisième il manquait deux hommes, que deux balles avaient frappés au moment où ils étaient engagés sur la chaussée étroite qui tra-

verse la tourbière de Cloghan. Les corps étaient tombés dans la vase où ils s'étaient engloutis ; chaque soubresaut des misérables pour se relever les enfonçait davantage dans la vase. Les chevaux, eux aussi, avaient disparu. Quant aux meurtriers, ils étaient cachés à cinquante mètres de là, au milieu de quelques touffes de broussailles poussées dans le marais, et c'eût été courir à une mort certaine que de vouloir les y chercher. Les cavaliers durent laisser leurs camarades blessés s'étouffer sous la boue et s'enfuir, ignorant le nombre des ennemis auxquels ils avaient affaire, poursuivis, dans le calme de l'obscurité naissante par les ricanements cruels des paysans invisibles.

Le matin, ils firent une battue dans le Galtée, cherchant les expulsés qui s'étaient réfugiés dans les creux, ou qui commençaient à se bâtir des huttes sur le flanc des rochers,

Ceux des paysans qui avaient résisté à l'expulsion, le premier jour, avaient dû céder le lendemain à Byrne, revenu avec des renforts. C'eût été folie que de s'opposer, cette fois, à l'envahissement de la force armée. Ils avaient pris des hardes et gagné le Galtée. Seulement, quelques jours après, pour empêcher le comte de profiter de cette expulsion, des avis avaient été placardés sur les murs de toutes les églises du district.

Ils disaient :

« Aux propriétaires, agents, huissiers, fermiers qui désirent prendre possession des terres des tenanciers évincés, et à tous ceux qui sont mêlés à la tyrannie et et à l'oppression des malheureux dans le domaine de Donesdale.

» Tenez-vous pour avertis !

» Qu'il vous est, sous peine de mort et sous peine d'incendie de vos maisons, défendu d'évincer des te-

nanciers, d'exécuter des décrets, de délivrer des sommations, de faire des saisies pour loyer et de prêter assistance à tout tyran, propriétaire ou agent.

» Rappelez-vous tous, fermiers ou propriétaires, le sort de Norbury! »

Par cet avis, les Enfants d'Acier se réservaient le droit de punir de mort les fermiers qui, profitant de l'expulsion de leurs amis, rachèteraient les baux de ceux-ci à Donesdale et s'agrandiraient de leurs terres. Ils comptaient sur la terreur qu'inspirait l'association pour laisser les champs en friches, sans revenus par conséquent et quant aux moissons, orge, avoine, froment ou pommes de terre, que les dragons étaient chargés de garder pour empêcher les expulsés de les détruire, elles n'étaient pas mûres encore et les fermiers estimaient que Donesdale, condamné à mourir, n'aurait pas le temps de les faire vendre.

Quatre ou cinq cents misérables s'étaient réfugiés dans la montagne, avec des troupeaux, que des gens du comté de Cork, sur la limite duquel était le Galtée, leur avaient rachetés avec empressement.

Mais tous n'avaient pas des bœufs ou des chèvres ou des moutons à vendre, tous n'avaient pas de l'argent, et la plupart, les plus vieux, étaient réduits à vivre d'aumônes.

Ils s'étaient installés, dès le jour de l'expulsion, dans les endroits des Galtée qui offraient un abri. Beaucoup y avaient déjà construit des huttes avec des branchages recouverts de terre où du moins la pluie ne pouvait les surprendre. Les autres couchaient sur les pierres au dehors, dans l'insouciance de tout bien-être. Quand le matin venait, ils descendaient de la montagne et se répandaient dans les villages voisins, sur les deux versants, soit du côté de Farney, soit sur le comté de Cork. C'est là qu'ils vivaient, dans les fermes où on leur jetait des morceaux de pain

dont les porcs ne voulaient plus, ou des pommes de terre cuites sous la cendre, lorsqu'ils arrivaient au moment du repas. Le soir, ils regagnaient leurs cottages avec le pain de l'aumône dans leur sac et ils le partageaient avec les enfants et les femmes malades, que la fièvre clouait sur les herbes sèches et qui n'avaient pas, comme les autres, la force de demander la charité.

Beaucoup étaient morts, et le cimetière de Farney s'était empli ces temps derniers. Des enfants erraient dans les sentiers, hâves, la figure jaune, grelottants sous les ardeurs brûlantes du soleil, n'ayant plus pour les protéger leur père ou leur mère que la misère avait tués. Des vieux gisaient au fond des huttes, cadavres vivants, sans un mouvement, sans une plainte, attendant la mort avec une résignation sublime. D'autres, pris d'un délire, ou d'une folie furieuse, sortaient tout à coup à demi-nus et parcouraient la montagne en poussant des cris horribles.

De ceux-là, quelques-uns souvent ne revenaient pas. Ils tombaient inanimés dans un coin des rochers où ils mouraient solitairement, sans avoir la conscience de leur fin, avec la désolation de la nature autour d'eux et au-dessus de leur tête, le ruissellement du soleil d'été, dans l'infini d'un soleil admirablement pur. Dans ces accès de délire, deux ou trois, machinalement, poussés par l'instinct, essayèrent de rentrer chez eux, à Farney. Comme leurs cabanes étaient fermées, ils brisèrent les portes et tombèrent sur leur lit où les retint jusqu'à l'aurore un sommeil maladif, entrecoupé de réveils brusques. Mais le matin, Byrne, en faisant une tournée, les vit. Des dragons les arrêtèrent, leur lièrent les mains et le jour même on les conduisait à la prison de Tipperary, où l'un d'eux mourut.

Le soir, quand Byrne rentra chez lui, où l'attendait

sa femme en préparant le souper, il trouva, appuyé contre le mur extérieur de sa maisonnette, un bâton en haut duquel un écriteau portait la signature fatale : un cercueil et les deux os en croix.

Il pâlit, et entrant chez lui brusquement, alla s'asseoir sur une chaise, anéanti, privé de forces.

— Ah! mon Dieu, dit-il, les coquins en veulent à ma peau... je suis perdu...

Sa femme, une grosse personne toute ronde, au regard étonné, haute en couleurs, et qui avait dans le village la réputation de tenir tête aisément, un verre de wiskey à la main, à deux buveurs émérites, sa femme, l'imposante madame Jenny Byrne, se précipita vers lui :

— Qu'avez-vous donc, saints du ciel, monsieur Byrne, je vous en prie, qu'avez-vous?

Mais lui, répondant à sa pensée :

— Oui, je suis perdu, comme si toutes ces expulsions, c'était moi qui les avais commandées...

— Monsieur Byrne, expliquez-vous!

— Comme si je n'étais pas le plus humble et le plus doux des exécuteurs de la loi.

— Mais oui, monsieur Byrne, le monde vous connaît... il n'y a pas, de Limerick à Kilkenny, un huissier qui vous vaille.

— Ah! si c'était vrai, ma bonne Jenny...

— Cela est vrai, monsieur Byrne...

Byrne, désolé, haussa les épaules.

— Pour vous assurer du contraire, madame Byrne, vous n'avez qu'à mettre le nez dehors...

Madame Byrne regarda un instant son mari sans répondre, comme si elle l'eût cru devenu fou; puis elle obéit à l'injonction, sortit et brusquement rentra, blanche comme sa collerette.

— Eh bien, madame Byrne, avez-vous vu?

— Ah! les misérables! les lâches! les assassins !...

Mais il faut les dénoncer à la justice... il faut que les dragons viennent s'installer ici, dans notre maison, n'en sortent plus, veillent sur vous nuit et jour et répondent de votre personne jusqu'à ce que la justice se soit emparée de ceux qui en veulent à votre vie...

— Les dragons ne viendront pas. Ils ont bien assez de défendre le château qu'on peut brûler...

— Mais ils vont faire de vous ce qu'ils ont fait de ce malheureux Warner... Ils vous brûleront vif et moi aussi, sans aucun doute...

— Tranquillisez-vous, madame Byrne, les Enfants d'Acier n'ont signé que ma mort... ils ne s'occuperont point de vous...

— Vous en êtes sûr, monsieur Byrne?

— Absolument.

— Ah! dit-elle, avec un soupir de soulagement, à demi-consolée, ne songeant plus à son mari.

Et pour calmer l'émotion qui l'avait prise à la gorge, desséchant ses lèvres, elle se versa et but d'un trait un plein verre de wiskey.

La tête dans les mains, Byrne ne bougeait plus.

Il murmurait seulement :

— Comment faire? comment faire?

La grosse Jenny lui donna un coup de poing sur l'épaule et se mit à rire de toutes ses forces.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne, et qu'est-ce qui produit votre gaieté, quand vous me voyez au désespoir?

— Monsieur Byrne, est-ce que vous croyez vraiment, qu'ils en veulent à votre vie?

— Oui.

— Et c'est leur cercueil et leurs os en croix qui vous font tant de peur, monsieur Byrne?

— Quand ils ont envoyé leur signature à un ennemi, c'est un homme mort. Et bien heureux encore ceux qu'ils préviennent. Au moins ceux-là peuvent prendre des précautions. Warner, lui, a été surpris.

— Moi, je ne partage pas votre avis, monsieur Byrne.

— Et que pensez-vous?

— C'est une menace pour vous empêcher de les poursuivre, si d'autres expulsions sont ordonnées, mais ce n'est pas une condamnation. Si vous vous tenez tranquille, désormais, vous n'aurez rien à craindre.

— Que Dieu vous entende, ma bonne Jenny, mais si le comte veut d'autres expulsions, je serai bien contraint d'obéir... Si les fermiers reviennent pour occuper leurs cabanes, malgré la loi, je serai forcé de les expulser de nouveau et de les faire conduire, comme ceux de ce matin, à la prison de Tipperary. Et ils reviendront, je les connais. Vous le voyez donc, madame Byrne, je suis un homme perdu..., ils me brûleront vif, comme Warner, cette nuit peut-être... tout à l'heure... quand je serai au lit... Je suis sûr qu'ils rôdent autour de la maison...

Alors la grosse Jenny prodigua des consolations à M. Byrne et celui-ci finit par se rassurer.

— Oui, dit-il à la fin, c'est une menace. Peut-être bien que si je laisse tranquille toute cette bande des Enfants d'Acier, je mourrai de vieillesse. Mais ma place d'huissier est mon gagne-pain. Si je refuse d'obéir au comte, je serai obligé de donner ma démission et c'est la misère. Ce ne sont pas les Enfants d'Acier qui me nourriront, ma bonne Jenny.....

Cette nuit-là pourtant, malgré bien des cauchemars, il ne fut pas inquiété. Après s'être réveillé vingt fois en sursaut, il s'endormit de fatigue et se réveilla le lendemain dans son lit, auprès de madame Byrne qui ronflait.

— Jenny a raison, réfléchit-il, ça doit être une menace... Ils en auraient fini tout de suite avec moi, s'ils en avaient voulu à ma vie...

Et il s'en alla au château, prendre les ordres du comte Donesdale.

Un des plus malheureux parmi les expulsés, c'était le vieux Kerry. S'il n'avait pas eu ses petits fils à nourrir, il eût accepté cette suprême infortune avec résignation, mais la vue des enfants criant la faim, dont les joues se creusaient, dont la fièvre rougissait les yeux, le mettait hors de lui. Comme il n'avait pas d'autres ressources que la mendicité, il vécut d'aumônes pendant les premiers jours, puis, dans un accès de désespoir, prêt à subir toutes les cruautés de Donesdale, il quitta le Galtée et péniblement, appuyé sur son bâton, reprit le chemin du village.

Sa cabane était bien misérable, mais il se sentait mourir et il aimait mieux finir ses jours dans cette misère au milieu de laquelle il avait vécu, que de trépasser dans le désert de la montagne, sous la pluie et le vent des tempêtes: il ne confia rien de son projet à ses amis ; en le voyant partir on crut qu'ainsi qu'il faisait tous les matins, il allait mendier aux environs. Mais non, le pauvre vieux ne pensait pas à manger. La solitude lui pesait. Il lui fallait le village où il avait grandi, la cabane misérable où il était né, où ses enfants avaient été élevés. Il lui fallait ces vieux meubles qu'il connaissait et ces murailles nues qui l'avaient abrité depuis son enfance. Il lui fallait sa maison enfin, qu'il voulait reconquérir au prix de sa liberté, au prix même de sa vie.

Il entra au village à la nuit tombante ; personne dans les champs aux alentours ou dans les rues. Chacun pressentait les drames funèbres auxquels on allait assister ; les paysans, que le début des hostilités rendait prudents, se renfermaient chez eux, prêts à sortir au premier appel, mais usant de toutes les précautions pour ne donner aucune prise aux soupçons de la justice.

Sa cabane était close comme toutes celles des expulsés, mais comme Byrne ne craignait pas un

retour offensif du vieux, il ne l'avait pas fait garder, de telle sorte qu'il ne fut pas difficile à Kerry d'entrer. Un morceau de fer fit jouer la serrure et la porte s'entr'ouvrit. Il pénétra. Rien n'était changé. Les chaises en bois, l'armoire à demi pourrie et la table se trouvaient à leur place. La cabane était divisée en deux par une grosse corde derrière laquelle, au temps de son aisance, Kerry avait rangé ses porcs, ses bœufs et ses vaches. Depuis longtemps, derrière la corde, la place était vide. Il se coucha et dormit d'une traite jusqu'au lendemain.

Comme la porte était restée entrebâillée, Byrne s'aperçut vite le matin que Kerry était revenu. Il surprit le vieillard dormant toujours et rudement le réveilla.

— Kerry, il faut partir...

Le vieux ouvrit les yeux, ne comprit pas tout d'abord, puis finit par se remettre.

— Non, dit-il, non, je resterai.

— Il faut partir, tout de suite. et promettre de ne plus forcer les portes comme vous venez de le faire... autrement il y va de la prison...

— Je veux rester... Je mourrais dans la montagne si j'y retournais... Ayez pitié de moi, monsieur Byrne.... Est-ce que cela rendra Sa Seigneurie plus riche de me contraindre à mourir de faim? Réfléchissez un peu, monsieur Byrne. Est-ce que Sa Seigneurie peut y gagner quelque chose?

— Ça ne me regarde pas, Kerry, il faut partir...

— Non, tuez-moi... mais je ne m'en irai pas...

— On ne vous tuera pas, mais vous partirez!

— Non!

— Une dernière fois, je vous l'ordonne.

— J'aime mieux mourir, je vous l'ai dit.

Byrne haussa les épaules et se retira. Une heure ou deux après, il revenait avec un détachement de dragons. Il s'était entouré de ce luxe de précautions parce

qu'il n'espérait pas vaincre l'entêtement de Kerry et qu'il prévoyait que la force serait nécessaire pour l'expulser. Or, des gens du village pouvaient prendre fait et cause pour le vieux et il fallait prévoir une collision possible. Avec les dragons autour de lui, Byrne ne craignait plus cette collision.

Quand ils approchèrent de la cabane, Kerry était toujours couché. Le bruit des chevaux lui donna l'éveil. Il se leva, reconnut les dragons, ferma la porte contre laquelle il adossa, de l'intérieur, tout ce qu'il avait de meubles dans la cabane. Puis il attendit, décidé à se faire tuer, mais à ne plus se laisser chasser.

Byrne fit quelques sommations amicales :

— Kerry, mon brave, vous gâtez vos affaires, en résistant. Vous avez beau être le plus vieux du village, vous devez obéissance à la loi, comme les autres. Ouvrez-nous votre porte et allez vous-en au plus vite. Si vous partez, je vous promets de ne pas dresser procès-verbal... et vous ne serez pas inquiété... Autrement — et dépêchez-vous, car ma patience commence à être fatiguée — je serai forcé de vous arrêter et de vous remettre entre les mains des juges de Tipperary.

— Ma cabane m'appartient, mon champ est à moi, répondit le vieillard... Personne au monde n'a le droit de m'en déposséder.

— Allons, dit Byrne aux dragons, c'est un vieil entêté, nous ne lui ferons jamais entendre raison... descendez de cheval et enfoncez la porte !

Les dragons obéirent.

Deux coups d'épaule firent voler la porte en éclats et dégringoler les meubles disloqués que Kerry avait entassés derrière. Mais devant l'entrée béante, le vieux se tenait, un pistolet à la main.

— Je tuerai le premier qui franchira le seuil, dit-il.

Et la colère et le désespoir faisaient trembler sa voix.

Les dragons armèrent leurs carabines et le mirent en joue. Kerry ne recula pas et machinalement avec l'obstination entêtée d'un être qui n'avait plus la conscience de ce qu'il faisait, il répéta :

— Je tuerai le premier, oui, je tuerai le premier.

Et son bras, tendu de toute sa longueur, dirigeait toujours le pistolet vers les dragons.

— Prenez garde, vieux Kerry, disait Byrne en se mettant à l'abri derrière un cheval, prenez garde, vous serez pendu !

— Jetez votre pistolet ! commanda un dragon.

— Non !

— Jetez votre pistolet, ou je fais feu !

— Eh ! tuez-moi, ma mort sera vengée.

Une détonation retentit et le vieillard, tournant deux fois sur lui-même, et sans pousser un cri, sans un soupir, s'abattit en avant, la poitrine trouée et ne remua plus.

Byrne était devenu tout pâle.

— Ça va mal, ça va mal ! mumura-t-il...

— C'est lui qui l'a voulu... Que Dieu ait son âme ! dit le dragon qui avait tiré.

Le coup de fusil avait fait sortir les paysans des cabanes environnantes, mais ils étaient rentrés précipitamment, en comprenant le drame qui venait de se passer. Autour des soldats, tout était désert.

Byrne pénétra dans la hutte de Kerry.

— Mettez ce cadavre sur le lit ! dit-il aux dragons, je viendrai demain fermer la porte quand l'enterrement sera terminé.

Les soldats obéirent et enlevèrent le corps. Dans ce mouvement, le pistolet s'échappa des mains du vieux et tomba sur le sol, Byrne le ramassa, et tout à coup il eut une exclamation de colère.

— Malheur ! malheur ! dit-il en se pressant la tête

entre les deux mains, c'est avec cela qu'il nous menaçait !...

C'était un vieux pistolet rouillé qui n'avait plus de batterie... Le pauvre Kerry n'avait pas eu d'autre arme sous la main.

— Force doit rester à la loi ! firent les dragons, honteux et mécontents.

Ils se remirent en selle et s'éloignèrent, laissant Byrne à son épouvante.

Et l'huissier répétait :

— Ça va mal ! cette mort retombera sur moi.

Il rentra chez lui, ne sortit plus de la journée et se barricada de son mieux quand vint le soir. Cette fois, Jenny, à laquelle le wiskey donnait du courage, perdait ses peines à le rassurer. Lorsque le soleil se coucha, en voyant se rapprocher l'heure terrible où les Enfants d'Acier s'érigent en justiciers et en vengeurs, il se sentit pris de tremblements nerveux, ses jambes chancelaient, ses genoux se dérobaient, ses dents claquaient.

— Ils ne viendront pas, vous dis-je, monsieur Byrne, insinuait la grosse femme. Ce n'est pas à vous qu'ils en veulent, c'est au comte... ils savent bien que ce n'est pas vous qui leur faites du mal, mais le comte !

— Warner non plus n'était pas l'ennemi des fermiers... et ils l'ont brûlé vivant... Vous savez bien qu'ils ont mis des affiches sur toutes les églises du domaine pour que personne n'ignorât qu'ils déclaraient la guerre aux landlords, qui donnaient les ordres, et aux agents qui les exécutaient... Allez, madame Byrne, je suis condamné par eux... Ça ne fait pas de doute... je suis un homme mort... Demain, madame Byrne, aussi sûr que je vous parle... aussi sûr que vous voici en train de vous verser un verre de wiskey, je ne verrai pas la lumière du soleil...

Et l'huissier se remit à trembler.

La nuit était tout à fait venue. Il s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors avec frayeur.

Dans le lointain, on distinguait une file de lanternes se mouvant lentement dans la direction du lac, vers l'endroit où était le cimetière.

— C'est le vieux Kerry qu'ils enterrent ! murmura Byrne avec un frisson par tout le corps.

Et il s'éloigna de la fenêtre.

— J'ai froid, madame Byrne, fit-il de nouveau après un silence. Les soirées commencent à devenir fraîches... allumez du feu...

— Oui, monsieur Byrne, tout de suite.

Elle vida quelques gouttes de sa liqueur favorite qui restaient au fond d'un verre, puis fit flamber un fagot de bois sec, dans la cheminée. Byrne tendit les deux mains à la flamme et se réchauffa.

Madame Byrne s'était assise auprès de lui, et comme sans doute le désespoir où elle le voyait lui desséchait singulièrement le gosier, elle allongea le bras vers la bouteille de wiskey, sur la table. Mais l'huissier l'arrêta.

— Vous avez assez bu, dit-il... Tout à l'heure vous allez perdre la tête et ne pourrez plus rester debout... Laissez la bouteille, madame Byrne, je vous l'ordonne.

Elle le regarda, interdite. Il n'avait pas l'habitude de s'opposer à ces douces occupations. Souvent même il lui tenait tête et ils oubliaient ainsi l'isolement où les laissaient les fermiers du village, par lesquels ils se se savaient détestés.

— J'ai besoin de vous, dit Byrne.

— Et pourquoi, monsieur Byrne, avez-vous besoin de moi? demanda la grosse femme.

— Avez-vous du courage, madame Byrne?

— Autant que vous, monsieur Byrne.

— Etes-vous disposée à faire tout ce qui dépendra de vous pour me sauver?

— Tout ce qui dépendra de moi, je le jure.

— Vous êtes une bonne et digne femme. J'ai bien fait de compter sur vous.

— Seulement voulez-vous m'expliquer en quoi je puis vous être utile?

— Tout de suite. Pendant que la nuit n'est pas très avancée, vous allez sortir...

— Vous laisser seul?

— Oui, les Enfants d'Acier ne se hasardent guère avant minuit à exécuter leurs sinistres jugements. J'ai donc encore devant moi deux ou trois heures de tranquillité. Il faut que vous en profitiez pour aller jusqu'au château. Vous demanderez à parler au lieutenant des dragons. Vous lui conterez dans quelle peine je suis et quels dangers me menacent. Vous lui ferez comprendre que quelques-uns de ses soldats rôdant autour de ma maison, cette nuit, éloigneraient les assassins et les incendiaires et me sauveraient la vie. Il ne refusera pas de les envoyer. Ce ne serait pas d'un chrétien et il est là pour me défendre, moi qui représente la loi, comme pour défendre le château. Je suis donc sûr qu'il dépêchera des hommes pour me protéger. Allez, ma bonne Jenny et revenez vite. S'ils attaquent ma maison avant que vous soyez de retour, je leur tiendrai tête. J'ai deux fusils, de la poudre et des balles. Je réussirai sans doute à en tuer quelques-uns; cela fera réfléchir les autres.

— Je cours au château, dit-elle.

Elle jeta un châle sur sa tête et sur ses épaules et, pendant que l'huissier enlevait les barricades de la porte pour lui permettre de sortir, elle se versa, à la dérobée, un verre de wiskey qu'elle avala prestement.

— Ça donne de la chaleur! dit-elle.

Et ainsi réconfortée, elle embrassa M. Byrne, hésita un moment sur le seuil, quand elle se trouva en pleine

obscurité, puis, avec un grand élan de courage, s'engagea d'un pas ferme sur le chemin qui conduit à Donesdale, pendant que son mari refermait sur elle la porte et s'occupait de la barrer solidement.

Quand la grosse Jenny eut marché un quart d'heure, elle se sentit prise d'un étourdissement. Elle avait une lourdeur dans la tête; ses yeux ne distinguaient plus rien en face d'elle et, chose bizarre, les arbres, les haies, les broussailles se mettaient à tourner, à danser, à monter, à descendre, comme si tout cela eût été agité soudain par un coup de baguette féerique.

Une sueur lui mouillait le front.

— C'est la peur, dit-elle, s'arrêtant pour reprendre haleine... c'est la peur d'arriver trop tard au château, qui me coupe bras et jambes...

Ce n'était pas la peur, c'était le wiskey. Les épouvantes de son mari lui avaient creusé l'estomac plus que de coutume, et la bonne madame Byrne avait bu outre mesure.

D'instinct, pourtant, elle comprenait encore la gravité de la mission que l'huissier lui avait confiée. Elle titubait sur ses jambes et, dans le sentier étroit, décrivait des zig-zags; mais elle marchait, elle marchait toujours, se parlant à elle-même et répétant tout haut :

— Il faut que j'arrive au château... avant minuit... Il faut que les dragons reviennent avec moi et soient à la maison... avant minuit... Autrement, je ne retrouverai plus... ni mon mari... ni la maison...

Et elle allait, de son mieux.

A la fin, elle fut obligée de s'arrêter. Elle s'appuya contre un arbre et respira un peu.

— Jamais je n'ai eu si peur, dit-elle en s'essuyant les joues, les yeux et le front.

La bonne dame se trompait. Elle voulait dire : « Jamais je n'ai trouvé le wiskey meilleur... jamais je n'en ai tant bu ».

Elle fit encore quelques pas. L'air frais de la nuit et le petit vent qui s'était levé, passant comme un frisson sur la cime des arbres, au lieu de la remettre et de lui donner de l'assurance, semblaient, au contraire, l'affaiblir davantage. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. L'idée de son mari et du danger qu'il courait devenait de plus en plus vague et était remplacée par un besoin de se reposer, par un désir de s'asseoir.

Elle résista avec un effort suprême, puis vaincue, se laissa tomber sur le bord de la route.

— Je vais rester là une minute, pas plus; après tout, j'ai le temps... Dans une demi-heure je serai au château, et les dragons avec leurs chevaux, pour secourir mon mari, feront le chemin plus vite que moi... Et puis, après m'être reposée, quand cet étourdissement sera passé, je n'en marcherai que mieux.

Mais elle ne fut pas plus tôt assise qu'une pesanteur l'abattait. Malgré elle, ses yeux se fermaient, son corps chancelait à droite et à gauche; ses mains s'appuyaient dans l'herbe; elle sentait le sommeil qui l'envahissait peu à peu et elle luttait toujours, ouvrant les yeux, regardant autour d'elle pour se réveiller, riant sans motif pour fouetter son esprit, essayant de reporter sa pensée sur Byrne qui anxieusement l'attendait.

Mais tout cela fut vain.

Elle poussa un profond soupir, — en même temps, ses deux bras qui la soutenaient se détendirent comme si on les eût brisés tous les deux à la fois, et elle s'affaissa lourdement.

— Je vais dormir un quart d'heure, bégaya-t-elle dans une dernière lueur d'intelligence... un quart d'heure, pas plus... cela me fera du bien.

Une seconde après, madame Byrne ronflait.

Que devenait l'huissier, pendant ce temps-là?

Après s'être mis en garde contre toute surprise, il s'était assis de nouveau auprès du grand feu qui flambait et, pour se donner du courage, il avait imité sa femme et vidé la bouteille de wiskey, à portée de sa main.

De temps à autre, il se rapprochait de la fenêtre en se dérobant du mieux qu'il pouvait et jetait un coup d'œil aux environs. Il avait éteint la chandelle afin de ne pas être vu du dehors, et comme la flamme du foyer était trop vive, il entassa des cendres par dessus. L'obscurité fut dès lors complète autour de lui. Il avait ses deux fusils tout chargés, prêt à s'en servir à la moindre alerte.

Une heure, puis deux heures se passèrent ainsi.

Minuit approchait et Byrne comptait les minutes.

— Ma femme doit être arrivée, se disait-il en suivant de l'œil les aiguilles sur l'horloge à fleurs plantée dans une boîte en chêne au fond de la pièce... Elle doit avoir vu les dragons qui campent au château... Il lui a fallu une heure et demie pour aller à Donesdale, un quart d'heure pour s'entendre avec l'officier; il faut une demi-heure à des cavaliers pour être ici. Cela fait deux heures un quart. Madame Byrne m'a quitté à neuf heures. Il est maintenant onze heures et demie. Evidemment, les dragons sont en route, ils approchent. Ils savent qu'avant minuit le danger n'est pas grand, et ils ne se pressent pas... Ou bien madame Byrne aura-t-elle marché moins vite que d'habitude... Cela explique le quart d'heure de retard... Il n'y a pas de temps perdu...

C'est ainsi que M. Byrne cherchait à se rassurer. Mais il prêtait l'oreille avec attention et le moindre bruit le faisait tressaillir, d'espérance ou d'épouvante, car le moindre bruit représentait pour lui soit l'arrivée des dragons, ses sauveurs, soit l'approche des Enfants d'Acier, ses ennemis.

Minuit sonna et Byrne se leva brusquement.

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ma femme? se demanda-t-il... ou bien est-ce que les dragons auraient refusé de la suivre?

Il ne se sentait plus en sûreté au rez-de-chaussée et grimpa au premier par une échelle. De la lucarne, qu'il entr'ouvrit doucement, il inspecta la campagne. Rien de suspect n'apparaissait. Sur trois cimes du Galtée, trois feux mouraient. L'huissier les aperçut, mais il ne connaissait pas le signal des Enfants d'Acier. Il attribua ces feux aux expulsés qu'il savait réfugiés dans la montagne et ne s'en inquiéta point.

La brise fraîche du soir qui avait causé le malheur de madame Byrne en faisant tournoyer son cerveau, s'était changée en un vent violent qui pénétrait dans la maison de l'huissier par toutes les disjointures et l'emplissait de sifflements lugubres.

Tout à coup, Byrne eut un gémissement :

— Ah! les voici... je les ai vus... ils accourent... madame Byrne, à moi! à moi, madame Byrne!...

Des ombres vagues, indéfinies, semblaient voler dans les profondeurs de la nuit, se rapprochant ou fuyant. Une d'entre elles vint si près que Byrne l'eût pu reconnaître s'il y avait eu de la lune. Elle resta quelques secondes en face de la porte, fit le tour de la maison, puis disparut.

Byrne, tremblant, glacé, plus mort que vif, arma pourtant ses deux fusils.

Quelques minutes se passèrent. Les ombres s'étaient éloignées. Tout rentrait dans le calme.

— Peut-être ai-je mal vu! se dit l'huissier avec une espérance dernière.

Et il essayait de percer les ténèbres, et il penchait la tête pour tâcher d'entendre le bruit des dragons

arrivant à fond de train sur la route, et quand le vent se taisait, il prenait pour le roulement des sabots des chevaux, les mugissements de la rafale qui se mourait, à l'horizon, dans la forêt lointaine.

Bientôt il lui fut impossible de douter.

Les ombres étaient revenues, en plus grand nombre, et on eût dit, tant elles étaient pressées les unes contre les autres, qu'elles rendaient plus noire encore et plus impénétrable l'obscurité de la nuit. Insensiblement, elles se rapprochaient. Byrne traversa le grenier, poussa le contrevent qui fermait la lucarne, derrière la maison, afin de sauter par là et de fuir dans la campagne. Mais les ombres mystérieuses faisaient autour de lui un cercle immense qui se resserrait de seconde en seconde.

Il se mit à genoux, anéanti, et joignit les mains.

— Ma dernière heure est venue... dit-il, mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés... Et vous, madame Byrne, que faites-vous? Pourquoi n'accourez-vous pas au secours de votre mari?

A quelques pas de la maison, les fantômes noirs s'étaient arrêtés. Quelques-uns se détachèrent du cercle et vinrent jeter des fagots de bois sec sous les murs, puis se retirèrent. Une lumière brilla, une torche s'alluma, et un paysan, couvert d'un carrick, le visage masqué, mit le feu aux broussailles qui flambèrent à l'instant comme un feu de paille.

— Ils veulent me brûler comme l'agent Warner, hurla Byrne... non, j'aime mieux qu'ils me tuent... à moi! à moi! les dragons!!...

Il allongea son fusil par la lucarne et le déchargea sur celui des Enfants d'Acier qui avait allumé l'incendie.

Un ricanement répondit à la détonation.

Byrne, dont les mains tremblaient, avait mal visé. Il rechargea le fusil, prit l'autre tout armé et affolé

d'épouvante et de rage, avec des cris inarticulés, il se précipita au milieu des flammes.

Il se mit à courir autour de la maison, brandissant les armes au-dessus de sa tête comme si brusquement il eût été atteint de folie. Il cherchait une issue et n'en trouvait pas. La sombre barrière de fantômes restait immobile. Derrière lui, les flammes s'élevaient peu à peu en pétillant et le vent projetait les étincelles crépitantes comme un feu d'artifice. Alors la campagne fut illuminée de reflets fantastiques, et Byrne, s'il en avait eu la présence d'esprit, aurait pu compter un à un ses ennemis. Les lueurs rouges de l'incendie les éclairaient vivement et les mettaient en pleine lumière. Ils ne s'en effrayaient point, car ils étaient tous masqués et méconnaissables. Soudain il parut à Byrne que le cercle s'était resserré; il recula; il ne se trompait pas; les Enfants d'Acier allaient l'atteindre et le jeter dans les flammes. Il eut un cri qui sortit étranglé de sa gorge.

— Les dragons! les dragons! Madame Byrne! à moi! au secours!...

Au hasard, dans la masse qui s'ébranlait, il déchargea un fusil; la balle passa en sifflant au-dessus des têtes sans blesser personne.

Il se roula sur le sol, avec des hurlements furieux.

Deux ou trois hommes s'approchèrent, lui nouèrent un foulard sur la bouche et l'enlevèrent.

Chose bizarre, il se tut et se laissa emporter, à demi évanoui, tant son épouvante était grande.

Il se sentit balancé un instant, devina qu'on allait le jeter au milieu des flammes et ne fit pas un mouvement.

Mais tout à coup, on le laissa retomber sur le sol. Une voix grave venait de dire :

— Qu'il soit pendu chez le vieux Kerry!

Les paroles passèrent de bouche en bouche et un

murmure s'éleva, qui se confondit avec le crépitement de l'incendie et le sifflement du vent.

— Oui, pendons-le dans la cabane de Kerry !

Silencieusement, la foule abandonna la maison en flammes et s'écoula par les rues du village, se dirigeant vers la hutte où le matin Kerry avait été tué par les dragons en essayant de leur faire peur.

Une torche fut plantée dans les mains de Byrne qui, demi-mort, ne songeait même plus à s'enfuir. Les Enfants d'Acier l'entouraient, prêts à se jeter sur lui au moindre geste. Crier était impossible ; le foulard, cruellement serré autour de sa bouche, l'empêchait presque de respirer. Tout espoir était bien perdu. Il n'avait plus la conscience de son être et marchait machinalement, poussé, quand il s'arrêtait, par des coups de shillelag sur les épaules et sur les reins.

A la cabane, on lui enleva la torche, on lui ôta le bâillon, mais on lui lia les mains derrière le dos, pour l'empêcher de se débattre.

Et la même voix grave, qui avait ordonné qu'on le pendît, s'éleva de nouveau :

— Byrne, vous pouvez faire votre dernière prière, et demander pardon à Dieu des fautes que vous avez commises.

— Vous n'avez pas le droit de vous faire justice vous-mêmes ; vous êtes des assassins, des misérables, des lâches......

— Vous allez mourir, Byrne, priez Dieu !...

— Je n'ai rien fait, rien ; je ne suis que l'exécuteur de la loi ; je ne suis qu'un instrument entre ses mains ; mon crime est d'avoir obéi aux ordres qu'on m'a donnés ; mais c'est à celui qui a donné ces ordres qu'il faut vous en prendre ; c'est au comte Donesdale... moi je suis innocent, vous le savez bien...

— Donesdale sera puni, à son heure !

— Laissez-moi vivre, mes bons garçons, laissez-moi vivre, vous, mon brave ami, qui me parlez et qui avez l'air d'être le chef de tous ces compagnons ; à votre voix, il me semble que je vous ai reconnu... ou je me trompe fort, ou vous êtes l'honnête Joe Mac Doll... Vous ne dites ni oui ni non... mais je suis sûr d'avoir deviné juste... hé, Joe Mac Doll, je ne vous ai jamais fait de mal, nous avons toujours été bons amis... Si vous aviez payé régulièrement le comte... jamais, non, jamais je ne me serais mêlé de vos affaires... Ayez pitié de moi, Joe Mac Doll, ce que vous vous préparez à faire là, c'est un crime... si l'on vous découvre, vous serez, vous et ces bons garçons qui vous suivent, condamnés à mort... Réfléchissez... Laissez-moi partir... je vous promets le secret... je quitterai le pays... mais auparavant je vous donnerai les souverains d'or qui vous manquent pour acquitter votre dette envers le comte Donesdale... Voyons, c'est dit, vous me faites grâce?... Pendez le comte... C'est votre maître... c'est lui qui profite de vos peines... C'est de lui que vient tout le mal... pendez-le, je tiendrai la corde... mais ne me faites pas de mal...

— Pouvez-vous rendre la vie au vieux Kerry?

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Pouvez-vous rendre la vie à Philip et à Catherine Traynor que vous avez jetés sur les rocs nus de la montagne, par la tempête?

— Ce n'est pas moi qui les ai tués... c'est le comte, en m'ordonnant de les chasser hors de chez eux...

Mac Doll — car Byrne ne s'était pas trompé — fit un signe à deux hommes. Ceux-ci se jetèrent sur l'huissier, le renversèrent et pendant que l'un d'eux le tenait immobile sous son genou, son poing fermé sur la bouche du misérable, l'autre lui passait une corde autour du cou. La corde allait rejoindre un anneau fixé à une poutrelle, en haut de la cabane.

Byrne, comprenant que tout était fini et que cette fois il n'y avait plus d'espoir, comprenant que quelques secondes à peine le séparaient de la mort, se mit à pousser des cris perçants, et à se débattre contre ceux qui le tenaient.

Du dehors, un murmure s'éleva soudain :

— Les dragons, les dragons !

Il y eut un moment de silence solennel ; tous ceux qui étaient là écoutaient et l'on entendait en effet dans le lointain, mais se rapprochant de plus en plus, le galop des chevaux lancés ventre à terre.

Byrne eut une joie suprême.

— A moi ! cria-t-il de toutes ses forces, à moi ! Au meurtre ! Madame Byrne !... les dragons ! à moi !...

— Allez ! dit Mac Doll, qu'on en finisse !

Deux hommes tirèrent sur la corde, enlevant de terre Byrne qui laissa échapper un cri rauque. L'extrémité fut enroulée autour du pied d'une table scellée dans le mur et l'huissier, secoué par les dernières convulsions, demeura suspendu dans l'espace.

De nouveau, ceux qui étaient là prêtèrent l'oreille.

Le bruit était très distinct maintenant et arrivait, apporté par le vent. Tout le détachement était là, une cinquantaine de cavaliers à peu près. Ils se dirigeaient vers la maison de l'huissier. Les flammes avaient été vues du château ; on avait deviné une exécution des Enfants d'Acier. En chemin, sur le bord de la route, les soldats rencontrèrent madame Byrne, paisiblement endormie, la tête sur un tas de pierres. Un des dragons descendit de cheval et la releva. En se sentant rudement secouée, la grosse femme se réveilla. Elle eut de la peine à comprendre ce qui s'était passé et comment elle se trouvait là. Mais si la tête était lourde encore, l'ivresse avait disparu, grâce au sommeil. Elle finit par se rappeler.

— M. Byrne, ah! mon Dieu, M. Byrne, dit-elle... qu'est-ce qu'il est devenu?

Le soldat la hissa sur son cheval et monta devant elle. Elle se laissait faire, répétant seulement :

— Ils ont mis le feu à la maison, ils ont brûlé tout vif mon mari... il est mort... il est trop tard... C'est ma faute...

— En route, commanda l'officier.

Quand ils arrivèrent, la maison s'écroulait. Il ne restait plus qu'un amas de décombres desquels se dégageait une chaleur suffocante. Essayer de porter secours à l'huissier était inutile. S'il avait été surpris, s'il était enseveli sous les ruines flambantes de sa maison, il devait être mort depuis longtemps. Les soldats ne songèrent plus qu'à saisir les incendiaires, les assassins. Ils envahirent le village de tous les côtés à la fois pour couper la retraite à ceux qui n'auraient pas eu le temps de se cacher et de s'enfuir.

Mais Farney était désert et silencieux. On l'eût dit inhabité. C'est en vain que les dragons parcoururent les terres, ils ne rencontrèrent personne. Les Enfants d'Acier avaient disparu, s'évanouissant dans l'obscurité. A la fin, un des soldats remarqua que la porte d'une cabane était ouverte et la désigna à l'officier. Celui-ci fit arrêter sa troupe et descendit de cheval. Au moment où il allait entrer, un dragon qui avait assisté Byrne le matin même, celui-là qui avait tué Kerry, reconnut la cabane.

— Il n'y a personne, dit-il, le tenancier est mort aujourd'hui en nous faisant résistance. La maison est abandonnée.

L'officier entra pourtant, fit quelques pas dans la cabane et se heurta aux jambes de l'huissier. Il recula, appela un de ses hommes qui portait une torche. Celui-ci s'approcha, on vit alors Byrne pendu, la tête sur la poitrine, la bouche entr'ou-

verte, les yeux hors de l'orbite, le cou démesurément allongé.

— C'est l'huissier, dirent les soldats qui le connaissaient ; et ils cernèrent la maison pour empêcher les meurtriers de s'enfuir, si quelques-uns s'étaient cachés là. Mais la solitude était complète.

Un coup de sabre coupa la corde et Byrne fut descendu. Tous les soins furent inutiles. Il était mort.

Madame Byrne, qui avait accompagné les dragons dans leurs recherches, s'abattit sur le corps de son mari, prise d'une attaque de nerfs.

Attaché aux jambes de l'huissier, un écriteau indiquait d'où partait l'assassinat. Il était signé d'un cercueil avec deux os en croix.

Le meurtre de Byrne, comme le meurtre de Warner, n'était qu'un avertissement à l'adresse du château, car le second portait, comme le premier, cette inscription :

*Au comte Harry Donesdale.*

Le lendemain, des gens de justice de Tipperary et de Cashel, avertis pendant la nuit, accouraient en toute hâte. Ces deux assassinats et ces deux incendies, à deux ou trois jours d'intervalle, surexcitaient les esprits dans toute la contrée.

Une agitation se manifestait chez les fermiers des comtés voisins, de Cork, de Limerick et de Kilkenny, les plus inflammables de l'Irlande et qui ont toujours suivi en tous temps, le mouvement de révolte dont le signal partait de Tipperary. La justice anglaise aurait voulu frapper vite et faire des exemples. Quelques exécutions capitales, à bref délai, eussent produit une salutaire impression sur les esprits. Mais il fallait trouver des coupables et ceux-ci étaient inconnus. Les

recherches ne révélèrent aucun indice. Pas une parole imprudente ne fut prononcée. Pas un traître ne se trouva malgré les brillantes promesses que les agents firent colporter dans tout le pays.

Les expulsés, réfugiés dans la montagne, restèrent silencieux et impénétrables, comme les fermiers de la plaine. Il n'y eut pas même une arrestation. Mais la politesse obséquieuse des paysans, leur empressement, l'ironie de leurs paroles, leur air goguenard, tout indiquait chez eux la connaissance des auteurs du crime, la complicité peut-être, la ferme résolution de ne céder à aucune menace, à aucune prière, à aucune exhortation, et le sentiment de triomphe et d'orgueil que leur inspiraient la joie malsaine de la vengeance satisfaite et la certitude de l'impunité. Pour Byrne, comme pour l'agent Warner, l'enquête n'aboutit à aucun résultat. Et quand les gens de justice quittèrent Farney, des feux furent allumés sur les cimes de la montagne pour signaler à la contrée la nouvelle victoire des Enfants d'Acier.

## VII

La présence des dragons au château, leurs factionnaires à la grille et dans le jardin, la surveillance constante qu'ils exerçaient avaient rendu bien difficiles les rendez-vous de Robert Traynor avec Héléna. Dans les premiers jours, ils ne purent se voir, et la comtesse, livrée à elle seule, apprit avec angoisse le meurtre de l'agent Warner et de l'huissier. Malgré les promesses de Robert, elle le savait faible; elle n'ignorait plus combien était redoutable et inflexible la loi qui l'enchaînait aux Enfants d'Acier; elle

craignait qu'il n'eût pris une part quelconque dans ces assassinats, et, comme il lui avait avoué qu'il était un des chefs de l'association, elle était épouvantée à l'idée que peut-être les recherches des gens de justice aboutiraient à une accusation formulée contre lui.

On devine dès lors quelle fut son inquiétude, quel fut son désespoir lorsque, après le meurtre de Warner, sur les indications du comte Donesdale, Traynor fut arrêté. Elle ne respira que lorsqu'on rendit son amant à la liberté. Elle avait vu les dragons l'amener au château, les mains liées étroitement, l'enfermer dans une cave, et, cachée derrière une de ses fenêtres, elle n'avait pas voulu faire le moindre signe d'amitié au jeune homme, dans la crainte de le perdre, en éveillant les soupçons et la haine de son mari. Elle eut la même prudence lorsqu'il traversa, libre cette fois, la grande cour du château.

Cependant, ils ne pouvaient rester plus longtemps sans se voir. Héléna devinait que Robert avait des choses graves à lui dire. Mais comment faire?

Deux fois, elle l'aperçut rôdant aux alentours de Donesdale, en se cachant dans le bois, derrière les arbres et les broussailles, et deux fois elle fut obligée de le laisser partir. Lorsqu'elle sortait maintenant, comme on pouvait craindre pour elle comme pour le comte la vengeance des révoltés, le lieutenant Richard Thornton la faisait accompagner, malgré ses protestations, par deux de ses hommes. Ils la suivaient à distance, ne la perdant jamais de vue, prêts à éloigner d'elle les dangers, mais l'empêchant ainsi de parler à Traynor. Un jour pourtant, où elle rencontra dans un sentier le paysan qui de loin l'avait vue et l'attendait, elle mit son cheval au pas et, se penchant comme pour arranger son amazone, elle lui dit :

— Attendez-moi, ce soir, derrière le mur du château, du côté dujardin.

— J'y serai, fit Robert.

Et, les dragons s'approchant de lui avec méfiance, il les salua poliment et s'éloigna.

A force de chercher une issue possible, la comtesse avait remarqué, derrière les espaliers dont les branches, symétriquement taillées, s'allongeaient en serpentant sur toute la largeur du mur de clôture, une petite porte disssimulée derrière les feuilles, depuis longtemps abandonnée.

Cette porte était à moitié pourrie, et il devait suffire d'une simple poussée pour en faire tomber la serrure.

Seulement, la porte ouverte, il fallait, pour passer, couper les branches d'espalier qui la masquaient; là était le danger, car les jardiniers, dans leurs tournées quotidiennes, ne manqueraient pas de découvrir le dégât et d'avertir le comte, qui ferait sans doute prendre toutes les mesures, pour que l'endroit fût surveillé. Après bien des hésitations, elle s'assura qu'elle pourrait sortir, en écartant les branches des fils de fer qui les retenaient à la muraille. En rentrant, il lui faudrait les rajuster, mais c'était chose facile.

Les dragons ne venaient pas de ce côté-là. Elle put sans péril, la nuit, gagner la porte, qu'elle se mit en devoir d'ouvrir. Heureusement des arbres, derrière elle, la dérobaient. Il y avait là une charmille épaisse, sous l'ombre de laquelle, pendant les lourdes chaleurs d'été, elle aimait travailler ou lire.

Elle était en sûreté.

Elle travaillait activement, toute tremblante malgré son énergie, déchirant ses mains aux branches rudes et aux clous autour desquels étaient enroulés les fils, mais ne se décourageant point.

Au bout d'un quart d'heure, la porte cédait. Elle se glissait furtivement dans la campagne, protégée par l'obscurité.

Robert, qui la guettait, arriva aussitôt auprès d'elle.

Ils s'étreignirent fiévreusement et, dans la première émotion, il ne leur fut pas possible de prononcer un mot.

A la fin, Héléna dit très bas :

— Jurez-moi que vous n'assistiez pas au meurtre de Warner et de l'huissier Byrne !

— Je ne le puis, fit Robert qui baissa la tête.

— Pourquoi ?

— J'étais à côté de Joe Mac-Doll.

— Mon Dieu, c'est horrible ! dit-elle avec épouvante en joignant les deux mains.

— Je suis heureux de vous voir, Héléna, parce que j'ai quelque chose à vous apprendre.

— Quoi donc ? Vous me faites peur...

— Le comte Donesdale a été condamné à mort par les Enfants d'Acier. Il le sait, nous l'avons prévenu.

— C'est odieux. Vous ne pouvez, vous, Robert, laisser ce crime s'accomplir. Vous seriez doublement coupable. Je hais mon mari de toute la force de mon amour pour vous ; mais je me croirais moi-même complice de cet assassinat si je ne cherchais à l'empêcher. Et vous aussi, Robert, parce que vous m'aimez, vous devez protéger cet homme. Il ne faut pas qu'un jour, s'il meurt, vous ayez son souvenir sur le cœur, lourd comme un remords. Promettez-moi de le défendre, d'écarter de lui les pièges qui lui seront tendus !...

— Ils l'ont condamné, il faut qu'il périsse.

— Robert, au nom de notre amour, écoutez-moi. Ce n'est pas un reste d'affection pour le comte qui me fait vous prier, mais je ne veux pas qu'il soit frappé, parce que son sang répandu rougirait vos mains, parce que sa mort vous éloignerait de moi éternellement. Vous avez de l'influence sur les Enfants d'Acier, vous êtes un de leurs chefs. Voyez-les, persuadez-les, montrez-leur combien ce crime est inutile.

— Je l'ai fait, ils ne m'ont pas cru.

— Une tentative nouvelle réussirait peut-être...

— Elle m'est désormais défendue, sous peine de passer pour un traître et pour un lâche, sous peine d'être condamné moi-même et exécuté...

— Pourquoi?

— C'est moi et Ned Grimes que le sort a désignés pour tuer le comte...

— Vous, Robert, vous! Ah! vous refuserez; autrement, ce serait trop horrible!...

— Si j'hésite, c'est la mort pour moi, je vous l'ai dit... Les Enfants d'Acier ne pardonnent jamais...

— Eh bien! fuyez, dérobez-vous à leur infernale puissance... j'aime mieux vous perdre que d'être forcée de vous haïr et d'avoir horreur de vous...

Robert Traynor ne répondit pas, et la comtesse respecta son silence, espérant qu'il se laisserait convaincre, et que la grandeur de son amour lui ferait oublier, et la loi redoutable des révoltés, et le serment d'obéir au prix de la vie.

— Héléna, dit Robert d'une voix grave, je ne tuerai pas votre mari, parce que je comprends comme vous combien ce crime serait atroce... Mais je vais trahir les miens... on aura le droit de me traiter comme un lâche... et j'ai le cœur déchiré, au souvenir de mon père et de ma mère, dont je laisserai la mort impunie... Pourtant, je vous le dis, je respecterai la vie du comte; mais ne me demandez rien de plus, Héléna, je ne vous l'accorderais pas... Puisque le comte est prévenu, il peut se défendre, c'est une guerre loyale qu'on lui déclare... Laissez Dieu être le seul juge entre l'oppresseur et les opprimés... laissez les destinées s'accomplir...

Elle secoua la tête.

— Non, Robert, cela ne suffit pas... Si vous voulez qu'aucun nuage ne vienne voiler notre amour, si vous

voulez que, plus tard, aucun remords ne se lève entre nous deux, il faut que non seulement vous ne preniez point part au crime, mais que, connaissant les projets des meurtriers, vous les empêchiez de réussir. Robert, ne me refusez pas!

— En un mot, Héléna, vous voulez qu'après avoir, Ned Grimes et moi, préparé des embûches, j'en avertisse le comte, notre ennemi.

— Oui, Robert, il le faut, c'est votre devoir.

— Mon devoir est d'obéir à nos lois secrètes, de tuer le comte pour le salut de l'Irlande.

— Vous déshonorez votre pays!

— Je le venge!

Héléna, accablée, se tut. A travers l'ombre, elle cherchait à lire dans les yeux de Robert Traynor, mais ne le pouvait.

Le jeune homme, attristé, détournait la tête.

Tout à coup, elle dit, lui tendant la main :

— Adieu, nous ne nous reverrons pas.

Machinalement, pris à l'improviste, il répondit :

— Adieu!

Et sa main serra celle de la comtesse. Mais quelle étreinte. On eût dit qu'ils ne se sépareraient point. Ce fut elle, la première, qui s'éloigna, sans le regarder, sans lui adresser une dernière prière. Robert sentit une douleur aiguë qui lui broyait le cœur, et des larmes, brusquement, lui vinrent aux yeux. Il était tout faible et ses bras s'étendirent comme pour chercher un appui.

Quand il la vit disparaître, il laissa échapper un grand cri désespéré :

— Héléna! Héléna!

Elle s'arrêta. Elle-même défaillait. Une fièvre lui brûlait les yeux, le front, la paume des mains. Il se précipitait vers elle et lui retenait la taille, dans ses deux bras tendus, avec un mouvement où il y avait autant de colère que de passion.

Et, d'une voix que l'émotion entrecoupait :

— Est-ce que vous pensez qu'il me serait possible de vivre sans vous? Est-ce que, maintenant, je ne vous appartiens pas? Est-ce que vous ne pouvez pas faire de moi ce qui vous semblera bon? Vous m'ordonneriez un crime, je vous obéirais... Vous me défendez d'aider au meurtre du comte, puis-je vous résister?

— Ainsi, vous consentez?

— Oui, je veillerai sur Donesdale et j'empêcherai Ned Grimes de l'assassiner...

— Sans vous compromettre?

— J'essaierai. Ned Grimes n'agira pas seul, au moins dans les premiers temps, mais de concert avec moi. Je serai donc instruit de ses tentatives. Je ne peux prévenir le comte directement, sans me livrer et sans livrer mes amis, mais je saurai, sans doute, déjouer les projets de Ned.

— Les connaissez-vous?

— Nous avions résolu de laisser passer quelques jours, entre le meurtre de Byrne et la première tentative contre le comte, pour rendre la confiance à ceux qui nous craignent. Nous devions attendre Donesdale à sa première sortie, cachés derrière une haie ou dans les broussailles du bois des Houx, et le tuer le soir.

La comtesse frissonnait et Robert, qui était tout près d'elle, surprit dans son regard comme une répulsion.

Alors, il dit humblement, presque avec crainte :

— J'ai promis de le sauver. Malgré ma haine et la fin misérable des vieux Traynor qui crie vengeance, je tiendrai parole... dût-il m'en coûter la vie!...

— Robert, dit-elle, avec une infinie tendresse, c'est la plus grande preuve que vous puissiez me donner de votre amour... je vous aime!

Elle se pressait contre lui, lui prenait les deux mains et appuyait sa tête sur la poitrine du robuste garçon.

Et Robert, vaincu, tremblant, dans une ivresse du cerveau, qui lui faisait oublier et Joe Mac Doll, et Philip, et Catherine Traynor, et ses serments, et les Enfants d'Acier, et leur vengeance, Robert appuya sur la chevelure de la jeune femme ses lèvres qu'une émotion desséchait.

Puis, comme si ce baiser lui eût mis du feu dans les veines, il recula, les deux mains à son front.

— Séparons-nous, dit la comtesse un peu troublée, nous serions en danger si nous restions ici plus longtemps.

Et pendant qu'Héléna regagnait le château, Robert se perdait dans l'obscurité.

Depuis qu'il se savait menacé par les Enfants d'Acier, le comte Harry Donesdale n'avait rien changé à son genre de vie. Il sortait comme par le passé, faisait de longues courses à cheval, dans les bois et dans les bruyères, revenait assez tard, dans la nuit, sans se préoccuper des avertissements, dont il avait pourtant bien compris le sens redoutable et la portée.

Lorsque le lieutenant Thornton l'avait engagé à user de plus de prudence, à s'entourer de plus de précautions, il avait répondu :

— Non, monsieur, je n'en ferai rien.

Le lieutenant insista.

— Mon colonel m'a envoyé à Donesdale, non seulement avec la mission de défendre votre château et d'empêcher tout désordre dans votre domaine, mais aussi pour protéger votre personne.

— Je n'en ferai rien, vous dis-je, monsieur Thornton. Que vos dragons gardent le château et veillent à ce qu'il n'arrive pas malheur à la comtesse, soit; mais moi, je ne veux pas donner à ces misérables de Farney et des environs, qui ont comploté ma mort,

le plaisir de paraître les redouter. Eh, pardieu, lieutenant, ces coquins auraient bien raison de rire, s'ils me rencontraient, escorté d'un détachement de vos soldats. Non, non, n'en parlons plus ; je ne crains personne et je suis assez adroit, heureusement, pour deviner et déjouer les ruses qu'ils préparent.

— Songez, monsieur, que je suis responsable de votre vie et qu'on me demandera compte des accidents que votre courage, que j'admire, mais que je trouve imprudent, ne m'aura pas permis de prévoir.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur Thornton, je vais écrire au colonel que je vous ai chargé particulièrement de veiller sur le château et d'assurer la sécurité de son personnel, mais que je me suis opposé, de toutes mes forces, à ce que vous me fassiez suivre de gardes du corps, qui me rendraient ridicule.

— Puisque vous le désirez, comte, je n'ai plus rien à dire, fit Thornton avec une légère nuance de mécontentement dans ses paroles.

Toutefois, et sans prévenir personne, chaque fois que Donesdale se préparait à sortir, l'officier envoyait deux ou trois de ses dragons, déguisés en paysans, battre les sentiers des bois aux alentours, pendant que deux autres, également vêtus du petit chapeau irlandais, du carrick, de la veste, chaussés de gros souliers et les mollets pris dans de hautes guêtres, suivaient de loin le comte dans tous ses changements d'itinéraire et toutes les fantaisies de ses promenades.

— Eh bien ! monsieur Thornton, disait Donesdale quelques jours après, vous voyez qu'il ne fallait rien craindre.

— Les paysans irlandais sont patients comme des sauvages ; ils attendront un an, deux ans, s'il le faut, l'occasion de vous tuer sans danger pour eux.

— Entre nous, lieutenant, je crois qu'ils s'attaquent

plus volontiers à de pauvres diables comme Warner et l'huissier Byrne, qu'à leurs seigneurs. Je suis sûr que nous avons exagéré le danger que je cours; voilà mon avis, monsieur Thornton.

— Rappelez-vous, comte, l'assassinat de Norbury, qui vous a précédé à Donesdale !

Harry se mit à rire et haussa les épaules.

— Norbury avait la vue basse, dit-il; moi je vois plus loin que vos aigles noirs.

— Je ne partage pas votre confiance, comte, et je souhaite de tout mon cœur que l'avenir ne me donne pas raison...

Le lieutenant Richard Thornton ne se trompait pas. Depuis longtemps, Ned Grimes veillait. Dans les premiers jours, il avait attendu Donesdale auprès du château, rôdant avec les allures d'un mendiant, un pistolet caché sous son manteau; mais il n'avait pas été heureux. Le comte n'était pas venu de son côté. A la fin, plus circonspect, plus réfléchi, il observa ses habitudes. Il reconnut que les promenades de Harry le conduisaient presque toujours vers le bois des Houx, qu'il traversait, pour gagner plus loin la grande forêt de broussailles et de chênes, qui se continuait sur le comté de Cork. Pour arriver au bois des Houx, Donesdale était obligé de traverser des champs clos de haies d'épines, derrière lesquelles il était bien facile de se dissimuler. Ce fut là que Ned Grimes et Robert résolurent de l'attendre, à la tombée de la nuit, au moment où il rentrait au château.

Robert, expulsé, demeurait avec les autres dans la montagne, où, aidé par Joe Mac Doll et des affiliés, ses amis, il s'était construit une cabane. L'argent des troupeaux qu'il avait vendus aux gens du comté de Cork lui servait à acheter du pain; Ned Grimes et Joe vivaient de la même façon, misérablement.

Dans l'après-midi, Ned vint trouver Traynor pour

lui faire part du plan désespéré qu'il avait conçu; il voulait attendre le comte derrière les haies, mais, comme il n'avait pour toute arme qu'un vieux fusil à pierre, il pria Robert de lui prêter une carabine à piston que Byrne n'avait pu saisir, car le jeune homme avait eu soin de la cacher hors de sa cabane avant la visite de l'huissier.

— Tu as des pistolets, fit Ned Grimes; je tirerai et, comme je suis à peu près sûr de mon coup, je tuerai le comte; si je ne fais que le blesser, tu l'achèveras; nous nous sauverons ensuite, en nous séparant, afin de ne pas être pris tous les deux si nous sommes poursuivis.

— Soit, dit Traynor tranquillement.

— La carabine est chargée?

— Par moi; j'ai coulé dans le canon une balle et deux chevrotines.

— Bien, fit Ned sans comprendre le singulier sourire qui avait accompagné la réponse de Robert.

Ils attendirent le soir; un mendiant de Farney, Milès le Jaune, leur vint dire dans l'après-midi que Donesdale, comme il le faisait tous les jours, était sorti sans escorte. Au crépuscule, Ned Grimes démonta le fusil, le cacha sous son manteau, et lui et Robert, prenant chacun un sentier différent, se dirigèrent vers l'endroit dont ils étaient convenus, à quelques centaines de mètres du château.

Ils y arrivèrent à la nuit tombante et, pour se dissimuler, se couchèrent à plat ventre dans les hauts genêts dont la plaine était couverte. La haie, tout le long du chemin, les dérobait aux rares passants; ils n'avaient pas besoin de faire le guet; ils comptaient, pour être prévenus, se relever et se préparer au meurtre, sur le bruit des pas du cheval de Harry.

Ils restèrent là une heure, silencieux, immobiles.

— Il ne viendra pas, murmura Ned; Milès le Jaune,

le mendiant, s'est trompé sans doute, ou bien l'exécrable comte est rentré; nous ne l'atteindrons pas aujourd'hui.

— Patience, dit Robert; Donesdale est très brave et ne craint pas la nuit, même en se sachant menacé.

Ils se turent.

Traynor avait raison.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées que l'on percevait dans le lointain le trot d'un cheval. Ned se souleva et essaya de s'assurer si le cavalier était celui qu'ils guettaient, mais l'obscurité était déjà trop profonde et le cavalier était encore trop éloigné. Le bruit se rapprochait peu à peu; à la fin, Ned Grimes dit, d'une voix étouffée :

— C'est lui, j'en suis sûr, je le reconnais.

Il arma la carabine; Robert, les pistolets.

La silhouette du comte, très vague d'abord dans les ombres de la nuit, se détachait de seconde en seconde plus nettement. Traynor, qui s'était penché par dessus la haie, le reconnut à son tour.

Ned Grimes se mit à genoux, planta le canon de son fusil entre les branches, épaula et, quand le comte fut à quelques mètres, visa. Mais il ne se pressait pas. Le doigt sur la détente, il attendait. Il fit feu quand Donesdale passa devant lui, presque à bout portant...

— Manqué; dit-il avec rage, en jetant la carabine dans les genêts.

Au coup de fusil, le cheval effrayé fit un écart, puis s'emballa; le comte avait tiré des revolvers de l'arçon de sa selle, et quatre ou cinq balles écrasèrent les branchettes de la haie derrière laquelle s'abritaient les deux complices, mais sans les atteindre.

— Manqué! répétait Ned Grimes, en serrant les poings, et je le tenais là, devant mon œil... et j'aurais parié ma vie que je l'étendrais raide mort...

Ils s'éloignèrent, suivant la même route. Comme le comte n'était pas accompagné, ils ne redoutaient pas un retour offensif, ils ne craignaient pas d'être surpris. Le galop précipité du cheval se mourait dans le lointain ; évidemment Harry estimait plus prudent de ne point revenir sur ses pas, ne sachant à combien d'ennemi sil avait affaire.

Quand ils furent à distance, Ned s'arrêta et regardant Robert Traynor en face :

— Vous êtez bien sûr, dit-il, d'avoir chargé votre fusil à balles et à chevrotines.

— J'en suis sûr.

— C'est drôle, murmura Grimes, hochant la tête, je n'ai pas entendu le sifflement de la balle...

Robert ne répondit rien et Ned n'insista pas. Ils regagnèrent la montagne.

Quand Donesdale rentra au château, la première personne qu'il vit fut le lieutenant Thornton.

— Eh bien! monsieur, dit-il avec gaieté, vous ne vous étiez trompé qu'à demi; les paysans viennent de me tirer un coup de fusil, il n'y a pas un quart d'heure; c'est en cela que vous avez raison; seulement, là où vous avez tort, c'est qu'ils sont très maladroits, car ils m'ont manqué à bout portant.

Et, chose bizarre, il ajouta, comme Ned :

— Je n'ai même pas entendu siffler la balle.

Le lieutenant, inquiet, se rapprocha :

— C'est que Dieu vous protège, monsieur, dit-il, car les paysans de Tipperary, qui chassent toute l'année dans les marais, sont sûrs de leur coup.

— Vous voyez le contraire, monsieur Thornton.

— Au moins, cela change-t-il vos projets? Si vous aviez été accompagné, il est probable qu'on n'eût pas osé tirer sur vous; et si l'on eût tiré, mes hommes auraient poursuivi les assassins. Je suis soldat, mon-

sieur, et ne crains pas le danger; mais je crois que la bravoure s'allie bien à la prudence...

— Attendons, monsieur Thornton, s'il vous plaît, attendons!

— Comme il vous plaira, monsieur.

Quelques jours après, le soir, Ned Grimes et Robert Traynor étaient cachés dans les broussailles, sur le bord du sentier qui coupe en deux le bois des Houx. Sur la fin de l'après-midi, ils avaient vu rôder autour d'eux des paysans, qu'ils ne connaissaient point et qui n'étaient autres que des dragons de Thornton. Mais, couchés contre terre, ne bougeant pas plus que s'ils étaient morts, ils n'avaient pas été aperçus.

Quand vint la nuit, Ned murmura, en se penchant à l'oreille de Robert:

— Vous avez votre fusil, moi j'ai le mien. Allez vous placer à la lisière du bois... Si je manque le comte, cette fois, vous l'atteindrez; vous êtes le meilleur tireur du village, j'ai confiance en vous. S'il n'est que blessé, soit par vous, soit par moi, un cri de l'un ou de l'autre sera le signal, et, à moins d'être protégé par le diable, le comte Harry ne couchera pas ce soir dans son château!...

Robert Traynor ne fit aucune réflexion et se leva, ayant bien soin de se dissimuler du mieux qu'il pouvait; à travers les herbes et les basses branches, il gagna les bordures où il attendit, regardant avec une attention étrange du côté où il avait laissé Ned Grimes. Au bout de quelques instants, il quitta sa cachette, prit un petit chemin à peine tracé et, avec un long détour, s'enfonça sous bois. Quand il reparut au bord du sentier, il était à plus de deux ou trois cents mètres en avant de l'endroit où se cachait Ned Grimes.

Celui-ci, ne pouvant se douter de ce stratagème, n'avait pas quitté son embuscade.

Deux ou trois heures auparavant, alors que le comte, se préparant à sortir, se promenait dans les allées du jardin, une pierre lancée de la muraille était venue le frapper en pleine poitrine.

Donesdale recula, croyant à une attaque.

La pierre avait roulé à ses pieds. Le regard du comte se porta sur elle, d'instinct. Elle était enveloppée d'un papier qu'il prit, déplia curieusement et lut.

Le papier portait :

« Si le comte Donesdale fait aujourd'hui sa prome-
» nade quotidienne, qu'il prenne garde de passer par
» le bois des Houx. »

Point de signature.

— Pardieu ! dit Harry, je fais vœu de ne plus monter à cheval de ma vie si j'hésite une seconde.

Et il partit, sans parler à Richard Thornton du billet qu'il venait de recevoir.

Seulement il s'assura, en sortant du château, que ses deux revolvers étaient bien dans les fontes de la selle, et que chacun d'eux était chargé de ses six coups. Il remonta la baguette de sûreté, fit jouer la roue et les replaça à portée de la main, sans refermer les fontes.

La première traversée du bois se fit sans encombre.

A la nuit, quand il revint, il s'arrêta un moment avant d'entrer. Son regard perçant errait de broussaille en broussaille, d'arbre en arbre. La soirée était magnifique ; le soleil venait de se coucher ; les oiseaux, tapis sous les branches, se taisaient ; pas une brise n'effleurait les feuilles. C'était partout un grand calme, comme une lassitude de l'étouffante journée qui finissait.

Il réunit les rênes dans la main gauche, prit un des revolvers dans la main droite et lança son cheval au galop dans le chemin qui s'enfuyait, sous l'obscurité des arbres, coupé d'ornières et défoncé par le passage des charrettes.

Robert n'avait pas bougé.

Invisible dans les branches serrées des ronces et des épines, il attendait, son shillelag auprès de lui, pendant que son fusil désarmé reposait contre un arbre.

Il murmura :

— J'ai écrit au comte de ne pas venir, mais il est téméraire, il aura voulu peut-être nous braver ; s'il traverse le bois, si je ne réussis pas à l'arrêter et s'il passe devant Ned Grimes, c'en est fait de lui, c'est un homme mort !

Et il écoutait anxieusement, espérant toujours que le comte avait reculé au dernier moment et n'était pas sorti.

A cet instant, Donesdale rentrait sous le bois et Robert percevait vaguement, dans le lointain, la course du cheval.

— C'est lui ! dit-il.

Le bruit approchait, devenait plus distinct.

Robert se souleva, écarta les branches, prêt à bondir, et assura son bâton dans ses deux mains crispées.

Quand le cheval, lancé à fond de train, passa devant lui avec la rapidité d'un éclair, Robert allongea le shillelag. Il y eut comme le bruit sec d'une branche que l'on casse et le cheval, le jarret brisé, s'abattit lourdement, entraînant Donesdale.

Le comte laissa échapper un juron furieux. Il n'avait pas eu le temps de quitter l'étrier et sa jambe se trouvait prise. Il faisait de vains efforts pour se dégager.

Sa main n'avait pas quitté le revolver.

Tout à coup, une secousse brusque envoya rouler son arme dans les broussailles.

Devant lui se dressait un homme de haute taille, le visage couvert d'un masque, armé d'un long et lourd bâton ferré.

— Ah ! misérable, dit le comte, vous croyez me tenir !...

Il avança la main vers les fontes pour en retirer le second revolver, mais il n'en eut pas le temps. Un léger coup du shillelag sur la tête l'étourdit et il s'affaissa évanoui, rendant du sang à flots par le nez et par la bouche...

— Il en a pour deux heures, murmura Robert, enlevant son masque. Il est sauvé...

Et il se rejeta dans le fourré.

Il refit le même trajet, le même détour, pour passer très loin dans le bois, derrière Ned Grimes, et il alla se poster auprès de la lisière, à l'endroit d'où il était parti et que Ned lui avait désigné.

Une heure se passa.

Du bruit dans les branches et sur les feuilles mortes lui fit lever la tête, et il se mit sur ses gardes ; comme l'obscurité était profonde, il était impossible de reconnaître à deux pas si l'on avait affaire à un ami ou à un ennemi.

— C'est moi, dit la voix de Ned. J'ai quitté mon embuscade. Il est trop tard maintenant ; le comte, sans doute, ne viendra pas.

— Ou bien il n'est pas sorti et nous aurons été trompés dans nos renseignements, ou bien il aura pris un autre chemin pour rentrer au château.

— Allons-nous en, nous perdons notre peine aujourd'hui ; il est inutile de rester ici plus longtemps.

— C'est mon avis, Ned Grimes.

Ils regagnèrent le village sans être inquiétés.

Une heure encore s'écoula. Tous les gens du château étaient en mouvement. On commençait à se dire tout bas que le comte, qui avait l'habitude de revenir beaucoup plus tôt, avait sans doute été attendu et assassiné dans la forêt.

Le lieutenant Thornton fit partir ses hommes avec

des domestiques dans toutes les directions. Lui-même, avec cinq ou six dragons portant des torches, battit les sentiers du bois des Houx.

Le cri d'un soldat, en avant, l'avertit qu'on était sur la piste. Il courut à l'appel, en même temps qu'un coup de sifflet strident réunissait les autres, éparpillés sous le couvert. Le comte venait d'être trouvé, gisant en travers du chemin, la jambe prise sous le ventre du cheval, la tête ensanglantée.

— Mort ? demanda laconiquement Thornton.

— Non, blessé seulement ; la tête, en tombant, aura porté contre une racine ; la perte du sang l'aura fait évanouir ; le cheval a une jambe de devant brisée.

— Dégageons-le, d'abord.

En une minute, cela fut fini. Alors le lieutenant étancha le sang, lava la figure du comte et lui introduisit dans la bouche quelques gouttes de wiskey, que lui présenta un de ses hommes.

Donesdale se ranimait.

Dès qu'il eut ouvert les yeux, et avec une merveilleuse présence d'esprit, il revint tout de suite à une entière connaissance et se rappela ce qui s'était passé.

— Accident ? fit Thornton.

— Dites guet-apens... monsieur... Décidément, c'est vous qui aviez raison... ces misérables sont plus fins que je ne le pensais... il faudra prendre des précautions à l'avenir...

— Que s'est-il passé ?... Ne prenez-vous pas pour une tentative d'assassinat ce qui n'est qu'une chute ? Le meilleur cavalier n'en est pas exempt... Ce qui me le fait croire, c'est que, si vous aviez eu affaire aux gens qui veulent votre mort, ils ne se seraient pas contentés de vous blesser, ils vous auraient haché la tête jusqu'à ce que la mort eût été évidente.

— Ils ont cru m'avoir tué, dit sèchement le comte ; j'ai vu celui qui m'a frappé ; — les autres sont restés

cachés, ou peut-être était-il seul, je l'ignore — il a, d'un coup de bâton, cassé la jambe de mon cheval ; d'un second coup, il a fait sauter mon revolver, que vos hommes retrouveront dans l'herbe, s'ils veulent se donner la peine de l'y chercher ; quant au troisième coup, c'est ma tête qui l'a reçu. Ensuite je ne sais plus ce qui s'est passé.

— L'assassin était masqué ?

— Oui.

— C'est étrange, dit le lieutenant. J'ai examiné votre blessure ; elle n'est pas grave ; vous n'ignorez pas que le shillelag des Irlandais tue sur le coup ; eh bien ! comte, on dirait qu'on a voulu seulement vous étourdir.

— Dans quel but, monsieur Thornton ?

Le lieutenant, ne pouvant donner d'explications, se contenta de hausser les épaules silencieusement.

Malgré sa faiblesse, le comte refusa d'être porté et voulu marcher jusqu'au château, en s'appuyant seulement sur le lieutenant et sur un soldat.

Avant de partir, il montra du doigt à un des dragons le cheval étendu et soufflant bruyamment.

— Cassez-lui la tête d'un coup de pistolet, dit-il, pour qu'il ne souffre pas plus longtemps.

Le soldat obéit. Le cheval eut un soubresaut violent et resta immobile, mort.

— C'était la meilleure bête de mon écurie, fit Donesdale, en manière d'éloge funèbre.

Quelques jours après, le comte, complètement remis, prenait l'air dans les allées du jardin, vers le soir, en fumant, lorsqu'il reçut dans la poitrine, de la même manière que la première fois, un billet enveloppant une pierre et ainsi conçu :

« Le comte est sorti, malgré l'avis que je lui avais
» donné ; qu'il soit plus prudent à l'avenir ; s'il n'avait
» pas été étourdi d'un coup de shillelag, et s'il avait

» pu continuer sa route, il aurait été tué par ceux
» qui l'attendaient à la sortie du bois. »

— Mordieu ! fit Donesdale, ils se moquent de moi !

Qui avait lancé cette pierre ? Il était trop loin du mur de clôture pour qu'elle pût venir du dehors. Son regard erra autour de lui. Il crut voir une ombre disparaître et se cacher derrière des arbres ; il y courut ; c'était un jardinier qui rentrait au château, portant des outils sur son dos. Une seconde, le comte eut un soupçon. Ce jardinier était peut-être un affilié. Il ne le connaissait pas.

— Dix guinées pour vous si vous me dites la vérité! fit Donesdale en l'arrêtant.

Les yeux du jardinier brillèrent.

— Que pourrais-je dire à Votre Honneur, qu'il ne sache bien mieux que moi ?

— Vous m'avez jeté cette pierre... Avouez-le... Il ne vous sera fait aucun mal... vous quitterez mon service... mais je louerai une ferme, et la première année vous ne payerez point de location... Parlez !

Le jardinier hésitait. Donesdale le comprit.

— Vingt guinées et deux ans de location si vous parlez ; la prison de Tipperary, si vous vous taisez !

La menace fit redresser la tête au paysan, que les promesses seules auraient pu vaincre.

— Je ne sais pas ce que Votre Seigneurie me demande ! dit-il.

Et il s'éloigna, laissant le comte blême de colère, poursuivi par ses imprécations.

On apprit bientôt, dans Farney, par des gens du château, l'aventure de Donesdale.

Elle parvint aux oreilles de Ned Grimes. La première fois que le paysan se trouva avec Robert, ils en causèrent.

— Cet accident a sauvé la vie de l'exécrable comte, fit Ned. Qu'en pensez-vous, Robert Traynor?

— Je pense que Dieu est juste et ne peut le protéger plus longtemps, Ned Grimes.

— Oh! ce n'est pas Dieu qui le protège, Robert; Dieu ne peut descendre dans le bois des Houx, s'armer d'un shillelag et frapper Donesdale assez fort pour l'étourdir, pas assez pour le tuer...

— Je ne vous comprends pas, Ned Grimes! fit Robert sans sourciller, le visage admirablement calme.

— Je veux dire qu'il y a un traître parmi nous, que ce traître connaît nos projets et les déjoue; j'ai vu le cheval du comte qui gisait dans le chemin; c'est un coup de shillelag qui lui a cassé la jambe, impossible de s'y tromper. Et je ne connais pas beaucoup de garçons, dans tout Tipperary, capables de frapper aussi rudement!...

Rien dans le regard ou dans la voix de Ned Grimes n'indiquait à Robert que ces paroles s'adressaient à lui particulièrement et contenaient une menace.

Traynor était trop adroit, trop prudent pour les relever, pour en paraître inquiet; il ne fit qu'une réflexion, se contentant de dire:

— Ce que vous croyez, Ned Grimes, est bien invraisemblable... Cela ressemble à une fable...

— Je n'ai pas encore une certitude, dit Ned soupçonneux, mais elle ne se fera pas longtemps attendre... Alors, malheur au traître!

— Malheur au traître, fit Robert en écho.

Une quinzaine de jours se passèrent sans que les deux complices essayassent de renouveler leur tentative; Donesdale, quand il sortait, se faisait accompagner de deux dragons, et il évitait de passer par les bois ou de se promener le long des hautes haies d'épines qui pouvaiant abriter des assassins. Il rentrait avant la nuit et prenait toujours le chemin de la plaine, s'éloignant même le plus possible du pied des

Galtée, d'une anfractuosité desquels partirait aisément un coup de fusil.

Il était devenu prudent, mais sa rage avait augmenté. Il tournait et retournait en son esprit de terribles projets de représailles et de vengeance contre les fermiers de son domaine, sans distinction. Car il savait que si tous ne faisaient point partie de la mystérieuse et cruelle association des Enfants d'Acier, tous protégeaient ceux-ci de leur silence, les défendaient, les cachaient au besoin, soit par amitié, soit par terreur.

Et quand il traversait les bruyères, fouillant, de son œil brillant, les broussailles auprès desquelles il allait passer, souvent il murmurait :

— Si jamais j'aperçois les coquins qui en veulent à ma peau, je ne les livrerai pas aux tribunaux de Tipperary, je me ferai justice moi-même, et l'on en parlera longtemps dans le pays.

Mais, comme nous l'avons dit, on le laissa tranquille dans les jours qui suivirent.

Entre Tipperary et le Galtée s'étend la vaste et dangereuse tourbière de Cloghan, traversée par une chaussée étroite, qui est l'unique chemin entre la ville et la montagne. C'est là que Ned Grimes résolut d'attendre le comte, un jour que celui-ci avait été appelé à Tipperary. Le plan de Ned était, si les affaires de Donesdale le retenaient à la ville jusqu'à la tombée du jour, de se cacher dans les herbes et la boue auprès de la chaussée, et, quand il entendrait la voiture du comte et les chevaux des deux dragons, son escorte, de tendre, par-dessus la chaussée, une corde reliée à des piquets préparés d'avance, de façon à précipiter, dans l'abîme boueux de la tourbière, voiture, chevaux, cocher, comte et dragons. Car il n'était plus guère possible, depuis que Donesdale sortait toujours accompagné de cavaliers, de lui tirer un coup de fusil au passage. Les dragons se fussent emparés trop fa-

cilement du meurtrier. Il fallait donc se débarrasser du même coup et du comte et de son escorte. C'est pourquoi Ned avait songé à la tourbière, et il avait attendu patiemment le premier voyage de Donesdale à Tipperary.

Cette fois, il n'avait prévenu Robert que le soir même de l'attendat, et, comme Traynor lui reprochait de ne l'avoir point consulté, Ned dit ironiquement :

— Je suis sûr ainsi que personne n'avertira le comte.

Robert redressa la tête et dédaigneux :

— Est-ce une menace, Ned Grimes?

Ned Grimes recula. Bien qu'il fût presque aussi robuste que Traynor, il était lâche. Il se mit à rire.

— Mais non, Robert, à quoi pensez-vous? Comment puis-je vous soupçonner, vous, l'un de nos chefs... de protéger un homme dont la cruauté a causé la mort de votre père et de votre mère?

Robert fit un mouvement. Un nuage était sur son front, une flamme au fond de ses yeux.

Et Grimes, méchamment, achevait:

— Je le dirais, que personne ne voudrait me croire, que l'on me traiterait de fou, que l'on me battrait.

Mais le changement du ton de ses paroles, son humilité, son hypocrisie ne pouvaient tromper Robert.

Celui-ci avait compris.

— Il me soupçonne, pensa-t-il; si je sauve le comte une fois de plus, je me perds.

De son œil gris, Ned Grimes le considérait à la dérobée. Il devinait ses perplexités et il avait peine à réprimer un sourire de triomphe.

— Allons! dit Robert.

Et séparément, par des chemins détournés, ils se dirigèrent vers la chaussée de la tourbière de Cloghan.

Traynor arriva le premier. L'endroit choisi par Ned

était le plus dangereux de tout le marais. Au bas, l'abîme engloutissant d'une boue noire, liquide, coupé çà et là de touffes de hautes herbes cachant d'autres abîmes. Ned, qui travaillait depuis deux jours à préparer cette embuscade, avait apporté là des poutrelles et des planches qu'ils disposèrent en forme de radeaux, afin de s'y cacher et de s'y maintenir sans péril. Quand la nuit fut assez obscure, Ned remonta, attacha de chaque côté de la chaussée, à un ou deux pieds d'élévation, une grosse et solide corde, noircie au goudron et qui, grâce à l'ombre dans laquelle elle se confondait, resta invisible.

A partir d'une certaine heure, il ne passe plus de voiture en cet endroit, mais pour empêcher que des paysans de Farney, si par hasard il se trouvait des retardataires à Tipperary, ne se prissent à leur piège, Ned Grimes alla se poster en avant, du côté de la ville, par où Donesdale devait arriver et Robert à quelque distance de l'embuscade, du côté de Farney.

— Cette fois, je n'y puis rien, murmura Traynor.

A moins d'employer la force contre Ned Grimes, de le réduire à l'impuissance et de couper la corde avant l'arrivée du comte, il fallait qu'il se résignât et laissât mourir celui-ci. Evidemment, Ned Grimes se méfiait et avait pris toutes ses précautions.

— Toutes ses précautions! pensa Robert, est-ce bien sûr... n'a-t-il rien négligé?

Et prudemment, se traînant dans les herbes et dans la boue, risquant à chaque pas de tomber dans ta tourbière, il revint vers la chaussée. La corde était fixée solidement. Ned y avait mis toutes ses forces. Le danger était certain, inévitable.

— Que faire? murmura Traynor.

Un léger bruit, derrière la chaussée, le fit tressaillir. Il crut que Ned Grimes revenait et, ne voulant pas

être surpris, se jeta dans les herbes, écoutant fiévreusement s'il n'était pas suivi.

Mais il avait mal entendu, sans doute, car le bruit ne se renouvela pas.

Seulement, ce qu'il ne pouvait voir, c'est que deux hommes venaient de surgir en face de lui ; leurs têtes seules apparaissaient au ras du sol; leurs regards tournés vers Traynor ne perdaient pas un de ses mouvements ; leurs corps restaient enfouis sous la boue et les herbes.

Traynor se releva, revint à la chaussée, jeta un dernier regard du côté où Ned Grimes devait être et tirant son couteau, il scia la corde jusqu'à ce qu'elle ne fût plus retenue que par des brindilles de chanvre. La moindre secousse devait l'achever.

Ce travail fini, il s'éloigna.

Et lorsqu'il eut disparu dans le marais, les deux hommes cachés se soulevèrent peu à peu et, toujours rampant, arrivèrent jusqu'à la corde.

L'un des deux était Ned Grimes.

L'autre, Joe Mac Doll.

Il y eut entre eux un moment de silence.

— Vous ai-je trompé, Mac Doll, lorsque je vous ai dit que Robert Traynor nous trahissait? fit Ned.

— Non, dit Joe d'une voix sourde..... Trahis par Robert Traynor... Ah ! le malheureux, le malheureux !

— Je ferai mon devoir, dit Ned Grimes, je dénoncerai Traynor demain aux Enfants d'Acier... il me fallait un témoin... il fallait qu'on pût être sûr que mon accusation était fondée... J'espère, Mac Doll, que vous ne doutez plus?

— Hélas !

— Mac Doll, vous soutiendrez mon accusation. Robert est votre ami, mais vous êtes notre chef, et vous savez que notre sécurité est assurée aussi bien

par notre haine contre les oppresseurs que par la vengeance que nos lois vous autorisent à tirer de toutes les trahisons?

— Comme vous, Ned, je ferai mon devoir, dit Joe d'une voix si basse qu'elle avait l'air d'un soupir.

— C'est que Robert est votre ami!

— J'oublierai notre amitié.

— Vous avez vécu jusqu'aujourd'hui comme deux frères... L'un de vous aura-t-il assez de force pour s'ériger en juge, en juge inexorable? L'autre ne gardera-t-il pas toujours sur lui l'influence de cette affection fraternelle, de tous les souvenirs d'enfance?

— Taisez-vous, Ned, taisez-vous; vous me feriez croire que vous êtes heureux du grand malheur qui arrive!

Ned Grimes ne répliqua rien, mais si Joe Mac Doll avait pu distinguer son visage, le sourire haineux de ses lèvres et l'animation de son regard, il eût vu qu'il ne se trompait pas. Les deux hommes redescendirent la chaussée afin de ne pas être surpris, si par hasard Robert revenait, et ils se courbèrent dans les hautes herbes, qui les cachaient tout entiers.

Joe restait silencieux et Ned Grimes, qui devinait son désespoir et ses angoisses, malgré l'envie qu'il en avait, n'osait pas lui parler.

Seulement, il pensait :

— Joe Mac Doll est capable de prévenir Robert que les enfants d'Acier vont le juger... Robert prendrait la fuite et se déroberait ainsi à la condamnation que nous prononcerons demain contre lui. Je veillerai sur Mac Doll et je l'empêcherai de voir Robert!

Tout à coup, Joe se leva.

— Il est inutile que nous restions ici, dit-il; la voiture du comte et les chevaux des dragons passeront tout à l'heure sur la chaussée, et ni l'exécrable Dones-

dale ni les soldats ne se douteront même du danger qu'ils ont couru.

— C'est vrai. Nous n'aurons jamais le temps de réparer la corde, ni de courir à Farney pour en chercher une nouvelle. Partons. Mais Robert?

— Robert, qui vous croit à votre poste, attendra patiemment l'arrivée du comte. Ensuite, il regagnera la montagne, quand la voiture aura disparu.

— S'il ne me trouve pas auprès de lui, si je ne le rejoins pas, il aura des doutes et se croira découvert; je reste.

— Soit, dit Joe, le front plissé et soucieux.

Ned Grimes le laissa partir.

Un quart d'heure après, la voiture de Donesdale, escortée de deux dragons, traversait la chaussée. Le cheval du premier soldat, rencontrant la corde, butta; la corde se brisait et le cavalier, à la lumière des lanternes, apercevait l'obstacle et devinait un piège.

— Holà! dit-il au cocher, halte!

Et il prévint le comte. On décrocha les lanternes de la voiture et l'on examina la corde, tombée sur les planches.

Un des soldats était descendu de cheval.

— Nous devrions être en ce moment tous engloutis dans la vase; c'est miracle que la corde se soit cassée, dit le comte.

— Pardon, Votre Honneur, fit le soldat, la corde n'est pas cassée, mais sciée. S'il y a quelques-uns de ces misérables qui préparent votre mort, d'autres, du moins, essaient de vous sauver.

— C'est la troisième fois, murmura Donesdale...

Quelques minutes se passèrent à explorer les environs, puis, comme tout était tranquille, la voiture, précédée des dragons, repartit.

# IX

Lucie Breen avait passé dans une grande tristesse les jours qui suivirent l'explication suprême qu'elle eut avec Robert Traynor. Elle avait revu plusieurs fois celui-ci, mais sans lui parler. Ils sentaient tous les deux combien leur position vis-à-vis l'un de l'autre était fausse et ils évitaient tout ce qui pouvait y faire allusion. Mais la résistance inexplicable de Robert n'avait fait qu'augmenter l'amour de la jeune fille. Elle ne désespérait pas encore, bien que, dans le fond de son âme, elle fût certaine que le cœur de Traynor devait être occupé par une passion autour de laquelle il faisait le mystère et dont, malgré ce qu'elle avait tenté pour cela, elle n'avait pu connaître l'objet.

Comme elle restait la plupart du temps silencieuse et qu'elle ne parlait plus de Robert, le fermier Breen la croyait à demi consolée, et il n'était pas éloigné de renouveler auprès d'elle la tentative faite, une fois, en faveur de Mac Doll.

Il hésitait encore, cependant. Les derniers événements, auxquels il ne s'était pas mêlé, mais qu'il approuvait intérieurement, l'avaient distrait de toute autre préoccupation. Le meurtre de Warner, la pendaison de Byrne, les tentatives infructueuses contre la vie de Donesdale entretenaient toutes les conversations des paysans de Farney. On s'attendait à une révolte générale du domaine, peut-être même du comté de Tipperary et des comtés voisins. Or, une révolte amènerait sans doute des représailles, et celles-ci tombent presque toujours sur des innocents. Breen, qui se faisait vieux, craignait pour lui-même, pour sa ferme

et pour les souverains d'or qu'il tenait soigneusement cachés sous une pierre du foyer.

Il n'ignorait pas que les meneurs du mouvement étaient Joe Mac Doll et Robert Traynor.

Ce ne fut donc pas sans étonnement et sans une certaine frayeur qu'il vit arriver chez lui Mac Doll, un matin, quelques heures après que le comte eut échappé, grâce à Traynor, à l'embuscade de la tourbière de Cloghan.

Joe n'avait pas dormi. La trahison de son ami, la nécessité où il allait être de le sacrifier, après la déposition de Ned Grimes, l'avaient tenu éveillé.

Il était très pâle; une ride creusait son front.

— Ce n'est pas à vous que je veux parler, dit-il, sans préambule, au fermier, c'est à Lucie Breen, et je voudrais qu'elle fût seule à entendre ce que j'ai à lui dire.

— Ah! dit Breen, stupéfait.

Et tout de suite, songeant à Traynor :

— Est-ce qu'un malheur le menacerait? demanda-t-il.

— Peut-être! fit Joe, hochant la tête tristement.

Lucie rentrait à ce moment. Breen lui expliqua ce que voulait Mac Doll. Elle se trompa sur ses intentions et fronça le sourcil.

— A quoi bon? murmura-t-elle.

— Je ne viens point vous parler d'amour, dit Mac Doll, qui comprit son hésitation.

Breen était sorti, les laissant seuls. Joe s'approcha de Lucie, très ému, et lui prit les deux mains.

— Lucie, ce que j'ai à vous apprendre est très grave, cela vous déchirera le cœur, cela fera naître chez vous toutes les mauvaises idées de la jalousie, si vous aimez toujours Robert Traynor... Pourtant, je vous prie de m'écouter jusqu'au bout, d'être calme et de me pardonner la douleur que je suis obligé de vous causer...

— Parlez, Joe, dit-elle, anxieuse.

— Robert est traître aux Enfants d'Acier... Robert, ce soir même sera condamné à mort par eux!

Toute faible, à demi évanouie, elle se laissa tomber sur un escabeau, se tordant les mains.

— Je ne m'étais pas trompé, dit Joe, vous l'aimez encore, vous l'aimez comme par le passé.

— Si je l'aime! dit-elle, folle de terreur.

— Etes-vous disposée à faire tout ce qui dépendra de vous pour le sauver?

— A donner ma vie, s'il le faut...

— Hélas! pauvre Lucie, le sacrifice que je vais vous demander vous coûtera davantage.

— Parlez, Joe, je suis prête... je l'aime...

Mac Doll se recueillit. En face du péril qui menaçait son ami, il oubliait et l'amour qu'il ressentait pour Lucie et l'amour de celle-ci pour Robert. Mais il était homme, et un instant, devant la grandeur d'affection qui se lisait dans les yeux épouvantés de la jeune fille, son cœur se brisa.

Cette émotion fut courte.

— Ce soir, dit-il, les Enfants d'Acier seront réunis dans les Galtée pour juger et condamner un traître, et Robert, ignorant que sa trahison est connue, viendra sans défiance. C'est la mort pour lui.

— Que ne le prévenez-vous?

— Je ne le puis, car Ned Grimes, un des nôtres, son ennemi, son accusateur, m'a surveillé toute la nuit et me surveille encore, caché aux environs. Il m'empêcherait de voir Robert. Du reste, ce qu'il faut faire avant tout, ce n'est pas prévenir seulement Traynor du danger qu'il cour, il faut l'obliger à quitter le pays, à fuir en Amérique, car, en Irlande, la vengeance des Enfants d'Acier finirait par l'atteindre. Eh bien! Lucie, tous mes conseils, toutes mes prières ne réussiraient pas à le persuader. Il ne m'écouterait pas, je

le sais. Il faut, pour le convaincre, une autre bouche que la mienne, d'autres prières, d'autres conseils que ceux que m'inspirerait mon amitié...

— Je comprends, vous voulez que ce soit moi qui lui parle... Mais Robert, qui ne m'aime point, ne m'écoutera pas plus que vous...

Mac Doll, très pâle, ne répondit rien. On eût dit qu'il avait une dernière hésitation, qu'il était pris de scrupules.

Puis il secoua la tête, et très bas :

— Non, Lucie, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... il refuserait de vous obéir, comme à moi...

Elle se leva, les deux mains sur le cœur, les dents serrées, avec une angoisse dans les yeux.

— Expliquez-vous, Joe, je ne saisis plus bien le sens de vos paroles...

— Une seule personne au monde, Lucie, pourrait sauver Robert... une seule personne possède assez d'empire sur sa volonté pour l'obliger à partir...

— Qui, Joe? parlez! dit-elle, haletante...

— Celle qu'il aime... éperdument.

— Son nom... je vous en prie, Joe... vous la connaissez... Ah! dites-moi son nom!...

— La comtesse Héléna!...

— Elle!! Elle!!

Et, frémissante, elle fit deux pas vers le paysan, répétant, bégayant, presque folle :

— Elle, la femme de Donesdale... c'est elle qu'il aime... c'est à cause d'elle qu'il ne me regarde pas... à cause d'elle qu'il me dédaigne... Elle... la comtesse Héléna!... Il l'aime!... Mais c'est de la folie, Joe... c'est de la folie, vous dis-je... on vous a trompé!...

— Non, j'ai surpris le secret de Robert... Du reste, il m'a tout avoué...

— Mais elle ne l'aime pas... elle ne peut l'aimer.

— Elle l'aime!

Lucie eut un dernier cri où passa tout le désespoir de son amour, toute son amère désillusion.

— C'est fini ; j'avais cru jusqu'aujourd'hui qu'il reviendrait... maintenant, je ne peux plus lutter avec une aussi grande dame... il est perdu pour moi!

Et elle s'assit, les joues enfiévrées, les yeux fixes, les bras tombant au long du corps.

Et la pauvre enfant murmurait très bas, comme si elle se fût parlé à elle-même :

— Joe, vous êtes impitoyable... puisque vous aviez vu que je l'aimais, pourquoi m'avoir enlevé la dernière espérance qui me restât?... Joe, mon ami, vous êtes si noble et si bon, pourquoi m'avoir tant fait souffrir?... Joe, vous avez été bien cruel!

Il écoutait, baissant la tête, oppressé. Un mot qu'il prononça presque inintelligible, la fit tressaillir brusquement et la rendit pâle comme une morte :

— Je n'ai pas tout dit!...

Et elle, les mains jointes, le suppliant :

— Mon Dieu, Joe, qu'allez-vous m'apprendre encore? Quel nouveau chagrin me préparez-vous?

— Je comprends votre désespoir, Lucie, car moi je souffre doublement : dans l'amitié que j'ai pour Robert, dans l'amour que j'ai pour vous!... Mais je ne vous ai pas encore parlé du sacrifice que je vous demande, Lucie...

— Dites, Joe, je ne pourrai rien entendre, maintenant, qui augmente ma tristesse...

— C'est un sacrifice sublime...

— Dites, Joe, mon courage est grand...

— Pour que Robert échappe à notre vengeance, il faut que la comtesse Héléna le force à quitter l'Irlande, au moins à se cacher et à ne plus se montrer dans le village... Je ne puis voir la comtesse, car Donesdale et les dragons m'empêcheraient d'arriver auprès d'elle... Et puis, je vous l'ai dit, Ned Grimes, hai-

neux, ne me quittera pas... J'ai donc songé à vous, Lucie, à vous, la dédaignée, et je suis venu vous dire : « Lucie, oubliez la jalousie, et n'écoutez que votre amour et votre cœur... Rendez-vous au château... demandez la comtesse... on refusera de vous laisser approcher d'elle... vous insisterez. La comtesse sera prévenue de votre insistance... la curiosité, un pressentiment, peut-être, lui fera donner l'ordre qu'on vous recoive... et si des importuns rôdent autour de vous, la comtesse elle-même les éloignera, lorsque vous lui aurez dit que vous venez la trouver pour sauver Robert Traynor. » Lucie, acceptez-vous?

La jeune fille sanglotait, le visage caché dans ses mains crispées; à travers ses doigts les larmes coulaient, descendaient lentement le long de ses poignets et se perdaient dans la manche large de sa robe; des soubresauts la secouaient tout entière.

— Ah! Joe, mon bon Joe, que me demandez-vous!

— Ne refusez pas, Lucie! Songez que c'est la seule chance de salut qui reste à Robert... Refuser, Lucie, c'est vouloir sa mort...

Elle lui montra sa figure éplorée, que la pression nerveuse des mains avait marbrée de taches rouges.

Et entre deux sanglots :

— J'irai, dit-elle, j'irai à l'instant!

Joe, bouleversé par cette scène, partit et, pendant qu'elle était seule, Lucie essuya ses larmes, trempa son visage dans l'eau fraîche pour faire disparaître la rougeur des yeux, afin que, si Breen rentrait, il ne pût deviner qu'elle avait pleuré. Puis, un peu plus calme, forte de la sublime résolution qu'elle venait de prendre, elle quitta la cabane et se dirigea vers Donesdale.

Elle fit en courant la moitié du chemin; elle avait peur de réfléchir; elle avait peur d'hésiter; lorsqu'elle arriva devant la grille du château, elle s'arrêta, suffo-

quée, prise de battements de cœur. Elle crut qu'elle allait mourir. Des soldats, qui l'avaient aperçue, lui ordonnèrent de s'éloigner; mais elle expliqua qu'elle voulait parler à la comtesse. On la crut folle, et ce ne fut que devant ses instances, ses supplications, que l'on avertit Héléna. Elle désespérait déjà, quand un domestique vint la chercher, lui disant de le suivre.

Et subitement, en arrivant au salon, où la comtesse, un peu inquiète, l'attendait, ses forces l'abandonnèrent et elle roula, demi-morte, sur le plancher.

On la releva, on lui fit reprendre connaissance. Héléna, frappée de sa beauté et de cette distinction de toute la personne, qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les Irlandaises, même de la plus basse classe, lui avait pris les mains et cherchait à la remettre avec des paroles d'encouragement.

— Il faut que je parle à Sa Seigneurie, tout de suite, à elle seule! fit la jeune fille, désignant les domestiques qui la regardaient d'un œil méfiant.

Mais la comtesse hésitait.

— Au nom de Robert Traynor que vous aimez, dit Lucie à voix basse, écoutez-moi!!...

La comtesse retint un cri d'effroi. Le secret de son amour connu de cette femme, qu'est-ce que cela voulait dire? Quel danger terrible cela présageait-il?

D'un geste, elle ordonna aux gens de la laisser seule avec la paysanne.

Ils obéirent.

— Qu'avez-vous dit? fit Héléna... Quel nom avez-vous prononcé?... Que voulez-vous de moi?

Lucie, haletante, par phrases entrecoupées, la mit au courant, lui raconta sa conversation avec Joe Mac Doll, ne lui laissa rien ignorer du péril qui menaçait Robert. Elle lui dit que si Robert n'était pas prévenu, que s'il se rendait à la montagne, c'en était fait de lui, que jamais plus elle ne le reverrait; elle lui dit, que

s'il ne prenait pas la fuite, Ned Grimes saurait le trouver partout où il se cacherait. Enfin, il fallait le sauver, c'était d'elle seule que cela dépendait.

La comtesse, éperdue, l'écoutait.

— Mais qui êtes-vous? Comment savez-vous que je l'aime? Pourquoi, vous qui êtes une paysanne et qui pouvez passer partout sans être remarquée, pourquoi ne cherchez-vous pas à rejoindre Robert et ne l'avertissez-vous pas?

— Qui je suis? fit Lucie, cela importe peu. Comment j'ai appris que vous vous aimez? Quel intérêt avez-vous à le savoir? Pourquoi je ne le préviens pas moi-même? Il ne m'écouterait pas et je ne pourrais jamais avoir sur lui assez d'influence pour le convaincre qu'il y va de sa vie s'il ne s'éloigne de vous... L'avertir, je le veux bien et je reviendrai dans l'après-midi dire à Sa Seigneurie si je l'ai pu... Mais l'obliger à se cacher, à vous quitter, à ne plus vous voir, oh! cela, je ne l'essaierai même pas...

Elle avait dans les yeux une tristesse si grande que la jeune femme s'en aperçut. Elle devina les angoisses de la paysanne, son amour, son désespoir.

— Vous l'aimez, vous aussi? dit-elle.

— Oui.

Héléna lui tendit les deux mains dans l'émotion brusque où la jetait cette révélation, car elle devinait maintenant ce que cette démarche avait coûté à la jeune fille, à sa fierté, à son orgueil, à sa jalousie. Et elle sentait une grande pitié lui monter au cœur, et comme une affection subite qui naissait, qu'elle eût voulu voir partagée.

Mais Lucie détourna la tête et repoussa les mains d'Héléna, durement.

— Non, dit-elle, ne croyez pas qu'une sympathie soit possible entre nous... Je vous hais, oh! je vous hais de toute mon âme... vous n'avez pas et n'aurez

jamais d'ennemie plus implacable... Aujourd'hui j'oublie ma haine, parce qu'elle est moins forte que mon amour pour Robert, parce que Robert est en danger, parce que vous seule pouvez le sauver... Voilà pourquoi je suis venue...

La comtesse ne répondit pas et resta douloureusement impressionnée.

Puis elle sourit, redevenue dédaigneuse et fière.

— Je vous offrais mon amitié, dit-elle, mais je ne crains pas votre haine. L'amour de Robert saura me protéger contre vous!...

Lucie, toute pâle, murmura :

— Peut-être!...

Et leurs regards se rencontrèrent et il y eut comme un défi entre ces deux femmes, toutes deux belles, hautaines et ardentes. Un instant, au souvenir de leur rivalité, elles oublièrent Robert, la trahison qu'il avait commise et qu'il allait payer de sa vie. Cette pensée traversa leur esprit en même temps et les fit rougir.

— C'est pour vous, dit la paysanne, qu'il a trahi ses frères; c'est pour sauver votre mari qu'il a mis sa vie en danger... Entre un mari que vous n'aimez pas, puisque vous l'oubliez dans les bras d'un autre, et un amant que vous aimez, vous aviez à choisir... ou laisser tuer votre mari... ou sacrifier votre amant... Vous n'avez pas hésité... et vous avez choisi la mort de l'amant... Quelle femme êtes-vous donc?... L'amour de Robert vous pesait sans doute; votre caprice de grande dame était passé et cette préoccupation vous fatiguait... Votre conduite a été habile, car, en faisant sauver votre mari par votre amant, vous rentriez en paix avec votre conscience... et votre faute vous paraissait moins grave...

— Taisez-vous, fit Héléna relevant la tête, taisez-vous, malheureuse... Cessez vos insultes et laissez-moi... Je n'ai pas besoin de votre secours pour sauver

Robert. Je le sauverai seule... dût-il m'en coûter la vie... Vous apprendrez ainsi combien vos soupçons étaient injurieux et que mon amour, moins égoïste, surpassait même le vôtre en dévouement.

— Eh! croyez-vous que si ma vie lui était utile, je ne la lui donnerais pas en souriant?... Et où serait la grandeur du sacrifice et la plus grande preuve d'amour... Est-ce de votre côté, vous qui avez aimé et qui êtes aimée de Robert... Est-ce du mien, moi qui aime votre amant sans espoir?...

— Aidez-moi donc! Vous le pouvez.

— Et comment?

— Je vous le disais tout à l'heure : je ne puis sortir pendant la journée sans être accompagnée. Toute tentative de ma part est donc impossible. Mais vous, essayez de voir Robert, prévenez-le que ses ennemis vont le dénoncer, empêchez-le de se rendre à ce sinistre rendez-vous des Enfants d'Acier... Cette nuit, peut-être, pourrai-je lui parler... alors, ou bien je ne serai plus aimée de lui, ou bien le matin ne le retrouvera pas dans la montagne. Il sera parti et en sûreté.

— Me laissera-t-on de nouveau pénétrer au château? Car j'aurai besoin de vous dire si j'ai rencontré Robert, de vous apprendre ses résolutions.

— J'y veillerai. Venez sans crainte!

— Et si je ne puis le voir, si la journée se passe sans qu'il revienne?

— Alors, que Dieu nous protège!

Lucie quitta le château, laissant la comtesse en proie à la plus vive anxiété, car elle se reprochait d'avoir jeté son amant au milieu de ces périls et elle sentait que, s'il lui arrivait malheur, elle ne se le pardonnerait jamais.

— Non, dit-elle, je le sauverai, j'en suis certaine, ou bien je mourrai avec lui, auprès de lui... La vie serait trop lourde pour moi.

Les heures s'écoulèrent lentement, et, à chaque minute, elle croyait voir, de sa fenêtre, arriver la jeune fille. Ce fut à la nuit seulement, quand le soleil disparaissait déjà à l'horizon, derrière la grande forêt de chênes, que Lucie Breen accourut à la grille. La comtesse la fit introduire aussitôt.

— Eh bien? dit-elle, n'osant prononcer un mot de plus, tant la figure de la jeune fille semblait décomposée par la fatigue et la souffrance.

— Rien, dit Lucie, respirant péniblement. Je suis allée au village, j'ai parcouru les Galtée, m'informant partout de Robert; je l'ai attendu longtemps dans l'endroit de la montagne où il s'est réfugié depuis l'expulsion... Il n'est pas revenu... J'ai fini par apprendre que le matin il était parti pour le comté de Cork. Il a vendu un bœuf à un fermier d'un domaine voisin qui ne l'a pas payé, et, comme Robert est aujourd'hui dans un dénuement absolu, il est allé, sans doute, prier ce fermier de lui donner quelque argent.

— Il y passera la nuit.

— Il ne faut pas y compter, hélas!

— Pourquoi? Qui l'en empêcherait?

— Le comté de Cork touche aux Galtée, et les gens des domaines aperçoivent facilement les feux que les Enfants d'Acier allument sur les plus hautes crêtes de la montagne. Robert, même s'il a eu l'intention de ne point revenir, reprendra son bâton de voyage, dès qu'il distinguera de loin les signaux.

— Mais alors, il est perdu... Que faire?

— Ah! je ne sais plus... il me semble que je deviens folle... mes idées s'en vont... je ne sais plus...

— Mon Dieu! mon Dieu!

Et les deux femmes se turent tout à coup, perdues dans leur anéantissement.

La comtesse passa la main sur son front. Ses yeux,

qu'un cercle noir entourait et paraissait creuser, étaient brillants de fièvre.

— Non, murmura-t-elle, je ne l'abandonnerai pas.

— Quel est votre projet?

— Oh! je n'en ai pas, je suis comme vous, Lucie, j'ai du feu dans la tête... je cherche à reprendre mes pensées, mais je ne le puis...

Lucie, étendue sur une chaise, morne, les membres affaissés, ne faisait pas un mouvement... Ses yeux hagards ne quittaient pas la comtesse...

— C'est votre faute, répétait-elle, ne sachant dire que ces trois mots... C'est votre faute...

— Oui, disait Héléna... oui, je le sais... ne me le reprochez pas, je suis bien assez malheureuse!

Et Lucie, toujours comme hébétée :

— C'est votre faute, c'est vous qui le tuez!

Un long silence suivit. Héléna, les mains dans ses cheveux noirs qu'elle serrait à pleines poignées et qui, éparpillés sur son front et ses yeux, rendaient encore plus profonde la pâleur de son visage, Héléna songait, appelant à elle tout son courage, toute l'énergie de sa passion, toute sa présence d'esprit, devant l'imminence du péril. Et de temps en temps, dans des accès nerveux, ne trouvant rien, elle secouait la tête et les épaules, et ses ongles roses s'enfonçaient dans ses cheveux et déchiraient sa chair.

Et, dans cet abandon suprême, sa foi d'Italienne superstitieuse lui faisait invoquer Dieu.

— Ayez pitié, disait-elle, ayez pitié!

Une brusque question qu'elle fit à Lucie arracha la jeune fille à sa torpeur :

— Quel chemin prendra Robert pour revenir du comté de Cork? C'est là qu'il faudrait l'attendre, pour l'empêcher d'aller plus loin!

— Il y a bien des sentiers qui conduisent dans la montagne, et l'on risquerait de l'attendre vainement.

— Mais le sentier le plus court est celui que suivra Robert pour se rendre à l'appel des Enfants d'Acier.

— Pour être sûre de rencontrer Robert, pour l'attendre dans le sentier le plus direct, il faudrait savoir dans quel village il s'est dirigé, de quel point il partira. Personne n'a pu me renseigner; parmi les expulsés, personne ne le savait.

— C'est bien, dit Héléna résignée, puisqu'il n'y a plus d'espoir, ma résolution est prise...

— Que prétendez-vous faire?

—Une folie sans doute, mais cette folie est la seule chance de salut qui nous reste. Adieu, Lucie, retournez à Farney et priez Dieu pour Robert.

— Je partagerai votre danger...

— Je ne vous le permettrai pas... Il est possible que je ne réussisse point et que je succombe... C'est assez de causer la mort de Robert, je ne veux pas me reprocher aussi la vôtre...

Lucie n'insista pas, mais ses yeux, rivés à ceux de sa rivale, semblaient les fouiller et cherchaient à deviner ses projets.

Elle salua la comtesse, se dirigea vers la porte, se retourna vers Héléna, comme si elle avait eu l'intention de lui parler, puis sortit.

— Qui de nous deux le sauvera? murmura-t-elle, en s'enfuyant dans la campagne.

La nuit était venue, et sur les crêtes des Galtée luisaient les trois phares rouges des Enfants d'Acier.

## X

Un homme grand, maigre, efflanqué, les traits cachés par un masque, se tenait à l'entrée du sentier

dont les sinuosités, à travers les escarpements des roches, conduisaient à l'antique forteresse des Mac Doll.

Appuyé sur un fusil dont la crosse reposait contre une pierre, il semblait monter là une faction dont la consigne était sans doute bien sévère, car il ne faisait pas un mouvement et ne s'écartait pas plus du sentier que si ses pieds eussent été fixés au sol.

Il pouvait être neuf heures du soir; en haut de la montagne, les trois feux des Enfants d'Acier continuaient de brûler, éclairant de lueurs d'incendie toutes les crêtes aux environs.

Depuis quelques minutes, une ombre rôdait, silencieuse, dans le défilé de Connor, autour du factionnaire immobile.

Elle n'osait s'approcher. On devinait ses hésitations à son pas discret, qui s'arrêtait brusquement quand roulait une pierre détachée du sentier. Alors, elle se dissimulait de son mieux, épouvantée, et ne reparaissait que lorsqu'elle était sûre de n'avoir pas été entendue. Tout à coup elle murmura :

— Je suis lâche.

Et, comme si elle eût pris une résolution subite, elle se leva droite et hardiment se jeta dans le défilé, s'avançant vers l'homme au fusil.

C'était un paysan irlandais, coiffé du petit chapeau de feutre à bords retroussés, le visage entièrement couvert d'un masque noir, le corps enveloppé de la tête aux pieds par un long carrick.

Quand il arriva au sentier, le factionnaire parut s'animer, écarta son manteau, mit son fusil en joue et visa le paysan.

Celui-ci lança le mot d'ordre d'une voix tremblante et qui, passant à travers la toile du masque, devenait inintelligible.

— Nous voulons la terre !

L'homme eut une seconde d'hésitation, comme s'il se fût méfié, puis, visant toujours :

— Quelle terre ?

— Notre terre verte !... fit la voix qui tremblait.

Le fusil s'abaissa. Rapidement, le paysan se jeta dans le sentier et disparut au milieu de l'obscurité. Quand il fut loin, il s'arrêta et, les deux mains sur son cœur, comme pour en comprimer les battements :

— Mon Dieu ! dit-il, protégez-moi !

Le chemin se divisait, nous l'avons dit dans un précédent chapitre, en plusieurs petits sentiers rudes et escarpés, taillés presque à pic dans les rocs et qui se réunissaient pour aboutir, en bas, là où était la sentinelle, au défilé de Connor, et en haut de la montagne aux ruines de la forteresse. Le paysan le savait sans doute, car il n'hésita pas, et s'il s'arrêta plusieurs fois dans le trajet, ce fut pour écouter si d'autres ne venaient pas derrière lui ou parce que, la montée étant rude, il était obligé de se retenir aux rocs, et que les pierres lui déchiraient les mains et lui blessaient les pieds. Un soupir plus profond accusait seul une douleur plus vive.

Au bout d'une demi-heure, il arriva aux ruines.

Un grand feu brûlait au milieu des écroulements de murailles, éclairant la solitude autour de lui ; aucun des Enfants d'Acier n'était là, mais sans doute ils ne tarderaient pas et on allait les voir grimper un à un, et surgir tout à coup comme des fantômes sur le plateau. Aussitôt que les signaux étaient aperçus de la plaine, ils se mettaient en route, et beaucoup accouraient montés sur des poneys, qu'ils abandonnaient, en attendant leur retour, au pied des rochers, dans les bruyères.

Le paysan n'entra pas dans le carré des ruines. On eût dit qu'il craignait d'être vu. Il se tint au dehors, à quelques pas de l'entrée formée dans la muraille, au-

près d'une sorte de bastion, par une brèche étroite pouvant donner passage à trois hommes marchant de front, et par laquelle s'échappait une filtrée de lumière, éclairant le débouché des sentiers.

Ceux qui arrivaient étaient obligés de passer là et se trouvaient tout à coup, au sortir de l'ombre, en pleine clarté.

Il avisa un bloc de pierres entre lesquelles avaient poussé des broussailles maigres. Il se jeta derrière, se coucha, écarta les branchettes et, les yeux fixés sur le large chemin lumineux qui de la brèche, traversant la plate-forme, allait se perdre sur les entassements de rocs, ne bougea plus.

Tout à coup, autour de lui, l'obscurité de la montagne parut s'animer. Des ombres se soulevaient de terre et leurs longs manteaux les faisaient paraître plus grandes que nature. Il en venait de tous les côtés, chaque pierre semblait s'ouvrir pour les laisser passer. Aussitôt debout, elles entraient dans la forteresse silencieusement et se rangeaient devant le feu, et celles qui arrivaient ensuite prenaient place derrière celles qui étaient venues les premières. Sur l'estrade, un homme se tenait, son fusil entre les genoux, et, la tête baissée sur la poitrine, était plongé dans une profonde méditation... Et de neuf heures à minuit, il y eut ainsi des ombres qui surgirent de tous les coins de la montagne et s'engloutirent dans les murailles du château des Mac Doll. A minuit seulement elles furent plus rares ; les feux venaient d'être éteints en haut des crêtes ; quelques minutes après, elles cessèrent complètement, et autour du paysan, toujours caché, de nouveau la solitude régna...

Celui-ci disait :

— Je suis sûr qu'il n'est pas entré... Je l'aurais reconnu à sa démarche... et si mes yeux s'étaient troublés, mon cœur m'eût averti... Non, il n'est pas avec

eux... il n'aura pas aperçu leurs signaux, ou bien il était trop loin pour arriver à temps... il ne viendra pas, il est sauvé... mon Dieu ! que vous êtes bon et que je vous remercie !...

Il écouta... Des voix arrivaient à la forteresse, confuses d'abord, comme si beaucoup de personnes eussent parlé ensemble, puis plus distinctes.

— Non, dit-il encore, se penchant pour mieux entendre, Robert n'est pas là... je reconnaîtrais sa voix tout de suite..,

Et il resta attentif, le corps à demi soulevé sur les bras, la tête émergeant des broussailles, avec le noir desquelles son masque se confondait.

Dans les ruines une tempête grondait, une tempête d'hommes altérés de vengeance, plus redoutable cent fois que tous les éléments déchaînés.

Mac Doll, sur l'estrade, continuait d'être seul. Robert Traynor était absent. Et quand le factionnaire vint dire que les feux sur le Galtée étaient éteints, et que sans doute tous les Enfants d'Acier étaient là, Joe eut un grand soupir de soulagement.

— Allons, murmura-t-il, Lucie Breen a fait son devoir et la comtesse a eu le temps de prévenir Robert Traynor.

Il donna la parole à Ned Grimes, qui monta sur une pierre et formula son accusation.

— Moi, dit-il, je viens vous dire que l'un d'entre vous nous a trahis et qu'il se dispose à nous livrer tôt ou tard aux dragons de Donesdale.

Un silence de mort suivit ces paroles.

Au dehors, le paysan écoutait et entendait.

— Quel est le traître ? fit une voix.

— Robert Traynor.

— Qui l'accuse ? Il faut que nous sachions si nous n'avons pas affaire à un imposteur ! Qui êtes-vous ? Démasquez-vous !

— J'obéirai ! fit l'ennemi de Robert.

Et il cassa d'un geste brusque les cordons qui retenaient son masque. Il y eut un murmure :

— Ned Grime ! C'est Ned Grimes ! !...

Personne ne l'aimait, mais on savait qu'il était un des plus ardénts parmi les Enfants d'Acier ; on avait confiance en lui.

— Que s'est-il passé ? dit la même voix.

Ned Grimes raconta ce que nos lecteurs connaissent ; il fit l'histoire de ses premiers soupçons et il dit comment lui était venue la certitude.

— Afin que personne n'en doute, acheva-t-il, j'ai pris un témoin... je le somme de m'appuyer...

— Quel est ce témoin ?

Mac Doll se leva et ôtant, lui aussi, son masque :

— Moi, Joe Mac Doll, votre chef. J'ai vu. Robert Traynor a trahi, je l'affirme ; Ned Grimes a dit la vérité. C'est à vous maintenant qu'il appartient de juger et de condamner un traître.

Et, remettant son masque, il s'assit.

Cinq cents voix éclatèrent furieuses :

— A mort ! à mort !

Et au dehors, le paysan qui entendait ces clameurs, tremblait de tous ses membres, se faisait petit derrière les broussailles et machinalement, les mains jointes, répétait avec anxiété :

— Mon Dieu, ayez pitié de lui.

Du côté de la forteresse, maintenant c'était un silence profond. On s'apprêtait à élire les jurés.

Et tout à coup, au bout de la plate-forme, le paysan crut distinguer le bruit que faisait un homme grimpant dans le sentier rocailleux. Il prêta l'oreille... son cœur ne battait plus... Oui, il ne s'était pas trompé... quelqu'un montait, en courant...

Et le paysan murmurait :

— Je me sens mourir. Si c'était lui ! !...

Une ombre apparut, plus distincte à mesure qu'elle se rapprochait ; quand elle traversa la haie de lumière que projetait sur les rochers le foyer entretenu dans la forteresse, le paysan se leva brusquement et retint un cri d'angoise.

— Ah ! c'est lui, c'est lui, c'est Robert !

Et il se précipita pour l'empêcher d'entrer. Quelques pas séparaient le nouveau venu de la brèche de la muraille ; il marchait très vite ; une seconde de plus et il entrait... mais une main à laquelle le désespoir donnait des forces le saisit et le rejeta dans l'ombre.

— Robert! Robert c'est vous !

Étonné, l'autre ne répondit rien. Mais le paysan le reconnaissait bien cette fois, ne doutait plus.

— Robert, n'entrez pas, on sait que vous avez trahi vos frères ; les Enfants d'Acier sont réunis pour vous juger, je les ai entendus, ils veulent votre mort.., N'entrez pas, ou vous êtes perdu !

Il allait répondre, mais n'en eut pas le temps. De l'intérieur des ruines, deux ou trois des Enfants d'Acier les avaient entendus, étaient sortis, le fusil armé, les avaient vus et s'approchaient. On les mettait en joue.

— Qui êtes-vous ?

Robert Traynor, car c'était lui, s'approcha et, à voix basse, donna le mot d'ordre.

Il passa.

Et les fusils se dirigèrent vers le paysan.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous ?

Il hésita ; de grosses gouttes de sueur perlaient entre le bord de son masque et ses cheveux noirs, épais, fins comme ceux d'une femme.

Mais, hésiter, c'était la mort.

— La terre ! répondit-il.

— Notre terre verte !...

Le paysan passa, recula devant la vive clarté qui tout à coup l'inonda au moment où il entrait dans les ruines et suivit la haute silhouette de Robert, qui se perdait au milieu de la foule.

Et, à cet instant, les cinq cents voix des Enfants d'Acier répétaient, haletantes, pleines de rage :

— A mort, le traître ! A mort ! à mort !

Ils avaient été obligés d'entrer, car les Enfants d'Acier auraient arraché leurs masques s'ils avaient hésité, même une seconde, à répondre au mot d'ordre ou s'ils avaient fait mine de regarder en arrière et de s'enfuir.

Une fois dans la forteresse, Traynor n'eut garde de se diriger vers l'estrade où il siégeait d'ordinaire, à côté de Joe Mac Doll.

C'eût été se livrer de gaieté de cœur.

Il se perdit dans la foule, ne s'occupant plus du paysan qui l'avait averti. Il s'éloigna du foyer dont les flammes, à chaque moment avivées, pouvaient le faire reconnaître, et à force de patience, de ruse, de sang-froid, il parvint aux derniers rangs des affiliés, près de la muraille, là où l'obscurité était profonde et où il se trouvait pour quelques instants en sûreté. Il monta sur un amas de pierres moussues d'où il dominait, sans être vu, la foule des Enfants d'Acier grouillant dans les ténèbres.

Il observa et attendit.

Qu'était devenu le jeune paysan au dévouement duquel Robert allait peut-être devoir la vie?

Rejeté dans les ruines, il avait vu Traynor disparaître et s'était précipité sur ses pas, comprenant, lui aussi, que s'il échappait aux regards des révoltés, au moins s'il ne tombait pas en pleine lumière, il ne serait pas inquiété, personne n'aurait de soupçons et ne voudrait soulever son masque.

Et puis, à tout prix, il lui fallait rejoindre Traynor, se mettre sous la protection de son bras.

Et il ne tremblait plus maintenant, la fièvre le soutenait et le poussait en avant.

Deux ou trois fois il vit devant lui Traynor, qui dépassait les révoltés de toute la tête. Il aurait presque pu le toucher, s'il avait étendu la main; il aurait pu l'appeler aussi, et il aurait été entendu à coup sûr; mais faire le geste d'arrêter Robert qui fuyait et manœuvrait pour se réfugier dans l'ombre protectrice de la muraille, c'était le désigner à la curiosité et peut-être aux soupçons de ceux qui l'entouraient; l'appeler, c'était le livrer. Il continua donc de le suivre, silencieux et prudent. Deux fois il le perdit; à mesure que les ténèbres devenaient plus épaisses et que le jeune homme se rapprochait de l'extrémité du plateau, la poursuite devenait plus difficile, offrait surtout plus de dangers.

Il lui fallait franchir des groupes de révoltés, pressés les uns contre les autres, et il était obligé de rétrograder, quand des murmures s'élevaient contre celui qui voulait forcer les lignes. Tout à coup, Robert disparut. En même temps, une poussée violente faisait perdre au paysan le terrain gagné; il essaya de se dissimuler de son mieux, se rapetissant derrière les hautes tailles et les larges manteaux des révoltés, mais une nouvelle poussée le ramena en avant et il se trouva, malgré ses efforts, en pleine lumière.

Alors il n'osa plus bouger, mais ses mains, sous son carrick, tremblaient violemment; ses jambes refusaient de le porter et, à deux ou trois reprises, il fit quelques pas, trébuchant et chancelant comme un homme ivre. Un groupe de misérables sordides, en guenilles, l'entoura avec des éclats de rire et des exclamations.

— Hé! mon ami, mon bon garçon, il paraît qu'on a

bu un peu trop de wiskey avant de venir?... Et il ne vous en reste pas une gorgée, mon âme, pour les frères qui vous entourent?

Il se dégagea, sans répondre, pendant que les uns continuaient de rire et que les autres le suivaient en le bousculant, en lui demandant du wiskey. Il se pelotonnait sur lui-même, comme s'il eût craint que les yeux rouges de ces mendiants, de ces coupeurs de tourbe, de tous ces misérables affamés, ne pénétrassent sous son manteau. Mais ils ne suivaient pas longtemps la même idée. Leur attention, à ce moment, était portée autre part. On tirait au sort pour former le jury qui allait juger Robert, et Mac Doll, de sa voix grave, faisait prêter aux Enfants d'Acier leur redoutable serment.

— Vous jurez d'obéir à la sentence, sur votre vie, sur la vie de vos enfants, sur le salut de l'Irlande?

Et tous, dans un formidable cri sorti de cinq cents poitrines :

— Nous le jurons, sur notre vie, sur la vie de nos enfants, sur le salut de l'Irlande!!...

Les plus vieux sortaient de la foule et allaient plonger la main dans le grand panier d'osier, et Joe Mac Doll dépliait le morceau de toile qu'ils retiraient et lisait le numéro sorti. Et les jurés, au fur et à mesure, prenaient place derrière lui.

Quand le tirage fut fini, Mac Doll demanda :

— Reconnaissez-vous Robert Traynor coupable de trahison?

Les douze jurés répondirent :

— Oui, Robert Traynor est coupable!

— Quelle peine a-t-il méritée?

— La mort!

— Comment devra-t-il mourir?

— Qu'il soit pendu, ou qu'une balle mette fin à ses jours, qu'on l'étouffe dans la tourbière de Cloghan,

qu'il soit noyé dans la Suir, ou brûlé vif dans sa cabane, peu importe, pourvu que dans deux fois vingt-quatre heures il ne soit plus vivant...

— Qui sera chargé de l'exécution?

— Le sort en décidera. Que chacun vienne tirer un numéro devant notre chef; les deux Enfants qui auront ramené le numéro 17 et le numéro 13 seront ceux que Dieu a choisis pour punir un traître. Qu'il soit fait selon la volonté de votre jury, mes bons garçons, et que Dieu conduise la main des deux plus dignes d'entre vous!...

C'était le premier élu qui avait parlé au nom des jurés. Quand il fut assis, le tirage au sort commença. Les rangs défilèrent devant Mac Doll, qui dépliait toujours les morceaux de toile et les lisait. Un quart d'heure se passa. Le numéro 13 et le numéro 17 n'étaient pas encore sortis. Cette cérémonie se faisait silencieusement, avec beaucoup de régularité, sans désordre. Les longues files de misérables appuyés sur leurs shillelags ou leurs fusils, se suivaient incessantes devant Mac Doll.

Robert Traynor avait été obligé de marcher avec la foule qui se dirigeait vers l'estrade; autrement il eût été remarqué et soupçonné. Mais comme il était un des derniers, l'ombre l'environnait toujours et le sauvait; pourtant chaque minute le rapprochait d'un danger imminent, car lorsqu'il allait se trouver sous la lumière du foyer, il était impossible que Joe, que Ned Grimes, que ses amis ne le reconnussent pas, malgré son masque. Lui seul et Mac Doll, dans Farney, avaient cette grande tournure hautaine; lui seul, dans tout le domaine, était aussi bien mis. Joe, en le voyant, le laisserait passer peut-être, détournerait la tête et ne voudrait point le livrer; mais Ned Grimes veillait; on voyait sa longue taille maigre et ses jambes grêles se profiler devant le foyer.

Evidemment, il soupçonnait Robert d'être dans la forteresse; il l'attendait, et de son œil gris et fauve, dans lequel le foyer jetait une lueur sanglante, il fouillait sous tous les masques.

Robert serra son shillelag.

— S'il me livre, se dit-il, c'est un homme mort... Il ne jouira pas de son triomphe...

Et toujours, pas à pas, suivant la foule qui se mouvait dans l'ombre, il avançait.

Près de lui, dans le silence profond, quelques exclamations s'élevèrent, entrecoupées d'éclats de rire. Tous penchèrent la tête.

Des voix disaient, goguenardant :

— Eh bien! mon jeune ami, vous ne bougez pas... il faut venir avec nous, mon bon garcon. Est-ce que le wiskey, que vous avez bu, vous casserait bras et jambes, ma pauvre âme...

Ces paroles s'adressaient au paysan.

Comme il restait immobile, épouvanté, les genoux s'entrechoquant, deux grosses mains s'appuyèrent sur ses épaules et violemment le jetèrent en avant; la foule l'engloutit, et l'emmena vers Mac Doll et Ned Grimes. Lui aussi allait tirer au sort... Il ne se sentait plus la force de se tenir debout... Heureusement pour lui, les révoltés se pressaient les uns contre les autres, et pour ainsi dire le portaient... Il se laissait aller, les mains moites de sueur, et priait.

A quelques pas derrière lui était Traynor...

A cet instant, Joe venait de faire un geste; les groupes s'arrêtèrent. Joe avait entre les mains un rouleau de toile qu'il montra, élevant le bras.

— Le numéro 13 vient d'être tiré, dit-il.

Il y eut un murmure subitement apaisé.

Le révolté que le sort avait désigné se tenait au pied de l'estrade, appuyé sur son bâton. Il était encore plus misérable, plus sale et plus déguenillé que

ceux qui l'entouraient. Il n'avait pas de manteau et sa veste, percée de trous, pendait en loques lamentablement. Il attendait, le dos courbé, les mains jointes sur le bout de son shillelag.

— Montez près de moi! dit Joe.

Le misérable obéit et vint se placer près du chef.

— Enlevez votre masque, c'est notre loi! criait-on.

Il obéit, et le masque tombé montra une vieille tête ridée, à demi disparaissant sous une broussaille de barbe blanche, des yeux bordés de rouge et des lèvres détendues laissant voir une bouche vide de dents.

Et de groupe en groupe un nom courut :

— C'est le mendiant Milès-le-Jaune...

On le connaissait dans le comté de Tipperary, dans les comtés de Cork, de Kilkenny et les comtés voisins. De tout temps il avait mendié, de tout temps il avait parcouru les villages des domaines, chantant de porte en porte. Jamais il n'avait eu, au dire des plus anciens, d'autre profession que celle-là! C'était un ardent, un fanatique de la bande mystérieuse, et comme il voyageait, comme il entendait beaucoup de choses, comme il espionnait, il rendait des services.

Des hourras l'accueillirent.

— Que Dieu aide Milès-le-Jaune! Que Dieu guide son œil ou donne de la force à son bras!

Puis le défilé recommença.

Traynor, le regard arrêté sur Ned Grimes, serrait de plus en plus son shillelag, et le petit paysan à l'allure mystérieuse tremblait d'épouvante de plus en plus...

Celui-ci, tout à coup, se trouva dans le rayon de lumière projeté par le foyer. Instinctivement, bien que tout effort fût inutile, il essaya de reculer. Mais autour de lui des cris s'élevaient.

— Allons, allons, mon bon garçon, il ne faut plus boire autant de wiskey une autre fois.

Et des mains brutales le poussaient.

Quand il passa devant Ned Grimes, celui-ci avança la tête. Malgré le masque du paysan et le haut collet de son carrick, on distinguait un front très pur, un menton, un cou d'une blancheur laiteuse, aux lignes adoucies, et la main qui s'avança hors du manteau pour se plonger rapidement dans le panier d'osier était une main de femme, aux doigts fuselés, aux ongles roses, délicate, avec des tons de cire.

Le rouleau de toile fut remis à Mac Doll.

Celui-ci le déplia, le montra aux Enfants d'Acier en l'élevant au-dessus de sa tête et dit :

— Le numéro 17 vient d'être tiré!!...

Les regards se concentrèrent sur le paysan. Puis, comme le tirage au sort devenait inutile, puisque les deux exécuteurs étaient nommés, les Enfants d'Acier reculèrent derrière le foyer...

Cette fois, Traynor était au premier rang...

— Montez près de Milès-le-Jaune, dit Mac Doll, et comme lui démasquez votre visage, afin que nous sachions qui vous êtes... C'est la loi!!...

Toutes les têtes se penchèrent avidement, tous les cous se tendirent...

Ned Grimes aviva le feu...

Mais le paysan n'obéissait pas; il restait anéanti; une horrible peur le clouait sur le sol, sans bouger. Les autres attendaient, curieux de savoir quel était celui qui, avec Milès-le-Jaune, allait être chargé de tuer Robert Traynor.

Et le paysan murmurait :

— Non, je ne veux pas... je ne veux pas... oh! mon Dieu! personne ne viendra-t-il à mon secours.

Mac Doll répéta pour la seconde fois :

— Frère, il faut vous démasquer... comme Milès-le-Jaune, nous avons besoin de vous connaître...

Alors, comme il hésitait toujours, comme il n'avait

pas l'air d'avoir entendu, Milès lui mit une main sur l'épaule et de l'autre lui arracha brusquement son masque.

Il y eut un silence si profond à ce moment-là, qu'on eût dit que la forteresse était déserte, qu'on n'eût jamais deviné que cinq cents cœurs d'homme battaient là, à l'unisson d'une même joie cruelle et d'un même désir de vengeance.

Et ce silence fut déchiré par un grand cri :

— La comtesse Héléna!...

Car c'était elle qui, pour sauver Robert, pour le prévenir à temps, avait tenté cette périlleuse entreprise de venir au milieu des Enfants d'Acier. Elle connaissait leurs habitudes, Robert les lui avait maintes fois racontées; elle savait par lui où était l'endroit secret de leurs réunions, leur mystérieux mot d'ordre, leurs cérémonies bizarres dans leur sauvage régularité. Elle n'eut pas de peine, au château, à trouver des vêtements de paysan irlandais, et ce fut ainsi qu'elle s'aventura, seule, au milieu de la nuit, se guidant sur les trois crêtes illuminées de la montagne.

Quand Milès-le-Jaune lui découvrit le visage, elle se contenta de baisser la tête.

Toute son énergie et son sang-froid avaient brusquement disparu.

Elle était résignée à mourir.

Son épouvante était si grande, depuis qu'elle était là, perdue au milieu de ces misérables dont les yeux luisaient de haine, qu'elle acceptait la mort comme un soulagement.

Le geste de Milès avait fait tomber son chapeau et dénoué ses cheveux, qui se déroulèrent en longues tresses sur ses épaules.

Il y eut un indescriptible et effroyable tumulte.

Des cris éclataient où il y avait autant de frayeur que de rage, car ils voyaient leur secret entre les mains

de la comtesse et, comme ils ne pouvaient soupçonner le motif qui avait amené la jeune femme au milieu d'eux, comme ils pensaient que c'était dans le seul but de les livrer aux dragons, il y eut un moment de panique, au souvenir du danger auquel un hasard les faisait échapper.

Mais Traynor avait reconnu Héléna. Une seconde son désespoir fut tel qu'il paralysa ses forces. Il resta anéanti, les yeux grands ouverts, et tout son sang, se retirant des veines, avait afflué vers le cœur. Heureusement, cette défaillance dura peu. Il comprit que s'il hésitait, s'il refléchissait au moyen de sauver Héléna, c'était la perdre à jamais, la jeter à une mort atroce. Ce qu'il fallait, c'était, profitant de cette panique des Enfants d'Acier, se faire jour au milieu d'eux, à coups de shillelag, et avec la comtesse gagner la brèche des ruines, s'il était possible.

Il se précipita en avant. Son mouvement fut si brusque, si inattendu, que des révoltés furent bousculés et roulèrent sur le sol.

D'un coup de pied il éparpilla les tisons du feu, et les flammes atteignirent les premiers rangs, qui reculèrent en se garant, en même temps que l'obscurité se faisait plus profonde autour d'eux.

Ned, reconnaissant Traynor, s'était élancé au devant de lui; il y eut une lutte de quelques instants; les deux shillelags sifflaient dans l'air et tous les coups étaient parés; mais bientôt il y eut un profond soupir et Ned Grimes tomba comme une masse, le crâne ouvert.

Héléna, sur l'estrade, s'était affaissée, à demi morte d'épouvante.

Milès-le-Jaune lui tenait les deux mains, agenouillé auprès d'elle, pour l'empêcher de s'enfuir. Traynor le prit par la taille et essaya de l'enlever; mais le vieux mendiant était robuste et résistait. Comprenant qu'il

avait affaire à un ennemi, il se relevait et se défendait avec son bâton. En même temps, les Enfants d'Acier, ivres de rage, revenaient vers l'estrade et une immense clameur emplissait les ruines de la forteresse.

— A moi, Joe! murmura Robert.

Milès se défendait toujours. Moins vigoureux que Traynor, mais aussi adroit, il parait tous ses coups. Le moment était critique. Quelques-uns jetaient sur les dernières flammèches du foyer, des branchettes de bois mort et le feu, se ravivant, allait désigner Robert à la vengeance des Enfants d'Acier. Et Milès, en parant, venait de casser le bâton du paysan, qui se trouvait sans défense.

Mac Doll, debout, suivait dans l'obscurité les péripéties de la lutte.

Il avait reconnu Robert, et il hésitait entre les lois cruelles de l'association dont il était le chef et son ardente amitié pour le jeune homme. De tout temps Robert et lui s'étaient considérés comme deux frères; leurs pensées, leur haine, leurs affections avaient été communes; il ne pouvait le laisser ainsi livré à une mort certaine. Il attendit, confiant dans la force et l'adresse du robuste garçon, le protégeant de son silence, alors qu'assistant de près à la lutte il aurait pu le livrer d'un mot. Mais lorsqu'il vit Traynor désarmé, il eut un serrement de cœur et, d'un mouvement irréfléchi, se jeta entre lui et Milès, non pour les séparer, mais pour prendre sa place dans la lutte, se substituer à Robert, lui donner le temps de se sauver avec Héléna.

Et pendant que son shillelag ripostait à tous les coups portés par Milès, Mac Doll avait le temps de dire à son ami :

— Allez-vous en, n'hésitez pas ou vous êtes perdus tous les deux!...

Traynor, comprenant d'où lui venait ce secours inattendu :

— Joe, merci, toute ma vie vous appartient.

Milès-le-Jaune attaquait avec fureur. Mac Doll, froid, évita un furieux coup et, d'un revers de bâton, lui cassa les deux bras!...

Milès chancela et s'abattit avec un cri horrible.

— A moi! à moi! cria-t-il...

Les Enfants d'Acier se précipitaient; le feu projetait de nouvelles flammes; on aperçut Ned Grimes râlant et se tordant sur le sol; Milès-le-Jaune gémissant et appelant au secours; Joe Mac Doll, assis sur l'estrade, immobile, comme indifférent à tout ce drame, mais le cœur battant à rompre sa poitrine; puis un homme de haute taille, masqué, portant la comtesse en travers sur son épaule et qui, d'un prodigieux bond, faisait reculer la bande hurlante et disparaissait dans l'obscurité. Tous se jetèrent sur lui; deux éclairs sillonnèrent les ténèbres, deux coups de pistolet retentirent, suivis de deux cris; deux hommes roulèrent sous les pieds de la foule; il y eut un moment d'épouvante; Robert en profita, il escalada un monceau de ruines, redescendit de l'autre côté sans être vu et longea les ruines qui surplombaient l'abîme, au-dessus de la Suir.

Il marchait sur un rebord en saillie des rochers, ayant à peine de quoi mettre les pieds; il se retenait d'une main à la muraille; la comtesse, évanouie, se laissait aller sur son épaule; il arriva ainsi jusqu'à un coude brusque, au delà duquel il était impossible de s'avancer sans être précipité d'une hauteur de sept ou huit cents mètres dans la Suir. Il s'arrêta.

Héléna revenait à elle. Il la prit dans ses bras, la soutenant pour l'empêcher de tomber.

Elle ouvrit les yeux, mais, dans l'obscurité qui l'entourait, elle ne pouvait ni reconnaître Robert ni distinguer l'endroit périlleux où elle se trouvait.

— Où suis-je? murmura-t-elle.

Et se sentant retenue par deux bras d'homme, elle eut une épouvante, frissonna et chercha à se dégager.

— Héléna, ne craignez rien, c'est moi, Robert!

Et, comme, ne comprenant pas tout de suite, elle le repoussait :

— Prenez garde, dit Traynor, nous sommes au-dessus d'un abîme; le moindre mouvement peut nous y faire rouler.

— C'est vous, Robert? Vous êtes hors de danger? Ah! quelle épouvantable nuit!...

Sa présence d'esprit lui revenait, mais son regard, en se portant autour d'elle, rencontra d'un côté la muraille contre laquelle ils étaient adossés et, en face, le noir de l'espace.

Au-dessus d'eux brillaient les étoiles dans le ciel bleu, sans nuages. Et c'était partout une obscurité insondable... un trou béant qui s'ouvrait... dans lequel une pierre se détachant sous leurs pieds pouvait les précipiter. Elle devina et, saisie de terreur, n'osa plus dire un mot. Seulement, ses deux bras se serrèrent convulsivement autour de Robert, enveloppant sa taille avec une étreinte passionnée...

La situation était critique...

S'ils étaient découverts, il n'était pas possible de songer à résister... Robert n'avait plus d'arme, son shillelag était brisé et il avait jeté ses pistolets, après les avoir déchargés contre ceux qui le poursuivaient... Du reste, à quoi lui eussent servi son shillelag et ses pistolets?...

Le salut dépendait donc d'un hasard.

Leur position était si épouvantable, si périlleuse, qu'il ne pouvait venir à l'esprit d'aucun des Enfants d'Acier qu'ils s'y fussent réfugiés.

Les plus hardis chercheurs d'aigles noirs n'auraient

osé se hasarder là; c'eût été courir à une mort certaine... C'était miracle que tous deux fussent vivants encore et n'eussent point roulé dans l'abîme. Les Enfants d'Acier, dont les clameurs menaçantes arrivaient jusqu'à leurs oreilles, couraient dans la forteresse sur les traces des fugitifs, mais ne songeaient pas à escalader les murailles et à projeter sur les rochers la lumière de leurs torches. Et les cris s'apaisaient ou devenaient plus distincts, selon que les bandes s'approchaient ou s'éloignaient d'eux.

Héléna ne vivait plus.

Robert lui-même n'osait prononcer une parole, craignant, non pour lui, mais pour elle.

Tout à coup, il prêta l'oreille, se penchant au-dessus de l'abîme, au risque de tomber.

De la plaine montait le bruit du galop d'une troupe de cavaliers sur la lande pierreuse, au bas de la montagne... Si faible que fût le bruit, à cette hauteur, Robert ne s'y trompa point.

— Ce sont les dragons de Donesdale !

— Nous sommes sauvés, dit Héléna, ne songeant pas, dans le premier moment, comment elle pourrait, si elle était surprise, expliquer sa présence aux Galtée, heureuse d'échapper aux Enfants d'Acier.

Mais, à ce même moment, des torches apparaissaient sur la crête de la muraille, des ombres se penchaient au-dessus d'eux, des cris de joie féroce montraient qu'ils étaient découverts et Robert murmurait :

— Nous sommes perdus !...

Ils étaient découverts. Les torches qu'on agitait, et qui rendaient plus épaisses et plus épouvantables au-dessous d'eux les ténèbres de l'abîme au bord duquel ils s'étaient réfugiés, les éclairaient, blottis contre la muraille.

Des cris d'une joie sauvage éclatèrent.

Traynor pressa plus étroitement la comtesse entre ses bras, essayant de lui faire un rempart de son corps.

Mais en se sentant auprès du jeune homme, malgré les menaces de mort qu'elle entendait, Héléna reprenait des forces. Sa présence d'esprit lui revenait. Le danger ne l'épouvantait plus.

Et elle murmurait à l'oreille de son amant:

— Je suis heureuse de mourir avec vous, Robert!

Des canons de fusil, entre les pierres recouvertes d'herbes, se dirigeaient vers eux; deux blocs de rocher détachés des vieux murs roulèrent devant leurs têtes; Héléna, comprenant que son dernier moment était venu, fermait déjà les yeux, tandis que Robert, pâle, les dents serrées, cherchait encore le moyen de se défendre et de mourir en se vengeant, en entraînant avec lui les misérables dans les mystérieuses et terribles profondeurs de l'espace.

Mais tout à coup les fusils se relevèrent, les torches s'éteignirent, les Enfants d'Acier quittèrent la muraille, le silence se fit autour des deux fugitifs.

Robert essayait de percer l'obscurité pour deviner ce qui se passait, mais n'y arrivait pas.

Et comme il savait que les révoltés n'abandonnaient pas facilement leur proie, il craignait qu'ils ne leur préparassent une fin plus terrible encore que celle qu'ils attendaient.

Un grand silence avait succédé aux clameurs, mais les Enfants d'Acier n'avaient pas quitté les ruines, car de temps à autre ce silence était coupé d'exclamations, On eût dit qu'ils écoutaient parler quelqu'un et qu'une certaine incertitude se manifestait.

— Ils ont vu les dragons! dit la comtesse.

— Peut-être!

— Je vous le disais, Robert, nous sommes sauvés.

— Non, car nous tombons d'un danger dans un

autre... N'êtes-vous pas perdue si les soldats vous trouvent dans la montagne ?

Elle frissonna.

— Oui, dit-elle, il faut que je rentre au château, à tout prix... Que faire?

— Ayons confiance, Héléna... Je ne sais si les dragons connaissent la retraite des Enfants d'Acier; à moins d'avoir été trahis par l'un d'entre eux, ceux-ci n'ont rien à craindre et les dragons peuvent courir longtemps tous les sentiers, avant de venir à la forteresse.

— Mais s'il y a trahison ?

— En ce cas, il faut une demi-heure aux dragons, qui auront laissé leurs chevaux au bas de la montagne, pour nous entourer et si les Enfants d'Acier, à l'abri des balles derrière les rochers et les remparts, refusent de sortir, je ne pense pas que les soldats donnent l'assaut, car ils y laisseraient beaucoup des leurs.

— Que feront-ils ? Ils enverront chercher du renfort à Tipperary, à Cashel ?

— Oui, mais le renfort arrivé ne les décidera pas à subir des pertes inutiles, lorsqu'il leur est si aisé de réduire les Enfants d'Acier...

— Comment ?

— Par la famine.

Elle eut un cri d'horreur.

— Oh ! Robert, cette mort lente, cette mort atroce, cette mort qui dure des jours, où d'heure en heure on se sent mourir... je n'en veux pas... Robert... tuez-moi tout de suite... mourons ensemble, en nous précipitant... j'ai entendu dire qu'en tombant d'une aussi grande hauteur on n'avait pas le temps de souffrir... l'étourdissement vous saisit... Ah ! Robert... mourir de faim, c'est horrible !

— Toute espérance n'est pas perdue, Héléna....

— Hélas! je ne vois partout que des dangers affreux.

— Si les Enfants d'Acier prennent la résolution d'attendre les soldats... à moins que Dieu ne nous vienne en aide et fasse un miracle pour nous sauver, nous sommes perdus.

— Eh bien?

— Mais s'ils abandonnent la forteresse, ils auront le temps de fuir dans les Galtée et, par de longs détours, de regagner leurs villages. Tous les sentiers ne sont pas connus des dragons et les montagnards, même les plus vieux et les plus courbés, ont l'allure plus rapide, à travers les pierres et les rochers, que les soldats saxons.

— Que Dieu vous entende... Mais nous abandonneront-ils ainsi, laissant inachevée leur vengeance?...

Robert ne répondit rien.

Il ne l'espérait pas.

Que se passait-il dans l'intérieur de la forteresse, pendant qu'Héléna et Robert attendaient avec résignation une mort qui leur paraissait inévitable?...

Au moment où cinq ou six des Enfants d'Acier, grimpant sur la muraille, venaient de découvrir Traynor et la comtesse, la voix grave de Joe Mac Doll, dominant le tumulte, disait :

— Que mes frères se réunissent autour de moi!...

Il y eut chez les révoltés une certaine hésitation avant d'obéir... ils craignaient que Robert, dont ils connaissaient la ruse et la vigueur, ne réussît à leur échapper; mais un coup d'œil sur la position des fugitifs les rassura... le moindre mouvement les jetait à une mort certaine. Toute tentative de fuite était impossible.

Ils descendirent.

Le feu avait été allumé. Dans un coin, Ned Grimes, qui revenait à lui, et Milès-le-Jaune, tous deux éten-

durs côte à côte, se tordaient dans des convulsions. L'un avait les deux bras cassés, l'autre, le crâne fendu. Joe, sur l'estrade, restait pensif. En bas, à demi dissimulée dans l'ombre d'un quartier de roc, une femme était à genoux ou plutôt couchée sur le sol, la poitrine haletante, les cheveux en désordre, le visage défait.

Les misérables l'aperçurent... et vingt fusils se dirigèrent contre sa poitrine...

Mais, les yeux fermés, elle n'y prenait pas garde...

Et toute la bande, furieuse, hurlait :

— Nous sommes trahis ! nous sommes trahis !

Les femmes n'étaient pas reçues parmi les Enfants d'Acier et ne partageaient pas leurs secrets.

Cette femme, c'était Lucie Breen...

Elle venait d'entrer en courant, comme affolée, les mains ensanglantées par les rocs aigus, les vêtements déchirés, les pieds nus...

Elle avait passé comme une ombre à travers les Enfants d'Acier sur la piste de Robert... Le feu n'était point rallumé à ce moment et les ténèbres l'avaient protégée.

Elle se précipita, criant :

— Joe, Joe, Joe Mac Doll ! à moi ! !

Et Joe l'avait entendue, était venu la chercher à tâtons, dans l'ombre, se dirigeant là d'où venait la voix.

— Mon Dieu, c'est vous Lucie Breen, dit-il.

Et il tremblait.

— C'est moi, Joe, je me sens mourir, protégez-moi !...

— Que venez-vous faire ici, malheureuse ?...

— Sauver Traynor... Et vous m'y aiderez...

— Vous allez le perdre... et vous vous perdrez en même temps... Sortez... Lucie... sortez vite, avant que les Enfants d'Acier vous aperçoivent et vous reconnaissent... Sortez... Lucie... fuyez... les Enfants

d'Acier ne vous pardonneraient pas d'avoir violé leur secret... ils vous tueraient sans pitié, et moi-même je ne saurais vous défendre...

— Eh ! si je meurs, que ce soit avec Robert...

Joe eut un geste douloureux.

— Avec Robert et la comtesse Héléna... la mort vous réunirait tous les trois, Lucie Breen...

— La comtesse est ici !

— Elle a été reconnue... Robert s'est lui-même trahi en voulant la sauver... En ce moment les Enfants d'Acier les cherchent... et... écoutez... Lucie, ces cris qui viennent de la muraille et qui m'annoncent qu'on les a découverts...

— C'est horrible... Robert va mourir... la comtesse, ici !...

— Je ne puis rien faire de plus pour eux que ce que j'ai fait, Lucie Breen, mais je ne veux pas qu'il y ait une troisième mort ajoutée à la mort d'Héléna et de Robert... Fuyez, Lucie... au nom de votre père !...

— Non, je reste... je veux parler aux Enfants d'Acier.

— Que leur direz-vous ?... La colère les aveugle et ils resteront sourds à vos supplications !...

— Je ne les supplierai pas... je viens pour leur permettre de choisir, entre leur mort, à eux, ou la vie sauve pour Robert...

— Lucie Breen, la douleur vous égare, vous rend folle !

— Non... Joe... j'ai ma présence d'esprit...

— Une dernière fois, Lucie, fuyez !

— Non !

C'est à ce moment que MacDoll, devinant le danger que courait Robert, venait d'appeler autour de lui les Enfants d'Acier. C'était autant de répit pour Traynor et pour la comtesse. Lucie Breen s'était laissée tomber

au pied de l'estrade, à demi morte d'épuisement, et les révoltés, l'apercevant, la mettaient en joue.

Elle avait les yeux fermés... le cri de rage des misérables ne l'effraya point... elle ouvrit les yeux, se leva et, tranquillement, fit quelques pas de leur côté, la poitrine contre les canons des fusils...

Ceux qui étaient des environs ne la connaissaient pas, mais les paysans de Farney murmurèrent :

— C'est Lucie, la fille du fermier de Breen.

Un geste de Mac Doll fit abaisser les fusils, mais le cercle des guenilles se resserra autour d'elle, plus étroitement.

Elle n'y prit garde.

Elle se remettait de sa course, redevenue plus calme, et ses grands yeux recouvraient leur limpidité. Elle ne les bravait pas. Mais nulle crainte ne lui faisait battre le cœur. Les deux bras pendants, la tête un peu inclinée sur son châle rouge dénoué, qui laissait voir la naissance de la gorge, elle les regardait tour à tour, comme si elle eût voulu mettre un nom sur tous ces visages que le masque noir lui dérobait.

Joe Mac Doll éleva la voix.

— Lucie Breen, vous avez violé notre secret ; vous n'ignorez pas le châtiment qui vous attend...

— Je sais que vous n'avez pas de pitié.

— Qu'êtes-vous venue faire au milieu de nous ?

— Je serai franche. Je sais que Robert Traynor vous a trahis et que vous devez le juger cette nuit. Je sais qu'il s'agit pour lui de la mort...

— C'est vrai.

— Depuis longtemps j'avais surpris vos rendez-vous dans la forteresse des Mac Doll, et je sais aussi que les trois feux sur le Galtée sont les signaux qui vous appellent à ces réunions. Personne ne me l'a dit. Il ne faut accuser personne. Votre secret, je l'ai deviné.

Il eut un sourd grondement parmi les révoltés. Si

leur secret était connu de la comtesse et de Lucie Breen, il pouvait également l'être de bien d'autres. Ils étaient donc en péril, et il n'existait plus de sécurité pour eux.

— Au fait, Lucie Breen, le temps presse, au fait ! crièrent des voix rudes.

Et le cercle se resserra encore, touchant presque la jeune fille, que maintenant le plus court des shillelags pouvait atteindre.

— Vous avez condamné Robert, dit-elle... vous voulez sa vie et celle de la comtesse...

— Oui, oui !...

— La comtesse, je vous l'abandonne... ma haine pour elle est plus forte encore que la vôtre... Mais Robert, je veux que vous preniez l'engagement, tous, ici, devant Joe Mac Doll, que pas un cheveu ne tombera de sa tête... et que vous le défendrez au besoin si sa vie est en péril...

Des rires se confondant avec des cris de colère interrompirent cet étrange début.

Lucie Breen n'en fut pas effrayée. Elle continua :

— Je puis vous sauver la vie, mais je puis vous faire périr tous, selon mon caprice... Je sais à quels dangers je m'expose en venant vous trouver, et je n'ai point voulu partir, sans être sûre que vous hésiteriez avant de me punir...

L'assurance, le dédain même avec lesquels parlait la jeune fille en imposa aux plus farouches.

Quelques-uns se regardaient avec inquiétude.

— Expliquez-vous, Lucie Breen, fit Mac Doll, surpris lui-même du courage qu'elle montrait.

— Je ne le puis davantage...

— Que demandez-vous donc ?

— Ne l'ai-je pas dit ? Est-ce que je ne me suis pas exprimé clairement ? Je veux la vie sauve pour Robert Traynor... Vous ferez plus tard de la comtesse ce qui

vous semblera bon.., Vous ne me trouverez jamais entre elle et vous... Traynor libre... entendez-vous... ou bien il y va de votre vie, à vous autres...

— Est-ce vous seule qui nous menacez, Lucie Breen, ou bien connaissez-vous un danger dont seule vous pouvez nous avertir?...

— Oui... vous êtes en péril de mort !...

Les Enfants d'Acier se taisaient. Une crainte vague envahissait les plus courageux. De quel mystérieux péril voulait parler Lucie Breen ? Ils ne savaient.

— L'heure presse, dit la jeune fille... Vous le comprenez comme moi... Je ne dirai rien avant d'avoir votre parole... je ne dirai rien avant que Mac Doll, votre chef, ait pris pour vous l'engagement de respecter Robert !...

— Mais si le danger dont vous nous menacez n'existe que dans votre esprit, Lucie Breen?

— Vous en serez les seuls juges !

— C'est bien...

Mac Doll se leva, fit un geste pour apaiser les murmures et, s'adressant à la bande houleuse :

— Vous avez entendu la fille du fermier Breen ?

— Oui !

— Voulez-vous prendre l'engagement qu'elle exige?...

Un silence suivit. Puis quelques voix timides:

— Nous le voulons, mais qu'elle parle !

— Est-ce votre opinion à tous, mes bons garçons ?

L'adhésion d'un certain nombre, comme il arrive presque toujours, avait entraîné les autres.

— Puis-je accepter au nom des Enfants d'Acier? fit Mac Doll... Le puis-je sans craindre d'être parjure ?

— Vous le pouvez, Joe Mac Doll !

Alors le paysan, se tournant vers Lucie Breen :

— Robert Traynor aura la vie sauve s'il est vrai

qu'un danger nous menace et que votre dévouement nous l'ait fait éviter.

La jeune fille eut un mouvement de joie ; ses yeux semblaient sourire.

— Hâtez-vous, dit-elle, quittez la forteresse... fuyez par les sentiers les plus secrets des Galtée... votre retraite est connue... les dragons de Donesdale cernent en ce moment la montagne...

— Sur votre salut, Lucie Breen, dites-vous vrai?

— Je le jure !

Les misérables s'étaient précipités, en désordre, vers l'entrée de la forteresse, oubliant Robert, la comtesse et Lucie Breen... Le feu était éteint.., l'obscurité régnait... les ruines étaient presque vides ; des ombres silencieusement, s'abîmaient derrière les rochers... comme si le sol s'était ouvert sous leurs pas pour les engloutir.

Joe Mac Doll seul était resté...

— Et vous, Joe, dit Lucie, qu'attendez-vous ?

— Depuis quelque temps, fit le paysan, j'ai manqué à la foi jurée, à tous mes serments ; je n'avais jamais cru qu'un jour viendrait où il me faudrait choisir entre nos lois et l'amitié que j'ai pour Robert, l'amour profond que j'ai pour vous... Aujourd'hui, la mesure est comble, Lucie Breen, je ne veux plus revoir Farney, je ne veux plus revoir les Enfants d'Acier...

Il parlait à voix basse, la tête sur la poitrine.

— Quel est votre projet, Mac Doll ?...

— Puisque les dragons doivent venir... je les attendrai et ne me défendrai pas.

— Mais c'est de la folie, Joe ; pensez donc au sort qu'ils vous réservent... s'ils ne vous tuent point, ils vous feront prisonnier... ils vous emmèneront à Tipperary, à Cashel, et vous serez pendu...

— Je le sais.

— Joe, à qui votre mort serait-elle utile ?...

— A moi, Lucie, car je vivrais en me souvenant que je n'ai pas fait mon devoir...

— Joe, réfléchissez... si les dragons vous saisissent, j'en mourrai de honte, car c'est moi qui les ai amenés.

— Vous, vous, Lucie!

— C'est moi Joe... c'est moi... Je suis allée trouver le lieutenant Thornton et je lui ai dit que les Enfants d'Acier se réunissaient dans la montagne, et que d'un seul coup, s'il était adroit et prudent, il pouvait en finir avec eux.

— Malheureuse!

— Ah! je voulais sauver Robert...

— Et en le sauvant, vous m'avez condamné!

— Non, Joe, je vous en prie, ne me laissez pas ce remords. Est-ce que je pourrais vivre avec un aussi atroce souvenir? Est-ce que votre mort, je ne me la reprocherais pas comme un crime? Ah! Joe, ne soyez pas aussi cruel!

— C'est vous, Lucie, qui l'aurez voulu! Vous vous consolerez vite, puisque vous ne m'aimez pas!

— Joe, que vous me faites souffrir... Partez, mon ami, je vous en conjure, au nom de l'amour que vous avez pour moi... Partez, Joe, si vous m'aimez!

— Hélas! en doutez-vous?

— Fuyez, Joe, ne tardez pas une minute de plus... une minute peut vous perdre...

— Je resterai, Lucie, je le veux!...

Eperdue, la jeune fille courait dans les ruines comme une folle, Joe, grave, désespéré, restait assis sur l'estrade; il avait jeté loin de lui son shillelag et son fusil, afin de mieux résister à l'envie de s'en servir, lorsque les dragons arriveraient...

— Ah! je vous sauverai malgré vous, Joe! dit-elle.

Et elle se précipita dans les sentiers qui descendaient vers le défilé de Connor. Elle courait, insensi-

ble aux douleurs aiguës qui lui traversaient les pieds, aux roches qui coupaient ses mains, déchiraient ses bras.

Le Galtée était désert. Les Enfants d'Acier avaient disparu. Elle arriva au bas des rochers. Là, les dragons, descendus de leurs chevaux, veillaient, la carabine au poing, l'oreille aux écoutes, l'œil au guet.

A son premier pas hors du défilé, sur la lande, on l'entoura ; mais elle n'en parut pas épouvantée.

— Conduisez-moi auprès de votre lieutenant, dit-elle, il faut que je lui parle.

Les dragons hésitaient ; un sous-officier fut appelé, s'approcha et, à la lueur d'une torche, reconnut la jeune fille.

— C'est Lucie Breen, dit-il, nous l'attendions ; faites ce qu'elle vous dit...

Les dragons obéirent.

Quand Lucie fut en présence de Thornton :

— Je vous ai dit que je vous livrerais les Enfants d'Acier cette nuit, dit-elle, après minuit...

— Oui, et mes hommes commencent à s'impatienter, fit l'officier d'une voix rude... Où sont les révoltés?

— Nous sommes arrivés trop tard. Il n'y en a plus un seul dans la montagne. Ils auront appris sans doute par leurs espions que vous aviez quitté Donesdale et ils ont eu peur...

— Vous mentez, Lucie Breen... je vous garde !... Demain, à Tipperary, vous répondrez peut-être plus franchement aux juges qui vous interrogeront...

— Vous êtes le maître... Réfléchissez pourtant que rien ne m'obligeait à vous livrer les Enfants d'Acier... et qu'il m'était facile, il n'y a qu'un instant, de regagner Farney sans tomber au milieu de vos factionnaires... Quel intérêt aurais-je à vous tromper?... Ne suis-je pas venue à vous de mon propre mouvement?

Et lorsque, soupçonnant une trahison, vous m'en avez demandé les causes, que vous ai-je répondu?
— Que la vengeance seule vous faisait agir.
— C'est la vérité, et cette vengeance m'échappe. Du reste, dit Lucie Breen, jouant l'indifférence, je vous avait promis de vous conduire au rendez-vous des affiliés... je ne veux pas manquer à ma promesse... Si vous n'avez pas foi dans mes paroles, dirigez vos hommes sur les ruines de Mac Doll... C'est là que les Enfant se réunissent...
Le lieutenant, soupçonneux, la regarda, cherchant à deviner ce qu'elle pensait.
Il fronçait le sourcil,
— Mes hommes garderont la montagne jusqu'au jour, dit-il; vous êtes, en attendant, notre prisonnière...
Sa joie fut si vive que ses yeux brillèrent et qu'elle ne put retenir un soupir de soulagement. Son cœur se gonflait, et une rougeur brûlante colorait ses joues.
Elle pensait :
— Robert et Joe n'ont plus rien à craindre!
Mais Thornton l'avait devinée. Il ajouta :
— Je vais monter avec un détachement jusqu'à la forteresse... Vous m'accompagnerez... vous me montrerez le chemin... Si vous m'avez menti, Lucie Breen, vous serez pendue !
Elle frissonna... puis se remit tout de suite :
— Oh ! se dit-elle, je leur donnerai le temps de s'enfuir !
Une heure s'était écoulée depuis que l'arrivée de Lucie Breen avait sauvé Robert ; Joe Mac Doll, sur l'estrade, attendait toujours, décidé à se livrer si les dragons de Donesdale survenaient. Il attendit vainement et, lassé, monta sur les ruines et cria au hasard, ne sachant pas si Traynor était encore vivant :
— Robert, vous êtes libre, hâtez-vous de partir !

Il écouta.

— Merci, Joe, encore une fois, merci, mon bon Joe! fit une voix émue auprès de lui...

Traynor, emportant la comtesse, venait de recommencer le périlleux trajet qu'il avait fait quelques heures auparavant, au risque de rouler dans l'espace... Mais le silence dans lequel la forteresse était soudainement plongée lui avait rendu l'espoir. Il soupçonnait un événement inattendu qui leur laissait du répit.

— Évidemment, se disait-il, les Enfants d'Acier ont été prévenus que les soldats les cernaient ; ils ont fui, ne se souvenant plus de nous !...

Il parvint, sans faux pas, à l'écroulement de muraille par où il était entré. C'est de là qu'il répondit à Mac Doll, quand celui-ci l'appela.

— Vous voici hors de danger, je suis content, Robert, dit Joe ; c'est Lucie Breen qui vous a sauvé !...

— Lucie ! fit la comtesse...

— Mais, je le répète, hâtez-vous, car les moments sont précieux et l'aurore ne peut tarder à paraître...

Et, au moment où Traynor allait se jeter dans ses bras, il s'esquiva rapidement, gagna les sentiers et disparut.

Alors Robert, soulevant Héléna, dont les pieds étaient meurtris, s'engagea lui-même entre les rocs.

Il était temps, Thornton arrivait avec ses dragons ; mais la forteresse était vide. Quelques branches, qui achevaient de se carboniser dans le foyer, attestaient seules que les Enfants d'Acier avaient séjourné là cette nuit.

— Trop tard, murmura le lieutenant, cette fille avait raison ; les oiseaux sont envolés... mais le nid est connu !...

Il redescendit sans plus s'occuper de Lucie Breen.

La jeune fille, que la fièvre brûlait, erra toute la nuit dans les Galtée. Elle traversa la vallée occupée par

les expulsés et s'arrêta longtemps devant la cabane de Robert. Un pressentiment inexplicable, un serrement de cœur lui disait que Traynor s'était réfugié là avec celle qu'il aimait, en attendant que la montagne redevînt tranquille et que les dragons l'eussent abandonnée.

Et elle ne se trompait pas, car elle vit tout à coup la porte s'ouvrir; Robert sortait; Héléna s'appuyait sur lui et, dans le silence de cette nuit calme où pas une brise ne faisait frissonner les arêtes des genêts, elle entendit des mots d'amour entrecoupés de baisers. Et la voix tremblante et assourdie de la jeune femme disait assez qu'elle n'avait pas résisté aux ardentes prières de Traynor et qu'elle n'avait plus rien à refuser à son amant.....

Et Lucie, les yeux fixes, la respiration sifflante, la gorge desséchée, Lucie, doucement, s'affaissait sur le sol, évanouie...

Un quart d'heure après, Robert amenait deux des poneys qui erraient en liberté sur l'autre versant, du côté de Cork, et reconduisait la comtesse au château, sans nouveau danger.

## XI

Pendant les mois qui suivirent, il y eut un grand désarroi parmi les affiliés. Les dragons n'avaient pas l'air de vouloir quitter le château; le lieutenant Thornton semblait y avoir pris demeure, en attendant que la tranquillité fût complètement rétablie dans le domaine. Le secret de leurs réunions dans la forteresse étant connu, les Enfants d'Acier ne pouvaient se hasarder dans la montagne, sans craindre de ne plus pouvoir

regagner la plaine, et d'être obligés de soutenir un véritable siège.

Depuis les dramatiques événements que nous venons de raconter, les trois phares rouges n'avaient pas brillé sur les crêtes du Galtée.

On aurait pu croire le pays apaisé, l'incendie éteint, quand le feu couvait toujours sous la cendre.

Comme Ned Grimes, blessé par Traynor, et le mendiant Milès-le-Jaune, blessé par Mac Doll, furent très longs à se rétablir, le comte Donesdale ne fut pas inquiété; il n'était pas éloigné de croire que ses implacables fermiers avaient abandonné leurs projets de vengeance, et peu à peu il reprit librement, sans l'escorte des deux dragons, et malgré les conseils de Richard Thornton, ses promenades habituelles et ses chasses dans les bruyères les plus éloignées de Donesdale.

Traynor seul devinait que ce calme était apparent, et, bien que Mac Doll lui eût dit que les Enfants d'Acier n'en voulaient pas à sa vie, puisqu'ils avaient solennellement promis de la respecter, il s'entourait de toutes les précautions, lorsqu'il rentrait la nuit dans la montagne.

Tous les Enfants d'Acier ne lui avaient point pardonné, il le savait; deux hommes lui avaient voué une haine mortelle, Ned Grimes et Milès, et c'était de ceux-là qu'il se méfiait. Depuis quelques jours, les deux bras du mendiant étaient bien guéris, et la blessure de Ned, longue à se cicatriser, ne le faisait plus souffrir, et Ned et Milès maintenant ne se quittaient plus. On les rencontrait dans les rues de Farney, dans les auberges de Tipperary, dans les bois, dans les landes, dans les sentiers des Galtée. Ils étaient partout.

Plus d'une fois la témérité du comte aurait pu rendre un meurtre bien facile, Donesdale traversa plus d'une fois le bois des Houx quand ils s'y trouvaient; plus

d'une fois son cheval fit un écart, en passant auprès des deux paysans couchés dans les bruyères, mais, soit qu'ils ne fussent pas armés à ce moment-là, soit que la peur les eût retenus, soit qu'ils attendissent une autre occasion, ils avaient laissé passer le cavalier, sans qu'un seul geste lui donnât l'éveil.

Mac Doll les devinait et prévint Traynor :

— Prenez garde, dit-il, Ned Grimes vous recherche et le mendiant Milès vous attribue le coup de shillelag que je lui ai donné. Ils se sont associés pour une vengeance commune ; soyez prudent, Robert, et, si vous avez besoin de moi, n'oubliez pas que je suis votre ami.

— J'ai deviné leurs projets, fit Traynor. Ils m'attendaient hier dans le défilé de Connoor, sans se douter que, caché derrière eux, je les surveillais et ne les perdais pas de vue. Lorsqu'ils deviendront trop dangereux, je saurai m'en débarrasser en les renvoyant pour six mois dans leur cabane. Le temps finira par modifier leurs idées.

Malgré la confiance de Robert, Mac Doll paraissait soucieux.

— Soyez prudent, dit-il de nouveau.

La saison des chasses était arrivée, amenée par l'automne, et Donesdale n'avait pas hésité, comme tous les ans, à envoyer des invitations à ses amis.

Bien qu'on se fût ému, à Londres et en Angleterre, des troubles qui avaient eu lieu dans son domaine et des meurtres commis par les Enfants d'Acier, bien qu'on sût que le comte avait été obligé de recourir à la garnison de Tipperary pour assurer la sécurité de son château, ce n'était pas une raison suffisante, aux yeux de fox-hunters passionnés, pour refuser de se rendre à cette fête cynégétique. Le comte faisait les choses royalement, et la menace d'un danger était un attrait de plus.

Le jour de la grande chasse se leva.

C'était une matinée de la fin d'octobre. Le ciel était clair; à peine quelques nuages légers le traversaient rapidement, venant du nord-ouest; la journée promettait d'être magnifique. Les amis de Donesdale descendaient de leurs chambres et s'apprêtaient à monter à cheval.

Des valets d'écurie tenaient les chevaux sellés tout prêts. Les chiens, sortis des chenils, gambadaient autour des chasseurs et Dick Carter, le piqueur, et des valets vêtus de rouge les appelaient par leurs noms, les flattaient de la main, leur parlaient, pendant que les chiens répondaient en aboyant, comme s'ils se fussent souvenus des hauts faits dont Dick Carter leur racontait l'histoire.

— Voyons, Tarquin, Trimbush, Tomboy, faisait Dick, et vous Traffic, Soliman, Trimmer, Lubrach, Nigel, voyons, mes braves chiens, j'espère qu'aujourd'hui, devant ces nobles seigneurs, vous allez vous distinguer... Que dis-je ?... mes beaux chiens il faut vous surpasser... Vous aboyez, Flamer, et vous aussi Conqueror, et vous aussi Lexicon?... Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas?... Tant mieux, mes bons chiens!... Mais vous, Nelson, mon vieux, vous, le patriarche de la meute... le modèle des chiens à renards... vous me regardez sans mot dire... Je comprends, Nelson... cette joie trop bruyante ne sied pas à votre âge, et votre dignité s'oppose à ce que vous ayez l'air de vous amuser... Ce qui n'empêchera pas, mon vieux, que vous serez tout à l'heure le premier derrière le renard...

Et les chiens sautaient, couraient et aboyaient follement... et Dick Carter, paternellement, continuait, cherchant, au souvenir des grands exploits de chasse, à surexciter l'orgueil et l'amour-propre de ses bêtes.

— Allons, Tarquin, Trimbush, et vous, Tomboy,

n'oubliez pas que le privilège vous appartient de rapporter la tête du renard... Vous, Traffic, souvenez-vous qu'après une course acharnée vous avez poursuivi monsieur Fox jusque sur le toit d'une cabane où vous l'avez saisi, et que vous êtes tombé du toit sans lâcher prise !

Et vous, brave Trimmer, n'avez-vous pas attaqué et étranglé un chat-martre, en haut d'un tas de bûches, dans le taillis du bois de chênes?... Et vous, Soliman, n'êtes-vous pas le plus fort et le plus doux de tous les chiens de la meute? Un peu paresseux, pourtant, mais on vous pardonne à cause de vos bonnes qualités... L'homme est faible, pourquoi le chien ne le serait-il pas?... Et voilà Vanquisher! Bonjour, fidèle Vanquisher! vous qui n'abandonnez le cheval de Sa Seigneurie qu'à la levée du renard, mais qui alors suivez la bête avec rage!... Et vous, Lubrach, mon favori, quel est celui de tous qui peut se dire plus parfait que vous pour le flair, le courre et l'arrêt?...

Nigel lui-même ne le pourrait, bien que, sur le déclin, il soit aussi vigoureux, aussi ardent que dans son plus jeune âge!... Hé! Rifleman, ne faites pas l'orgueilleux et ne levez pas le nez avec un air de mépris... parce que vous êtes le plus élégant et le mieux fait de toute la bande... parce que vous êtes le favori de Sa Seigneurie et que vous couchez souvent sur la peau d'ours blanc qui est au pied de son lit... Rifleman, mon ami, il faut prouver une fois de plus aujourd'hui que vous êtes un bon chien de race et que vous n'êtes pas indigne de ces faveurs !... Eh quoi! Commoner... Conqueror, vous sautez comme un chien de l'année dernière... vous qui êtes en pleins jours de gloire, et qui avez la figure si honnête et si sérieuse!... Voulez-vous, Lexicon, ne pas monter sur mon épaule et conserver l'extérieur grave qui convient à des chiens de votre importance!!...

C'étaient des animaux superbes : train de derrière ramassé, poitrine large, jambes droites, pieds arrondis, queue épaisse et bien portée.... Dick Carter avait raison de compter sur eux...

Du château, où la chasse se rassemblait, on voyait, se perdant à l'horizon, les cimes des chênes de la forêt que les premières brises froides commençaient à dénuder... Quelques rafales, passant brusquement sur les arbres, enlevaient des feuilles sèches qui tourbillonnaient en tombant. La forêt semblait couverte d'un manteau jaune comme du vieil or, que faisaient resplendir les flèches de diamant du soleil à son lever.

Les aigrettes sèches des bruyères, dans la plaine, s'agitaient sous le vent matinal, et, à l'autre bout de l'horizon, le brouillard abandonnait peu à peu le Galtée, dont les roches grises se détachaient nettement, dans leur nudité, sur le vert foncé de la prairie. Le spectacle était magique.

Donesdale allait à cheval de droite et de gauche, s'approchait de ses invités et adressait à tous une parole d'amitié. Depuis son aventure dans le bois des Houx, il montait Ayston, bai clair, pur sang, coureur sans égal. Ce n'était pas le plus élégant, mais c'était à coup sûr le meilleur cheval de son écurie. Ayston, malheureusement, avait le sabot plat et la croupe mal dessinée ; mais le comte était sûr de lui et savait que la noble bête ne reculerait ni devant les murs, ni devant les haies, ni devant les plus mauvais terrains. Il arriverait premier au renard.

Et Donesdale était fier de sa renommée de chasseur et ne se laissait pas distancer volontiers.

Dick Carter montait Fire King.

Quant à la comtesse, qui, malgré son aversion, avait été obligée de suivre la chasse, elle avait son cheval favori, Rory O'More.

La chasse, commençant dès les premières lueurs du jour, devait durer toute la journée; aucun animal, en effet, ne fournit une plus longue course que le renard. Bien des chasseurs anglais en ont poursuivi, sans réussir à les forcer, pendant plus de vingt milles, et les chroniqueurs des hauts faits de chasse d'Angleterre, d'Ecosse ou d'Irlande, parlent de deux courses de quarante mille au terme desquelles les vigoureuses bêtes étaient loin d'être essoufflées.

Il fallait donc s'attendre à une chasse intéressante, longue, féconde en péripéties et dans laquelle serait peut-être parcourue toute l'étendue du domaine de Donesdale, d'un point à l'autre de l'horizon, de la forêt de chênes et du bois des Houx, d'un côté, jusqu'aux montagnes des Galtée, de l'autre.

Les chasseurs étaient prêts; les chiens étaient entre les mains des valets; Dick Carter caracolait déjà dans les bruyères; on n'attendait plus que le signal.

Ce fut Donesdale qui le donna.

— En avant! s'écria-t-il.

Et la troupe s'ébranla.

Les chasseurs se dirigèrent tout d'abord vers la lisière du bois des Houx. Le bois avait été fait soigneusement la veille par un des gardes, et Donesdale était sûr que les chiens y lanceraient un renard. On attaqua un fourré épais, qu'on battit avec soin; mais un assez long temps se passa et rien ne débouchait, quand tout à coup Nelson, le patriarche, raidit sa queue et donna de la voix, et toute la meute, avec ensemble, l'imita, confiante en lui et respectueuse de son âge.

Dick Carter arrivait, rassemblait les chiens.

— A Nelson, mes beaux! criait-il, à Nelson, beaux chiens... Traffic, Conqueror, Rifleman, à Nelson!

A sa voix, ils se réunissaient autour de Nelson, et flairaient la mousse et les feuilles mortes dans l'épais-

seur du taillis, se croisaient et s'entre-croisaient, courant, s'éloignant, se rapprochant, quêtant avec ardeur... et un concert, depuis le soprano aigu jusqu'à la basse-taille, ébranlait, jusque dans ses plus lointaines profondeurs, tous les échos du bois des Houx.

Le renard, mis sur pied, s'élança hors du fourré, traversa le bois, se jeta dans la plaine de bruyères, où il disparut derrière un pli du terrain.

Les chiens arrivèrent, mais ils étaient dépistés.

Il y eut du désordre dans la meute qui parcourait la plaine, cherchant à relever le défaut. Il y eut de la colère aussi et du désappointement. Quelques-uns, les plus jeunes, désespérés de ne rien trouver sur le sol, levaient le nez en l'air, comme pour y chercher les émanations de la bête.

C'était un désarroi général, une déroute complète, lorsque Dick Carter cria :

— Tayaut! Tayaut! à Nelson!

Et les chiens, suivant le patriarche, qui retombait sur la piste, rabattirent vers le bois. Le renard avait fait un crochet en se sentant hors de vue, et, par un retour avait cherché à perdre les chiens. Toute la meute, furieuse, comme si elle eût compris ce premier échec, était repartie, flancs contre flancs, Nelson en tête. Cinq minutes après, le renard était obligé de se jeter de nouveau dans la plaine, où la chasse reprit de plus belle, se dirigeant cette fois vers le grand bois de chênes qui fermait l'horizon.

Les chiens témoignaient d'une telle ardeur qu'il était possible de prévoir que la première partie de la journée aboutirait à la prise de la bête; celle-ci commençait à se fatiguer; les chasseurs l'aperçurent deux ou trois fois dans la forêt, épuisée.

On lui offrit des coulées pour débucher dans les bruyères; elle s'y refusa; alors Nelson partit droit sur elle, à fond de train.

— Tayaut! cria Dick Carter de sa forte voix.

Et Donesdale, arrivant, animait la meute.

— Parti! Parti! harlou, mes bellots, harlou, mes bellots, s'en va, chien, s'en va!

Et la meute, furieuse, rejeta le renard hors du bois. Il se réfugia dans des broussailles, traversa la Suir, ayant les chiens derrière la queue, se cacha dans une haie, puis sauta d'un bond prodigieux dans un arbre derrière une grosse branche duquel il se déroba.

Mais Nelson le sentit et, pendant que les meilleurs avaient perdu la voie, il s'acharnait contre le tronc de l'arbre, revêtu de lierre, s'efforçant de l'escalader. Dick Carter, qui de loin le voyait, devina la dernière ruse de la bête.

— Hardi, Nelson, tenez bon, brave chien! Hardi, bellot... prenez-le!...

Quand les chasseurs arrivèrent, le piqueur tenait le renard par la tête et par la queue.

— Aux chiens! aux chiens! fit Donesdale.

Le renard leur fut livré, et il n'en restait pas un os une seconde après. Et le comte, descendu de cheval, en même temps que ses invités, et flattant Nelson du bout des doigts, disait avec l'amour-propre de tous les chasseurs anglais après un pareil exploit :

— Le renard valait les chiens; les chiens valaient le renard. Tout a été loyal de part et d'autre.

Comme il était midi, les chasseurs entrèrent sous bois et s'installèrent pour dévorer les provisions qu'on avait apportées. En une heure, le déjeuner fut fini, et on se remettait en selle aussitôt.

La comtesse avait suivi la chasse de loin, restant la dernière, mais ne s'éloignant pas assez pour perdre de vue les chasseurs. Cette gaieté bruyante, cette joie féroce la fatiguaient, l'énervaient, et elle eut plusieurs fois l'envie de tourner bride et de regagner le château. Mais on se fût inquiété d'elle sans doute, on eût craint

un accident, peut-être un meurtre, la chasse eût été abandonnée, et l'on fût revenu à Donesdale. Elle ne le voulut pas, et puisqu'elle était partie le matin avec la chasse, elle voulut la suivre jusqu'au bout et remplir jusqu'à la fin ses devoirs de châtelaine.

Quand ces chasseurs furent en selle, Donesdale leur demanda s'ils voulaient courre un deuxième renard ou s'ils aimaient mieux reprendre le chemin du château. Comme la journée était superbe, le ciel toujours bleu, comme il n'était pas encore deux heures de l'après-midi, il n'y eut qu'une voix pour répondre :

— Oui, oui, en avant!

Ils firent quelques milles pour gagner un bois, vers le nord des Galtée, où Donesdale connaissait un vieux renard rusé, gros comme un jeune loup, qu'il avait déjà chassé deux fois et qui deux fois avait mis ses meilleurs chiens en défaut.

Au bois, le comte et le piqueur prirent leurs dispositions pour placer leur monde; les coulées furent gardées; les chiens mis en quête.

Ceux-ci étaient à peine dans le bois qu'ils se lançaient à pleine course à travers les broussailles et qu'un cri : « Tayaut! Tayaut! » annonçait que la bête était sur pied.

Elle débucha, essaya de tenir sous bois tant qu'elle put, car, quoique plus robustes que les chiens, les renards supportent beaucoup moins bien la chaleur; ils préfèrent rester à l'ombre, à l'abri du soleil, et ne gagnent la plaine que lorsqu'ils sont serrés de près, sous la dent et sentant, pour ainsi dire, l'haleine des chiens. Ainsi faisait celui-là.

Pendant quelques secondes, il essaya de se terrer; mais il n'eut pas le temps d'aviser à une ruse, les chiens étaient sur lui; il gagna les bruyères, où il s'élança par bonds prodigieux. Le lancé fut si vif, si inattendu, que les chasseurs ne purent partir avec les

chiens. Quelques chevaux furent en un instant hors d'haleine et restèrent en arrière de la chasse.

A une assez grande distance venait la comtesse, qui mettait son cheval au trot ou au galop, selon qu'elle se trouvait trop éloignée ou se rapprochait trop des chasseurs.

Pendant une heure ou deux, la course fut acharnée; le renard ne se fatiguait pas; les chiens, vigoureuses et admirables bêtes, le suivaient toujours; trois ou quatre seulement étaient restés en arrière, renonçant à la poursuite; les autres, dans leur ardeur furieuse, manœuvraient de façon à pousser le renard hors des bruyères et des champs coupés de haies et de fossés, qui retardaient leur course, pour l'amener dans une lande inculte, plate, complètement découverte, qui se continuait jusqu'au pied des Galtée. Dans les bruyères, dans les plis de terrain, souvent la meute ne suivait plus qu'au sentiment; mais là, dans cette plaine, longue de plus de dix milles, elle le reverrait par le corps. Dès lors, le renard était perdu. Ce n'était plus qu'une affaire de quelques minutes. Il le comprit sans doute, car, rencontrant un des nombreux méandres de la Suir, il se jeta sans hésiter dans l'eau, traversa la rivière, imitant la manœuvre d'un cerf, et alla se dissimuler dans une touffe d'herbes, en bas de l'autre rive.

Les chiens furent un moment dépistés. Ce fut encore Nelson qui devina la ruse, et fit sortir la bête en nageant droit vers elle, bien que l'eau empêchât toutes les émanations. Alors, elle sauta hors de la Suir, et reprit sa course épouvantée vers la montagne. Toute la meute était derrière elle. Les chasseurs arrivèrent ensuite et ce fut un magique spectacle; cette troupe galopant dans la plaine, les vêtements rouges ressortant sous les rayons du soleil, les piqueurs animant les chiens, excitant avec de grands cris leur ardeur, morigénant les plus faibles; les chevaux fumants, qui semblaient

puiser comme une ardeur dans l'intérêt croissant de la lutte ; et là-bas, en tête, un point noir allongé, bondissant dans l'espace, entraînant à sa suite une meute furieuse, surexcitée, ayant soif de sang.

Du haut des Galtée, des paysans, des fermiers expulsés par l'huissier Byrne regardaient venir les chasseurs, les sourcils froncés, les yeux pleins de fièvre, comme s'ils n'eussent pas osé se communiquer les pensées farouches qui traversaient leur esprit.

De l'endroit où ils étaient, toutes les péripéties de la chasse ne pouvaient leur échapper.

Milès-le-Jaune et Ned Grimes étaient mêlés aux groupes.

Le mendiant dit à haute voix, mais comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Ils se dirigent vers la montagne ; le renard s'y jettera assurément et, à voir le chemin qu'il prend, l'exécrable Donesdale et ses invités vont être obligés de traverser la petite passerelle du Kaïbeur, au bas du défilé de Connor. Dans cette partie des Galtée, c'est le seul moyen pour les chasseurs de soutenir les chiens... Oui, le renard s'en va par là décidément... Ah ! c'est une bonne bête... Elle sait qu'autour de la passerelle il y a des broussailles si épaisses que les chiens eux-mêmes ne l'y pourraient poursuivre...

Et Ned Grimes, à l'oreille de Milès :

— Il y aurait un bon coup à faire, si l'on voulait, le Jaune...

— Et lequel ?

— Couper les solives qui tiennent la passerelle.

Milès réfléchit un instant et secoua la tête.

— A quoi bon ? dit-il... Ces solives coupées, c'est le premier qui franchira le pont qui tombera dans le Kaïbeur... or, le premier qui viendra derrière les chiens, c'est Dick Carter... Les autres, en voyant le précipice ouvert, s'arrêteront... Je ne donnerais

pas un farthing pour sauver Carter... un Saxon... mais, je le répète, Ned Grimes, c'est lui qui mourrait, non l'exécrable Donesdale... Dès lors, à quoi bon?

— C'est vrai, fit Ned Grimes. N'en parlons plus !

Et les deux complices laissèrent là les expulsés et redescendirent la montagne, où ils se perdirent.

A la fin d'octobre, les journées sont courtes. A cinq heures, il fait presque nuit. La soirée était déjà très avancée et la chasse allait être obligée d'abandonner le renard, si celui-ci n'était pas forcé. Ce que le mendiant Milès avait prévu arrivait. La bête, se trouvant au bas des Galtée, au lieu de fuir le long du versant de la montagne, s'était jetée bravement entre les rocs. Elle était épuisée ; sa langue pendait ; sa queue touffue balayait le sol ; c'était son dernier effort ; quelques secondes encore et les chiens étaient sur elle, si elle ne leur faisait pas perdre sa trace, si elle ne les mettait pas en défaut.

Son parti était pris sans doute et depuis longtemps, car elle n'eut pas la moindre hésitation ; elle gagna les rochers et disparut, faisant un crochet et prenant le dessus du vent.

Quand les chiens arrivèrent au défaut, ils s'arrêtèrent, courant partout, le nez sur le sol, recherchant la piste.

— Hardi, hardi, mes bellots, criait Dick.

Tout à coup Rifleman partit à fond de train, distançant de plus de vingt mètres le reste de la meute, qui le suivit dé confiance puisant une nouvelle vigueur dans la crainte d'avoir fait fausse route.

Et Dick, lançant son cheval, criait toujours :

— Braves chiens ! braves chiens !

C'était bien vers Kaïbeur qu'ils allaient.

Sur la passerelle, une femme venait de s'arrêter et les regardait, la tête penchée, le corps à demi courbé.

C'était Lucie Breen.

Elle arrivait du comté de Cork, où son père l'avait envoyée le matin, et venait seulement d'apercevoir la chasse. Comme toute la montagne faisait partie du domaine de Donesdale, nul autre que le comte ne pouvait chasser là. Du reste, elle avait les yeux perçants et elle finit par le distinguer, galopant en tête de la bande disséminée des chasseurs. Ayston, malgré son talon plat et sa croupe défectueuse, faisait une fois de plus son devoir de bon cheval.

Le visage de la jeune fille refléta une inexprimable expression de haine.

— La comtesse est sans doute avec eux! murmura-t-elle. Pourtant, je ne la vois pas !

Et, appuyée sur la perche grossière qui servait de garde-fou à la passerelle, de plus en plus penchée au-dessus de l'abîme, elle regardait, les yeux fixes.

— Ils viennent de ce côté, ils vont être ici dans un instant !... Les chiens entrent dans les rochers !

Et elle se retira.

Mais, au lieu de traverser la passerelle et de continuer son chemin vers Farney, elle retourna sur ses pas et prit les sentiers qui conduisaient à la vallée des expulsés. Avant de disparaître, elle regarda encore.

Sur la lande inculte et nue, se déployait la troupe des chasseurs, et loin, bien loin derrière eux, au petit trot de son cheval, venait une femme. Mais elle était trop éloignée pour qu'il fût possible de la reconnaître. Une brise qui se levait faisait flotter son amazone ; c'est tout ce que vit Lucie Breen.

— C'est elle, j'en suis sûre, c'est elle !

Et toute pâle, répondant aux pensées tumultueuses qui la bouleversaient :

— Ah ! malheur sur elle ! malheur !

Immobile, comme les rocs autour d'elle, Lucie continuait d'observer.

— Ils vont être là dans quelques minutes... la chasse traversera la passerelle... la comtesse viendra la dernière, longtemps après les autres... Et elle sera seule... et nul ne pourra la protéger.

Et comme si une épouvante soudaine, un remords l'avaient brusquement envahie :

— Ah ! cette idée est horrible... non, non, jamais...

Elle fit quelques pas vers Kaïbeur, voulant reprendre le chemin de Farney, mais elle s'arrêta, dans l'impossibilité d'aller plus loin.

Et elle murmurait, avec angoisse :

— Je l'aime... follement... et il est aimé d'elle. Ah ! c'est assez souffrir... c'ast assez de tortures... c'est assez de mépris, je veux me venger !

Elle s'enfuit.

Quelques minutes après, elle arrivait à la vallée des expulsés. Elle entrait dans une cabane dont la porte était ouverte, où elle ne voyait personne, et en ressortait avec une hache. Le paysan qui habitait là était sans doute à mendier dans Cork.

Elle reprit, sans être vue, le chemin de Kaïbeur.

Cachée derrière des quartiers de roc, elle attendit. Le renard, à bout de forces, passa devant elle, franchit le petit pont et disparut de l'autre côté derrière les broussailles. Puis les voix des chiens se rapprochèrent, et la meute, de plus en plus affaiblie, réduite à quelques-uns des plus braves, des plus robustes, des plus aguerris, Rifleman ayant la tête et Nelson, le patriarche, rejeté en queue, traversa la passerelle en trois bonds. Dick Carter, le piqueur, suivait avec quelques autres ; puis Donesdale sur Ayston, aussi frais que s'il sortait de l'écurie ; puis les chasseurs un à un, à une assez grande distance l'un de l'autre. La chasse était rude, et tous n'avaient pas l'extraordinaire vigueur du comte Harry. Puis il n'y eut plus personne...

Lucie Breen se releva.

Dans la lande, loin encore, la comtesse Héléna arrivait au petit trot de Rory O'More.

Elle était seule.

— J'aurai le temps, fit Lucie.

Et elle courut à la passerelle, descendit les roches en se retenant par les mains, témoignant d'une souplesse et d'une vigueur surprenantes, risquant à chaque pas de rouler dans le précipice au fond duquel des sapins, qui avaient poussé là, ne semblaient pas plus grands que des arbustes. Elle prit pied au-dessous, écouta une dernière fois si quelque chasseur attardé n'arrivait pas et, les dents serrées, la sueur au front, sa force triplée par l'épouvante de ce qu'elle faisait, elle attaqua à coups de hache les pièces de bois qui retenaient la passerelle. Et pendant un quart d'heure les coups se multiplièrent et l'écho frappait les deux hautes murailles, qui se dressaient au-dessus d'elle, et qui se perdaient dans l'abîme effrayant sous ses pieds !

— Ah ! dit-elle, je n'en puis plus !

Ses mains s'étaient gonflées. Elle n'avait même plus la force de soulever la hache. D'un coup de pied elle la poussa dans le précipice, et telle était la profondeur de celui-ci que la hache, tournoyant, acquérant plus de lourdeur à mesure qu'elle descendait, trancha net une grosse branche de sapin qui s'abîma sur le sol avec fracas.

Lucie Breen frissonnait.

— C'est horrible, horrible se disait-elle... ses deux mains pressant son front ruisselant de sueur, sur lequel se collaient ses yeux en désordre.

Et ses yeux, agrandis par la peur, regardaient son ouvrage... Les deux poutres étaient coupées, la passerelle n'était plus retenue, d'un côté, que par des

poutrelles pourries, qui ne résisteraient pas au moindre fardeau.

Lucie remonta péniblement, s'accrochant à des branches d'arbustes maigres, grandies entre les pierres.

Quand elle fut en haut, elle tomba, demi-morte, prise d'un éblouissement, puis, se traînant sur les mains et sur les genoux, s'en alla se cacher derrière la roche où déjà elle avait attendu.

Et de l'autre côté de la passerelle, en face de la jeune fille, deux hommes venaient d'écarter doucement les broussailles épineuses et la considéraient. Une joie haineuse contractait leur visage.

C'étaient Ned Grimes et Milès le Jaune...

— Ah ! la brave fille ! fit Ned très bas à l'oreille du mendiant... qui s'en serait douté?...

— Personne, assurément, personne! répondait Milès.

— Elle fait notre besogne, tant mieux!

Milès restait songeur. A la fin, il dit :

— Oui, c'est une brave fille... c'est une bonne Irlandaise... Les Enfants d'Acier ont bien agi l'autre fois en ne lui gardant point rancune de son aventure... Mais à qui en veut-elle, aujourd'hui ?... Ce ne peut être à Donesdale... Depuis une demi-heure, il ne court plus aucun danger... Est-ce à Robert Traynor ?... En ce cas, elle sait donc que Robert a quitté la vallée ce matin, pour se rendre dans le comté de Cork et qu'il doit revenir à cette heure du soir?... elle sait donc qu'il ne peut tarder et que, dans quelques minutes, il sera ici ?...

— A moins, Milès, qu'elle ne haïsse la comtesse de tout l'amour qu'elle ne cesse d'avoir pour Robert...

— Peut-être... Attendons !...

Ils se courbèrent, et les broussailles, se rejoignant au-dessus de leurs têtes, les recouvrirent.

Il faisait presque nuit.

Sur la lande, le brouillard, pareil à une gaze d'une extrême finesse, que faisait flotter la moindre secousse de la brise, commençait à monter... Au loin, le bois de chênes où le deuxième renard avait été lancé disparaissait déjà dans la brume. Et de l'extrémité du défilé de Connor, vers le village de Farney, arrivaient, si faibles qn'elles ressemblaient à un murmure, les voix de la meute toujours sur la piste du renard. Sur la nature qui s'endormait planait un grand silence solennel, et dans ce silence on entendit, tout à coup, distinctement, le pas robuste et rapide d'un homme faisant rouler les pierres du sentier.

— Celui-là qui arrive, fit Ned, ne se doute guère que sa mort est proche...

— Ce serait une bonne action que de le prévenir, dit Milès-le-Jaune, si cet homme est un bon Irlandais...

Lucie Breen, elle aussi, avait entendu.

Elle s'était dressée brusquement... et soudain, dans la dernière lueur du crépuscule, se détachant sur le ciel où des nuages semblaient embrasés d'un incendie, apparut la haute taille de Robert Traynor, marchant vers Kaïbeur.

Quelques pas seulement le séparaient de la passerelle. Il les franchissait allègrement, sans défiance...

Lucie le voyait, et telle fut son épouvante, son angoisse, qu'elle restait les bras étendus vers lui, comme pour l'arrêter, et qu'elle essayait de crier, mais vainement. La voix s'arrêtait dans sa gorge. Traynor avançait toujours et posait le pied sur la passerelle. Les yeux dilatés, les doigts crispés contre les rochers, elle fit un effort suprême et cria :

— Robert ! Robert !

Ce ne fut pas un cri, ce fut un soupir plutôt, et Robert ne pouvait l'entendre.

Maintenant il était au milieu de la passerelle ; les

poutrelles pourries ne s'étaient pas écroulées, avaient résisté au poids du paysan; pourtant le pont s'était ébranlé légèrement, suivant la cadence des pas. Il était évident que deux hommes passant en même temps auraient trouvé la mort. Le danger qui menaçait la comtesse, arrivant au trot de son cheval, était donc effroyable.

Sur l'autre bord, Robert eut comme un pressentiment vague du péril qu'il venait de courir. Un pied sur la terre, l'autre pied sur les premières planches de la passerelle, il donna un vigoureux coup de talon pour éprouver la résistance de celle-ci... Mais, du côté où il frappait, les poutres n'étaient pas entamées et le pont ne s'ébranla pas...

Rassuré, il repartit...

Quand il passa devant les broussailles, Ned Grimes arma son fusil avec précaution :

— Milès! si nous en finissions tout de suite, et si je logeais une balle dans la tête du traître?...

— Impossible, avec Lucie Breen en face de nous.

— Elle n'aura pas le temps de nous en empêcher.

— Soit, mais c'est un témoin... Nous ne savons quelle confiance il faut avoir en elle. Elle est de trop.

Ned Grimes désarma son fusil. Robert maintenant était hors de portée. Le misérable grommela :

— Avec vos hésitations, Milès-le-Jaune, nous n'arriverons à rien. Je finirai par agir seul.

— Je n'hésite pas, Ned Grimes, je suis prudent.

Lucie Breen avait vu Traynor traverser le pont sans danger. Après cette effroyable torture, qui avait duré plus d'une minute, la réaction fut si grande qu'elle éclata en sanglots, mais elle ne pleurait pas. C'était une crise nerveuse qui la secouait de la tête aux pieds, comme le vent de tempête secoue les frêles arbres de la montagne. Et elle murmurait :

— Mon Dieu, mon Dieu, je me sentais mourir; une minute de plus, je serais morte...

Cependant, la comtesse Héléna, voyant que la nuit tombait, avait fait prendre le galop à Rory O'More et venait d'entrer dans le Galtée.

Lucie l'entendit.

— C'est elle, cette fois, ah! c'est bien elle!

Et, de l'autre côté de la passerelle, Ned Grimes disait à Milès-le-Jaune :

— La femme de l'exécrable comte peut faire le signe de la croix... Son heure est venue...

Héléna s'avançait. En se voyant seule au milieu de la montagne, alors que la nuit l'enveloppait de ses ombres et que déjà les moindres objets se faisaient indistincts et prenaientt des formes fantastiques, elle avait peur et se repentait de n'avoir pas suivi la chasse de plus près.

— On n'entend plus les chiens! murmura-t-elle. La chasse est sur le chemin de Donesdale, à coup sûr, et en ne me voyant pas on s'inquiétera...

Elle activa la course de son cheval, qui allongea le galop comme s'il eût compris les pensées de la jeune femme.

— Heureusement, se disait-elle encore, je connais le chemin, je ne puis m'égarer...

Et le souvenir de la terrible nuit qu'elle avait passée, déguisée en Enfant d'Acier, dans la forteresse de Mac Doll, lui revenait à l'esprit et la faisait frissonner. Et tout à coup la solitude autour d'elle lui parut peuplée d'ombres mouvantes qui avaient l'air de se détacher de tous les troncs d'arbre, de se lever de derrière tous les rocs, et qui la suivaient en courant aussi vite que Rory O'More.

Mais elle était courageuse; à la fin, l'illusion fut si forte qu'elle arrêta son cheval. Et de tous côtés, attentivement, elle regarda.

— Je suis folle, dit-elle, personne ne me suit!

Et Rory O'More repartit... Au bout d'un temps de galop, il faisait un écart brusque qui faillit désarçonner la comtesse, et celle-ci voyait se dresser, devant elle, une femme, échevelée, pâle, les yeux brillants, qu'elle reconnut aussitôt :

— Lucie Breen ! s'écria-t-elle.

— Oui, c'est moi, dit la jeune fille... Je vous ai vue de loin suivre la chasse et je vous attendais.

— Que voulez-vous de moi?

— Je viens vous prier de ne plus recevoir Robert Traynor... Il est impossible que vous l'aimiez... Une grande dame comme vous ne peut s'abaisser jusqu'à aimer un paysan... Sans doute vous avez cherché là une distraction... Cela vous amusait d'entretenir une passion aussi violente dans le cœur de cet homme... et peut-être aussi aviez-vous prévu qu'un jour viendrait où il vous faudrait mettre à l'épreuve son dévouement, pour sauver votre mari des pièges qu'on lui tendait... Mais vous ne l'aimez pas, je vous le répète, vous ne pouvez l'aimer...

— Lucie, remettez-vous, mon enfant... La colère vous égare... J'ai pitié de vous et je comprends combien vous devez souffrir, mais vous êtes cruelle... Après ce qui s'est passé dans la forteresse il y a deux mois, est-il possible de dire que mon amour n'est qu'une distraction de grande dame.

— Oui, c'est vrai, vous avez montré là que Robert vous tenait au cœur; j'ai tort, c'est vrai, mais Votre Seigneurie a tant d'autres plaisirs !... Est-ce qu'elle n'est pas environnée d'honneurs?... est-ce qu'elle n'est pas aimée de son mari?... Est-ce qu'elle n'est pas flattée et admirée?... Est-ce que tous les hommages ne sont pas pour elle?... Votre Seigneurie se consolerait vite de ne plus voir Robert. N'a-t-elle pas

des richesses immenses, grâce auxquelles aucune distraction ne lui est défendue?

— Lucie, revenez à vous, ma pauvre fille...

— Moi, je n'aurai que ce bonheur-là dans toute ma vie: l'amour de Robert... laissez-le moi. Ne me désespérez pas... car j'espère toujours, voyez-vous, j'espère toujours, bien que vous soyez plus belle que moi, que, si vous le laissez, il me reviendra. Il vivra peut-être quelque temps avec votre souvenir... mais je saurais me montrer si dévouée, si attentive, qu'il en serait touché, j'en suis sûre, et que peut-être il finirait par vous oublier et par regarder comme un rêve cette passion qu'il ressentait pour vous. Laissez-le moi, je vous en prie... et, surtout, ne triomphez pas trop de me voir humilier mon amour devant vous au point de supplier... car, je vous le dis, si vous ne m'écoutez pas, vous serez punie. Ma reconnaissance écartera de vos pas les dangers qui vous menacent, mais ma haine vous suivra et vous atteindra... bientôt, peut-être...

— Vous menacez?

— Non, je vous préviens seulement!

— Adieu, Lucie Breen...

La jeune fille, épouvantée, se tordait les mains.

— Non, non, Sa Seigneurie ne peut refuser... Est-il donc vrai qu'elle tienne autant que cela à l'amour d'un paysan?... Je n'ai pas menacé Sa Seigneurie, non, j'ai supplié seulement...

Et comme la comtesse cravachait Rory O'More, Lucie se jeta devant le cheval, les bras étendus, au risque de se faire fouler aux pieds.

— Non, non, n'allez pas plus loin, je ne veux pas, je ne veux pas...

— Laissez-moi passer, Lucie, je vous plains et je vous aime, pauvre enfant.. Si vous avez jamais besoin de moi pour vous ou pour les vôtres, n'hésitez pas et

venez me trouver. Je serai toujours prête à vous être utile. Ne l'oubliez pas, Lucie Breen!...

— Je ne veux pas de votre affection... Je vous hais!

— Vous effrayez mon cheval... il pourrait vous arriver un accident... retirez-vous!...

— Vous refusez... Vous ne m'écoutez pas?...

— Laissez-moi partir, il est tout à fait nuit!...

Lucie Breen hésita... Instinctivement ses regards se portèrent du côté de Kaïbeur... Elle frémit et ferma les yeux... puis, tout à coup, d'une voix étranglée:

— Soit, dit-elle, allez, mais je serai vengée!

Elle s'affaissa sur le bord du chemin pendant que Rory O'More s'élançait ventre à terre, la croupe cinglée par la cravache de la jeune femme...

Lucie Breen se souleva, se traîna sur les genoux, écoutant, épouvantée, les dents s'entre-choquant, un frisson d'horreur par les membres. Soudain, elle se leva brusquement; ses mains s'agitèrent, comme si elle eût voulu écarter une vision terrible... et elle retomba inanimée, le corps plié en deux...

Un cri traversait l'espace, dominant le craquement sinistre de la passerelle qui s'effondrait.

— A moi!!...

Et aussitôt un autre cri, déjà étouffé par les deux formidables murailles du précipice :

— Mon Dieu! Ayez pitié!!!...

Et ce fut tout... Du fond du Kaïbeur aucun bruit ne montait jamais... il y avait là comme le calme et l'éternel silence d'un gigantesque tombeau...

Du côté des broussailles, Ned Grimes et Milès-le-Jaune se levèrent avec précautions... Ils étaient tous les deux un peu pâles et leurs lèvres tremblaient :

— C'est égal, murmura le mendiant, il faut une femme pour tuer une femme... je comprends que les hommes n'en aient pas le courage!

Et ils s'éloignèrent, s'en allant vers Farney.

La chasse finissait à ce moment. Le renard avait conduit les chiens jusqu'au lac formé par la Suir. Dans les champs, Nelson, épuisé, s'abattait au pied d'un arbre; mais Rifleman et Conqueror, moins âgés, profitant d'un nouveau crochet de la bête qui voulait fuir le lac, la rabattaient vers les piqueurs. Nelson entendit les chiens qui revenaient, dressa l'oreille et, comprenant que le renard allait passer de son côté, se coucha contre terre, le cou allongé au ras du sol, et attendit sans faire un mouvement.

Le patriarche ne se trompait pas...

Le renard bondissait près de lui, dans un dernier élan, comprenant qu'un suprême effort le sauvait... car la nuit arrivait rapidement et l'on allait être forcé de rappeler les chiens...

Nelson le happa au passage et le saisit par les reins.

Rifleman arrivait, puis Conqueror. C'était fini. La bête, étranglée, gisait dans l'herbe, et les chiens, pantelants, presque épointés, faisaient cercle et se couchaient autour d'elle.

Dick Carter présenta le renard à Donesdale.

— Il est superbe, dit le comte.

Et flattant les chiens :

— Bravo, Nelson, mon vieux; bravo, Rifleman; merci, mes bellots! merci, beaux chiens!!...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

# DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET D'UNE JOLIE FILLE

---

### I

Quand la chasse fut rassemblée, on s'aperçut que la comtesse Héléna était absente; mais comme, pendant toute la journée, elle n'avait pas témoigné d'une grande ardeur et qu'elle avait suivi de très loin la piste du renard, il n'y eut tout d'abord aucune inquiétude.

On attendit, comptant qu'elle allait sortir des Galtée et rejoindre les chasseurs.

Une heure se passa, puis Dick Carter et les piqueurs galopèrent jusqu'au bas de la montagne et donnèrent du cor, afin d'indiquer son chemin à la comtesse dans le cas où elle se serait perdue.

Rien n'y fit. Dès lors, il était évident qu'un accident avait retardé l'arrivée de la jeune femme, à moins

qu'au lieu de pénétrer dans les Galtée, voyant que la nuit descendait, elle n'eût songé à rebrousser chemin et à regagner Donesdale par la plaine.

Le comte laissa les piqueurs auprès de la Suir, en leur ordonnant de reprendre le chemin qu'ils venaient de parcourir, et avec les invités rentra au château.

Mais on n'avait pas de nouvelles de la comtesse.

Donesdale revint aux Galtée avec quelques autres, et ils allaient pénétrer dans les roches quand ils entendirent le galop d'un cheval.

Ils s'arrêtèrent.

Dick Carter arrivait de toute la vitesse de Fire-King. Il avait l'air épouvanté, et ce fut d'une voix entrecoupée qu'il dit :

— Un grand malheur a frappé Sa Seigneurie!

— Quoi donc? fit le comte.

— La passerelle de Kaïbeur s'est effondrée... Comme moi et les autres piqueurs nous venions, dans la nuit, au galop de nos chevaux, nous avons failli périr... Ce sont les chevaux qui se sont cabrés. Autrement, c'en était fait de nous.

— Et la comtesse?

— Sa Seigneurie, hélas! a dû périr. Rory O'More est très ombrageux, elle n'aura pu le tenir. Sa Seigneurie, sans doute, gît maintenant inanimée au fond de l'abîme.

— Au lieu de vous perdre en lamentations, il fallait descendre dans le Kaïbeur. La comtesse vit peut-être... peut-être est-il encore temps de la sauver.

— C'est ce que j'ai ordonné aux piqueurs... mais songer à descendre dans le précipice par la passerelle est impossible... autant vaudrait s'y jeter... la mort est certaine... il a fallu faire un long détour pour s'y rendre de plain-pied par le bas de la montagne...

— Eh bien?

— Les piqueurs sont partis; j'ignore ce qui est

advenu depuis; moi j'ai voulu avertir Votre Honneur!

Les cavaliers redescendirent, suivant Dick Carter qui leur montrait le chemin. Ils longèrent la montagne pendant quelques centaines de mètres et se trouvèrent tout à coup en face des piqueurs, qui, sur un brancard fait de branches de sapin à la hâte, transportaient le corps de la comtesse.

La pauvre femme s'était brisée sur les rochers en tombant, projetée de pierre en pierre, et son adorable tête était si défigurée, à tel point souillée de boue et de sang, qu'elle était méconnaissable.

Le comte eut un frisson, et devant cette mort horrible tout le passé d'Héléna lui revint à la mémoire, et il oublia un moment la haine qui les avait divisés, pour se souvenir seulement de l'amour immense qu'il ressentait au moment de son mariage.

Et le lugubre cortège reprit le chemin du château.

Les fêtes de chasse n'étaient plus possibles; le lendemain et le surlendemain, les invités du comte partaient après avoir rendu les derniers devoirs à la comtesse, et Donesdale retomba dans la solitude, rendue plus profonde par cette catastrophe.

La nouvelle se répandit comme un coup de foudre dans tout le domaine.

— La comtesse Héléna est morte!

Et ceux qui annonçaient la sinistre nouvelle ajoutaient mystérieusement :

— Elle est tombée dans le Kaïbeur d'une hauteur de plus de deux cents pieds; la passerelle s'est effondrée... Les uns disent que c'est une vengeance des Enfants d'Acier... les autres, que c'est un accident préparé par la main de Dieu, mais auquel les hommes sont étrangers!...

Robert Traynor, qui avait trouvé de l'ouvrage dans le comté de Cork, était absent depuis deux jours.

Ce fut le fermier Breen qui, le voyant passer devant sa porte, un soir, à son retour, l'appela et le mit au courant.

— Hé! Robert Traynor, arrivez donc!

— Que me voulez-vous, monsieur Breen? fit le jeune homme surpris, car Breen lui gardait rancune depuis qu'il l'avait vu refuser la main de Lucie.

— Vous apprendre la nouvelle...

Robert le regarda, très étonné.

Breen n'était pas méchant. En outre, et comme il se tenait en dehors des menées ourdies par les sociétés secrètes, il ne savait pas que Robert eût été l'amant de la femme de Donesdale. Ce fut donc sans y prendre garde et le plus innocemment du monde qu'il dit :

— Vous me demandez quelle nouvelle, mon bon garçon, d'où venez-vous donc? Tout le pays s'en entretient, et il n'y a pas d'autre conversation dans le domaine...

— Mais encore, monsieur Breen?...

— La comtesse Héléna s'est tuée!...

Robert n'entendit ou ne comprit pas.

Il balbutia :

— Pardon, monsieur Breen, répétez donc.

Et le fermier, content d'être interrogé, donna les renseignements qu'il connaissait, les accompagnant de commentaires où l'on devinait tour à tour la pitié que lui inspirait un si grand malheur arrivé à une jeune femme, qui ne s'était jamais montrée cruelle envers les Irlandais, et sa haine pour tout ce qui portait un nom saxon.

— Oui, disait-il, c'est une catastrophe, et il faut que Dieu ait des desseins bien profonds pour faire ainsi tomber sa vengeance sur la comtesse... Que réserve-t-il à l'exécrable Donesdale?... Quelle terrible punition? Ce n'était pas la faute de cette pauvre morte

si son mari se montrait aussi impitoyable pour les fermiers.

Il faut la plaindre... mais l'Irlande exulterait de joie et des feux seraient allumés sur toutes les montagnes de l'île verte, si les landlords qui possèdent nos terres éprouvaient le même sort... Que Dieu m'entende, Robert, et qu'il exauce les vœux que nous faisons... Mais qu'avez-vous, Traynor?... Vous voilà pâle... vous êtes tremblant... Qu'avez-vous, mon bon garçon?

Le jeune homme avait peine à se tenir debout.

Dès les premiers mots du fermier, il s'était imaginé que le bon homme se trompait; mais, à mesure qu'il avança dans son récit, l'atroce vérité lui apparut.

Il eut un soupir étouffé :

— Héléna! Héléna!

Et battant l'air de ses deux mains, pour se retenir, ne trouvant point d'appui, il tomba inanimé avec un grand cri et ne bougea plus.

Breen, effrayé, ne comprenant pas les causes de cette subite faiblesse, se précipita sur lui pour le secourir. Un moment, il le crut mort.

Et il appela de toutes ses forces :

— Lucie Breen! Venez, Lucie Breen!

La jeune fille avait aperçu de loin son père et Traynor; elle n'avait pas voulu se montrer. Elle devinait bien, en le voyant aussi calme, que Robert ne connaissait pas la mort de la comtesse; elle devinait encore que Breen l'en instruisait et, prise d'un tremblement convulsif, elle murmura, épouvantée :

— Certainement Traynor devinera tout de suite qu'il n'y a pas eu là d'accident... et peut-être soupçonnera-t-il bien vite que c'est moi qui ai tué sa maîtresse!...

Quand Robert roula sans vie sur les herbes du chemin, quand elle s'entendit appeler par son père, elle accourut.

— Mon Dieu, dit-elle, que lui avez-vous fait?

— Je ne sais pas, dit le fermier, très inquiet de l'état où il voyait Robert et de l'exaltation singulière où était sa fille... je lui ai raconté la mort de la comtesse et il s'est évanoui... Drôle de garçon... je n'aurais jamais cru qu'il eût les nerfs aussi sensibles...

Lucie, agenouillée auprès du paysan, semblait elle-même dans une prostration absolue...

— Et vous, Lucie Breen, que vous prend-il à cette heure? Aussi bien, depuis deux ou trois jours, vous me faites une étrange figure... Joli métier, ma foi, que de mourir à petit feu parce que le plus pauvre des garçons de Farney ne vous aime pas... Allons, aidez-moi, s'il vous plaît, à le transporter dans ma cabane... Nous requerrons tout à l'heure des gars du village, sur l'épaule desquels il s'appuiera pour regagner la montagne... Prenez-le sous les bras, Lucie Breen, nous ne pouvons pas le laisser passer la nuit dans le chemin.

Elle essaya, mais à deux reprises, les forces lui manquant, elle faillit lâcher Robert.

— Hé ! qu'avez-vous, Lucie Breen? répéta le vieux fermier.

Et seul il entraîna le jeune homme, dont les pieds éraflaient les pierres et balayaient la poussière de la route. Il l'étendit sur le lit, et pour le faire revenir à lui, comme cet évanouissement prolongé l'inquiétait de plus en plus, il lui jeta de l'eau sur le visage et lui frappa vigoureucement dans le creux des mains...

Mais ses efforts étaient inutiles, et le fermier Breen, soucieux, commençait à plisser le front.

Lucie, penchée au-dessus du jeune homme, le considérait avec des yeux emflammés où brillait la fièvre mortelle qui la dévorait depuis son crime... Sa respiration sifflait dans sa gorge ; elle étouffait et, d'un geste brusque, elle arracha le châle rouge qui lui serrait la taille et lui entourait le cou...

— Allons, murmura le fermier, puisque nous ne pouvons le tirer de sa léthargie, cela peut devenir dangereux et il faut aller chercher le médecin James Worth... Courez, Lucie, et ramenez-le au plus tôt!...

La jeune fille sortit en chancelant. Une grosse sueur lui mouillait le front; en se retrouvant au grand air froid du soir, elle respira plus librement; elle allait se trouver mal.

Elle courut vers Farney.

Par bonheur, le vieux James Worth était chez lui. Il venait de rentrer d'une tournée fatigante aux environs; il avait ôté ses guêtres et attendait, au coin d'un feu clair, que sa femme eût préparé le repas.

Quand Lucie lui eut expliqué ce qu'elle voulait, le bonhomme se chaussa et, sans écouter les récriminations de mistress James Worth, qui lui criait de loin, par la porte entr'ouverte, que le souper serait bon à jeter aux porcs, il se rendit chez Breen.

Traynor gisait toujours, immobile comme un cadavre.

Les yeux luisants de Lucie interrogeaient le médecin. Celui-ci fit deux ou trois grimaces et dit :

— Je ne sais s'il en reviendra!

Lucie, le cœur serré par l'angoisse, se laissa tomber sur les deux genoux et frappa de son front les planches du grabat. Aux paroles de James Worth, elle crut que c'en était fait de Robert Traynor. Elle se vit séparée de celui qu'elle aimait, séparée éternellement, séparée par sa faute.

— C'est moi qui l'ai tué, murmura-t-elle par deux fois en hochant la tête et en pleurant.

Et pendant que le médecin donnait ses soins au paysan, le fermier Breen disait à sa fille :

— Allons, Lucie, ne vous désolez point, s'il vous plaît. Le médecin ne dit pas que Robert est mort,

mais seulement qu'il ne devine pas encore quelle maladie sortira de cet évanouissement étrange.

Et à part il ajoutait :

— Si Robert vient à mourir, Lueie est capable de se jeter dans le lac pour ne lui point survivre. Ces filles sont folles quand elles se mettent à aimer. Encore, si elle avait été payée de retour !

Robert ne donna signe de vie que le lendemain matin ; James Worth avait passé la nuit à son chevet ; Breen avait dormi sur un botte de paille et Lucie ne s'était pas couchée ; le jeune homme se souleva sur les deux mains, regarda ceux qui étaient là, eut deux ou trois mots incohérents et retomba dans son immobilité léthargique.

— Un transport au cerveau, dit le médecin, voilà ce que je craignais... et le malheureux a une fièvre terrible... le délire commencera bientôt...

Et se retournant vers Breen :

— Ce garçon en a pour deux mois dans son lit, s'il ne meurt pas dans huit jours... Il lui faudra des soins de toutes les minutes... Qui les lui donnera?

— Ah ! je n'en sais rien, dit le fermier, ça ne me regarde pas, voyez-vous, monsieur le médecin James Worth... je vais le faire porter chez lui... il s'arrangera là comme il pourra... ça ne me regarde pas, je le répète...

— Chez lui ? dit Lucie en se relevant et en s'essuyant les yeux... Vous n'y songez pas, mon père !...

— Et pourquoi n'y songerais-je pas, Lucie Breen ?

— Parce que vous savez bien que Robert Traynor est seul maintenant, que Philip et la vieille Catherine sont morts, qu'il n'aurait personne auprès de son lit...

— Ce n'est pas ma faute, Lucie Breen.

— C'est impossible, encore une fois, mon père, Traynor a des ennemis dans le village, des ennemis

nombreux, acharnés, qui en veulent à sa vie. Mac Doll me l'a dit. Ned Grimes et le mendiant Milès-le-Jaune ont juré sa perte... et ils auraient bien facilement raison de Robert s'ils le trouvaient malade, dans sa hutte des Galtée, incapable même de soulever son shillelag. Du reste, ni Milès ni Ned n'auraient besoin de le tuer, la maladie se chargerait bien de l'emporter... ou la faim... ou la fièvre... quand toutes les bises glacées de l'hiver souffleront autour de son foyer sans feu.

— Vous êtes une bonne fille, vous avez un bon cœur, Lucie Breen, fit James Worth, et vous avez raison quand vous dites que laisser ce jeune homme sans lui donner des soins, autant vaudrait en finir tout de suite avec lui d'un coup de shillelag. Ce serait plus humain, Breen.

— Bien d'autres sont morts de la fièvre ; il y a longtemps qu'on ne compte plus les misérables que la tourbière de Cloghan a tués. Je ne puis rien pour Robert Traynor. Comptiez-vous que j'allais le garder chez moi !

— Il le faut, mon père, dit Lucie avec force.

— Jamais ! Il apporterait le malheur sous mon toit.

— Si Robert sort d'ici, je le suivrai partout où il ira...

— Vous êtes une mauvaise fille, Lucie Breen, et vous n'avez guère de fierté d'aimer toujours un garçon qui ne veut pas de vous...

Lucie baissa la tête et ses larmes coulèrent de nouveau.

— Laissez-moi soigner Traynor auprès de vous, mon père, supplia-t-elle à travers ses sanglots... Si vous le renvoyez, je suis résolue à faire ce que j'ai dit !

Breen paraissait très mécontent. Mais il connais-

sait sa fille. Il savait qu'elle ne reviendrait jamais sur sa décision. Il hésita encore, puis haussa les épaules.

— Soit, dit-il. Mais je vous le répète, Lucie Breen, avec Robert Traynor c'est le malheur qui entre dans notre maison.

Les jours suivants, Robert ne revint à lui que pour retomber aussitôt dans son effrayante immobilité.

La fièvre persistait; le délire arrivait; dans ses accès, le pauvre garçon se levait sur le lit, voulait s'en aller et se débattait de toutes ses forces entre les bras de Lucie et de Breen.

Ce fut au bout de huit jours seulement que James Worth déclara que la crise dangereuse était passée.

— Ce sera long, dit-il, et Traynor sera faible longtemps. Des soins constants continuent à être nécessaires. Soyez prudente, Lucie Breen, et surtout qu'on lui épargne la plus petite émotion; elle pourrait lui être fatale.

La jeune fille veillait sur lui avec un soin maternel; elle allait et venait autour du lit, silencieusement, évitant de faire le moindre bruit quand il reposait.

Bien que Traynor fût beaucoup mieux, ainsi que l'avait constaté le médecin, cependant il n'avait pas encore repris sa connaissance. Il n'avait reconnu ni James Worth, ni Lucie, ni le fermier.

Le jour où toute sa présence d'esprit lui revint, Lucie était là, Breen travaillait au dehors.

Les yeux démesurément ouverts, il regarda tour à tour la jeune fille, puis les meubles et les objets qu'il voyait autour de lui, et dont aucun, ne lui était familier. Son regard finit par rencontrer celui de Lucie et s'y arrêta.

Elle tremblait à l'horrible souvenir de la passerelle de Kaïbeur.

— Il va me deviner, se disait-elle... il verra bien

vite à mon trouble quel horrible secret je lui cache.

— Lucie Breen ! murmurait le malade.

Et sa voix, faible comme un bruissement de feuille, la fit tressaillir.

— Il m'a reconnue !...

— Lucie Breen ! répétait-il, cherchant dans sa mémoire, comprenant vaguement qu'il y avait dans son existence une lacune de quelques jours et cherchant à relier le fil de sa vie un moment suspendue.

Lucie, défaillante, essayait de sourire... Elle se rapprocha de Robert et, très bas :

— Oui, c'est moi, dit-elle... Soyez tranquille, je veille sur vous ; rien ne vous manquera... vous êtes chez mon père...

— Que s'est-il donc passé ?

— Vous avez été très malade. Le médecin a cru que vous alliez mourir et nous avons eu beaucoup de peine à vous sauver... C'était la fièvre et le délire qui vous retenaient...

— Malade ? La fièvre ? Le délire ? murmurait le jeune homme, toujours cherchant... Mais pourquoi suis-je ici ?

— Parce que si l'on vous avait laissé dans la montagne, par le grand froid et la neige, vous seriez mort...

Tont à conp, il se souvint.

— Ah ! murmura-t-il avec un cri étouffé... La passerelle de Kaïbeur... Héléna ! Héléna !...

Et pris de faiblesse, il s'évanouit de nouveau.

Lucie, affolée, joignait les mains et priait.

— Mon Dieu, mon Dieu ! laissez-le vivre... prenez-moi, puisque je suis coupable.... puisqu'il est innocent de mon crime...

Mais bientôt toute sa lucidité d'esprit lui revint.

Il tendit la main à la jeune fille.

— Merci, Lucie, dit-il, merci... Hélas ! vous auriez

dû me laisser mourir... Vous êtes bonne.. Votre cœur n'a point de haine, point de rancune... Merci, Lucie... Merci à Breen, qui est un brave homme.,. et qui, sachant que vous avez souffert par ma faute, ne m'en veut pas non plus... Je me souviendrai de vous toute ma vie... mais je ne veux pas rester plus longtemps à votre charge... Je me sens plus fort... je vais remonter aux Galtée... doucement... oh! il n'y a pas de danger pour moi, Lucie... je puis me lever...

— Non, Robert, vous vous trompez... vous êtes encore très faible et toujours gravement malade, bien que vous ne soyez plus en péril de mort. Restez au lit... vous ne pourriez vous tenir debout, et la moindre fatigue, a dit le médecin, prolongerait votre maladie.

Il ne l'écouta pas et essaya de se lever. Il poussa un gémissement et retomba.

— Vous le voyez, dit-elle, je ne vous ai pas menti.

Il resta sans bouger pendant quelques minutes, gardant le silence, avec une t.istesse profonde gravée sur son visage.

— Puis, brusquement, il l'interrogea.

— Lucie Breen, est-ce vrai, tout ce que votre père m'a dit? Est-il vrai que la comtesse soit morte, et aussi misérablement?...

Elle répondit, d'une voix éteinte :

— C'est vrai, Robert.... c'est vrai.

— Et vous, Lucie, est-ce que vous ne soupçonnez pas un crime?... Croyez-vous réellement que la passerelle de Kaïbeur se soit effondrée sans qu'une main maudite ait coupé les solives...

Elle ne vivait plus... son cœur ne battait plus. Elle eut pourtant la force de dire:

— Je le crois, Robert, oui, je le crois.

Et comme il se taisait, elle devina, à son œil irrité, à ses sourcils froncés, qu'un soupçon était entré dans

son âme. Il lui fallut toute son énergie pour ne pas se trahir, pour demander, sans que sa voix tremblât, sans qu'on pût voir son trouble :

— Quels doutes avez-vous donc, Robert? Et quelles pensées sinistres? Qui soupçonnez-vous?

— Si j'avais assez de forces, j'irais jusqu'au Kaïbeur et je saurais bientôt, à la seule inspection des solives, si elles se sont brisées sous le poids d'un cheval ou si elles ont été coupées avant l'arrivée d'Héléna.

Et tout à coup, les souvenirs affluant :

— Je me souviens maintenant.... Oui, j'ai traversé la passerelle, ce soir-là, et j'ai eu le pressentiment d'un danger... Ce pont tremblait sous mes pieds... Un seul effort peut-être aurait tout fait écrouler... J'aurais sauvé Héléna... Mais non, Dieu ne l'a pas voulu... Cependant, le matin, j'avais fait le même trajet... je n'avais rien vu... entre le matin et le soir, que s'est-il donc passé?

Il réfléchit longtemps. Lucie, qui ne le quittait pas des yeux, n'osait le distraire.

— Je veux voir Joe, dit-il soudain. Lucie, voudriez-vous faire savoir à Mac Doll que j'ai besoin de lui?

La jeune fille sortit. Une demi-heure après, elle revint avec le malade et lui prit les mains.

— Que voulez-vous de moi, Robert?

— Joe, allez à la passerelle de Kaïbeur, regardez attentivement les pièces de bois brisées et dites-moi s'il y a là un accident ou un crime... S'il y a un crime, je trouverai le meurtrier et je veux être éternellement damné si je ne venge pas Héléna!...

Lucie était suspendue aux lèvres de Joé Mac Doll. Celui-ci répondit :

— Il est trop tard, Robert.

— Pourquoi? Que veux-tu dire?

— Hier, je suis allé jusqu'au Kaïbeur; des ouvriers

sont en train de reconstruire la passerelle, dont l'effondrement intercepte toute communication entre la vallée des expulsés et le village. Les poutres écroulées sont emportées et brûlées... Le bois est rare sur la montagne et les premiers froids sont rudes pour les pauvres gens.

— C'est bien, dit Robert désespéré... je n'avais que ce service à vous demander... Maintenant, je le vois, je n'apprendrai jamais si un crime a été commis.

Traynor ne fit pas d'autre tentative, mais il resta plongé, pendant plusieurs jours, dans un abattement profond. Il se laissait soigner par Lucie, sans lui adresser la parole. Il restait des heures entières sans ouvrir les yeux, et cependant il ne dormait pas. Son esprit, surexcité, repassait toutes les circonstances de la mort de la comtesse. Il les ignorait, mais son imagination avait su les créer et faisait revivre ce douloureux et horrible spectacle.

Lucie le comprenait, mais, maintenant, un peu rassurée par ce qu'elle avait entendu dire à Mac Doll, elle ne craignait plus de voir son secret connu par Robert... elle ne frémissait plus, épouvantée, à la seule pensée de sa colère et de sa vengeance, s'il avait jamais appris son crime... Ce n'étaient plus ses terreurs qui la faisaient souffrir, mais les remords qui emplissaient de cauchemars les rêves de ses nuits.

Elle avait maigri depuis cette fatale soirée, et une fièvre constante animait ses joues de rougeurs maladives et brûlait dans ses yeux. Elle ne quittait plus le lit de Robert ; attentive à ses moindres caprices de malade, à ses moindres désirs, à ses plus petites fantaisies ; toujours prête, toujours souriante, toujours gaie, quand la mort était dans son âme. C'est qu'il lui semblait qu'à force de dévouement envers Robert, à force de soins et de discrètes tendresses, quand elle l'aurait sauvé, le crime qu'elle avait commis lui pa-

raîtrait moins atroce. Elle comptait bien qu'elle consacrerait au jeune homme sa vie tout entière et qu'après de nombreuses années écoulées, lorsque la vieillesse serait venue, si cette existence avait été calme et apaisée, le remords serait moins vif.

Mais Robert ne l'aimait pas. Plus tard, la douleur cuisante finirait par n'être plus qu'un souvenir mélancolique; alors, dans la solitude qui l'entourait, dans ce dénûment de toutes choses, Lucie lui laisserait bien voir qu'elle l'aimait toujours et lui offrirait comme autrefois, du temps des vieux Traynor, la paix et l'abondance au foyer du fermier Breen. Sans doute il ne refuserait pas... Mais s'il refusait?... Alors Lucie Breen, que ferait-elle?... Après avoir été jusqu'au crime pour la possession de cet homme qu'elle adorait, finirait-elle par se désespérer et se consolerait-elle par un mariage avec un de ceux que lui prônait son père?

Cette idée la faisait pâlir.

— Ah! non, non, se disait-elle, je vivrai près de lui, il le faut; ce que j'ai fait m'y oblige... Autrement, s'il ne se laisse pas attendrir, s'il veut rester fidèle à la mémoire d'Héléna... eh bien! je mourrai... et Dieu et la comtesse me pardonneront peut-être, quand ils verront combien j'ai souffert...

La fatigue des nuits sans sommeil passées à veiller Robert ne l'abattait pas. Son exaltation la soutenait, lui donnait une force de résistance surprenante.

Le père Breen, grondeur, voulait l'obliger à prendre du repos. Elle s'y refusait obstinément. Et il disait avec colère, serrant les poings :

— Elle se tuera pour ce garçon...

Elle l'entendait, et comme cette parole répondait presque toujours à ses pensées, un sourire fugitif illuminait son visage.

Breen, alors, haussait les épaules.

Le médecin James Worth ne s'était pas trompé quand il avait dit que la maladie serait longue. Ce fut au bout d'un mois seulement que Robert put se lever. Encore était-il si faible qu'il lui fallut pour rester debout l'aide des bras de la robuste paysanne.

— Ce n'est pas moi qui vous ai sauvé, mon bon garçon, disait James Worth, avec un clignement de l'œil vers Lucie qui rougissait... Vraiment non, ce n'est pas moi, mais bien cette aimable et jolie fille.

Et Robert, gravement, répondait :

— Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve d'amitié, pour savoir combien Lucie est noble et bonne.

En sortant, le médecin attirait le fermier à part.

— Voici un mariage en bonne voie, faisait-il avec un gros rire, qu'en dites-vous, Breen ?

— Vous n'y entendez rien, disait Breen, furieux.

Ce n'était pas seulement la maladie qui avait mis les jours de Traynor en danger. Ned Grimes et Milès-le Jaune rôdaient depuis quelque temps autour de la ferme, cherchant une occasion où Robert serait seul, pour accomplir leur sinistre projet ; mais ils étaient gênés par la présence de Lucie Breen. Ils savaient quelle était son énergie, et ils étaient sûrs qu'elle défendrait son amant avec une intrépidité farouche. Le fermier Breen avait des fusils et des pistolets ; Lucie n'hésiterait pas à s'en servir, et Milès-le-Jaune disait avec raison que les mauvais coups ne préviennent jamais leur monde et arrivent à l'improviste.

La jeune fille, qui se méfiait d'eux et qui était prudente, n'avait pas été longtemps sans les surprendre. Et deux fois elle les trouva, au moment où elle revenait de faire des courses dans Farney, sur le point d'entrer en forçant la porte de la ferme. Le fermier était absent.

— Que demandez-vous ? fit-elle, la première fois.

Les deux misérables se consultèrent du regard, hésitant s'ils ne profiteraient pas de ce que Lucie n'avait point d'armes, pour se jeter sur elle et la mettre dans l'impossibilité de défendre Traynor. Elle les comprit et allait appeler au secours, quand on entendit sur la route les pas de quelques paysans. Ned et Milès s'éloignèrent, et Lucie rentra. Mais dès lors elle fut sur ses gardes.

La seconde fois, ce fut dans la soirée. Breen était parti le matin pour Tipperary. La neige tombait depuis quatre ou cinq jours ; les chemins étaient mauvais et le fermier était retardé par les rafales que le vent poussait vers Tipperary, et qu'il recevait dans les yeux.

Des coups violents furent frappés à la porte et réveillèrent Traynor, qui dormait.

— Qui êtes-vous ? demanda Lucie.

— Un mendiant qui n'a point de gîte, qui n'a plus ni wiskey ni pain d'avoine dans son sac, et qui est si harassé, si défaillant, qu'il ne pourra regagner les Galtée ce soir, et que force lui sera de mourir dans la neige, si vous ne lui donnez une place auprès du feu.

— Comment vous appelle-t-on ?

La réponse se fit attendre. On hésitait. Lucie fut obligée de répéter sa question avec la menace de ne pas ouvrir.

— Milès-le-Jaune ! dit-on à la fin.

— Ouvrez, Lucie, fit Robert, ouvrez... Milès est mon ennemi, mais le malheureux doit mourir de froid.

Lucie décrocha le fusil de chasse à deux coups du fermier Breen, puis elle alla ouvrir la porte, qu'elle referma soigneusement aussitôt que Milès fut entré.

Le mendiant s'approcha du feu, silencieusement, sans dire un mot à Robert, qu'il ne perdait pas de vue.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

— Milès, dit la jeune fille, voici un flacon plein de wiskey, voici du pain pour vivre deux jours, voici des pommes de terre chaudes, voici un morceau de porc. Mettez ces choses-là dans votre sac, et maintenant que vous avez chaud, que vous pouvez manger, reprenez votre bâton et partez !

— Pourquoi me chassez-vous, Lucie Breen? Pourquoi me regardez-vous avec méfiance? Pourquoi conservez-vous à la main le fusil de votre père et pourquoi l'armez-vous? Est-ce que je ne trouve pas toujours ici de quoi manger et de quoi boire? Est-ce que vous avez quelque chose à craindre de moi?

— Allez-vous en tout de suite, Milès-le-Jaune. Je sais que vous en voulez à Robert Traynor, qui ne peut se défendre, et que Ned Grimes, votre complice, ne doit pas être loin d'ici... Retenez bien ceci, Milès, et repétez-le à Ned ; je n'hésiterai pas, à la moindre tentative contre le pauvre garçon, à vous tuer tous les deux...

Le mendiant se leva, se dirigea vers la porte en jetant un regard haineux à la jeune fille et à Robert, puis sortit, murmurant, de manière à être entendu seulement par Lucie :

— Ah ! quand je voudrai raconter l'histoire de la passerelle de Kaïbeur, je vous trouverai plus raisonnable, ma fille !...

Elle recula, affolée, avec un cri, et chancela, comme si un coup mortel venait de la frapper en plein cœur.

— Mon Dieu, qu'avez-vous, Lucie Breen? dit Robert, se soulevant péniblement, croyant que le misérable s'était vengé sur elle...

Mais Lucie se remettait, et, d'une voix que l'épouvante faisait trembler :

— Rien, dit-elle, j'ai eu peur pour vous !

Elle alla tomber sur un escabeau, dans un coin, les

yeux hagards, les lèvres blanches, ayant l'air d'une folle, resta là une partie de la nuit, la tête penchée, immobile, les mains entre les genoux.

Ce fut ainsi que la surprit le fermier Breen quand il rentra ; mais le bonhomme commençait à s'habituer aux étrangetés de sa fille et n'y prenait plus garde. Elle n'eut pas à lui répondre. Robert, dont le sommeil était toujours très agité, se réveillait à chaque instant ; son regard la cherchait ; il la considérait longuement. Et dans son esprit revenaient les incidents de cet amour qui durait depuis plusieurs années, malgré toutes les désespérances, et qui ne s'était jamais démenti.

— Pauvre enfant, disait-il, comme elle est belle et touchante... Quel dévouement, quelle bonté et quel courage !... Comme elle mérite d'être aimée entre toutes et d'être heureuse !...

Puis dans cette demi-obscurité qui régnait, il évoquait l'image de la comtesse, le souvenir de cette affection forte et tendre, chaste jusque dans son dernier abandon ; peu à peu, les deux ombres d'Héléna et de Lucie se mêlaient, semblaient n'en faire qu'une, comme si leurs deux amours se fussent confondus en un seul, comme si les deux dévouements, qui avaient veillé sur sa vie et l'avaient sauvé, n'eussent fait qu'un seul et même dévouement ; comme si l'âme d'Héléna s'était glissée dans celle de Lucie, pour ne plus faire qu'une seule et même âme... Et alors qu'il rêvait ainsi, chose étrange, Lucie Breen, assoupie sur l'escabeau, murmurait dans un cauchemar.

— Héléna ! Héléna !!...

## II

Deux mois après, Robert était complètement remis. Lorsqu'il quitta la ferme de Breen, il prit Lucie à part et, lui tenant les deux mains :

— Lucie, vous m'avez sauvé la vie plusieurs fois : dans la forteresse, lorsque vous êtes venue m'arracher aux mains des Enfants d'Acier ; dans votre maison, lorsque vous m'avez veillé avec tant de dévouement ; enfin, vous m'avez empêché de tomber sous les coups de Ned-Grimes et de Milès, qui certainement auraient eu aisément raison de moi... Je ne pourrai jamais rien faire qui prouvât combien j'ai de reconnaissance, Lucie Breen, mais je souhaite qu'un jour arrive où il me soit donné de sacrifier cette vie, que je vous dois, pour vous ou pour votre père... Je ne suis pas ingrat, et je voudrais que l'occasion se présentât pour moi de vous le montrer.

Elle ne répondit rien. Quand il partit, elle avait le cœur gros ; elle s'était habituée à le voir tous les jours ; les rudes fatigues des nombreuses nuits passées sans sommeil l'empêchaient de songer au précipice de Kaïbeur et, maintenant qu'il s'en allait, elle se voyait avec terreur retomber dans cette solitude où le fantôme de la comtesse brisée sur les rocs lui apparaissait dans toute son horreur, hideusement défiguré.

Pendant les mois qui avaient suivi la mort d'Héléna, la paix du domaine de Donesdale n'avait été troublée par aucun incident, par aucune agitation. Les Enfants d'Acier semblaient terrifiés, depuis que le secret de leurs réunions était entre les mains de leurs ennemis et n'avaient fait contre Harry aucune nouvelle tentative.

Le lieutenant Richard Thornton lui-même était rassuré, et un beau jour les dragons reprirent le chemin de Tipperary.

— A la moindre alerte, je reviendrai, dit Thornton.

Mac Doll et Robert étaient allés chercher du travail dans le comté de Cork. Joe n'avait pas abandonné ses idées sanguinaires de représailles. Le départ des dragons fut pour lui le signal d'une nouvelle série de vengeances cruelles.

Il s'en expliquait à Traynor.

— Les Enfants d'Acier seront réunis par moi et dirigés contre le château. Nous serons cinq cents, nous seront mille s'il le faut. Ceux de Cork et tous ceux du district se joindront à nous. Le comte sera mort et son château ne sera plus qu'un amas de cendres avant que les dragons de Tipperary soient prévenus. Je ne veux pas qu'il soit dit que les crimes et les cruautés de l'exécrable Donesdale resteront plus longtemps impunis.

Robert, qui se souvenait combien la comtesse avait horreur de cette épouvantable guerre nocturne, essaya vainement de le faire revenir sur sa résolution. Mac Doll restait inébranlable. Et comme Traynor lui démontrait que de pareilles vengeances, au lieu d'adoucir le sort de leur pays, déshonoraient l'Irlande ; comme il cherchait à l'amener doucement à l'idée d'une agitation pacifique, qu'on pourrait transformer plus tard, si elle ne réussissait pas, en une révolution générale armée, le paysan l'interrompait.

— Non, non, vos idées sont généreuses, mais, vous le savez aussi bien que moi, impraticables. Toutes les tentatives ont échoué par défaut d'entente commune. Faire une révolution organisée en Irlande, c'est impossible. La révolution viendra d'elle-même, un jour, et elle éclatera furieuse, demain, ou dans dix ans, ou dans cinquante ans. Ce que vous feriez la retarderait, car

les Saxons, en tenant un bout du fil, remonteraient facilement jusqu'à l'autre extrémité, et les exécutions capitales multipliées épouvanteraient longtemps la population nerveuse des campagnes. En agissant, au contraire, comme les Enfants d'Acier, quels risques courons-nous? Nous restons les maîtres, nous restons puissants, nous échappons aux tribunaux honteux qui nous jugent, et qui créent et payent des preuves contre les accusés, quand il n'en existe pas. Nous portons la terreur jusqu'à l'autre bout de l'île verte, et ceux de nos frères que gagne le découragement retrouvent une énergie indomptable, au récit de nos vengeances et de nos triomphes.

Et les yeux de Mac Doll brillaient d'une joie sauvage, ses traits semblaient transfigurés par la haine ; sa haute taille paraissait grandir et vouloir dominer, d'un seul coup d'œil embrassant tous les comtés à la fois, la tourbe grouillante et mystérieuse, remuant dans les ténèbres comme d'insaisissables ombres, des affiliés aux Enfants d'Acier.

Robert comprit que chercher à persuader Mac Doll était inutile.

Il n'insista pas davantage.

Mais peu à peu, au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, que devenait plus doux et plus indéfini, pareil à un rêve, le souvenir de la comtesse Héléna, l'exaltation farouche de Mac Doll, en faisant impression sur son esprit, le ramenait insensiblement, encore qu'il s'en défendît, vers la guerre organisée par les Enfants d'Acier.

Et le soir où, sur les plus hautes cimes des Galtée, il vit briller les feux qui servaient de signal aux affiliés, il se rendit à la tourbière de Cloghan, où Mac Doll lui avait dit qu'il convoquerait les siens. La forteresse n'était plus un endroit sûr. Le signal pouvait être aperçu de Tipperary, et les dragons, avant que les

révoltés eussent disparu, avaient le temps d'accourir.

Il fut résolu, cette nuit-là, que le lendemain on avertirait les misérables des autres domaines, et même du comté de Cork et du comté de Kilkenny, afin que l'attaque projetée contre le château eût pour elle toutes les chances de succès. Les Enfants d'Acier reconnurent Robert Traynor, qui avait voulu venir à la réunion sans masque, afin que personne ne doutât plus de sa fidélité. La plupart lui serrèrent les mains, en disant :

— Nous oublions tout ; soyez de nouveau le bienvenu parmi nous !

Quelques-uns seulement se tinrent sur la défensive.

Quant à Ned Grimes et à Milès-le-Jaune, ils ne bougèrent pas. Leur rancune subsistait, aussi forte, aussi implacable. L'occasion de la satisfaire se faisait attendre, mais ils étaient patients et, par une convention tacite, ils n'avaient pas encore dit un mot du drame de Kaïbeur auquel ils avaient assisté, de ce secret qui leur brûlait les lèvres.

Les signaux des Galtée avaient été aperçus par les gens du château, qui prévinrent aussitôt l'agent Toussaint qui avait remplacé l'agent Warner dans ses fonctions auprès du comte. Toussaint, très au courant des mœurs irlandaises, réveilla Donesdale, qui, fatigué par dix heures de chasse, dormait profondément.

— Les Enfants d'Acier se réunissent ce soir, dit-il. Sa Seigneurie ferait bien de prendre des précautions ; ils peuvent méditer une attaque.

— Ils n'oseraient pas !...

— Votre Honneur sait le contraire... Ces paysans sont hardis, et ils ont la patience des bêtes sauvages qui guettent une proie.

— Mais leur retraite était connue...

— Aussi je suis persuadé que ce n'est pas dans la forteresse de Mac Doll qu'ils se réuniront... Afin d'en

être sûr, si Votre Honneur y consent, je vais envoyer Dick Carter, avec deux ou trois de vos piqueurs les plus robustes; ils se cacheront dans la montagne, aux abords des sentiers qui conduisent à la forteresse, et ils surveilleront tous les passages. Est-ce l'avis de Sa Seigneurie?

— Faites!

Mais les piqueurs détachés par Toussaint revinrent un à un sans apporter de renseignements. Néanmoins, l'agent était inquiet et essayait de faire partager son inquiétude au comte. Harry, rendu prudent par la mort de Byrne, de Warner et par la catastrophe dont Héléna avait été victime, et dont il n'était pas prouvé que les Enfants d'Acier ne fussent point les auteurs, Harry fit veiller les domestiques du château armés jusqu'aux dents. Pourtant la nuit se passa sans aventure et rien ne justifia ces précautions. Le lendemain, dans la journée, le village et les environs étaient calmes; les paysans étaient à leurs travaux d'hiver et le soir la montagne resta ensevelie dans les ténèbres.

— Fausse alerte! disait Donesdale.

Vers dix heures du soir, les gens que Toussaint avait envoyés de toutes parts annoncèrent que presque toutes les cabanes semblaient vides, et que dans la campagne une certaine agitation régnait.

On rencontrait des paysans armés de fusils ou de shillelags, qui se perdaient au loin dans l'obscurité, mais qui, sans doute, devaient se rendre à une réunion depuis longtemps fixée. Et ils tournaient le dos à la montagne. Dick Carter en avait suivi quelques-uns, en se cachant dans les broussailles et protégé par la nuit; il avait remarqué qu'ils prenaient le chemin de la tourbière, mais il n'avait pu aller jusque-là, il voulait revenir faire son rapport au comte.

— Ils s'éloignent du château, dit celui-ci... Ils médi-

tent, sans doute, une expédition hors de mon domaine. Rien à craindre, par conséquent.

Pourtant, sur les conseils de Toussaint, trois hommes furent envoyés à Tipperary, montés sur d'excellents chevaux, avec mission de raconter au lieutenant Thornton ce qui se préparait.

Il était onze heures quand ils partirent.

Une demi-heure à peine s'était écoulée que de tous les côtés, comme si elles eussent été vomies par les ténèbres, surgirent des ombres, nombreuses comme une armée, qui se glissèrent autour du château, interceptant toutes les communications.

C'étaient les Enfants d'Acier.

En tête marchaient Mac Doll et Traynor.

L'alarme fut donnée et tous les domestiques, avec des fusils, des haches ou des pistolets, descendirent dans la cour, précédés par le comte.

Toussaint fit une sommation aux révoltés.

— Retirez-vous, ou nous faisons feu!

Il n'y eut pas une réponse. Les ombres se mouvaient, se croisant et s'entre-croisant, mais pas un mot n'était prononcé, pas un cri ne s'entendait.

Dick Carter, avec les piqueurs s'approcha de la grille, et l'on perçut distinctement dans le silence profond le bruit sec de leurs fusils dont les chiens s'armaient.

Toussaint disait :

— Retirez-vous, mes bons garçons, ou pas mal d'entre vous laisseront leur peau dans les bruyères.

A ce moment, dans une poussée formidable de deux cents bras, la grille s'ébranlait et s'abattait.

— Feu! commanda le comte.

Des éclairs déchirèrent la nuit, illuminant brusquement, pour une seconde, les masques noirs des affiliés et les cadavres de dix d'entre eux se tordant sur le sol...

Il n'y eut pas un cri dans la foule des affiliés, comme

si tous fussent restés insensibles à ces dix morts, et la cour du château fut envahie.

Donesdale, de nouveau, commanda :

— Feu ! Tirez toujours !

Alors des coups de fusil crépitèrent, incessants, et il y eut de nombreux vides parmi les révoltés.

Mais ils continuaient d'avancer.

Les gens du château, débordés, reculaient, gagnaient les portes, se mettaient à l'abri derrière les fenêtres, rechargeaient leurs armes et se préparaient à se défendre vigoureusement. Les Enfants d'Acier n'avaient pas encore riposté.

Quand ils se virent maîtres de la cour, maîtres du jardin, ils se consultèrent. Fallait-il, selon leur coutume, incendier le château ? L'incendie pouvait pousser les gens de Donesdale au désespoir, et les pertes déjà nombreuses des Enfants d'Acier en seraient augmentées. Fallait-il forcer les portes, faire le siège de toutes les chambres, les prenant une à une, tuer tous ceux que l'on rencontrerait ?

Mac Doll inclinait pour l'assaut. Le siège était impossible ; la garnison de Tipperary pouvait être avertie ; les révoltés se fussent trouvés pris entre deux feux. L'assaut offrait des chances ; les gens du comte, si dévoués qu'ils fussent, ne résisteraient pas longtemps au millier de misérables altérés de vengeance qui se rueraient sur eux.

Ce fut à ce dernier parti qu'on s'arrêta.

— Est-ce votre avis, Robert ? demanda Joe.

Traynor baissa la tête sans répondre.

— En avant ! cria Mac Doll.

Les révoltés, impatients, n'attendaient que ce signal. La mort d'une vingtaine de paysans les avait surexcités et c'était une guerre à mort, un massacre général qu'ils demandaient. Il était temps qu'entre les deux

chefs une résolution fût prise, car des murmures s'élevaient.

Au signal de Mac Doll, ils se précipitèrent contre les portes,

De toutes les fenêtres des éclairs jaillirent, et il y eut bien des morts parmi les assaillants.

Mais rien ne les arrêtait.

Les portes furent brisées ; le château, envahi, retentit de cris sauvages. Les Enfants d'Acier se répandirent partout. Une à une les chambres furent prises ; de part et d'autre des coups de fusil s'échangeaient, plus rares chez les révoltés, qui se servaient, corps à corps, de préférence de la hache ou du shillelag.

Alors, ce fut une débandade.

Les domestiques, lâchant pied, laissant leurs pistolets et leurs carabines, s'enfuyaient par les issues que les assaillants n'avaient pas encore eu le temps de garder. Quelques-uns se jetaient par les fenêtres, affolés, mais tombaient sous les coups des Enfants. Et la foule grossissait toujours ; il arrivait des misérables de partout ; des échelles avaient été appliquées contre les murailles de tous les côtés, et le jardin était rempli d'une masse d'ombres mouvantes qui se glissaient derrière les arbres, les arbustes, les massifs dénudés. La nuit était froide et claire, et la lune montait dans le milieu du ciel, projetant sur la neige une lumière blanche et adoucie. Ce spectacle avait quelque chose de fantastique. On eût dit, au fond de l'Amérique du Nord, dans les premiers temps de la colonisation européenne, des bandes silencieuses de sauvages attaquant un château par surprise. Nul ne se serait douté qu'on fût en pleine Europe, à quelques lieues de l'Angleterre.

Mac Doll et Traynor se tenaient devant la grande entrée de Donesdale, envoyant leurs ordres, veillant à ce qu'une attaque du dehors ne vînt pas les envelopper.

Le massacre dura une heure. Il n'y eut pas de pillage; les Enfants d'Acier assassinent, mais ne volent pas. Ils sortirent un à un, comme à regret, ivres de vengeance.

Et quand il n'y eut plus rien à tuer, de la foule un grand cri monta :

— Le feu ! le feu au château !

En un clin d'œil des torches s'allumèrent; des broussailles étaient jetées dans les chambres, où toutes les fenêtres ouvertes établissaient des courants d'air; des plus farouches pénétraient dans l'intérieur et mettaient le feu partout. Un quart d'heure après, les flammèches indiquaient que l'incendie commençait, activé par le vent qui soufflait du Galtée.

Ils s'écartèrent, se massèrent en un cercle énorme autour de Donesdale et attendirent.

Le château brûlait comme une meule de paille, éclairant autour de lui les arbres des allées et les bruyères de la plaine, demi recouvertes de neige.

Puis, tout à coup, les Enfants s'évanouirent comme les personnages qui peuplent un rêve. Un grand cri venait de s'élever du côté des Galtée, là où se trouvaient les factionnaires placés par Mac Doll pour veiller à la sécurité des assaillants.

Et ce cri disait :

— Les dragons ! les dragons !

Et de proche en proche, de sentinelle en sentinelle, de rang en rang, de groupe en groupe, le cri était renvoyé, et il y eut bientôt un murmure formidable :

— Les dragons de Tipperary ! Les dragons !

Qu'était devenu le comte ?

A la première attaque, il était monté dans ses appartements au premier étage, et avait tiré sur les ombres qui grouillaient dans la neige au-dessous de lui. Puis, quand il vit que les portes étaient forcées et que les

fermiers, plus audacieux qu'il ne l'aurait cru, pénétraient dans le château, il appela quelques-uns de ses piqueurs, les plus dévoués, qui se retranchèrent dans une seule pièce, après avoir barricadé les portes avec les meubles.

Là, ils attendirent.

Le comte Donesdale, pâle, sombre, jugeant de l'imminence du danger, ne se dissimulait pas qu'ils périraient jusqu'au dernier si Dick Carter, accomplissant sa mission, n'arrivait à temps avec un détachement de la garnison de Tipperary.

Il entendait autour de lui, tout frémissant de rage, les coups de fusil qui ébranlaient les échos du château, les cris de ceux qui tombaient blessés, tout le tumulte de la bataille.

Et ceux qui criaient étaient ses gens à lui, car, du côté des Enfants d'Acier, tout se faisait silencieusement. C'était une guerre de sauvages, mystérieuse, acharnée, effrayante.

Et bientôt les coups frappés contre la porte qu'il avait fait barricader lui apprirent que son heure, à lui comme aux autres, était venue. Ils se dissimulèrent et, prêts à faire feu, attendirent. La porte vola en éclats ; tous les piqueurs épaulèrent, et vingt coups de fusil abattirent vingt misérables.

Ceux-ci reculèrent, il y eut un moment de désarroi et les assiégés eurent le temps de recharger leurs armes. La plupart avaient des fusils à deux coups ; c'étaient quarante morts qu'ils tenaient entre leurs mains avant de succomber eux-mêmes. Ils étaient tous de vieux chasseurs, pleins de sang-froid, et chacun était sûr de son coup d'œil ; pas une main ne tremblait sur la crosse, pas un regard ne se troublait.

Lorsque les premiers rangs des Enfants d'Acier, poussés par la foule qui montait, réapparurent, ils furent accueillis par une nouvelle décharge qui en abattit

encore une vingtaine. Mais ces cadavres, les autres les escaladèrent.

Des coups de pistolet répondirent aux derniers coups de fusil. Il y eut une effroyable mêlée. Le comte se défendait avec une vigueur surprenante ; il avait pris sa carabine par la crosse et faisait le vide autour de lui. Pas un n'osait l'approcher. Sa terrible massue écrasait têtes et jambes. Et pourtant il était blessé. Une balle lui avait effleuré le crâne, lui enlevant des cheveux, et la peau ; le sang lui coulait sur le front et dans les yeux ; une autre lui avait brisé l'épaule gauche, mais il se défendait en tenant le canon de son fusil de la main droite.

Il était seul, maintenant ; tous les piqueurs étaient morts ou avaient sauté par la fenêtre dans le jardin, comptant sur un hasard, sur la nuit pour les protéger, pour les sauver, puisque Dick Carter et les dragons n'arrivaient pas.

Deux des plus grands, parmi les misérables, se faisaient remarquer par leur acharnement contre le comte. Leurs fusils déchargés étaient rejetés en bandoulière, mais, les shillelags à la main, ils attendaient que Donesdale se lassât pour se jeter sur lui et l'achever. Vraiment Harry était superbe d'énergie et de rage, et son sang-froid était tel, que, pendant tout ce combat, il eut sur les lèvres un sourire méprisant.

— Il se lassera ! murmura un des deux qui dépassaient de la tête les paysans.

Mais non, Donesdale ne se lassait pas.

Et, pris d'impatience, Ned Grimes et Milès-le-Jaune, car c'étaient eux, s'avancèrent.

Le mendiant chargea un pistolet à la hâte.

— Il faut en finir, dit-il.

— Es-tu sûr de ton coup ?

— Oui.

Le pistolet chargé, il visa et pressa la détente.

Le comte, atteint en plein corps, chancela, cria :

— Misérables assassins !

Puis il tomba.

Les autres, comme des loups, le croyant mort, se précipitèrent sur lui ; mais il eut la suprême énergie de se relever, et il le fit avec un geste d'une audace telle qu'ils reculèrent une dernière fois, épouvantés. Sa main droite essaya de soulever le fusil dont il se servait comme d'une massue...

— Allons, Ned, il n'est plus à craindre !

Et deux coups de shillelag, assénés par le mendiant et par Ned Grimes, lui brisèrent le bras.

Il retomba avec un gémissement.

Le voyant sans force, les misérables se précipitèrent et lorsque du dehors arriva le cri : « Les dragons ! » le comte Harry Donesdale ne bougeait plus !...

Lorsque les dragons arrivèrent, les flammes enveloppaient le château. Les chevaux foulèrent aux pieds des cadavres dans la cour, et quelques soldats dévoués, qui se précipitèrent au milieu de l'incendie, revinrent en disant qu'il n'y avait rien à faire et que ceux qui étaient restés là ne souffriraient plus : ils étaient morts. Un écriteau, planté auprès de la grille brisée, ne laissait aucun doute sur les auteurs du massacre. Cet écriteau portait la signature ordinaire des Enfants d'Acier. On y lisait :

*Au comte Harry Donesdale.*

Et ces mots étaient surmontés d'une tête de mort et de deux os en croix.

Les soldats de Richard Thornton abandonnèrent le château pour battre la campagne.

Ils se répandirent dans le village, longèrent les bords de la Suir, traversèrent les Galtée ; mais tout fut inutile, les Enfants d'Acier avaient disparu.

Cependant Dick Carter et les piqueurs, envoyés à

Tipperary par l'agent Toussaint, étaient revenus en même temps que les dragons, et se mirent à la recherche de Donesdale.

— Ils l'ont tué sans doute, fit Toussaint, qui s'était sauvé prudemment, aux premières décharges; ils l'ont tué, et il est en ce moment au milieu des flammes!

Dick Carter aimait le comte Harry, comme les chiens de la meute aimaient Dick Carter.

Le piqueur alla dans un hangar chercher une échelle longue, solide, l'appliqua contre le mur, du côté de l'appartement, là où il voyait les fenêtres ouvertes, et monta. Quant il fut au niveau, des flammes qui sortirent lui brûlèrent les cheveux et la barbe, en même temps qu'une bouffée de fumée, rejetée par le courant d'air, lui coupait la respiration et l'étouffait. Il faillit tomber et dégringola quelques échelons. D'en bas, les piqueurs qui tenaient l'échelle crièrent:

— Courage, Dick Carter, courage!

Dick franchit la fenêtre d'un bond furieux et roula dans la chambre.

Il trébucha contre des cadavres, mais dans cette obscurité rendue plus profonde par la fumée qui emplissait la pièce, comment faire pour reconnaître le comte? La chaleur était suffocante. Les flammes, tout autour, léchaient les murailles. Ce fut à leur lueur qu'il vit Donesdale étendu, la main serrant toujours le canon du fusil. Il le prit sur ses épaules, l'emporta et, les cils et les sourcils brûlés, les vêtements en lambeaux, il regagna l'échelle le long de laquelle il se laissa glisser, se maintenant par les deux genoux et retenant le comte avec les mains...

— Il est mort? demanda Toussaint.

— Je n'en sais rien, Votre Honneur! fit Dick qui, n'en pouvant plus, tomba sur la neige.

Les piqueurs s'empressèrent auprès de Donesdale,

et comme à ce moment les toits du château s'écroulaient avec un fracas horrible, comme les murailles menaçaient de s'effondrer d'un instant à l'autre, ils l'emportèrent.

Ils étendirent les manteaux sur le sol et le couchèrent là... Il ne remuait pas; cependant Dick, qui s'était penché sur le corps et avait appliqué son oreille contre la poitrine, s'écria :

— Il vit ! il vit !

— Il faut aller chercher le médecin James Worth, fit l'agent Toussaint.

Un des piqueurs partit.

Vingt minutes après, il ramenait le médecin en croupe. Worth s'approcha de Donesdale, et à la lumière de l'incendie, qui crépitait derrière eux avec un bruit sinistre, il examina les blessures. Il resta longtemps n'osant se prononcer, puis à la fin, répondant aux regards anxieux des gens qui l'entouraient :

— Je ne peux rien dire... Sa Seigneurie n'est pas morte... mais elle a été si méchamment arrangée qu'elle n'en vaut guère mieux...

Tel était le diagnostic de l'excellent James.

— Portez-le chez moi ! dit-il.

Ils obéirent, cassèrent des branches aux arbres et en firent un brancard.

Et le cortège se dirigea vers Farney, croisant sur la route des patrouilles de dragons à la piste des affiliés insaisissables.

## III

A l'aube du jour, les rares paysans, qui étaient sortis de leurs cabanes, virent passer le lieutenant Ri-

chard Thornton galopant, en tête de ses dragons, sur la route de Tipperary et, au milieu des soldats deux hommes qui marchaient, les mains liées derrière le dos, les pieds retenus par une corde.

Ces deux hommes étaient Mac Doll et Robert Traynor. Depuis les derniers événements, depuis, surtout, la mort de la comtesse Héléna, une enquête très minutieuse, conduite avec beaucoup de prudence, les avait désignés comme les deux chefs des Enfants d'Acier. Les instructions de Thornton portaient qu'en cas de nouveaux troubles, dans le domaine de Donesdale, son attention devrait se porter sur les cabanes habitées par Joe et par Robert. Les renseignements donnés par les autorités judiciaires de Tipperary étaient si précis qu'ils désignaient même l'endroit de la montagne où les deux expulsés avaient établi leur cottage.

Aussi, lorsque Dick Carter eut prévenu Thornton, la veille au soir, de l'attaque du château, le lieutenant laissa dix de ses hommes, les plus robustes et les plus déterminés, aux abords des misérables huttes où couchaient les deux amis.

Quand ceux-ci rentrèrent après l'incendie, ils se trouvèrent entourés et n'essayèrent même point de se défendre. Ils se laissèrent arrêter, lier les mains, sans opposer la moindre résistance, protestant seulement contre la violence et la rigoureuse mesure dont ils étaient l'objet.

— De quoi nous accuse-t-on ? demandèrent-ils.

— On vous le dira la veille du jour où vous serez pendus, mes bons garçons ! dit un sous-officier qui commandait le détachement.

Ils ne répliquèrent pas et on les emmena.

Seulement ils avaient eu le temps de se regarder et leur regard disait :

— Nous sommes perdus... Courage ! Montrons-leur comment les Enfants d'Acier savent mourir !

Quand on connut leur captivité, il y eut une consternation dans les comtés de Tipperary, de Cork et de Kilkenny. Tous les affiliés aimaient profondément et respectaient Mac Doll en qui ils voyaient le dernier descendant des anciens chefs irlandais. Ils avaient presque autant d'affection pour Traynor, auquel ils avaient pardonné depuis longtemps son amour pour la comtesse, et dont ils reconnaissaient le patriotisme ardent, l'intelligence supérieure.

Ce fut partout un cri de colère.

Car la colère seulement surexcitait les esprits, non la crainte. Tous les Enfants d'Acier étaient certains que Mac Doll et Traynor ne trahiraient jamais les secrets de leur redoutable association, et ne livreraient pas les noms des affiliés, que seuls, en qualité de chefs, ils connaissaient.

Une pensée unique leur vint : sauver Mac Doll, sauver Traynor.

Mais les jours qui suivirent l'arrestation, un grand désordre régna. Ils avaient mis leur confiance dans leurs chefs ; ceux-ci venant tout à coup à leur manquer, personne n'osait prendre la responsabilité du mouvement ; personne, du reste, ne trouvait une idée facile à exécuter, pour arracher les jeunes gens à la mort qui les menaçait.

Ce fut Lucie Breen qui s'en chargea.

Lorsqu'elle apprit que Robert était arrêté en compagnie de Mac Doll, elle resta hébétée, demi-folle, ne pleurant même pas.

Mais bientôt la réaction se fit et sans prévenir son père de ses intentions — le fermier se fût opposé au plan généreux qu'elle avait conçu — elle parcourut en secret toutes les cabanes du village, s'adressant plus particulièrement aux paysans qui avaient à se plaindre du comte et qu'elle supposait devoir faire partie de la Société des Enfants d'Acier. Quant aux expulsés,

qui depuis la mort de Donesdale, avaient regagné leurs cabanes, dans le village, elle savait pouvoir compter sur eux. Les Irlandais n'oublient jamais les injustices et leurs rancunes sont éternelles.

Robert et Mac Doll furent jugés huit jours après ; la justice, en Irlande, est très expéditive.

Ils étaient accusés de tous les troubles du domaine de Tipperary, d'affiliation à une société secrète, des meurtres de Charles Warner, de l'huissier Byrne, et de l'incendie de leurs maisons, de l'assassinat de la comtesse, de l'assassinat du comte Donesdale et de l'incendie du château. Ils refusèrent de répondre aux questions qu'on leur posa, ne voulant même pas se défendre, jugeant que cela était inutile et dédaignant de recourir à des mensonges.

Les preuves, accumulées contre eux, ne manquaient pas. Les juges avaient eu soin d'acheter un certain nombre de témoins, dans l'impossibilité de s'en procurer de véritables, et ces témoins, grassement payés, déposèrent qu'ils étaient eux-mêmes affiliés aux Enfants d'Acier, qu'ils avaient été enrôlés de force dans leurs rangs et qu'ils avaient assisté aux exécutions et aux incendies ; ils prétendirent avoir reconnu Mac Doll et Traynor, et demandèrent pour eux-mêmes l'indulgence du tribunal. Or, ces témoins n'habitaient même pas le district de Tipperary, ni celui de Cork, et ils connaissaient si peu les deux chefs de l'association des Enfants, que l'un d'entre eux s'obstina, malgré le président, à désigner Robert du nom de Joe Mac Doll et celui-ci du nom de Traynor. Les deux amis haussèrent les épaules, et Joe ne put s'empêcher de dire :

— Leur leçon n'a pas éte bien faite, Votre Honneur, ou peut-être ne sont-ils pas payés assez cher !...

On leur imposa silence, mais dans le prétoire de violents murmures éclataient, il y avait là des Irlan-

dais, et bien des rages bouillonnaient sous l'indifférence des figures impassibles.

Une demi-heure après cet incident, Joe Mac Doll et Robert Traynor, reconnus coupables, étaient condamnés à être pendus sur le balcon de la prison de Tipperary.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain, vers neuf heures du matin.

Une heure avant que le bourreau de Tipperary n'exécutât la sentence d'un tribunal qui ne valait guère mieux, pour l'impartialité et la haute justice, que le tribunal des Enfants d'Acier, les rues de la petite ville étaient pleines de paysans venus des comtés de Cork, de Kilkenny et de tous les villages de Tipperary. Il avait fallu une nuit seulement, pour faire connaître partout la nouvelle de la condamnation à mort, et cette nouvelle s'était répandue avec une foudroyante rapidité.

L'exécution devait avoir lieu, ainsi que nous l'avons dit, sur le balcon de la prison. Une porte qui s'ouvre sur le balcon communique avec un corridor qui conduit aux cellules. On amène les prisonniers; on lit la sentence; on place les deux condamnés sur une sorte de trappe cachée dans la pierre; dans le mur sont deux grands crochets de fer auxquels pendent les cordes. Quand le bourreau a fait ses sinistres préparatifs et que la corde, retenue au crochet, enroule son nœud coulant au tour du cou du condamné, un mouvement du pied fait basculer la trappe et, passant au travers du balcon, le misérable reste pendu dans l'espace.

Avec tous ses détails, l'exécution ne dure pas plus de quatre ou cinq minutes.

A huit heures et demie, un détachement des dragons vint prendre place auprès des potences, faisant un demi-cercle pour empêcher la foule d'approcher trop près.

C'était le lieutenant Richard Thornton qui commandait.

Quand ses hommes furent à leur poste, l'officier fit caracoler son cheval du côté de la foule et son œil perçant, plein de défiance, essaya de démêler sur les visages les sentiments qui animaient ceux qui étaient là. Evidemment il n'avait pas confiance dans la tranquillité des deux ou trois mille spectateurs venus pour voir mourir Traynor et Mac Doll. Ce qui le rassura cependant, ce fut la remarque singulière qu'il fit : il y avait là peu d'hommes ; deux ou trois cents, au plus, étaient disséminés sur la plaee et dans les rues voisines. Le reste de la foule était composé de paysannes irlandaises, portant le costume traditionnel : le long manteau enveloppant le corps des pieds à la tête, dissimulant la taille et la démarche, et le châle rouge jeté sur la tête et les épaules. Comme il faisait très froid, la plupart d'entre elles avaient abaissé leur châle sur les yeux et s'étaient enveloppé le bas du visage avec un foulard.

Une seconde, l'officier eut un doute ; mais il se mit à sourire et murmura :

— Des Enfants d'Acier déguisés en femmes, allons donc ! Du reste, je vais m'en assurer, sans éveiller leurs soupçons...

Et il s'approcha de la foule, en poussant brusquement son cheval. Il y eut des gestes effarés et les femmes reculèrent. Des manteaux s'ouvrirent, des châles tombèrent, mais Richard Thornton ne vit partout que les yeux noirs des femmes de la contrée, des visages frais, des figures imberbes, pas un Enfant d'Acier.

Thornton revint vers son détachement :

— Ils sont braves, pensait-il, mais ils ne le sont pas au point de venir se jeter de gaieté de cœur au milieu d'une garnison anglaise...

Il ne s'occupa plus que de maintenir l'ordre.

Quelques minutes avant que l'horloge de la prison fît entendre neuf heures, les groupes se resserrèrent et les premiers rangs des paysans touchaient presque les chevaux.

Thornton tira son sabre et commanda:

— Au large!

Il y eut un remous dans la foule, mais aucun cri, aucun murmure ne s'éleva. Un profond et solennel silence régnait.

Au premier coup de neuf heures, la porte qui donnait sur le balcon, au premier étage de la prison, s'ouvrit; un greffier sortit, des gens de la police, puis Joe Mac Doll et Robert Traynor, les mains liées, la tête haute, le regard fier, la démarche assurée; derrière eux, le bourreau et ses aides.

— Ce sont d'infâmes coquins, murmura Thornton, mais de rudes garçons, bien courageux.

Et soudain il laissa échapper un juron...

Toujours silencieuse, la foule, que les soldats avaient fait reculer, s'avançait de nouveau, ou plutôt roulait en flots incessants et menaçait de déborder le détachement.

— Au large! cria le lieutenant.

Mais, cette fois, il ne fut pas obéi. L'hésitation des plus rapprochés ne tint pas devant la poussée énorme des derniers rangs, qui les rejeta sous les pieds des chevaux. Il y eut un moment de tumulte effroyable, indescriptible. Trois ou quatre mille paysans se ruaient de tous les côtés.

— Sabrez-les! sabrez-les! crait Thornton, ivre de rage.

Et lui-même donnait l'exemple.

Alors on entendit un immense cri, comme un mot d'ordre lancé par trois mille poitrines :

— La terre! Notre terre verte!

Les manteaux, rejetés sur l'épaule, laissaient voir maintenant les tailles élancées et robustes de jeunes paysans déguisés en femmes. En même temps, sur tous les visages s'appliquaient des masques noirs. De courtes carabines, des pistolets, des haches, des shillelags et des couteaux se trouvaient dans toutes les mains, comme par enchantement.

Lorsque le tumulte avait éclaté, le greffier était en train de lire la sentence, que Traynor et Mac Doll écoutaient d'une oreille distraite.

Toute leur attention se portait en ce moment sur les mouvements de la foule. Au cri de: « La terre! notre terre verte! » ils tressaillirent et s'adressèrent un regard de suprême espérance. Leur cœur battait, bien qu'ils fussent braves ; ils sentaient qu'une minute allait décider de leur vie.

Mais, sur le balcon, les gens de justice se doutaient de la tentative qu'on faisait pour délivrer les condamnés.

Le bourreau apprêta les cordes.

— Dépêchez-vous, monsieur Tandy, fit-il au greffier.

Le greffier, impassible, bredouilla ce qui lui restait à lire, plia le papier, le mit dans sa poche, assura ses lunettes sur son nez et s'éloigna de deux pas pour laisser au bourreau liberté d'agir.

— Allons, mes bons garçons, dit celui-ci, c'est l'affaire d'une seconde... il vaut mieux que nous en finissions tout de suite.

Mac Doll et Traynor, toujours les yeux fixés sur la foule, tordirent leurs poignets dans les enlacements de cordes, et telle était leur étonnante vigueur que les cordes craquèrent. Les gens de justice se précipitèrent sur eux et leur saisirent les bras. La corde pendait au-dessus de leur tête ; le nœud coulant s'enroula autour de leur cou. Les aides s'écartèrent, et le

bourreau avança le pied pour faire mouvoir les deux trappes...

Deux trous béants s'ouvrirent sous les condamnés, qui furent lancés dans l'espace, en se tordant dans un effroyable effort.

— C'est fini ! dit le bourreau.

Et il rentra avec ses aides dans la prison.

La porte se referma sur eux et le balcon resta vide; quelques balles, au moment où ils sortaient, s'écrasèrent contre les pierres de la muraille.

Sur la place, les dragons se débattaient au milieu de la foule; mais pouvaient-ils résister longtemps contre des milliers d'hommes armés? Thornton, blessé d'un coup de pistolet en pleine poitrine, le crâne brisé de deux coups de shillelag, gisait sans vie, piétiné par la foule altérée de meurtre. Les dragons avaient pris la fuite, allant chercher du renfort. Au loin, le tocsin sonnait, couvert par les hurlements des Enfants d'Acier.

Le bourreau avait dit : « C'est fini. » Il se trompait. Il ne pouvait voir ce qui se passait sous le balcon. Or au moment où, les trappes basculant, Joe et Robert avaient été précipités, des échelles s'appliquaient en bas contre le mur, des hommes montaient; les cordes étaient coupées à coups de couteau, et des bras robustes enlevaient les deux jeunes gens, que la terrible secousse avait privés de connaissance.

Les hommes avec leur précieux fardeau, se perdirent dans la foule, et celle-ci, avec des acclamations de joie furieuse, se dispersait, diminuait, s'évanouissait, en même temps que la garnison de Tipperary, mise sous les armes, accourait et cherchait à l'envelopper.

Mais c'était jour de marché, et les paysans que les soldats arrêtèrent, et qui avaient eu le temps de cacher leurs costumes de femmes, avaient tous des

prétextes pour justifier de leur présence dans la ville. On en relâcha beaucoup; les autres, au bout de quelques jours, furent également remis en liberté.

Les autorités, émues de la surexcitation qui régnait dans les districts voisins, redoutaient un soulèvement général, que la moindre imprudence pouvait étendre à toute l'Irlande.

Les policiers lancés sur la piste de Robert et de Mac Doll, ne parvinrent pas à les retrouver. Bientôt même, ordre leur fut donné de cesser leurs recherches.

Voici ce qui s'était passé:

Le comte avait survécu pendant plusieurs jours à ses blessures. Quand on lui apprit l'arrestation de Mac Doll et de Traynor, il avait dit:

— Je les connais tous les deux. Ils n'étaient point parmi ceux des Enfants d'Acier qui ont assailli mon appartement. Il est possible qu'ils aient commandé au dehors, mais ils ne m'ont point frappé. Je les aurais facilement reconnus, malgré leurs masques. Si le tribunal les a condamnés, qu'on les pende. Cela me fera plaisir avant de trépasser. Cependant, comme la principale accusation qui pèse sur eux est celle de m'avoir tué, cette déclaration était nécessaire à ma conscience.

On essaya d'avoir de lui d'autres renseignements, mais il ne put les donner. Milès-le-Jaune et Ned Grimes lui étaient complètement inconnus; il lui fut impossible de les désigner.

Bientôt, du reste, le délire le prit. Des accidents graves survinrent. Il eut des hémorragies à la suite d'imprudences que sa nature brutale et impatiente lui faisait commettre, et il mourut.

Le comte Harry Donesdale n'était plus; Héléna elle-même était tombée victime de la vengeance d'une fille jalouse; l'agent Warner et l'huissier Byrne avaient payé de la vie leur dévouement au comte.

De tous les personnages du drame que nous venons de raconter il ne restait que Ned Grimes, les mendiant Milès, Joe, Traynor et Lucie Breen.

Nous allons voir ce qu'il advint d'eux.

## IV

Robert et Joe Mac Doll avaient quitté le comté et se tenaient cachés dans la ferme d'un des affiliés, Murphy, qui commandait aux Enfants d'Acier du comté de Wexford, au bord de la mer. En cas d'alerte et s'ils venaient à être découverts, ils pouvaient s'embarquer et chercher un refuge en Amérique, cette terre hospitalière où tous les misérables que la faim chasse d'Irlande se refont une autre patrie.

Ce fut là, chez Murphy, qu'ils laissèrent passer les premiers jours de tourmente.

Ils quittèrent la ferme et revinrent dans le Galtée, lorsque leurs amis de Tipperary leur eurent donné l'assurance qu'ils n'avaient plus à redouter la justice anglaise, que celle-ci fermerait les yeux sur leur retour et ne s'occuperait pas d'eux.

A Farney, des agents, envoyés par les autorités de Tipperary, leur firent savoir qu'on les verrait avec plaisir quitter la contrée définitivement; ils leur offrirent même de l'argent pour faciliter les premiers mois d'une installation en Amérique et le passage gratuit sur un bateau.

Ils refusèrent. Ils tenaient à leur pays par chacune des fibres de leur âme. Ils seraient morts de chagrin loin de l'île verte.

A Farney, ils ne furent pas longtemps sans connaître tous les détails de l'audacieuse attaque dirigée con-

tre la prison, dans le but de les arracher au bourreau. Ils apprirent avec étonnement que tel avait été le désarroi des Enfants d'Acier après leur arrestation, que, sans l'énergie virile et le courage de Lucie Breen, leur évasion n'eût peut-être point été tentée.

Ils se rendirent ensemble chez le fermier Breen. Lucie était là. Elle venait d'être instruite de leur arrivée et un secret pressentiment lui disait qu'elle ne tarderait pas à revoir Robert Traynor. Elle avait sa robe des jours de fête, son riche châle rouge, sa croix d'or attachée par un ruban de velours autour de son cou, et assise, les pieds tendus vers le feu, les mains croisées sur les genoux, les yeux fixés sur les flammes, écoutant distraitement les bûches qui chantaient, elle attendait les deux amis.

Au bruit de leurs pas sur la route, elle se leva toute droite et devint pâle.

Avec cet horrible souvenir de la passerelle de Kaïbeur qui la hantait chaque fois qu'après quelque temps d'absence elle revoyait Traynor, elle se mettait à trembler violemment. Elle vivait dans une épouvante continuelle, croyant retrouver au lieu de celui qu'elle aimait un juge impitoyable.

C'est qu'un mot de Milès-le-Jaune, un mot de Ned Grimes, son complice, qui lui aussi ne devait rien ignorer, pouvait la perdre... Ah! quand elle y songeait, il lui venait l'idée d'en finir tout de suite avec le remords, et de se séparer éternellement de Robert en allant se jeter dans la Suir. Et quand elle se révoltait contre cette folie du suicide, un autre vertige, une autre attraction magnétique s'emparait d'elle; puisque pour son bonheur, pour son amour, pour assouvir sa rage jalouse, elle avait sacrifié la comtesse Héléna, elle se demandait maintenant pourquoi elle hésiterait, afin d'assurer sa tranquillité future, à tuer Ned Grimes et Milès, à se débarrasser ainsi de toute crainte, des

seuls témoins de son crime... Serait-elle donc plus criminelle en assassinant deux misérables, qui eux-mêmes avaient sans doute bien des forfaits à se reprocher?... Eux disparus, c'était le calme complet... la paix de sa vie tout entière...

Quand elle se laissait aller à cet atroce rêve, elle se réveillait la sueur au front, les mains moites, du sang devant les yeux, l'odeur du sang aux lèvres, et elle avait horreur d'elle...

Des larmes la soulageaient, en général; mais elle ne pouvait pas toujours pleurer; alors, ces accès de remords, ces cauchemars auxquels elle s'abandonnait finissaient par des crises nerveuses qui la brisaient, la laissaient défaillante, sans force, demi-morte.

Et elle murmurait :

— Les tuer, tous les deux! Encore du sang! non, c'est assez d'Héléna... Que Milès et Ned apprennent tout à Robert?... j'aime mieux mourir de sa main, être maudite, torturée par lui... que de tuer encore!...

Les deux jeunes gens entrèrent dans la cabane et s'avancèrent vivement vers Lucie Breen.

Ils lui prirent les mains.

Elle se laissait faire, mais déjà elle reprenait un peu de courage, en voyant que dans le regard de Robert brillait seulement l'immense reconnaissance qu'il avait pour elle et l'étonnement profond que lui inspirait son dévouement.

Mac Doll lui dit qu'il n'oublierait jamais le service qu'elle leur avait rendu, puis, gravement, se recula, en détournant les yeux, pour laisser Robert en tête-à-tête avec la jeune fille. Il l'aimait toujours aussi ardemment, mais cet amour était devenu comme une sorte de tristesse intime et douce qu'éveillait seule la vue de Lucie. Depuis longtemps elle n'avait plus d'espoir...

Traynor disait à la paysanne ;

— Lucie, la grandeur de votre amour m'humilie; vous m'avez sauvé la vie dans la forteresse de Mac Doll, quand je suis tombé malade, quand Milès et Ned Grimes me menaçaient, quand la corde du bourreau Tipperary était déjà autour de mon cou. Que ferai-je jamais pour vous, Lucie?

— Rien, dit-elle, je ne demande rien!

Elle ne retirait pas sa main, qu'il serrait dans les siennes, et tant de choses leur venaient, tant de paroles, qu'ils n'osaient plus rien dire et qu'un long silence suivit cette première effusion.

Lucie Breen avait le cœur gros et Robert lui-même se sentait ému. Leur émotion se communiquait de l'un à l'autre, leurs deux âmes se nouaient et s'unissaient, et bien des pensées leur étaient communes. Ils le comprirent et il s'ensuivit un moment d'embarras. Et leur existence à tous deux reparut en une seconde devant leurs yeux, avec ce qu'ils avaient ressenti, ce qu'ils avaient souffert, ce qu'ils avaient aimé. Le souvenir d'Héléna planait au-dessus d'eux, et cela les empêchait de parler.

En tremblant, Robert demanda :

— Qu'ai-je donc fait, Lucie, pour que vous songiez ainsi à veiller sur moi, pour que chacune de vos pensées me soit consacrée, pour que, même au péril de votre vie, vous vous soyez jetée au milieu des dangers les plus terribles?

— Ce que vous avez fait, Robert?

— Est-ce que je mérite la moindre de vos attentions?

— Hélas! Robert, pourquoi me forcez-vous à rougir devant vous? Est-ce d'aujourd'hui seulement que vous savez que je vous aime? M'est-il défendu de songer à vous, alors même que je n'ignore pas que tous vos souvenirs évoquent l'image d'une femme qu'un affreux malheur vous a enlevée? alors même que je sais que

tout mon dévouement n'effacera point ce souvenir et que votre amour restera toujours aussi vivace dans votre cœur? Je suis résignée, Robert, je peux rivaliser avec celle que vous regrettez; je ne le pouvais de son son vivant, je ne le puis surtout après sa mort cruelle... Laissez-moi Robert... je suis heureuse de savoir que je tiendrai une place dans votre vie et que je ne vous suis pas indifférente...

Elle baissa la tête et se détourna un peu.

Très ému, partagé entre ces souvenirs et l'affection qui naissait en lui, il hésitait à répondre, à se déclarer plus nettement.

Pourtant, avec un grand élan de franchise, il l'attira près de lui et dit :

— J'ai aimé Héléna, Lucie, et ce serait vous faire mal augurer de l'affection que je vous offre que de vous laisser croire que je l'ai complétement oubliée. Mais elle vous aimait, vous, Lucie; que de fois elle m'a parlé de vous avec une amitié et une admiration profondes! Elle savait combien votre âme est élevée, et dans les derniers jours de sa vie elle avait le regret sincère de ne pouvoir vous prouver qu'elle vous comprenait. Ah! Lucie, si vous l'aviez connue, si votre jalousie ne vous avait pas éloignée d'elle! Héléna eût été votre sœur!

Lucie était bouleversée. Chacun des mots de Traynor était un supplice pour elle. L'émotion l'empêchait de leverles yeux et le tremblement la reprenait.

Robert continua :

— Je vous aime, Lucie, non pas du même amour fiévreux et irrité, mais aussi profondément que j'aimais Héléna. Je suis franc, vous le voyez; j'espère que mon aveu, s'il vous éloigne de moi, m'attirera du moins votre estime. Je ne puis expliquer plus clairement ce que je ressens, mais votre finesse de femme vous le fera mieux comprendre que tout ce que je dirais.

Je n'ai nul remords à vous dire que je vous aime, Lucie; Héléna elle-même, si elle nous entend et si elle nous voit, m'approuve et nous sourit... Puisque vous m'aimez, Lucie, voulez-vous que je sois votre mari? Voulez-vous que je demande votre main tout de suite au fermier Breen?

Elle était devenue pâle comme un linge et elle se laissa tomber sur un escabeau. La croix d'or, qui pendait sous les plis du châle rouge, tressautait brusquement sur sa poitrine gonflée. Elle appuya ses deux mains sur son cœur et murmura, presque évanouie :

— Ah! Robert! Robert!

Elle ne put en dire plus. Son âme était emplie par la joie insensée de ce qu'elle venait d'entendre et l'épouvante de la vie nouvelle qui allait s'ouvrir. Maintenant que Robert l'aimait, maintenant qu'elle allait être sa femme, qu'adviendrait-il si jamais il connaissait son crime? Cette horrible pensée lui prenait toutes ses forces.

Pourtant, elle répondit, balbutiant :

— Que puis-je vous dire, Robert? Ne savez-vous pas que mon plus ardent désir est d'être à vous pour jamais?

Le regard du jeune homme alla chercher celui de Lucie, mais la paysanne n'osait lever les yeux. Les pommettes de ses joues étaient couvertes d'une brûlante rougeur et ses mains étaient glacées.

— Lucie, qu'avez-vous? dit Traynor.

Elle retira ses mains et, comprenant que désormais sa vie serait employée à feindre :

— J'ai tant souffert! fit-elle en le regardant en face, avec un sourire peureux, pendant que des larmes incessantes coulaient le long de ses joues et s'arrêtaient au coin des lèvres.

Et Joe Mac Doll, debout, les deux mains sur sa poitrine, Joe Mac Doll, qu'ils avaient oublié et qui n'avait

rien perdu de ce qu'ils s'étaient dit, les regardait, et lui aussi pleurait, ce fier descendant des chefs d'Irlande, ce farouche assassin des Saxons détestés... Il pleurait ses espérances perdues, son ardent amour méconnu, ses illusions évanouies ; de sa large et robuste poitrine des sanglots silencieux sortaient, le secouant, et à chacun des sanglots ses dix doigts broyaient sa chair.

Traynor l'entendit, se retourna et, ouvrant les bras, vint embrasser Mac Doll brusquement, avec une sorte de violence.

— Mon ami, mon frère, disait-il, pardon !

Mais Joe était redevenu maître de lui-même et sa figure s'illuminait d'un sourire.

— Il faut prévenir le fermier Breen, dit-il, et faire la noce le plus tôt possible.

— Il travaille auprès du bois des houx, dit Lucie ; comme nous n'avons plus de bûches, il est allé abattre deux arbres morts, dans un pré de la ferme.

Mac Doll laissa Robert et retourna aux Galtée.

Traynor traversa les champs, à la recherche de Breen, et bientôt, de loin, l'aperçut, achevant de couper les branches d'un arbre renversé. Telle était l'activité du paysan, son ardeur au travail, qu'il n'entendit point derrière lui les pas du jeune homme, et qu'il fut averti seulement de sa présence quand celui-ci lui frappa sur l'épaule.

— Reposez-vous un instant, Breen, j'ai bien des choses à vous dire, fit Robert.

— Ah ! c'est vous, Traynor, c'est vous, mon bon garçon? Je suis heureux de vous voir revenu sain et sauf à Tipperary... Je suis heureux de vous voir en bonne santé, savez-vous bien que j'ai cru que cette fois c'était fini de vous et de ce pauvre Joe...

— Oui, la mort était tout près de nous, mais elle nous a épargnés.

— Les Enfants d'Acier se sont montrés braves, et,

bien que je ne sois pas toujours d'accord avec eux et que je n'approuve pas tous leur actes, j'ai applaudi à ce qu'ils avaient fait là... Il y aura toujours, pour un bon Irlandais, un grand plaisir à voir narguer les Saxons... On n'a pas besoin pour cela, d'être affilié à une société secrète.

Ils s'étaient assis tous les deux côte à côte, sur le tronc de l'arbre, et le fermier demanda :

— Eh bien ! mon bon garçon, je suis curieux de savoir ce que vous voulez me dire...

Robert hésita un peu, puis :

— Breen, je vous étonnerai en parlant comme je vais le faire.

Le paysan le regarda d'un air inquiet.

— Je viens vous prier de me laisser épouser votre fille...

Breen ne dit rien, ne fit pas un geste, parce que la stupéfaction lui fermait les lèvres, le clouait sur place. Seulement ses yeux, largement écartés, considéraient le jeune homme des pieds à la tête.

— Ai-je bien entendu, mon bon garçon? dit-il à la fin. Est-il bien vrai que vous voulez être le mari de Lucie Breen?

— C'est mon plus cher, mon plus ardent désir !

— Eh ! garçon, d'où vient cette résolution subite?... Il me semble que si vous aviez tenu tant que cela aux beaux yeux de ma fille, il y a longtemps que vous m'auriez fait cette demande... Lucie se mourait de vous et desséchait sur pied, comme on dit.

— En ce temps-là, je ne l'aimais pas, père Breen.

— Et aujourd'hui?...

— Aujourd'hui, vous prierais-je de me donner sa main si je n'avais point d'amour?

Le visage de Breen s'était rembruni. De mauvais soupçons lui venaient. Mais, comme il avait une rude franchise, il les dit tels qu'il les pensait :

— Vous êtes bien dénué de tout, mon bon garçon, depuis longtemps. Vous avez vendu votre bétail pour vivre dans la montagne, depuis que l'huissier Byrne vous a expulsé. Sans doute vous ne trouvez point d'ouvrage, et je connais votre fierté, vous aimeriez mieux mourir de faim que de mendier... Alors, ne sachant plus où vous retourner, dans cette misère, vous vous êtes dit, n'est-ce pas : « Ce fermier a des économies, plus de trois cents pièces d'or qu'il donnera le jour du mariage à l'époux de sa fille... Avec ces trois cents pièces d'or je serai un des plus riches du pays... Lucie m'aime... je m'en vais dire au père que je me suis laissé vaincre... on ne me la refusera pas. » C'est bien votre raisonnement, mon brave ami ?

Traynor se leva et, brusquement :

— Adieu, père Breen, n'en parlons plus !

Et, à grandes enjambées il reprit le chemin du village. Le fermier rougit jusqu'aux oreilles et cria, furieux :

— Robert Traynor ! Hé ! mon bon garçon !!...

Mais l'autre n'écoutait pas et continuait de s'éloigner.

— Il est fâché, murmura Breen, il a raison ; je suis une brute ; ma fille est folle de lui... il me la demande... et je la lui refuse, et je le traite en mendiant, comme s'il n'était pas le plus fier et le plus intelligent des garçons de la contrée... comme si ma fille n'allait pas être désespérée et devenir capable de toutes les folies en apprenant ce que j'ai fait.

Et le père Breen se mit à courir de toutes ses forces, agitant ses longs bras, criant :

— Robert ! Hé ! Robert ! Revenez donc, mon brave, revenez mon petit cœur, mon bon garçon !...

A la fin, il le rejoignit, tout essoufflé.

— Hé, n'allez pas si vite. Robert Traynor, je n'ai

plus mes jambes de vingt-cinq ans et je ne saurais vous suivre...

— Je n'ai nul besoin de vous attendre, Breen, et de causer avec vous... je n'ai rien de plus à vous dire...

— Vous êtes fâché du soupçon que j'ai eu? Eh bien, vraiment, Robert, vous êtes trop vif... Autrefois vous aimiez à rire... Aujourd'hui je ne sais ce que vous avez... on ne peut plus plaisanter avec vous... En disant ces choses-là, Robert, vous vous en doutez, je n'étais pas sérieux... Je sais ce que vous valez, il y a longtemps que je vous ai rendu justice.

Vous êtes un honnête et estimable garçon, dur au travail, et je ne crains pas de vous donner ma fille, je suis sûr qu'elle sera heureuse, je ne veux même pas vous reprocher de vous être fait tirer l'oreille aussi longtemps... N'en parlons plus... allez dire à Lucie Breen qu'il faut qu'on prévienne le curé et qu'on se prépare à faire la noce...

— Bien sûr, Breen, vous avez voulu rire et il ne vous reste rien dans l'idée de ce que vous me disiez tout à l'heure?

— Rien, soyez tranquille, mon bon garçon... Si ce que j'ai dit était, Lucie aurait depuis longtemps un autre mari, dût-elle encore devenir plus pâle et plus maigre.

— Merci, Breen, autant vous m'avez fait de peine, il y a un instant, autant tout de suite vous me comblez de joie. Je rentre à Farney et j'avertis Lucie...

— Courez, Traynor, courez... moi, je vous suivrai de mon mieux.

La nouvelle n'était pas une surprise pour la jeune fille. Elle était certaine que son père ne refuserait pas. Elle était adorée de lui. Pourtant, quand Robert lui eut dit que c'était chose faite, que bientôt ils seraient mari et femme, elle ne put s'empêcher de pleurer et se jeta au cou de Breen lorsque celui-ci,

tout souriant, une hache et une scie sur l'épaule, apparut au seuil de la porte.

— Allons, mes enfants, à l'ouvrage, dit Breen, et que dans huit jours vous soyez installés chez vous !

Le curé de Farney n'hésita pas à donner sa permission au mariage, surtout quand Traynor lui eut glissé quatre ou cinq shillings. Enfin, on s'arrangea de telle sorte que tous les préparatifs furent faits en trois ou quatre jours ; les amis, les parents furent prévenus et l'on put fixer la date de la cérémonie.

Quand ils furent mariés dans la petite église du village, toute délabrée et misérable, le curé, s'adressant aux deux jeunes gens, les engagea à se donner, au pied de l'autel, le baiser de paix, selon la vieille coutume irlandaise. Lucie Breen, pâle, tendit son front ; Robert y appuya les lèvres et, comme sa femme tremblait et chancelait, il la retint entre ses bras.

Alors ils sortirent, échangeant des poignées de main, des sourires, des paroles de bienvenue avec les parents, les amis, les gens de Farney venus en simples curieux, qui emplissaient l'église.

Mais au dehors, sur les marches, Lucie Breen fut prise d'une faiblesse.

Elle venait de se croiser avec Ned Grimes, appuyé sur son shillelag, et le mendiant Milès-le-Jaune, la besace au dos, marmottant des prières, plus sale et plus déguenillé que jamais.

Et ces deux misérables la regardaient avec un sourire goguenard et des clins d'yeux significatifs !...

Robert et Breen emportèrent Lucie inanimée, pendant qu'un certain désordre se manifestait au milieu de la noce, que les invités se demandaient ce qui s'était passé et que Milès criait :

— Ah ! la brave fille, le pauvre petit cœur, comme elle aime son mari... Elle l'aime depuis si longtemps

qu'on se voyant mariée sa joie a été trop grande et qu'elle vient d'être prise d'une faiblesse... Ah! la bonne fille et comme je voudrais être à la place de Robert Traynor!

Et le mendiant continuait par des plaisanteries grossières qui faisaient rire les jeunes gens, et il terminait toutes ses phrases en disant :

— En ce jour de fête, où vous allez vous réjouir et boire toute la journée du wiskey, n'oubliez pas la besace du mendiant Milès-le-Jaune, mes bons garçons... qu'il soit de la noce, lui aussi; qu'on le mette dans un coin où personne ne le verra et qu'on lui donne à boire du wiskey, à manger des pommes de terre tout son soûl.

A la fin, on l'emmena :

— Allons, venez, Milès, vous boirez et mangerez votre content... Il ne sera pas dit qu'un brave Irlandais comme vous aura eu faim un jour de noces!

Et de loin, s'aidant de son bâton pour marcher bien qu'il fût robuste, se plaignant et se lamentant bien qui ne souffrît pas, Milès suivit la bande des invités, qui s'en allaient avec des rires bruyants.

Lucie Breen était revenue à elle, et comme Traynor, craignant qu'elle ne fût malade, s'inquiétait de cette faiblesse, elle le tranquillisa.

— C'est la vue de Ned Grimes et de Milès, dit-elle, qui est cause de tout. Je sais qu'ils sont vos ennemis et j'ai eu peur qu'ils n'eussent un projet sinistre.

Robert sourit.

— Ils n'oseront pas, Lucie, calmez-vous.

Le père Breen avait fait arranger sa grange pour recevoir son monde. Une immense table était dressée d'un bout à l'autre. Le curé s'assit à la place d'honneur, puis ce furent, d'après l'ordre hiérarchique, les membres de la famille Breen et de la famille Traynor, les amis, les voisins et, enfin, les ouvriers que Breen

employait le plus souvent. Chacun des convives avait apporté de la vaisselle, car le ménage de Breen, si aisé qu'il fût, n'aurait pu suffire ; quelques-uns même des amis du fermier, point gênés dans leurs affaires, avaient envoyé des bouteilles de bière et des bouteilles de vin. Quant aux quartiers de porc, de veau, de bœuf, quant à la volaille et à tout ce qui constituait le vigoureux et plantureux repas, Breen s'en était chargé. Et il faisait bien les choses, car, de son coin, Milès-le-Jaune, se signant, murmura :

— Que le bon Dieu me donne la force de pouvoir manger jusqu'à demain sans me reposer !...

Tout le temps que dura le repas, Lucie Breen eut devant les yeux le visage narquois du mendiant qui se retournait vers elle, comme s'il eût craint qu'elle ne l'oubliât. Parfois, quand elle voyait que Robert s'inquiétait de son silence, quand elle devinait qu'il allait l'interroger, elle se mettait à sourire, parlait à ses voisins, répondait aux questions qu'on lui adressait, puis retombait bientôt dans son mutisme.

Quand le dîner fut fini, on servit un gâteau de noce. C'était une pâtisserie énorme, qui se terminait par un dôme de trois ou quatre pieds de haut.

Alors tout le monde se leva.

Du bout de la table, le curé, qui avait déboutonné sa soutane et dont la face était un peu rouge, prononça une courte prière, bénit le gâteau et le coupa. Breen prit le plat et le présenta à tous les parents des mariés, qui eurent chacun une tranche.

Puis, la table fut enlevée, les chaises et les escabeaux furent emportés, et deux musiciens, un violon et un joueur de cornemuse, grimpèrent sur un banc et invitèrent à la danse.

Dans le fond, Milès mangeait toujours.

Et chaque fois qu'un groupe arrivait auprès de lui, le mendiant disait :

— Allez, mes bons garçons, amusez-vous. Quand vous serez comme moi vieux et misérable, vous ne songerez plus qu'au pain du lendemain qui vous fera vivre... Allez, dansez, vous avez bien raison... Tout à l'heure, quand j'aurai fini de boire, je vous jouerai, sur la harpe, une poésie de notre illustre Thomas Moore, le poète de l'île verte...

Et il continuait d'engouffrer les restes du repas qu'on lui passait et de boire le fond des bouteilles qui s'alignaient devant lui, que ce fût du wiskey, de la bière ou du vin. Son estomac était robuste.

Les danses terminées, comme il était très tard, des jeunes gens dirent:

— Que Milès-le-Jaune nous chante une chanson de Thomas Moore, pour payer sa bienvenue.

— Volontiers, mes bons garçons! fit le mendiant qui se leva, chancelant un peu.

Lucie Breen, seule, résistait:

— A quoi bon, Robert?... Oubliez-vous que cet homme est votre ennemi mortel?

— Qu'il l'ait été, je ne le nie pas, chère Lucie, dit Traynor; mais qu'il le soit encore, j'en doute!... Je n'ai jamais fait de mal au mendiant Milès... Les Enfants d'Acier m'ont pardonné d'avoir sauvé le comte Donesdale, puisqu'ils ont répondu à votre appel et ont exposé leur vie à Tipperary pour nous arracher du supplice, Joe et moi... Pourquoi Milès-le-Jaune aurait-il la rancune plus longue?... Et ne crandrait-il pas d'être obligé de rendre compte de ma mort devant les Enfants d'Acier, s'il m'arrivait malheur?

Lucie ne répondit rien. Elle comprenait que Robert avait raison. Aussi n'était-ce pas pour la vie de son mari qu'elle craignait, mais pour elle-même. Milès au courant de ce qui s'était passé à Kaïbeur, n'était-ce pas une menace terrible, perpétuelle? La moindre

fantaisie ne pouvait-elle porter le mendiant à tout révéler à Traynor?

Cependant, on était allé chercher une harpe.

Milès-le-Jaune s'apprêtait à chanter et l'on faisait cercle autour de lui.

Il avait repris un peu de calme et chancelait moins. Il accorda la harpe et commença :

« On croit que cette harpe que j'éveille maintenant
» pour toi était jadis une sirène qui chantait sous la
» mer et qui souvent, au soir, traversait les vagues
» brillantes pour venir sur le vert rivage à la ren-
» contre du bien-aimé...

» Mais elle aimait en vain; il la laissa pleurer et
» baigner de ses larmes toute la nuit ses longues tres-
» ses, jusqu'à ce que le ciel, prenant pitié d'un amour
» si tendre et si vrai, métamorphosa en cette douce
» harpe la vierge des mers!... »

Milès avait la voix forte, bien timbrée, sonore, et ceux qui étaient là se laissaient bercer par cette jolie chanson,

Le mendiant s'animait. Il n'était plus ivre.

Il continua ;

« Son beau sein s'éleva comme auparavant; ses
» joues sourirent encore de même; son corps se
» courba gracieusement ; ses cheveux, distillant des
» pleurs de chaque brillante boucle, recouvrirent ses
» bras de neige et devinrent des cordes d'or...

» De là vient que cette douce harpe a longtemps
» mêlé le langage de l'amour au triste accent de la
» douleur, jusqu'à ce que, les séparant, tu aies en-
» seigné à ses chants à n'être qu'amour auprès de
» toi et que douleur quand tu me quittes ! »

On applaudit le mendiant; on lui versa du wiskey à pleins bords, et il s'attabla de nouveau dans son coin pour manger et pour boire, sans plus s'occuper des invités qu'il venait de distraire.

Quelques jeunes gens réclamèrent une dernière danse. Le curé, mis en belle humeur, empoigna le violon et remplaça le violoniste, ce qui imprima une ardeur nouvelle aux *jigs*, *reels* et *doubles*. Après quoi les garçons embrassèrent plusieurs fois les filles et l'on se sépara.

Quand la grange fut à peu près vide, le mendiant se leva, sortit comme les autres et alla se placer sur le seuil de la porte, afin de souhaiter une bonne nuit au marié et à la mariée.

Autour de la ferme rôdait Ned Grimes, qui vint aussi de son côté, bien qu'on ne l'eût pas invité, à cause de sa mauvaise réputation.

Et quand passèrent Traynor et Lucie Breen, les deux misérables les accueillirent en les saluant.

Et ils disaient :

— Longue vie, longs jours heureux au bon garçon Robert Traynor, à la brave fille, au brave petit cœur Lucie Breen! Qu'ils aient des enfants nombreux, et que ces enfants soient beaux comme leur père et leur mère!

La porte de la ferme fut close, les invités s'éloignèrent, et Lucie disait à son mari :

— Avez-vous entendu, Robert, les souhaits de ces deux hommes?...

— Oui.. ils sont ivres de wiskey... pourquoi prêter attention à leurs paroles... Du reste, ils n'ont rien dit de mal, et Milès, qui assiste à toutes les noces du pays, a très bien chanté sa chanson de la harpe!

Elle secoua la tête.

— J'ai un pressentiment sinistre...

— Lequel, pauvre chère Lucie?

— Milès et Ned nous porteront malheur.

Et, toute frissonnante de peur, pâlie, elle appuya sa jolie tête brune sur la poitrine de son mari.

## V

Les premiers temps du mariage furent très heureux et les pressentiments de Lucie Breen ne se réalisèrent point. Milès semblait avoir quitté le pays ; quant à Ned Grimes, il ne sortait guère de la montagne et du cottage qu'il s'y était construit que pour aller travailler dans les fermes des environs ; il choisissait de préférence le comté de Cork, où les paysans étaient plus tranquilles et plus à l'aise. Cela lui permettait de vivre, misérablement, il est vrai, et il ne descendait guère à Farney que les dimanches. Encore évitait-il Robert et se détournait-il de son chemin lorsqu'il le voyait s'approcher.

Traynor, devenu riche avec la dot de Lucie, s'était établi dans la cabane dont Byrne l'avait expulsé. Il avait payé à l'agent Toussaint qui demeurait à Tipperary, depuis l'incendie de Donesdale, ce qu'il devait au comte, et l'huissier qui remplaçait Byrne lui avait donné quittance au nom des héritiers de celui que les Enfants d'Acier avaient assassiné.

Mais Robert ne garda point pour lui seul les trois cents pièces d'or que le fermier lui avait remises le lendemain du mariage.

Il avait pris sa femme à part et lui avait dit :

— Lucie, nous sommes riches. Votre père nous a donné des moutons, des vaches, des porcs et deux chevaux. Je suis robuste et vous êtes vaillante. L'argent de votre dot nous sera longtemps inutile. Voulez-vous que je l'emploie à secourir ceux que j'aime, ceux qui me sont à moi-même venus en aide quand j'étais malheureux?

— Cet argent vous appartient, mon ami, vous pouvez en disposer comme il vous semblera bon... Que voulez-vous faire?...

— Payer les loyers des Enfants d'Acier expulsés. Leur permettre ainsi de travailler et de vivre. Plus tard, ils s'acquitteront envers moi...

— Votre pensée est noble et je ne peux que vous approuver, Robert... Vous aurez arraché bien des malheureux à la misère et à la faim...

Traynor alla s'entendre avec l'agent Toussaint à Tipperary; l'agent en référa aux héritiers de Donesdale, qui se contentèrent d'un à-compte, de telle sorte que la dot de Lucie, prudemment partagée, put faire rentrer tous les expulsés dans leurs cabanes.

Pour Mac Doll, Robert avait voulu rembourser la totalité de ce qu'il devait, de façon que le paysan fût complètement libéré; mais, quand Joe l'apprit, il s'y opposa et ne voulut rien recevoir, malgré l'insistance de son ami.

— Comment ferez-vous pour vivre, Joe? demanda le mari de Lucie.

— Je travaillerai de ferme en ferme.

— Mais c'est la misère!

— C'est la liberté, car les héritiers du comte ne peuvent rien contre moi, puisque je n'ai plus rien. Vous, Robert, et les expulsés auxquels votre générosité a rendu leurs cabanes, que Dieu vous préserve de nouveaux malheurs, s'il vous arrive encore de mauvaises moissons et si les pommes de terre se gâtent.

Et à partir de ce moment Mac Doll ne reparut plus à Farney que de loin en loin.

Lucie reprenait un peu d'espoir. L'éloignement de Ned Grimes et du mendiant Milès lui rendait la tranquillité; mais, si heureuse qu'elle fût, maintenant qu'elle était à Robert, son esprit ne pouvait écarter le souvenir effroyable de son crime. Ce remords brisait

sa vie ; une ride soucieuse était creusée sur son front, et souvent, quand elle ne s'observait pas, quand Traynor était absent et qu'elle se laissait aller à ses imaginations, pleines de lugubres cauchemars, le coin de ses lèvres tombait et elle semblait vieillie. Robert finit par s'en apercevoir, malgré les précautions que prenait la jeune femme, et il s'en émut. Il crut qu'elle n'était pas heureuse et redoubla de caresses, de soins, d'affection.

Un jour, il s'en expliqua avec elle. Depuis deux ou trois nuits. Lucie ne dormait pas, et une fièvre intense lui creusait les joues, lui rougissait les yeux, lui brûlait les mains.

— Lucie, dit-il, qu'avez-vous ?

Elle le regarda avec étonnement, essayant de feindre, mais inquiétée au fond du cœur de la perspicacité de son mari.

— Rien, dit-elle ; je ne suis pas malade.

Il secoua la tête, prit la jeune femme sur ses genoux et lui entoura la taille de ses deux bras.

— Pourquoi mentir, Lucie ? Je vois bien que vous souffrez et je ne suis pas un grand sorcier pour l'avoir deviné... Qu'avez-vous, ma chère femme ? je vous le demande de nouveau.

— Mais je vous assure, fit-elle.

— Vous me cachez quelque chose, un secret, une souffrance, je ne sais quoi... on dirait que vous avez un aveu à me confier, mais que vous n'osez pas...

— Un aveu ? Lequel ? fit Lucie avec frayeur.

— Le sais-je ?

Ils se turent pendant quelques instants. Lucie, à ce mot d'aveu s'était sentie mourir. Elle frémissait en son âme et se disait avec épouvante qu'un jour peut-être son mari, étonné de ses allures, finirait par deviner la cause de son trouble et de son émotion.

Mais lui reprit, doucement, la gardant sur ses genoux et l'entourant un peu plus de ses bras :

— Est-ce que je ne fais pas tout ce qui dépend de moi pour vous rendre heureuse, Lucie ? Est-ce que je ne vous aime pas ? Est-ce que toutes mes pensées ne sont pas, de l'aube au coucher du soleil, tournées vers vous ? Est-ce que, sans le savoir, j'ai eu des paroles trop vives ?... Je ne le pense pas... Si cela était, Lucie, je vous en demanderais pardon, à genoux, tout de suite... Est-ce que vous travaillez trop, chère femme ? Alors, restez quelques jours sans quitter notre ferme... Il y a bien des petits travaux qui réclament votre présence dans la cabane et qui ne vous fatigueront point... Est-ce que vous avez un désir que vous n'osez m'avouer, dans la crainte que je ne le satisfasse pas ? C'est peut-être, que sais-je, moi? un châle neuf qui vous ferait plaisir, ou une jolie croix d'or, plus grosse que celle qui pend à votre cou... ou bien vous avez envie d'une paire de petits souliers, comme ceux que nous avons vus à la ville l'autre jour, que vous avez admirés si longtemps et sur lesquels il y a une grande boucle d'acier toute luisante ?... Est-ce cela, dites, Lucie... parlez, chère femme ?...

— Non, je ne désire rien, Robert, rien que votre amour... Suis-je donc à ce point coquette que je ne puisse me contenter de ce que j'ai ?...

— Vous n'avez point de coquetterie, vous êtes une bonne et charmante femme, mais je ne vous ferais pas de reproche si je vous voyais de temps à autre occupée de votre toilette... Grâce au père Breen, nous sommes à notre aise, et vous êtes trop jolie, Lucie, pour que je songe à m'étonner de ce que vous serez mieux mise que les autres.

— Tranquillisez-vous, Robert, je ne me sens pas malade, ni fatiguée, et je suis si heureuse de l'amour

que vous me donnez, que je n'ai rien désiré de plus jusqu'aujourd'hui. Mon amour pour vous n'a pas diminué non plus, au contraire ; je croyais qu'il ne pouvait plus grandir et je me trompais.

Comme il paraissait attristé de son peu de franchise, à peu près sûr que dans le fond de ce cœur de femme était un repli mystérieux où il ne pouvait pénétrer, elle lui sourit et tendit sa tête, qu'il prit entre ses mains.

Il la regarda longtemps dans les yeux, et elle eut la suprême énergie de sourire toujours.

— Bien vrai, dit-il très lentement, bien vrai, vous ne me cachez rien, Lucie?

— Non, rien, rien ! dit-elle.

Et pendant les semaines qui suivirent, elle sut paraître si gaie, si confiante, si heureuse, que Traynor oublia ses premières inquiétudes et ne l'interrogea plus.

Un jour de foire dans un gros village voisin du comté de Cork, Robert et Lucie étaient partis au lever du soleil pour aller faire des achats d'outils nécessaires à la ferme. Robert, en même temps, devait jeter un coup d'œil sur les bestiaux exposés. La journée s'était passée ainsi et le soir les surprit, au retour, au moment où ils arrivaient au Galtée. Deux sentiers s'offraient à eux ; l'un plus facile, mais plus long, qui tournait jusqu'à Farney en suivant le versant de la montagne; l'autre plus court, mais plus fatigant, qui conduisait en droite ligne à la passerelle de Kaïbeur et de là s'élançait à travers les escarpements des rochers jusqu'au défilé de Connor ; celui-ci aboutissait au village directement.

Ce fut ce dernier chemin que prit Robert, après avoir demandé à sa femme si elle n'était pas fatiguée.

Mais ils étaient à peine entrés dans la montagne que Lucie, tout à coup, reconnaissant l'endroit où elle

se trouvait, s'arrêtait brusquement, pâle et tremblante.

Cinq cents pas plus loin et ils se trouvaient sur la passerelle de Kaïbeur, et elle savait bien que là, entre deux rocs, on avait élevé, par les soins du comte, une grande croix de bois, pour perpétuer le souvenir de la comtesse.

Et elle dit, avec une sorte de colère :

— Pourquoi me faites-vous prendre ce sentier ?

Traynor, surpris, la regarda.

— Parce qu'il est le plus court, dit-il, et parce que vous ne vous y êtes point opposée, il y a cinq minutes.

— Retournons !

— Pourquoi ?

— Ne savez-vous pas que nous allons être obligés de passer sur Kaïbeur ?

— Certes, mais je ne vous comprends pas, Lucie.

Celle-ci tremblait de tous ses membres. Elle sentait qu'elle venait de commettre une imprudence et qu'un soupçon de Robert pouvait la perdre. Et sa faiblesse était si grande qu'elle fléchissait sur ses genoux. Heureusement pour elle, le secours lui vint de là où elle voyait le danger. Ce fut son mari lui-même qui la sauva.

— Vous craignez la passerelle de Kaïbeur, dit-il, tranquillisez-vous, elle est reconstruite depuis longtemps et plus solide que jamais. Prenez mon bras, chère Lucie, et appuyez-vous sur moi.

Elle obéit, toute glacée par l'épouvante, et ils se remirent à marcher, ou plutôt il la traînait, car Lucie ne vivait plus, et il lui semblait, dans sa religion superstitieuse, que du fond de l'abîme, quand elle serait sur la passerelle, un grand fantôme, celui d'Héléna, allait se lever, se précipiterait sur elle, l'étoufferait entre ses longs bras maigres, et l'entraînerait avec lui. Et elle avait le vertige du vide. Elle se sentait broyée

déjà par les pointes de roc, jetée sur les cimes de sapin, et de branche en branche elle tombait dans un trou noir, à côté de quelque chose de gigantesque et d'horrible, le squelette blanchi de Rory O'More.....

Robert, sentant qu'elle s'échappait de son bras, la retint.

— Vous si brave, Lucie, qui tant de fois avez donné la preuve d'un courage que des hommes vous enviaient, vous avez peur à ce point ?

Elle murmura :

— C'est vrai, je suis folle...

Et elle se raidit contre l'hallucination.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, la croix de bois, très haute, se détachait, malgré l'obscurité épaisse, sur le fond du ciel bleu piqué d'étoiles. Et celles-ci avaient l'air de faire à Héléna une couronne étincelante de diamants, dans l'infini. Cette croix, Lucie ne pouvait la quitter des yeux. Quand ils furent en face, Robert s'arrêta, ôta son chapeau et se signa, puis il mit le pied sur la passerelle.

— Non, je n'oserai jamais, dit sa femme.

Et elle se laissa tomber à genoux, sans forces, avec une grosse sueur qui lui mouillait le front.

Robert l'enleva dans ses bras, et de l'autre côté du précipice la déposa sur l'herbe.

Elle était évanouie.

Il lui essuya le front, lui frappa dans les mains et, comme elle avait froid, lui jeta son manteau sur les épaules. Quand elle revint à elle, son regard effaré rencontra encore, au bout de la passerelle, la maigre et sèche silhouette, menaçante comme un remords, comme l'approche d'une vengeance, de la croix noire...

Elle dit deux fois, dans un accès nerveux :

— Héléna ! Héléna !

Robert, grave, se tenait devant elle. Tant de souvenirs lui arrivaient en foule, à lui aussi, les uns doux,

les autres atrocement douloureux, qu'il ne songeait plus à parler et que, s'il entendit les deux mots prononcés par la jeune femme, il n'y prit garde et les écouta comme une réponse lointaine, venant de l'immensité, aux pensées qui roulaient dans sa tête ; Héléna lui reparut un instant, avec son ardent amour, son dévouement inquiet, l'abandon qu'elle lui avait fait de sa vie et de son bonheur; elle lui reparut comme grandie, plus belle encore, entourée de l'auréole céleste des martyrs, le visage animé de son doux sourire d'autrefois, ses yeux, sur son pâle visage, brillants comme deux diamants noirs.

Un mouvement de Lucie qui recouvrait sa pleine connaissance, chassa ces souvenirs, dissipa ce rêve, et il se pencha sur elle pour l'encourager.

— Vous avez eu le vertige; comment vous trouvez-vous maintenant, Lucie?

— Mieux dit-elle.

— Pouvez-vous marcher? Préférez-vous que je vous porte?

— Merci, Robret, je ferai de mon mieux.

Et à petits pas, elle chancelante encore, ils grimpèrent le sentier, laissant derrière eux Kaïbeur avec les mystères de ses profondeurs et la croix noire d'Héléna, que l'obscurité enveloppait de ses voiles.

A partir de ce soir-là, Lucie Breen fut en proie, de même que dans les premiers temps de son mariage, à des terreurs et à des cauchemars.

A la fin, si confiant qu'il fût, si éloigné de soupçonner surtout le crime qui donnait tant d'épouvante à sa femme, Robert s'inquiéta de cet état d'esprit, et, comme Lucie refusait toujours de lui répondre, tremblante devant lui à la moindre question, il se mit à l'observer, ne la perdant pas de vue chaque fois qu'elle se croyait seule.

Maintenant, il arrivait parfois, quand les travaux de

la journée étaient finis, que sous un prétexte quelconque, alléguant des courses dans Farney ou dans les environs, elle disparaissait pendant une heure ou deux. Et quand elle revenait, elle avait la figure moins bouleversée, elle semblait plus calme, comme si, là où elle était allée, elle avait trouvé un peu de consolation, peut-être un moment d'oubli.

Un jour, Traynor la suivit, de loin, sans qu'elle s'en doutât et sans être aperçu d'elle, malgré les précautions qu'elle prenait pour échapper à tous les regards.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'il la vit prendre le chemin de la montagne et, arrivée là, le défilé de Connor.

Quand elle eut disparu, Robert franchit en courant les bruyères et la lande qui s'étendaient au bas des Galtée, et par des sentiers, dans les rochers, regagna du terrain et même la devança. Elle ne tarda pas à passer devant lui, se hâtant, courant presque, et il se mit, à travers les rocs, à marcher parallèlement à elle.

Lucie quitta bientôt le défilé de Connor et s'engagea dans la partie de la montagne où s'enfonce l'abîme de Kaïbeur.

— Où va-t-elle? murmura-t-il.

Et il allait sur ses traces, et il se sentait pris de pressentiments sinistres qui lui serraient le cœur et dont il ne se rendait pas compte. Il cherchait, pour calmer ses inquiétudes, à s'expliquer l'étrange allure de Lucie, mais ne trouvait aucune raison pour justifier sa présence dans la montagne.

Et puis, Lucie, en quittant la cabane, avait dit à Robert que l'une des filles de Murphy, mariée à Farney, était malade et réclamait des soins; qu'elle serait absente une heure, peut-être deux heures, et qu'il n'eût pas à s'inquiéter.

Or, ce n'était pas chez la fille de Murphy qu'elle al-

lait. Depuis longtemps elle avait dépassé l'endroit de la montagne où habitait la malade.

Cette visite n'était donc qu'un prétexte.

Dès lors, pourquoi avait-elle menti?

Pourquoi se cachait-elle de lui, comme si elle voulait commettre une mauvaise action?

Il ne savait, et plus il cherchait en son esprit, plus il s'égarait dans ses conjectures.

— Enfin, se dit-il, je vais le savoir bientôt.

Quand Lucie parvint à la passerelle, un instant, comme prise de peur, elle s'arrêta, les yeux fixés, en face, sur la grande croix noire.

Robert, caché dans les broussailles là où nous avons vu Ned Grimes et Milès le soir de la mort d'Héléna, ne la perdait pas de vue.

L'hésitation de Lucie fut très courte.

Elle passa, en courant, et vint tomber au pied de la croix, la tête dans les bruyères, les mains sur les yeux, implorant, sanglotant.

Et de temps en temps, quand elle relevait la tête, Robert pouvait distinguer son visage meurtri par la pression nerveuse des doigts et tout inondé de larmes.

Elle priait, toute convulsée, secouée par une crise; elle priait à haute voix, mais ses paroles n'arrivaient point jusqu'à Traynor.

Il eut envie de se montrer, de passer de l'autre côté de Kaïbeur; mais elle l'eût entendu, à coup sûr, ou bien elle l'aurait vu.

Il resta.

Un horrible soupçon montait dans son âme, malgré lui, malgré ses révoltes, malgré ses efforts pour le chasser; un soupçon, qui le fit frémir, dessécha ses lèvres et le rendit pâle comme un mort.

Et il se débattait, mais vainement, contre l'épouvantable pensée qui lui était venue.

— Non, non, disait-il, c'est impossible... c'est de la folie... c'est un cauchemar...

Il détournait la tête, voulait se lever et se sauver, mais il ne bougeait pas; ses jambes refusaient de le porter, et invinciblement ses yeux étaient attirés vers la croix et vers Lucie, qui toujours priait, toujours pleurait.

Elle resta ainsi près d'une heure, étendue, dans son attitude suppliante, et quand elle se releva et qu'elle passa devant les broussailles, Robert remarqua qu'elle ne pleurait plus.

Le paysan était si près d'elle, à ce moment, que d'un geste il eût pu l'arrêter au passage.

Ce geste, il le fit à demi; mais le désespoir d'apprendre un malheur aussi atroce, la crainte de connaître, un crime aussi odieux, d'être sûr enfin que ses soupçons étaient fondés, lui donnèrent une dernière hésitation. Il aurait pu, en se montrant, déchirer le voile sombre qui lui dérobait la vérité ; mais il eut une faiblesse.

Il était lâche. Il aimait mieux attendre encore, avec l'espoir d'être détrompé. C'est qu'il sentait combien serait affreuse la vie qu'il mènerait ensuite, le crime connu. Etre le mari de Lucie, de celle qui avait tué Héléna! Cette pensée lui faisait horreur, lui inspirait un dégoût, lui donnait une nausée de lui-même... Et sa douleur fut si profonde, il fut si abîmé par cette révélation, que le désespoir précéda chez lui toute idée de vengeance. Que faire contre Lucie? N'était-elle pas sa femme? Chose horrible! Depuis qu'ils étaient mariés, il était attiré vers elle par une affection douce qui n'était pas de l'amour, mais qui n'était plus de l'amitié.

Le jour du mariage, il n'avait pour sa femme que la reconnaissance profonde pour l'amour dont elle lui avait donné tant de preuves, pour ses dévouements et les dangers qu'elle avait courus. Dans le fond de son

cœur, l'image d'Héléna était toujours radieuse et toute-puissante, et il n'avait pas cru être infidèle à son souvenir en faisant le bonheur de Lucie Breen. Mais la vie commune, qui pour d'autres détruit l'amour après le mariage la présence constante de la jeune femme, son gracieux visage, les longs et tendres regards de ses yeux, qui disaient si bien à Robert qu'il était aimé d'une affection éternelle, adoré à l'égal de Dieu ; son égalité d'humeur dans les premiers temps de leur union, sa tristesse même, plus tard, en de certains jours ; tout cela, peu à peu, avait forcé la porte de son cœur, rendu moins douloureux le souvenir d'Héléna sans l'effacer toutefois, l'avait touché, avait fait naître sa tendresse.

Il sentait qu'il allait aimer Lucie, l'aimer d'un amour grave et fort, il en était tout attendri, tout bouleversé, et dans cette émotion délicieuse qui emplissait sa vie, voilà soudain qu'il la croyait criminelle, voilà que l'ardeur de sa passion pour Héléna se réveillait tout à coup ; au seul soupçon qu'elle avait été victime d'une jalousie cruelle, cette passion se réveillait fougueuse, aiguillonnée par le remords. Car n'était-il pas, lui Robert, le mari de la femme qui avait tué Héléna?

Ah ! s'il s'était marié pour mieux combiner sa vengeance, pour la rendre plus terrible, pour la faire descendre goutte à goutte, à chaque minute de sa vie, sur la tête de sa femme ! Mais non, il aimait Lucie, après avoir aimé la comtesse... celle-ci était morte dans d'effroyables tortures, frappée par Lucie, et sa vie à lui maintenant, sa vie était pour toujours liée à celle de l'assassin ! !...

Et il restait accroupi dans les broussailles, sans foi, sans croyance, sans pensées.

Il ne revint à sa ferme que longtemps après que Lucie était rentrée.

Il la trouva occupée aux soins du repas du soir, et elle lui sourit à son arrivée.

Il n'eut pas le courage de répondre à son sourire. Elle lui faisait peur ; mais, pour voir jusqu'où irait sa duplicité, il lui demanda :

— Comment se porte la fille du fermier Murphy? J'espère qu'elle n'est pas en danger?

— Non, dit Lucie, elle va mieux, beaucoup mieux ; pourtant je continuerai d'aller la voir, jusqu'à ce qu'elle soit en pleine santé.

Il tomba accablé sur une chaise, la tête entre les mains

En le voyant triste, elle vint à lui, jeta les deux bras autour de son cou et l'embrassa sur le front. Ce baiser le brûla comme une braise rouge et le fit tressaillir. Effrayée, elle s'informa de lui. Il était pâle ; ses yeux brillaient de fièvre ; jamais elle ne l'avait vu en cet état.

— Qu'avez-vous, Robert?

Et, comme il ne disait rien, elle insista. Mais il eut un geste de répulsion et brutalement la repoussa.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle à voix basse, folle de terreur, les mains jointes.

Alors, il se leva :

— Pendant que vous étiez partie, fit-il, je suis passé chez la fille de Murphy. On ne vous y avait point vue. En outre, vous m'avez menti en me disant qu'il y avait là quelqu'un de malade. On s'est mis à rire quand j'en ai parlé. Et le mari m'a dit que, depuis que nous étions mariés, vous n'aviez pas mis le pied dans leur cabane. Pourquoi m'avez-vous menti? Où êtes-vous allée? Répondez, Lucie Breen!

Elle, anéantie, se taisait. Tout s'écroulait autour d'elle... brusquement. Et elle cherchait, sans la trouver, une explication de son absence. A la fin, elle dit :

— Je suis allée chez mon père.

— Vous mentez encore. Votre père est à Tipperary. Je l'ai rencontré ce matin, à son départ.

Un lourd silence suivit.

— Eh bien ! je ne veux pas que vous me soupçonniez, je vais vous dire la vérité.

Mais ce ne fut pas la vérité qu'elle lui dit ; elle chercha de nouveau à le tromper.

Elle raconta que l'autre jour, en passant sur l'abîme de Kaïbeur, elle avait éprouvé une faiblesse, et qu'elle craignait depuis ce temps-là que son mari ne lui en voulût. Et, dès lors, pour s'aguerrir contre l'impression que le précipice lui causait, elle y était allée, à la même heure, plusieurs fois ; elle avait traversé, seule, la passerelle, sans être reprise du même vertige, et au pied de la croix noire elle avait prié pour l'âme de la comtesse.

Cette explication, si étrange qu'elle fût, tranquillisa pourtant Robert. Non qu'elle lui enlevât ses soupçons, mais elle les adoucissait pour ainsi dire, les rendait vagues, plus indéfinis, et lui faisait entrevoir la plus possibilité d'une erreur.

Il respira plus librement, mais, comme ses défiances étaient éveillées, il n'en continua pas moins de surveiller sa femme.

Celle-ci le comprit et, bien que ses terreurs fussent immenses, elle dissimula de son mieux et évita de sortir pendant les jours suivants.

Mais le secret, partagé entre trois personnes, ne pouvait être tenu bien longtemps.

La catastrophe qui devait dénouer ces deux existences s'abattit bientôt sur la tête de Lucie.

Un soir, comme ils venaient de terminer leur repas, cinq ou six coups brusques furent frappés à la porte de la ferme.

Lucie alla ouvrir et recula, retenant un cri, en voyant entrer Ned Grimes et le mendiant Milès-le-Jaune, sa besace sur le dos.

Les deux misérables se confondirent en salutations

devant la jeune femme, pendant que Robert, d'un geste indifférent, décrochait son fusil et le mettait auprès de lui, à portée de sa main.

Milès vit le mouvement et se mit à rire.

— Oh ! mon bon garçon, dit-il, les rancunes sont oubliées depuis longtemps.

— Puis-je vous considérer en amis ?

— Vous l'avez dit, Robert, en amis.

Et Ned Grimes ajouta :

— Longue et heureuse vie à Robert Traynor et à la fille du fermier Breen.

Ils s'assirent, sur l'invitation de Lucie, que le mendiant poursuivait de son œil goguenard.

— Que désirez-vous de moi ? demanda Traynor. Avez-vous faim ? avez-vous soif ? Je puis vous donner du wiskey, et les pommes de terre ne manquent pas ici.

— Merci, Traynor, nous avons mangé ; pour ce qui est du wiskey, on en boit toujours, même et surtout quand on n'a pas soif.

— Lucie Breen, dit Robert, donnez-leur une bouteille ronde.

La bouteille ronde, aussi longue que les autres et de même contenance, a le fond en forme de boule, ce qui fait qu'elle ne peut se tenir debout sur la table. Les buveurs sont obligés de la garder à la main, et ils se la repassent ainsi jusqu'à ce qu'elle soit vide. On met une heure à vider une bouteille ordinaire ; on ne met que dix minutes à venir à bout d'une bouteille ronde.

— C'est une aimable attention, dit le mendiant Milès en passant la langue sur ses lèvres, n'est-ce pas Ned Grimes ? une attention délicate dont certainement nous saurons gré à Robert Traynor.

Ils firent silence.

Lucie rentra, portant la bouteille, que Robert déboucha et qu'il présenta aux deux complices.

Ils lui firent tour à tour une longue accolade, et après les premières gorgées, la bouteille revint à Milès-le-Jaune, qui s'en chargea.

— C'est du vrai wiskey, dit-il ; il ne manque plus rien maintenant au brave ami, au bon petit cœur Robert Traynor, pour être heureux ; que Dieu lui conserve la santé et la joie. Hélas ! tous ses amis n'ont pas autant de bonheur ; qu'en dites-vous, Ned Grimes ?

— Vous parlez comme un sage, Milès.

— Et Robert, dans sa tranquillité, oublie ce qu'il a souffert autrefois et les malheureux qui geignaient, avaient faim auprès de lui.

— Non, je n'ai rien oublié, dit Robert.

— Si mon brave ami, si, dit Ned.

— Où voulez-vous en venir ?

— Parle, Milès, fit l'ennemi de Traynor. Tu expliqueras la chose plus facilement.

— Je veux bien.

Après de nouvelles politesses à la bouteille, que Ned Grimes imita de point en point, Milès continua :

— En vous mariant, Robert, vous avez fait une belle action, dont tous les amis de l'Irlande vous garderont un éternel souvenir. Vous avez partagé entre les malheureux que l'exécrable Donesdale — le diable ait son âme ! — avait expulsés l'argent économisé par le fermier Breen. Vous auriez pu le garder pour vous. Vous avez mieux aimé soulager ceux qui mendiaient, C'est bien.

— Ensuite ?

— Mais, parmi les mendiants, nous pouvons compter, Ned Grimes et moi, comme les plus misérables et cependant vous nous avez négligés. Il eût été facile de nous donner quelques souverains d'or. Nous ne devons pas grand'chose, ni l'un ni l'autre, aux héritiers de Donesdale. Vous n'avez pas voulu, pourquoi ? Peut-être nous avez-vous oubliés, car nous

étions absents, Robert, au moment de la distribution de vos bienfaits. Autrement, croyez-le, nous serions venus les premiers.

— Est-ce tout ce que vous vous vouliez me dire ?

— C'est tout, mon brave garçon... Il nous faut si peu, à tous les deux, que nous sommes bien sûrs que vous ne nous refuserez pas...

— Eh bien! vous vous trompez.

— Nous nous trompons, Robert; comment cela?

— Vous n'aurez rien.

— Pourquoi donc?

— Il me serait permis de ne point vous répondre, attendu que je ne vous dois rien et que mes affaires ne sont pas les vôtres.

J'aime mieux pourtant m'expliquer franchement et une bonne fois avec vous. Vous n'aurez pas un farthing de moi, mes bons garçons; vous, Ned Grimes, parce que je connais le genre d'amitié que vous me portez; parce que je sais que, si je suis encore vivant, ce n'est pas à vous que je le dois ; parce que je vous ai surpris m'attendant au détour d'un sentier et que, si je ne suis pas tombé assommé par votre shillelag, c'est que l'occasion vous a manqué. Je ne me fais point d'illusion à votre égard, Ned ; je suis assuré qu'en me demandant de vous rendre ce service vous n'abandonnerez pas pour cela votre haine et que mes bienfaits n'empêcheraient pas vos mains de tourmenter votre bâton. Je serais un niais, Ned Grimes, si je vous venais en aide. Ai-je été assez franc ?

— Oui, fit le misérable, qui se mordait les lèvres jusqu'au sang, oui, vous avez bien agi en me disant ce que vous pensiez ; mais s'il vous plaît, Robert, attendons la fin. Qu'avez-vous à répondre à Milès-le-Jaune ? Est-ce que lui aussi éprouvera un refus?

— Milès-le-Jaune a été désigné comme vous pour me tuer, et il ne m'a point pardonné comme les En-

fants d'Acier. Je n'ai pas de rancune contre lui de ce chef, car en me tendant des pièges il ne faisait qu'obéir aux premiers ordres de notre société toute-puissante.

— C'est vrai, mon bon garçon, dit le mendiant tout ragaillardi. Je vous en ai voulu seulement un mois, au souvenir du shillelag que j'ai reçu dans la forteresse de Mac Doll et qui m'arrangea les bras de si bonne façon que pendant longtemps je ne pus tendre la main. Mes moyens de vivre me manquaient. En conscience, mon bon garçon, vous me devez une indemnité.

Et Milès partit d'un grand éclat de rire et frappa un coup de poing sur la cuisse de Ned Grimes, qui restait sombre et irrité.

Robert reprit :

— A vous non plus, Milès, je ne donnerai rien.

La gaieté du vieux s'arrêta brusquement et il resta les yeux écartés, bouche béante.

— Je n'ai plus un seul souverain d'or à la maison, continua Traynor, et s'il en restait j'hésiterais, je crois, à les offrir à Milès-le-Jaune, car ils ne lui serviraient pas à payer ses anciens loyers à Donesdale, mais à vider des bouteilles rondes dans les auberges de Tipperary.

Le mendiant baissa la tête et coula un regard méchant du côté de Lucie Breen qui assistait à cette scène bizarre, silencieuse et immobile, au fond de la pièce.

— Seulement, fit Robert, si je n'ai plus d'économies à partager avec Milès, j'ai du travail à lui offrir. Il gagnera sa vie aisément chez moi, sans trop peiner, et il aura, pour les jours qui lui restent à vivre, de quoi boire et de quoi manger à ma ferme. Si vous acceptez, Milès, dites-le, et ce soir vous coucherez à la grange. Si vous refusez, je verrai bien que le travail

vous pèse et que vos courses vagabondes dans le comté vous sont plus agréables que le plus petit labeur.

Milès répliqua brutalement :

— Je venais vous demander quelques pièces d'or, afin de rentrer dans ma pauvre cabane sur le Galtée. Vous ne voulez pas ; c'est bien, je n'insisterai plus. Mais vous avez tort, voyez-vous, Robert, parce que — écoutez le vieux Milès, qui connaît beaucoup de bonnes et de mauvaises choses — vous avez tort, parce que vous serez puni cruellement et que vous vous repentirez bientôt.

Et de nouveau son regard cherchait celui de Lucie Breen ; celle-ci comprenait les allusions détournées du mendiant et se sentait perdue si Robert restait inflexible.

Alors elle vint l'implorer, à son tour:

— Robert, dit-elle, Ned Grimes et Milès sont malheureux. Il ne faut pas leur refuser ce qu'ils demandent. Ne faites pas attention à leurs menaces ; elles sont vaines et ne peuvent rien contre vous ; mais ne laissez pas ces deux hommes dans la misère ; puisque nous sommes presque riches, puisque nous n'avons besoin de rien, donnons-leur un peu de notre superflu.

— Milès-le-Jaune, je le répète, trouvera chez nous du travail autant qu'il en voudra. Milès n'a pas besoin d'argent. Ce qu'il lui faut, c'est la vie de chaque jour, ses deux repas assurés. Je ne demande pas mieux de lui rendre service, je l'ai dit. Quant à lui offrir de l'argent, impossible, Lucie Breen ; vous savez comment j'ai employé votre dot, avec votre consentement ; il ne me reste pas un farthing.

— Et Ned, que ferez-vous pour lui ?

— Rien !

— Robert, oubliez les anciennes rancunes. De ces

deux misérables il vous serait facile de vous faire deux amis.

— Je suis étonné de vous entendre parler comme vous le faites, Lucie, ma chère femme ; je suis bien surpris de vous entendre m'implorer pour ces deux hommes. Réservez votre pitié pour qui la mérite mieux.

Elle fut alarmée de ton de ces paroles et voulut se disculper.

— Robert !

Mais il continua, le sourcil froncé :

— Vous n'ignorez pas cependant que tous deux me haïssent profondément, et je ne comprends même pas qu'ils se soient adressés à moi aujourd'hui. Dans quel but ? Leur demande doit cacher un piège.

Et son œil fier bravait le regard ironique dont Ned Grimes et Milès le poursuivaient.

Robert reprit, s'adressant toujours à sa femme, qui n'osait plus lever la tête, sous la tempête qu'elle pressentait :

— Vous m'avez sauvé de leurs mains, l'avez-vous oublié, Lucie ? Pour moi, ce serait trop de naïveté de ma part que de ne m'en point souvenir... Tout l'argent que je donnerais à Ned Grimes ne l'empêcherait pas de me détester et d'être mon ennemi... en devenant hypocrite et en me cachant sa haine, il n'en serait que plus dangereux pour moi... j'aime mieux une guerre bien franche, comme celle qu'il me fait, qu'une guerre de surprise. Décidément, Lucie, je ne donnerai rien à Ned Grimes ; je n'ouvrirai pas pour lui les portes de ma ferme et je ne lui tendrai pas ma bourse.

Alors la jeune femme n'insista plus, voyant bien que son mari lui résisterait jusqu'au bout. Elle alla s'asseoir au fond de la pièce, sur l'escabeau où elle était tout à l'heure, et, la tête sur la poitrine, les deux

mains entre lẽs genoux, résignée à mourir, elle ne bougea plus.

Milès et Ned Grimes se taisaient.

Le mendiant éleva la bouteille de wiskey à la hauteur de son œil, du côté de la chandelle qui brûlait sur la table, pour voir ce qu'elle contenait encore, puis dévotement, les yeux demi-clos, appliqua le goulot entre ses lèvres. Une énergique poussée de Ned Grimes l'avertit de ne pas la vider jusqu'à la dernière goutte. Milès, étonné, rouvrit les yeux, comme s'il fût sorti d'un rêve.

— Tenez, mon brave Ned ! fit-il, la lui passant.

Ned la vida, vint rendre la bouteille à Robert et resta debout devant lui.

— Je ne vous en veux pas, dit-il.

Puis, se tournant vers Lucie, qui se sentait défaillir :

— Et vous, Lucie Breen, vous êtes une brave fille ; je vous remercie d'avoir pris notre défense... Au fond, Traynor eût mieux fait de vous écouter, voyez-vous ; il ne saura que tout à l'heure combien était bon le conseil que vous lui donniez ; mais voilà, sans doute qu'il ne connaît pas encore toutes vos qualités. Vous avez un excellent cœur ; vous êtes prudente et avisée ; mais par-dessus tout vous êtes énergique et courageuse... Ah ! oui, je suis sûr que Robert ne vous connaît pas aussi bien que nous ; n'est-il pas vrai, Milès-le-Jaune ?

— C'est la vérité, mon bon garçon !

Robert, hautain, prit le bras de Ned.

— Que voulez-vous dire ?

— Patience, patience, Robert, dit le misérable.

Et Lucie, épouvantée, murmurait ;

— Cette fois, je suis perdue... il va me tuer !...

Avant d'arriver à l'effroyable révélation qu'il préparait, Ned Grimes hésita. Il savait combien Traynor

était robuste et il craignait que, dans le premier moment de colère, le jeune homme ne lui fît un mauvais parti. Par une manœuvre adroite et sans que Robert, préoccupé, s'en aperçût, il se plaça devant le fusil, appuyé contre le mur. Comme il avait à la main son shillelag, que du reste Milès-le-Jaune, de son côté, veillait, et que Robert se trouvait désarmé, il fut rassuré.

— Oui Traynor, vous ne la connaissez pas comme nous, continua le misérable ; vous savez combien elle est courageuse, parce que vous l'avez vue à l'œuvre plusieurs fois ; parce qu'elle est venue dans la forteresse de Mac Doll, pour vous sauver ; parce qu'elle a réuni les Enfants d'Acier pour les conduire à Tipperary le jour où vous deviez être exécuté. Mais vous ne savez pas combien elle vous aime, parce que vous n'avez pas vu, comme Milès et moi, de quelle façon elle s'est débarrassée de la comtesse Héléna !!...

— Malheureux ! fit Traynor avec un cri de rage, que voulez-vous dire ?..,

— Oui, mon brave garçon, Lucie Breen vous aimait tant qu'un jour où l'exécrable Donesdale — que le diable ait son âme ! — chassait le renard dans les bruyères, elle est venue attendre la chasse auprès de la passerelle de Kaïbeur... Ce n'était pas au comte qu'elle en voulait, ni à ses invités, mais à la comtesse...

Traynor se précipita vers sa femme.

— Est-ce vrai, ce qu'ils disent, balbutia-t-il, est-ce vrai, Lucie ? Répondez tout de suite...

Elle, demi-morte d'épouvante :

— N'en écoutez pas davantage, Robert, si vous m'aimez.

— Répondez ! répéta-t-il brutalement.

Elle se leva, jeta un coup d'œil égaré sur son mari, sur les deux misérables ; puis tout à coup, avant que

Ned eût deviné son intention, se jeta sur le fusil de Robert, l'arma et mit Grimes en joue. Le misérable recula. Une seconde encore, et il allait rouler foudroyé, à bout portant, quand le fusil fut violemment arraché des mains de Lucie par Robert.

— Je veux savoir la vérité, dit le paysan.

— Et c'était une mauvaise façon de la connaître que de nous envoyer dans l'autre monde, fit Ned Grimes d'un ton goguenard.

Lucie se laissa tomber sur le sol nu de la cabane, évanouie. Mais Robert n'eut pas pitié d'elle.

— Continuez ! dit-il à Ned.

— Ah ! ce fut un beau coup, bien préparé, n'est-ce pas, Milès-le-Jaune ? et que tous deux nous avons envié bien des fois depuis. Comme Milès disait ce soir-là, il faut du courage pour tuer une femme, plus de courage que nous n'en avions lui et moi. Nous étions cachés dans les broussailles, près de Kaïbeur, et nous avons tout vu, par hasard. Lucie Breen a coupé les solives à coups de hache, avec la vigueur d'un homme robuste, elle est remontée, s'est accroupie derrière les roches, puis elle a attendu ! Or, savez-vous, Robert, savez-vous, mon bon garçon, quelle fut la première personne qui passa sur le petit pont ainsi arrangé ?...

— Non, bégaya Robert, non...

— Ce fut vous ! Et, sans doute, le pont trembla. car vous avez eu une seconde d'hésitation et vous êtes revenu frapper du talon les planches de la passerelle...

— Ah ! je me souviens, je me souviens ! !

— J'en suis heureux, Robert ; au moins vous voilà convaincu que nous ne mentons pas.

— Ensuite ?

— Oh ! le reste s'est passé convenablement. La comtesse Héléna est arrivée à cheval, longtemps après

la chasse. Lucie s'est précipité au devant d'elle, et nous avons cru tout d'abord qu'elle avait l'intention de l'avertir ; mais nous nous trompions, car presque aussitôt, au galop de son cheval, la comtesse traversait la passerelle, qui se brisait, et elle tombait dans l'abîme...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ce secret, nous n'avons voulu le confier à perconne. Vos affaires ne regardent que vous ainsi que vous le disiez... Peut-être bien même l'aurions-nous à jamais conservé pour nous seuls si vous vous étiez montré plus généreux envers nous !..... Après tout, mon petit cœur, il n'est pas impossible que cette preuve d'amour vous fasse aimer Lucie davantage, et en ce cas, Milès ne me démentira point, nous serons enchantés d'avoir resserré les liens qui vous unissent...

— Taisez-vous ! dit Robert...

Et il y avait tant de fureur dans les efforts qu'il faisait pour se contenir que les deux misérables se reculèrent instinctivement...

Traynor, pâle, tremblant, n'osant même pas regarder sa femme, évanouie à ses pieds, Traynor enfonçait ses doigts dans sa chair et mordait ses lèvres qui saignaient.

Il avait gardé entre ses mains le fusil qu'il avait arraché à Lucie et il eut la pensée de s'en servir... Il le souleva... examina la batterie... et jeta sur les deux misérables un regard sinistre... Ceux-ci se troublèrent et Ned Grimes fit tournoyer son shillelag, disant:

— Si vous faites un mouvement pour nous mettre en joue, je vous casse le bras, mon bon garçon !...

Mais déjà Robert s'était calmé. Il jeta son fusil sur la table, s'avança vers Ned Grimes, lui saisit d'une main son shillelag, de l'autre le prit à la gorge, étouffant le cri de rage du misérable, et ainsi, à bras tendus, le soulevant de terre, le jeta hors de la cabane.

Il revint à Milès-le-Jaune... et il était si pâle, ses yeux étaient si flamboyants que le mendiant ne songea pas à se défendre et alla rejoindre son compagnon qui râlait sur le seuil.

Robert ferma la porte sur eux.

Il était seul, maintenant. La chandelle fumait sur la table et commençait à s'éteindre, mettant des ombres fantastiques et dansantes sur les murs.

Lucie Breen était toujours évanouie.

## VI

Il contempla longuement la jeune femme qui gisait là, devant lui, dont les cheveux s'étaient dénoués et dont le visage était si blanc qu'on eût dit qu'elle était morte. Et sur sa physionomie altérée, tour à tour se peignaient la rage, le besoin de vengeance, le désespoir. Et sur son front se creusait subitement le pli profond d'une éternelle tristesse.

Il n'essaya pas de la faire revenir à elle.

Sa première pensée, suivant sa première révolte, avait été de la tuer. Il lui semblait que la mort de Lucie le soulagerait, lui ferait paraître moins cruel le lourd fardeau de la vie qu'il traînerait avec le souvenir d'Héléna.

Et sa rage se doublait du ressentiment qu'il éprouvait contre Lucie, qui n'avait pas eu de remords, pas eu d'hésitation en l'épousant.

Comme, en cette heure de la nuit, après cette scène violente, son imagination évoquait le fantôme de la comtesse, il était honteux de ce qu'il avait fait, honteux d'être le mari de Lucie. Et toujours la pensée lui

venait de tuer celle-ci... pour venger Héléna et pour se venger lui-même...

Elle était immobile, presque morte déjà, endormie de ce sommeil lourd des évanouissements...

D'un geste machinal il attira son fusil, l'arma, et le canon, dans l'obscurité, presque complète maintenant, chercha la poitrine de la jeune femme.

Celle-ci se réveillait à cet instant et poussait un profond soupir.

Sa main, qui errait autour d'elle et passait sur son front rencontra le froid de l'acier et s'y arrêta. Le moindre mouvement de Robert pouvait la foudroyer, mais le jeune homme hésita.

Tuer cette femme, dont toute la vie avait été un amour constant, un dévouement de chaque heure pour lui ; dont le crime épouvantable n'avait d'excuse que la jalousie effrénée qu'elle éprouvait à cause de lui ; tuer une femme à laquelle il devait de vivre, cela lui apparut comme un autre crime, monstrueux aussi celui-là et qui n'excuserait pas suffisamment le besoin de vengeance.

Il désarma son fusil.

Mais Lucie, qui s'était remise, avait compris et se redressait péniblement :

— Vous voulez me tuer !...

Il ne répondit pas et se recula pour empêcher Lucie de le toucher, de lui prendre les mains.

Et elle, avec fièvre :

— Oui, vous le vouliez ; ah ! Robert, je vous en prie, délivrez-moi de cette vie qui désormais n'est plus possible et me serait odieuse... Robert, tuez-moi, de grâce, et n'écoutez pas votre pitié... ou plutôt c'est à votre pitié que je m'adresse... ce serait horrible de me laisser vivre... je vous le dis, Robert, la mort sera un soulagement... donnez-la moi... je vous bénirai... je mourrai en vous aimant... ce sera pour vous ma der-

nière pensée, pour vous mon dernier mot d'amour. Robert, n'hésitez pas, je vous en supplie... Visez au cœur... je ne souffrirai pas... la mort, en venant si vite, ne sera plus qu'un bienfait...

Il gardait le silence. Dans l'obscurité, en tâtonnant, elle vint à lui; mais quand il sentit le contact de ses deux mains tremblantes, il la repoussa brutalement.

Elle chancela et tomba, ne se releva point et se mit à sangloter silencieusement.

Les heures de la nuit s'écoulèrent ainsi.

De temps en temps, à de longs intervalles, un murmure s'élevait du fond de la pièce, là où Lucie était accroupie, et Robert entendait :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi!

Ou bien, c'était d'une voix plus basse encore, d'une voix faible comme celle d'une femme à l'agonie :

— Robert, tuez-moi, de grâce... avant que le soleil se lève, ne me laissez pas affronter votre regard!

Mais il ne répondait rien.

A quoi songeait-il?

Il songeait à sa vie qui venait de finir misérablement et qu'il allait traîner avec répugnance jusqu'à la vieillesse.

Il souhaitait, lui aussi, de mourir.

Il désirait le retour de Ned Grimes et du mendiant Milès; il se serait jeté sur eux pour les obliger à se battre, et il se serait fait tuer.

Mais Ned Grimes et Milès ne revinrent pas.

L'aube grise, qui blanchissait les carreaux des fenêtres, jeta dans la pièce une indécise lueur flottante comme un brouillard, et éclaira les visages blêmes de Robert Traynor et de Lucie Breen...

Et les deux époux n'osèrent pas se regarder.

A la fin, Traynor se leva, mit son chapeau de feutre et se couvrit de son manteau.

Sa résolution était prise.

Il franchit le seuil de la porte sans se retourner du côté de Lucie et s'éloigna rapidement.

Et telle fut la promptitude de ce mouvement qu'il n'entendit même pas le dernier cri de la jeune femme.

— Robert ! Robert !

Elle n'osa le suivre, certaine qu'il la chasserait.

Et Robert avait depuis longtemps disparu au tournant du Galtée qu'elle était encore accroupie, hébétée, folle, ses lèvres pâles entr'ouvertes et ses yeux fixes. Quand elle se releva, ce fut comme si elle sortait d'un long sommeil.

— Où est Robert? se demanda-t-elle.

Elle sortit, parcourut le village, interrogeant tous ceux qu'elle rencontrait.

Personne ne pouvait la renseigner.

Mais en la voyant égarée et fièvreuse, c'est à elle, au contraire, que les fermiers demandaient des détails.

Elle se sauvait, pour ne rien dire.

Et les paysans, entre eux :

— Qu'est-ce qu'elle a donc, la fille du père Breen ? Un grand malheur est arrivé chez elle, mes bons garçons, ça ne fait pas de doute.

Lucie courait toujours par le village.

Vers midi, elle finit par rencontrer un paysan qui revenait de la montagne et qui lui affirma avoir aperçu de loin Robert Traynor, courant de toutes ses forces sur le chemin de Tipperary.

Et le paysan ajoutait :

— Comme le jour se levait et qu'il ne faisait pas très clair, je puis après tout m'être trompé, mon petit cœur, mais cela m'étonnerait ; si Joe Mac Doll était à Farney, je dirais : « c'est peut-être lui ; » mais Joe est loin d'ici, et de tous ceux de Farney Robert Traynor est sans contredit le plus grand.

Lucie, énervée, sentait que dans sa tête toutes ses

pensées devenaient confuses, Lucie se demandait : Que va-t-il faire à Tipperary?

Elle rentra chez elle et attendit le soir, sans sortir, espérant que Robert reviendrait.

Mais la nuit arriva, la nuit se passa, et le matin blanchissant les fenêtres, la retrouva seule.

Elle avait voulu veiller, ne s'était pas couchée.

Alors, ne pouvant plus attendre, elle alla trouver Breen et le pria de lui prêter quelque argent.

— Pourquoi faire, ma fille?

— J'en ai besoin, dit-elle, ne voulant pas s'expliquer davantage, brûlant d'être à Tipperary.

— Mais les pièces d'or que je vous ai remises en dot doivent vous suffire. Où sont-elles?

— Mon mari en a disposé.

— Je le regrette, Lucie Breen, mais je ne puis rien de plus pour vous!...

— Mon père, je vous en supplie...

Il fallut qu'elle eût recours à un mensonge, disant que son mari était absent et qu'il avait, en partant, oublié de lui laisser une pièce d'or... Et justement, la fille de Murphy avait envie de vendre un porc... à bon compte... mais elle voulait être payée comptant... Alors, Lucie désirait profiter de cette occasion...

Tel fut le mensonge.

Le père Breen se laissa convaincre et, du fond d'un sac, retira des souverains d'or.

— Je te les prête, dit-il, entendons-nous.

Elle le remercia et partit en courant.

Elle arriva dans la matinée, vers midi, à la ville, s'informa partout, auprès de ceux qu'elle connaissait, de Robert Traynor. Longtemps ses demandes restèrent sans réponse.

Et elle désespérait, quand tout à coup elle vit venir en face d'elle, le long d'une rue sale et étroite, un

mendiant à peu près ivre et qui chantonnait en se retenant contre les maisons.

Ce qu'il chantait était la chanson de la Harpe et le mendiant qu'elle voyait était Milès-le-Jaune.

Elle eut une épouvante et essaya de rebrousser chemin, mais elle était reconnue déjà. Milès était auprès d'elle.

— Lucie Breen, dit-il en bégayant; c'est le jour des rencontres... Tout à l'heure, je me suis trouvé face à face avec Traynor...

Et elle, avec un cri de joie :

— Vous l'avez vu?

— Oui, ma brave fille !

— Ah! Milès, je vous pardonnerai le mal que vous m'avez fait, si vous voulez me dire où il est, ce qu'il est venu faire à Tipperary...

— Hé! hé! ma petite, dit Milès en riant, votre mari, après ce qui s'est passé entre nous, ne pouvait guère songer à me prendre pour confident.

— Vous ne savez rien, c'est vrai, comment auriez-vous appris? dit-elle accablée.

— Mais je n'avais pas besoin de ses confidences. Je l'ai suivi de loin et je l'ai vu entrer chez l'agent de Donesdale...

— Toussaint?

— Oui. Il y est resté une heure...

— Ensuite? fit-elle, haletante.

— Il est allé, toujours suivi par moi, au bureau d'émigration pour l'Australie... Et comme il y a justement après-demain, à Cork, un départ d'émigrés, il est probable, Lucie Breen, que Traynor veut en être.

— Et ce bureau, où est-il?

— Dans la basse ville... Mais que voulez-vous faire, ma brave enfant?

— Suivre Traynor.

Elle courut au bureau d'émigration. C'était une maison à deux étages, plus propre que celles qui l'environnaient, et qui portait comme enseigne, en lettres jaunes sur un fond noir :

*The australian emigration society.*

Il y avait devant la porte une cinquantaine de misérables qui attendaient leur tour d'entrer.

Assis sur les pavés, dans la boue, silencieux, ils avaient l'air hébété, la figure hâve, les vêtements déguenillés, les yeux fiévreux.

Elle passa au milieu d'eux, sans qu'ils fissent un mouvement pour se déranger, et chercha partout Robert Traynor.

Mais il n'était pas là.

Elle voulut entrer, on la repoussa.

— Attendez votre tour, ma brave fille, vous êtes donc bien pressée de quitter le pays ?

Elle s'assit comme les autres, prenant patience et ne quittant pas des yeux la porte.

Tous ceux qui se trouvaient là étaient des paysans prêts à émigrer.

Il y a ainsi, dans certaines villes d'Irlande, des sociétés d'émigration, dont la société mère est à Londres, qui envoient dans les campagnes et les villages des agents chargés de recruter des hommes valides et de bonne volonté, et des femmes de quinze à trente ans. Tous les ans, par l'appât d'un passage gratuit, d'un souverain d'or à l'arrivée, et surtout en faisant briller aux yeux des pauvres diables la perspective d'une fortune rapidement conquise, sans fatigue et sans danger, l'Angleterre arrache ainsi à l'Irlande ses plus vigoureux enfants.

Des portions de territoire sont dès lors abandonnées

sans culture ; des landes incultes couvrent le pays ; l'Irlande reste misérable et affamée. Et malgré cette pauvreté proverbiale, cette atroce misère, les paysans aiment leur pays. La société éprouve souvent bien des difficultés à recruter ses émigrants. Les Irlandais préfèrent vivre, souffrir et mourir là où sont morts leurs aïeux. Pour ne pas être à court, la société s'adresse surtout aux gens soupçonnés d'avoir trempé dans quelque crime, dans quelque vengeance contre les landlords, mais contre lesquels il n'y a pas assez de preuves pour que la justice se saisisse de l'affaire.

On se débarrasse d'eux soit par la crainte, car la persuasion reste toujours sans résultat ; soit en les enivrant et en profitant de leur ivresse pour extorquer leur signature. Or, le traité est irrévocable. Souvent, ceux qui l'ont signé se révoltent, mais la force est employée, et ils ne résistent pas longtemps ; ils savent que toute résistance est inutile ; le bateau est là qui attend ; il faut partir.

Une heure, deux heures se passèrent, et Lucie Breen ne vit pas son mari sortir du bureau d'émigration.

Et déjà la moitié de ceux qui attendaient étaient entrés.

Elle allait rester seule.

— Evidemment, se dit-elle, Robert, s'il est venu comme le prétend le mendiant Milès, est parti depuis longtemps. Peut-être est-il en route pour Cork.

Quand ce fut son tour, elle entra, sans hésiter, la tête haute, résolument.

Elle traversa plusieurs corridors, monta au premier étage, suivant les indications qu'elle trouvait sur les murs, et s'arrêta devant un bureau derrière lequel un petit homme jaune, à l'œil aigu, la regardait venir.

— Qu'est-ce que vous voulez, ma fille? demanda-t-il.

— Quitter l'Irlande, profiter du premier bateau pour émigrer en Australie.

— A la bonne heure, ma brave fille, au moins vous ne pleurnichez pas, vous. Vous êtes résolue! Et quel est votre nom, mon enfant? Où demeurez-vous?

— Je suis du village de Farney au bas de la montagne, dans le domaine de Donesdale. Je me nomme Lucie Breen et je suis la femme de Robert Traynor.

Le petit homme jaune ne répondit pas, mais dirigea sur elle ses yeux, où brillait comme une joie méchante.

— Ah! ah! dit-il, se parlant à lui-même, ah! ah! vous êtes la femme de Robert Traynor.

— Qui est venu tout à l'heure, n'est-ce pas?

— En effet. Je lui ai délivré sa feuille d'émigration il n'y a pas plus d'une heure ou deux.

— Eh bien! faites-en autant pour moi, je veux le suivre!

— Oh! c'est autre chose pour vous, mon enfant; ce que vous demandez là n'est pas possible...

— Pourquoi? dit-elle, haletante.

— Parce que Traynor, dont nous sommes heureux de nous débarrasser, à cause de ses antécédents, Traynor a mis comme condition à son départ qu'aucune société n'autoriserait et n'accepterait votre émigration. En un mot, Traynor ne veut pas que vous le suiviez!

— Vous n'avez pas le droit de me refuser!

— Vous faites erreur, ma brave fille...

— Je vous en prie, Votre Honneur, laissez-moi partir, laissez-moi suivre mon mari.

— Entre Traynor et vous, nous n'hésitons pas. Traynor est dangereux. Vous ne l'êtes point.

Elle vit qu'insister davantage était inutile et sortit, les idées confuses dans la tête.

Que faire? A quel parti s'arrêter?

Elle savait que l'embarquement avait lieu à Cork. Alors, sans prendre un instant de repos, elle se mit en route, à pied, marcha jusqu'au soir sans se reposer et, au milieu de la nuit tomba de lassitude au bord d'un chemin, où elle s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, les pieds enflés, sanglants, harassée, demi-morte de fatigue, elle acheta un peu de pain dans un village qu'elle traversa et reprit sa route.

Enfin, elle arriva à Cork.

Elle s'informa tout de suite si le navire qui emmenait les émigrants était parti.

— Non, fit un matelot, mais ça ne tardera pas, ma brave fille ; dépêchez-vous.

Elle courut sur le port.

Déjà la foule grossissait de ceux qui allaient quitter l'Irlande.

Il y avait là des hommes et des femmes, de tous les comtés, ramassés un peu partout, depuis le Connaught, le plus pauvre des districts, jusqu'au Kerry, et des parents les avaient accompagnés pour adoucir un peu l'amertume des dernières heures du départ.

De telle sorte que derrière les deux ou trois cents émigrants, qu'on distinguait facilement, parce qu'ils portaient tous un petit paquet sur l'épaule, des centaines de paysans et de paysannes pleuraient et gémissaient en élevant les bras au ciel. Puis d'autres vinrent encore se mêler à eux, des habitants de Cork, que la curiosité et la compassion amenaient là. Et il y eut bientôt trois ou quatre mille personnes rassemblées sur le port. Et, de cette foule pressée, com-

pacte, des cris déchirants parfois sortaient, faisant naître d'autres cris, d'autres gémissements, qui s'élevaient vers le ciel comme un lamentable concert de reproches. De chaque côté des émigrants des soldats étaient rangés, commandés par un officier. Les lamentations devenant trop bruyantes, celui-ci ordonna de battre aux tambours, qui couvrirent les cris de leur roulement sonore. On eût dit le roulement des caisses voilées de deuil qui suivent un convoi funèbre.

Lucie se précipita au milieu de la foule, la traversa et arriva sur le port.

D'un coup d'œil elle reconnut Traynor, pâle et sombre, au milieu des émigrants qu'il dépassait de toute la tête.

Elle eut un grand cri :

— Robert ! Robert !

Il entendit, tressaillit, et son regard perçant découvrit bientôt sa femme, qui accourait et lui tendait les bras, répétant :

— Robert ! Robert ! laissez-moi vous suivre !...

Mais il détournait la tête et le grand pli triste qui coupait son front se creusait encore.

A ce moment, des bateaux accostaient, venant prendre les émigrants pour les conduire au vapeur qui attendait dans la rade.

— Embarquons ! dit l'officier.

Et les bateaux s'emplirent, pendant que les pleurs coulaient de nouveau, pendant que les cris devenaient plus bruyants, les gémissements plus lamentables, couvrant presque le roulement incessant des tambours.

Lucie fut arrêtée par les soldats.

Mais elle criait :

— Robert ! Robert ! pitié, je vais mourir...

Lui avait les yeux fermés, ne voulant point voir. Les émigrants se demandaient :

— Lequel d'entre nous cette jeune femme implore-t-elle ? A qui veut-elle parler ? Qui veut-elle embrasser une dernière fois?

Personne ne répondait.

— Laïssez-moi, disait Lucie aux soldats, je veux le voir, je veux qu'il entende ma dernière prière...

Les émigrants embarquaient.

Il n'en restait plus qu'une dizaine sur la jetée et, parmi ces dix-là Traynor.

L'officier, pris de compassion, dit à Lucie :

— Qui demandez-vous?

— Mon mari...

— Où est-il ?... Où le voyez-vous ?

— Là... C'est le plus grand et le plus beau de tous.

L'officier fit signe à Robert, mais celui-ci regarda Lucie avec étonnement, eut le courage de sourire et dit quelques mots à voix basse.

L'officier revint à Lucie et, brutalement :

— Allez-vous en, dit-il, vous êtes une farceuse... Cet homme ne vous connaît pas !...

Elle eut un cri effrayant et tomba raide aux pieds des soldats.

Les bateaux, à force de rames, fuyaient vers le vapeur ; de la foule, les mouchoirs s'agitaient comme un dernier signal, des baisers s'envoyaient comme un dernier souvenir de tendresse.

Et la musique du régiment qui assista au départ entonna l'air national de Saint-Patrick.

## VII

Lucie Breen fut laissée évanouie sur le port.

Deux femmes prises de pitié, l'avaient soulevée et traînée contre un tas de câbles.

Elle resta plus d'une heure sans connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, depuis longtemps les quais avaient repris leur aspect accoutumé. Il n'y avait plus que des portefaix et des matelots qui, chaque fois qu'il passaient devant elle, lui lançaient un coup d'œil goguenard et murmuraient :

— Elle a bu trop de wiskey!

A la fin elle se leva, en chancelant.

En effet, elle était ivre et les matelots la poursuivirent longtemps de leurs huées.

Elle reprit le chemin de Tipperary.

Et elle ne s'arrêta, pendant les jours que dura son voyage, que lorsqu'elle tombait épuisée.

Des gens la ramassèrent sur la route, l'emportèrent et voulurent la soigner.

Elle s'y opposa.

Quand elle fut à Tipperary, elle s'adressa au premier homme de la police qu'elle rencontra.

— Où demeure le constable?

— Dans Donnor-Street, ma belle enfant.

— J'ai quelque chose de grave à lui apprendre, voulez-vous me conduire à lui ?

— Volontiers, mon petit cœur.

Ils marchèrent dix minutes, puis l'agent s'arrêta devant une jolie maison, en dehors de la ville, enfouie sous les arbres, sonna, entra et demanda sir Thomas

Wickham. On l'introduisit dans un salon, où un gros homme l'accueillit en souriant et lui dit :

— Qu'y a-t-il, Thomas Feeder?

L'agent s'effaça et montra Lucie Breen.

— Moi, je n'ai rien de nouveau, dit-il, mais cette belle enfant voudrait parler à Votre Honneur.

Et il sortit. Le constable et Lucie restèrent seuls.

— Je vous écoute, dit sir Thomas Wickham.

Lucie, d'une voix nette, sans hésiter, dit :

— C'est moi qui ai assassiné la comtesse Héléna Donesdale, en coupant la passerelle de Kaïbeur. Je viens me livrer. Jugez-moi!

FIN

# TABLE



Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Jeanne Robert.

